

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicio
confirmat. C I C. de Natur. Deor.



Chez DIDOT le jeune, Imprimeur-
Libraire, quai des Augustins.

Avec Approbation & Privilège du Roi





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1782.

*HISTOIRE & MÉMOIRES de
la société royale de médecine. Premier
volume.*

SECOND EXTRAIT.

APRÈS les éloges on trouve une notice des ouvrages publiés depuis 1776, par les associés ordinaires, libres, régnicoles & étrangers. Nous avons successivement fait connoître ces écrits, du moins pour le plus grand nombre. Nous nous réservons de rendre compte de ceux dont nous n'avons point encore fait mention, & nommément de celui qui a pour titre : *A me-*

4 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
*rthodical introduction to the theory and
prattice of the art of medicine ;* par
m. MACBRIDE.

Viennent ensuite les observations météorologiques faites depuis le commencement de 1772 jusqu'à la fin de 1776, avec une suite de tableaux présentant l'état de chaque année & de chaque mois, & les résultats des tables & des observations météorologiques. Pour faire juger de l'exactitude de ce travail, il suffit de dire qu'il a été fait par le P. COTTE.

Les médecins s'occupent à décrire le tempérament, la constitution & les maladies des habitants de leur province, relativement à leur manière de vivre, à la nature & à l'exposition du sol, avec un zèle qui répond à l'importance de l'entreprise. Nous pouvons donc enfin espérer de voir compléter en peu d'années la topographie médicale de toute la France; & si les lumières qu'elle doit répandre ne suffisent pas toujours pour prévenir les épidémies & les épizooties, elles serviront au moins à donner des idées plus heureuses sur la connoissance & le traitement de ces maladies, & à diminuer les accidents propres aux maladies particulières aux habitants de chaque canton. Les mémoires topographiques, insérés dans ce volume, concernent les villes de Bor-

deaux, de Langon, de Bazas, de Castel-Jaloux & de Montauban : ils ont été communiqués par mm. BETBEDER, GROULLAU, RICHARD, CAZE & PREVOST.

Les articles sur les épidémies, y sont au nombre de trois. Le premier est l'extrait d'un mémoire de m. PERKINS, médecin de Boston, sur la nature & l'origine des fièvres catarrhales épidémiques, remis à la société par m. FRANKLIN. Le second est un rapport fait à la société au sujet de l'épidémie qui a régné à Villeneuve-lès-Avignon ; & le troisième une observation sur une espèce d'épilepsie, qui reconnoît pour cause le virus miliaire ; par m. BARAILLON.

Les épizooties fournissent plusieurs articles. Quelque intéressants qu'ils soient, nous ne nous y arrêterons pas. Nous devons nous occuper d'autres observations auxquelles notre journal est plus spécialement consacré.

M. ANDRY rapporte plusieurs observations sur le squirrhe du pylore, dont cinq lui appartiennent : elles concourent toutes à prouver que les remèdes employés jusqu'à présent ont été inutiles pour le traitement de l'obstruction du pylore, & que les remèdes connus sous le nom de purgatifs & fondants, sont très-contraires dans cette maladie. Elle est, selon m. Ari-

dry, fort commune parmi les gens du peuple qui s'adonnent à la boisson de l'eau-de-vie. Elle est plus commune depuis l'entrée des eaux - de - vie doubles. Enfin m. *Andry* demande, *si un médecin soupçonnoit cette maladie, pourroit-il conseiller l'usage d'une boisson légèrement alcaline ?*

Cet article de m. *Andry* est suivi d'une observation sur une obstruction au pylore, par m. JEAN ROY, neveu; & d'une autre observation sur un rétrécissement des intestins, par m. LALOUETTE.

On trouve ensuite une observation sur une apoplexie arrivée à une femme nouvellement accouchée. L'émétique, les vésicatoires, la saignée, les purgatifs & les diurétiques font la base du traitement par lequel m. COQUEREAU a sauvé la malade.

M. l'abbé TESSIER a communiqué une observation sur une hydropisie guérie par l'usage du lait.

« L'observation que nous présentons, dit m. l'abbé *Tessier*, a pour objet une maladie aussi connue que fréquente, dont la guérison, le plus souvent difficile à obtenir, n'appartient ordinairement qu'à l'art. Ici c'est, pour ainsi dire, la nature seule qui l'a opérée en inspirant à la personne, qui est le sujet de l'observation, le desir de faire usage d'un aliment qui

paroissoit devoir être exclus de son régime. La rareté du fait, & les circonstances qui l'ont accompagnées, semblent exiger que nous entrions dans quelques détails ».

Nous suivrons, avec m. l'abbé Tessier, cette observation dans ses détails, persuadé qu'il vaudra bien nous permettre quelques remarques.

« C'est une dame âgée actuellement d'environ trente-cinq ans. Son estomac a souffert dès l'enfance. La manière dont elle a été nourrie, en est sans doute la première cause. Ses parents, soit qu'ils fussent dans l'opinion qu'une demoiselle doit peu manger, pour avoir une belle taille, soit qu'ils craignissent continuellement de surcharger son estomac, lui refusoient une partie des aliments dont elle avoit besoin pour fournir à son accroissement. Lorsqu'elle pouvoit s'en procurer secrètement, elle mangeoit avec précipitation sans se donner le temps de mâcher. Il résultoit de-là des indigestions, qui étoient attribuées à tort à la nourriture qu'on lui permettoit, & qui en faisoient diminuer encore la quantité. Cette alternative de privation d'aliments & d'indigestions, dura pendant toute l'enfance & l'adolescence. On conçoit aisément qu'un tel genre de vie a dû nuire à l'in-

8. HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

tégrité d'un organe aussi précieux que l'estomac. Vers l'âge où les regles ont commencé de paroître, la personne dont il s'agit fut attaquée d'une fièvre maligne, & quelque temps après d'une fièvre intermittente. On y remédia par des purgatifs & des opiates appropriés. La première éruption ne s'est faite qu'à dix-huit ans. Depuis ce temps elle a eu quatre enfans qu'elle a tenté en vain de nourrir. Ses couches ont été heureuses; mais toujours les digestions ont été lentes & pénibles. C'étoit chez elle une incommodité habituelle. A trente-cinq ans, elle éprouva un dévoïement considérable, qui la jeta dans une espece d'étisie. Son médecin, qui soupçonnoit qu'il avoit pour cause des obstructions dans les glandes du mésentere, qui s'opposoient au passage du chyle, essaya de guérir cette maladie par le moyen des suc's apéritifs; mais ayant remarqué que ceux qui étoient un peu actifs incommodoient beaucoup la malade sans arrêter le dévoïement, il se borna à lui faire prendre du suc de chien-dent & de pissenlit, comme plus doux. Ce remede réussit parfaitement; le dévoïement céda & ne revint plus; la dame même reprit de l'embonpoint, & fut dans son état ordinaire: mais cette sensibilité d'estomac qu'elle éprouvoit depuis si long-temps, subsistoit

toujours , sur-tout pendant la digestion.

Dans les premiers jours d'août 1776 , environ trois ans après la cessation du dévoiement , l'enflure des jambes & des bras , la bouffissure du visage & la rareté des urines se firent remarquer. On s'assura , dès l'abord , qu'il n'existoit pas d'obstruction sensible. Les bouillons apéritifs & fondants furent employés sans aucuns succès. On leur substitua les suc épurés d'herbes avec les cloportes & les sels neutres ordinaires. On y joignit l'usage de l'oxymel scillitique. Ces remèdes échouèrent comme les premiers. Cependant l'hydropisie croissoit de plus en plus , & avoit déjà le double caractère d'anasarque. Il fallut donc recourir à des moyens plus puissants , & déployer successivement toutes les ressources de l'art. Mais deux points rendoient le traitement embarrassant. D'une part , la cause de la maladie n'étoit point connue , & de l'autre , le tempérament de la malade paroissoit si irritable , malgré l'eau dont toutes les fibres étoient abreuvées , que les purgatifs & quelques autres remèdes même , jouoient dans son estomac le rôle d'émétiques ; ce qui exigeoit la plus grande discrétion dans le choix & dans les doses des médicaments.

L'esprit de mindérerus avec les cloportes , le sel de genêt , le vin scillitique fait

avec l'oignon de scille verd , la seconde écorce de sureau infusée dans du vin blanc , les gelées de racines apéritives , des tisanes de même genre , l'esprit de nitre dulcifié , l'esprit de sel , la teinture de mars de *Ludovic* , tous ces remèdes furent inutiles. Il n'y avoit que des mouchetures faites aux pieds , qui fussent capables de diminuer le volume d'eau. Des apéritifs on passa aux purgatifs hydragogues & aux toniques. On prescrivit en différents temps le jalap , le diagrede , la gomme-gutte , la crème de tartre , les pilules de *Bontius* & celles de *Bacher*. Leur effet fut de produire des selles aqueuses , & quelquefois des vomissements. Mais rien ne rappelloit les urines. On en vint enfin à la ponction , comme au moyen le plus sûr. Elle fut faite le 23 décembre , trois mois après les premiers signes de l'enflure. On retira du ventre quatorze pintes d'eau , & l'on profita de la circonstance pour s'assurer encore si l'on ne découvroit pas quelque obstruction. On n'en apprit pas davantage par cette seconde tentative. Le temps qui suivit immédiatement la ponction , parut le plus propre pour l'usage des préparations de mars , déjà essayées & abandonnées. On y eut recours encore une fois. La malade s'en trouva bien d'abord ; mais peu après l'enflure revint &

n'en fut que plus considérable. Le dernier remède dont elle prit, fut un opiate d'une composition secrète, dans lequel on soupçonne qu'entroient des purgatifs hydragogues très-puissants, de la crème de tartre & du quinquina. Il fit rendre beaucoup d'eau par les selles ; mais les urines ne revenoient pas. D'ailleurs, il jetta la malade dans une tympanite insupportable, & dans un tel accablement léthargique, qu'on craignit qu'il ne s'amassât de l'eau dans la tête.

Tant de moyens employés infructueusement pour la guérison, & dont un effet trop réel étoit d'épuiser la malade, firent prendre le parti de suspendre tout remède intérieur jusqu'au retour du printemps. On devoit, en attendant, la nourrir avec des aliments doux & restaurants, & se contenter de lui faire seulement des mouchetures aux jambes & aux pieds. Le 21 décembre on lui en fit un grand nombre, par lesquelles il sortit beaucoup d'eau pendant la nuit. Celles des pieds étant devenues violettes, il fallut y appliquer des compresses d'eau-de-vie camphrée. L'eau continuoît de couler par ces ouvertures, lorsque les premiers jours de janvier 1777, il survint de la fièvre précédée d'un long frisson, & terminée par la sueur. On regarda d'abord cet accident comme une

crise qui pouvoit être favorable. Le premier accès fut suivi de quatre ou cinq autres de la même force. Mais il s'y joignit une toux continuelle & considérable, avec un dévoiement dysentérique. Cette nouvelle circonstance rendit l'état de la malade des plus inquiétants.

C'étoit cependant de cette position alarmante que devoit naître la guérison. La malade, rebutée de tous les aliments & de toutes les tisanes qui lui sembloient exciter sa toux, imagina (uniquement dans la vue d'user en passant d'une nourriture qui n'irritât pas la gorge, qu'elle sentoit comme enflammée) de manger quelques soupes au lait. Elle s'aperçut, après la seconde, que ses urines, de chargées & rares qu'elles étoient, devenoient claires & abondantes. Croyant ne pouvoir attribuer ce changement qu'à l'usage du lait, elle le continua, de l'avis de son médecin, & malgré les inconvénients de l'estomac le plus délabré. En peu de jours, ses urines ont coulé abondamment, & se sont rétablies depuis dans l'état naturel. L'enflure s'est totalement dissipée. Les règles supprimées pendant six mois, ont reparu; enfin la nature est rentrée dans tous ses droits. La dame qui a éprouvé cet heureux changement, est depuis ce temps-là au lait pour toute nourriture. Les diges-

tions sont lentes & pénibles, comme elles l'étoient avant l'hydropisie. Mais le lait augmentoit autrefois ses incommodités ordinaires, & il ne le fait plus. Dès qu'elle s'écarte de son régime, elle s'apperçoit que ses urines sont rares. Ainsi elle est comme forcée de s'en tenir à un aliment qui, sans être le correctif de son tempérament, lui paroît le préservatif d'un accident plus grave & plus instant, tel que l'hydropisie ».

Reprenons cette observation dès *les premiers jours d'août 1776, environ trois mois après la cessation du dévoiement. L'enflure des jambes & des bras, la bouffissure du visage & la rareté des urines se firent remarquer. On s'assura, dès l'abord, qu'il n'existoit pas d'obstruction sensible. Et que fait-on ? on donne des bouillons apéritifs & fondants, on leur substitue les sucres d'herbes avec les cloportes & les sels neutres ; on y joint l'oxymel scillitique. Ces remèdes échouèrent, dit m. l'abbé Tessier. Cependant l'hydropisie croissoit de plus en plus. Il fallut donc, ajoute-t-il, recourir à des moyens plus puissants, & déployer successivement toutes les ressources de l'art : mais deux points rendoient le traitement embarrassant. D'une part, la cause de la maladie n'étoit point connue ; & de l'autre, le tempérament de la malade paroiss-*

soit si irritable, malgré l'eau dont toutes les fibres étoient abreuvées, que les purgatifs & quelques autres remèdes même jouoient dans son estomac le rôle d'émétique : ce qui exigeoit la plus grande discrétion dans le choix & dans les doses des médicaments. Cependant on continue de donner des médicaments incendiaires, l'esprit de mindérérus avec les cloportes, le sel de genet, le vin scillitique, l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit de sel, la teinture de mars de *Ludovic*. Arrêtons-nous, & osons faire quelques questions.

Pourquoi a-t-on donné à cette dame, chez laquelle il n'existoit pas d'obstruction sensible, des bouillons apéritifs & fondants, & pourquoi a-t-on successivement augmenté l'acrimonie des médicaments, quoique la malade souffrît & enflât d'autant plus que les remèdes qu'on lui a successivement prescrits étoient plus âcres & plus incendiaires ? Nous demandons surtout pourquoi, la cause de la maladie n'étant point connue, on se permit les toniques, les hydragogues, la gomme-gutte, les remèdes les plus âcres ? Mais si la cause de la maladie étoit inconnue, on savoit au moins que l'estomac & les autres viscères étoient très-irritables. Pourquoi ne pas suivre une indication que l'irritabilité de la constitution rendoit sensible ?

& pourquoi suivre une indication toute opposée ?

Mais cette cause inconnue étoit-elle autre chose que l'irritation constitutionnelle portée à l'excès, & compliquée avec un engorgement que la *paucité* des regles (1) & les remèdes âcres ont successivement porté au plus haut degré de tension & de douleur ? M. *Bacher* en fut si persuadé, que dans la première consultation il proposa d'éviter tout remède stimulant ; il conseilla le petit-lait, l'application des sangsues & les bains tièdes. La malade s'est bornée à l'usage du petit-lait pendant deux jours. Les douleurs diminuèrent & les urines furent un peu moins rares. L'avis de m. *Bacher* fut de continuer l'usage du petit-lait, de prendre des bains, & il insista sur l'application des sangsues ; mais ces moyens furent rejetés par la malade. Elle étoit aussi impatiente de désenfler que pleine d'un courage qui la portoit à tenter les remèdes les plus fâcheux : elle se laissa donc aisément persuader que les vésicatoires dissiperoient son enflure. On les appliqua, & en peu d'heures les douleurs devinrent insupportables.

(1) Depuis quelques mois les regles avoient successivement diminué, & cette remarque ne devoit pas être omise.

tables, mais encore plus au bas-ventre qu'aux jambes (1). La malade ne fut pas plutôt délivrée de l'excès de ses douleurs, qu'elle revint à solliciter des remèdes nouveaux & capables de procurer d'amples évacuations : aussi arriva-t-il qu'un composé d'hydragogues très-puissants, & de quinquina, la jeta dans une tympanite insupportable, & dans un tel accablement léthargique, qu'on craignit qu'il ne s'amassât de l'eau dans la tête. Enfin, & heureusement, on prend le parti de suspendre tout remède intérieur; il survient cinq accès de fièvre, une toux continuelle, un dévoiement dysentérique, la malade cède à l'envie de prendre du lait, elle s'en trouve bien, elle en continue l'usage, & elle guérit.

Nous avons cru devoir rapporter l'observation de cette maladie, où l'on a déployé successivement toutes les ressources de l'art, & où il fallut, dit-on, recourir à des moyens puissants, c'est-à-dire, à des médicaments très-âcres, pour demander si l'état extrême auquel la malade a été réduite, ne doit point être attribué à ces moyens puissants, à la scylle, au jalap, à la gomme-gutte, &c. C'étoit le sentiment

(1) C'est sans doute par oubli que ce fait n'est point rapporté dans l'observation.

de m. *Bacher*, & ses représentations étant insuffisantes, tant pour faire adopter un plan de curation qui lui parût rationnel, que pour empêcher l'usage des drogues les plus pernicieuses, il a cessé d'être le témoin des progrès de la maladie; mais il a bien auguré de sa terminaison; dès qu'il a appris que la malade, après avoir quitté l'usage des diurétiques & des hydragogues, avoit eu quelques accès de fièvre.

L'observation qui suit est une preuve de plus en faveur de la méthode délayante.

OBSERVATION sur une hydro-pisie ascite compliquée de leucophlegmatie, guérie par l'usage du petit-lait, dans lequel on avoit fait bouillir de l'oseille, faite & communiquée par m. FAVROL.

OBSERVATION sur le remède contre le tænia, publié par ordre du gouvernement; par m. RENAUD, médecin de l'hôpital de Barjac.

Le remède de m. *Renaud* consiste à faire prendre le soir un lavement préparé avec l'eau de fontaine, & un gros de savon. Le lendemain on donne à jeun un gros de racine de fougère mâle porphyrisée & délayée dans un verre d'eau de pourpier. Ce remède doit être continué à la même dose pendant cinq jours; après quoi on ajoute à cette poudre de l'aquila

18 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
alba, du jalap & de la rhubarbe, qu'on incorpore dans une suffisante quantité de miel pour en former des bols. La boisson ordinaire est une décoction de racines de mûrier. Ce traitement a eu des succès dans les cas où le remède de madame Nouffer avoit paru insuffisant.

Extrait d'une observation communiquée par feu m. MACQUART, médecin de la faculté de Paris, à m. GUËNET.

Une jeune fille fut prise d'une toux convulsive que les béchiques & les antispasmodiques ne purent adoucir. Au bout d'un mois la malade vomit les boissons & les aliments; peu de temps après rien ne passoit, l'on nourrit la malade avec des lavemens pendant trois mois. Après avoir tenté plusieurs remèdes extérieurs, persuadé qu'il existoit dans l'œsophage une tumeur qui, d'abord inflammatoire, s'étoit terminée par la suppuration, que l'abcès bouchoit le conduit alimentaire, & que le sac, contenant le pus, pouvoit être très-aminci, m. Macquart, pour occasionner la rupture de ce sac, ordonna une once de mercure mêlé avec le jaune d'œuf. On vit peu d'heures après la prise des deux premières doses, sortir beaucoup de pus, & le mercure que la malade avoit rendu à la suite d'un lavement. Dès ce

GRANDE MÉDECINE. TOME 19
moment, elle avala des bouillons; on
prescrivit des remèdes vulnéraires, & la
malade fut rétablie dans l'espace de six
mois.

*OBSERVATION sur les vertus de
l'aimant; par m. THOURET.*

Le malade qui fait le sujet de cette ob-
servation, après avoir été cruellement
tourmenté pendant plusieurs années d'une
douleur qui se faisoit sentir au-dessus du
sourcil, & jusqu'au sommet de la tête, qui
s'étendoit quelquefois le long de la joue
jusqu'à l'extrémité du nez, &c. fut, finon
guéri, au moins singulièrement soulagé
par l'application de l'aimant artificiel,
après que nombre de remèdes avoient
échoué.

Ce phénomène, comme le remarque
fort bien m. *Thouret*, est connu des pra-
ticiens; mais il a cru devoir le rapporter,
à cause de deux circonstances particulières
qui ont frappé son attention.

La première, c'est que, lors de l'appli-
cation de l'instrument, la peau & les nerfs
distribués dans la partie douloureuse sem-
blent s'élancer au-devant de lui; ce qui
n'a point lieu lorsque les douleurs n'exis-
tent pas.

La seconde, c'est que pendant cette ap-
plication, le malade peut, à son gré, pro-

20 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
mener la douleur, ou plutôt le sentiment
de stupeur qui la remplace, en promenant
l'aimant sur tous les endroits qui sont le
siège de la douleur.

*OBSERVATION sur la vertu des gouttes
anodynes minérales d'HOFFMAN, dans
le traitement des fièvres intermittentes.*

M. DESBOIS DE ROCHEFORT, auteur
de cette observation, préfère la liqueur
d'*Hoffman*, à la liqueur anodyne de *Sydenham* (1), parce qu'elle agit d'une ma-
nière plus douce, parce qu'elle a une
qualité plus rafraîchissante, enfin parce
que son goût & son odeur sont plus agréa-
bles. La dose de cette liqueur est depuis
quinze jusqu'à vingt gouttes; il est con-
venable de la donner dans une infusion
aromatique, ou dans une décoction amère
quelconque. Ce remède convient encore
dans un grand nombre d'autres lésions pé-
riodiques. M. *Desbois* a soin de délayer
& de détendre avant de donner ces mé-
dicaments, & il fait très-grand cas de l'é-
métique pour disposer à la cure des fièvres
intermittentes.

(1) Voyez à ce sujet ce qui a été dit du mé-
moire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres
intermittentes, par M. *Duchanoy*, décemb. 1780,
pag. 563.

*OBSERVATION communiquée par
m. MAGNAN, médecin à Marseille,
sur une suppression d'urine, causée par
les regles retenues dans le vagin.*

La malade, âgée de vingt-deux ans, n'avoit point encore eu ses regles : elle éprouvoit des coliques violentes accompagnées de quelques envies de vomir, elle ne pouvoit rendre ses urines, & la région hypogastrique étoit extrêmement dure & douloureuse ; on la fonda & on trouva une tumeur formée par une membrane épaisse & calleuse, qui fermoit l'entrée du vagin, qui étoit fortement poussée en-dehors, & interceptoit la sortie des urines : on incisa la tumeur, il en sortit au-delà de deux pintes de sang noirâtre. Le ressort des parties ramena tout dans l'ordre naturel. Cette personne est depuis très-bien réglée, & jouit d'une bonne santé.



M É M O I R E
SUR L'ÉLECTRICITÉ;

*Par m. DUBOUEIK, docteur médecin,
correspondant de la société royale de
médecine de Paris, résidant à Clisson
en Bretagne, ce 19 avril 1782.*

PREMIERE PARTIE.

Sur le perfectionnement des machines
électriques.

DEPUIS le célèbre physicien de Magdebourg, *Otto de Guërike*, a qui nous devons les premières découvertes sur l'électricité, l'on s'est occupé de toutes parts des moyens d'augmenter la force, les effets des machines & des appareils électriques, & l'on s'en occupe encore plus que jamais aujourd'hui, que, par les progrès étonnants qu'elle a faits depuis un demi-siècle, cette branche de la physique expérimentale n'est plus à considérer comme un objet de simple curiosité, puisqu'il est maintenant démontré que l'électricité est un des principaux agents physiques, peut-être même le premier, dans le système de la nature en général, & particulièrement dans l'économie animale. C'est donc, en quelque sorte, un devoir

pour chaque phyficien de publier le résultat de ses recherches & de ses observations, & c'est le vrai moyen de concourir avec fruit à l'avancement de la science & la perfection de l'art.

Les machines sont, en physique, des instrumens qui nous servent à dévoiler les secrets de la nature, à pénétrer dans son grand laboratoire, à imiter ses sublimes productions; ce sont de nouveaux organes que le génie de l'homme a su imaginer, exécuter, adapter à ceux qu'il tenoit de sa propre constitution, qui en augmentent les facultés, l'énergie, l'élevent au-dessus de sa sphere, étendent son existence, & le transportent dans un monde nouveau, inconnu à la classe des hommes végétants dans les ténèbres de l'ignorance, mais qui n'en éprouve pas moins l'utile influence des travaux de la partie éclairée du genre-humain.

Graces à ceux du célèbre abbé *Nollet*, le goût de la physique expérimentale s'est généralement répandu; les phénomènes électriques sur-tout, ont été recherchés, étudiés avec une ardeur qui s'accroît chaque jour en proportion de l'intérêt qu'ils inspirent de plus en plus, & des importantes découvertes dont elle est récompensée. Mais, je le répète, sans l'invention & les secours des machines, l'art se-

roit encore au berceau , ou plutôt il n'existeroit pas ; il ne seroit rien , puisque nous n'aurions , comme autrefois , à sa place qu'un jargon barbare , insensé , des hypothèses plus ou moins extravagantes.

Les instruments qui nous servent à l'exécution des expériences électriques ont , comme on fait , & comme il devoit être , éprouvé jusqu'à ce jour différents degrés de perfection dans leur construction & les effets qui en résultent : car il y a loin du globe de soufre d'*Otto de Guericke* , & du tube de *Hauksbee* , à l'ingénieuse machine à disque , imaginée par les Anglois. Elle paroît réunir tous les avantages requis pour cet objet ; simplicité dans la forme , facilité dans l'usage , promptitude & force soutenue dans les effets. Cependant elle n'est peut-être pas parvenue au point de perfection dont elle est susceptible. Il n'y a pas long-temps qu'on ignoroit encore l'emploi de l'amalgame qui excite si puissamment l'affluence de la matière électrique dans le disque en rotation. Ce que je vais publier dans ce mémoire est le résultat de dix à douze années d'expérience : puisse-t-il offrir aux physiciens électrisants quelques observations dignes de les intéresser !

§. I.

*Sur le choix & la qualité des verres
pour les disques électriques.*

[I]. Dès qu'on eut connu en France les machines à plateaux ou disques de verre, & leur supériorité sur les globes, ceux-ci disparurent bientôt de presque tous les cabinets; mais on observa ce qu'on avoit déjà remarqué sur les globes, que ces disques, à égalité de diamètre & de frottement, n'avoient pas tous la vertu électrique au même degré. On attribua, comme il étoit tout simple de le faire, cette inégalité dans les effets à la différente qualité des verres. Il paroît que l'on s'en tient généralement aujourd'hui aux glaces les plus épaisses, parce que, outre leur solidité qui prévient les fractures, on croit s'être aperçu qu'elles fournissent plus d'électricité.

Cependant le prix excessif de ces glaces, lorsqu'on veut avoir des machines d'une certaine force, en leur donnant un grand diamètre, ne laisse pas d'être un inconvénient réel; quantité d'amateurs sont arrêtés par cette dépense. Il n'est que trop vrai que l'opulence ne seconde pas toujours les talents; celui qui trouve le moyen d'épargner des frais dans l'acquisi-

tion des connoissances, rend donc à la société un service d'autant plus important, que ce moyen moins dispendieux conduit au même but avec plus d'efficacité.

C'est d'après ces vues qu'ayant rompu quelques beaux plateaux de glace qui m'avoient coûté fort cher, j'ai cherché à les remplacer par d'autres d'un moindre prix, & que je pusse me procurer facilement dès que j'en aurois besoin.

Je commençai, il y a quatre à cinq ans, par faire monter sur une petite machine très-bien construite, un disque de verre verdâtre à vitres, le plus commun, d'environ douze pouces de diamètre. Le succès surpassa mes espérances; à peine l'eus-je mis en rotation, qu'il me donna des étincelles très-longues & très-vives, plus fortes que celles d'un excellent plateau de glace épaisse du même diamètre, monté auparavant sur cette petite machine. Il étoit tellement électrique, qu'un quart de révolution le mettoit très-sensiblement en jeu, & je remarquai dès-lors que la force se soutenoit au même point, tant & si long-temps qu'on continuoit la rotation, pourvu que la pression des coussins fût très-molle, & qu'ils s'appliquassent en même temps par toute leur surface avec une certaine élasticité que le crin bien cardé leur procure. Cette observation me

donna lieu de présumer que je n'aurois point à craindre l'accident des fractures dans l'usage des verres minces ; ce qui auroit absolument détruit l'espérance que je fondois sur ce nouveau moyen de me procurer, à peu de frais, des plateaux supérieurs en effets à ceux de glace.

Cependant mon petit plateau ne tarda pas à se rompre, ainsi que je m'y attendois, parce qu'il étoit extrêmement gauche, sur-tout au centre où s'exerce la pression des platines vissées sur l'arbre.

[II]. J'en fis tailler un de vingt pouces le plus plan que je pus trouver, d'un verre à vitres un peu plus épais, que le marchand me dit être de la manufacture de Lyon. L'ayant monté sur ma grande machine, il fut constamment supérieur à une belle glace du même diamètre, dont je me servoais auparavant, tant par la promptitude de ses effets que par leur intensité & leur permanence. Je n'ai plus employé d'autres verres depuis, pour toutes mes expériences électriques, & j'ai remarqué qu'un plateau de ce diamètre, portant des coussins de six pouces de hauteur sur quatre de largeur, étoit capable de produire des effets plus que suffisants pour toutes les opérations possibles en ce genre, qu'il étoit infiniment moins susceptible d'affoiblissement que ceux de glace, par

l'humidité de l'atmosphère, & qu'il donnoit en tout temps une électricité abondante.

[III]. La fracture de ces disques est prévenue, comme je l'ai déjà dit, par la légèreté du frottement des coussins [I]. Elle est telle, dans ma machine, qu'un enfant peut la mettre en jeu pendant très-long-temps sans se fatiguer. Elle est, d'un autre côté, nécessaire au développement complet de l'énergie de mon plateau. Plus le frottement est dur & serré, plus l'électricité s'affoiblit, outre le risque de le voir éclater. Il s'échauffe d'ailleurs plus vite alors, & c'est, comme on fait, dès ce moment que l'électricité devient languissante.

[IV]. Il paroît que le verre est d'autant plus perméable à l'électricité qu'il attire du réservoir commun, par le frottement, qu'il a moins d'épaisseur. Peut-être qu'un plateau de verre très-épais ne donne l'électricité au conducteur que de la surface vis-à-vis de laquelle les pointes des godets sont placées, au lieu que mon disque de verre mince la donne certainement de ses deux surfaces. La preuve en est que je tire des étincelles des godets au travers du plateau, en approchant la boule d'un excitateur vis-à-vis ces godets, à la surface qui leur est opposée. Il m'est

même arrivé quelquefois de recevoir, par inadvertance, de très-fortes commotions de cette manière, par la décharge de la batterie, & l'étincelle traversoit alors très-certainement l'épaisseur du disque.

[V]. L'amalgame est, comme on fait, un des moyens les plus propres à ranimer l'électricité lorsqu'elle s'affoiblit, & même lorsqu'elle paroît s'éteindre tout-à-fait : celui que j'emploie est composé de mercure & de zinc, que je réduis en pâte molle par la trituration ; il est préférable à celui d'étain, moins pulvérulent & plus sec. Je l'applique fort légèrement sur les deux surfaces du disque, & non pas sur les coussins où il ne tiendrait pas, dans la largeur de la zone frottée, au moyen d'un bouchon de liège, sur l'extrémité duquel je pratique de petites cannelures que je plonge dans l'amalgame. Ces cannelures en retiennent assez. Une ou deux traînées en rayons, à droite & à gauche des coussins, fussent ordinairement. Au reste, l'usage en apprendra plus que tout ce que je pourrois dire. Il m'est aussi arrivé souvent de ranimer l'électricité languissante, en passant d'un & d'autre côté la barbe d'une plume entre les coussins & le disque. Cette manœuvre sert à éparpiller les parties d'amalgame, trop rassemblées en petites masses sur les coussins.

[VI]. Je crois être le premier qui me sois imaginé de me servir de ces plateaux de verre mince [II], par préférence à ceux de glace. J'en parlai, il y a trois ou quatre ans, à quelques amateurs qui en firent monter de semblables ; mais j'ai appris que la plupart s'en étoient dégoûtés par les fréquentes fractures qu'ils ne prévenoient pas en modérant à propos la pression des coussins [I]. Je n'en ai rompu qu'un seul depuis quatre ans que je m'en sers uniquement ; encore ne fut-ce que par ce défaut de précaution, & après avoir fait tourner long-temps le disque avec une forte pression.

[VII]. Il ne faut pas croire que tous les verres minces soient également idio-électriques. L'an dernier, je fis tailler à Nantes un disque d'environ vingt-deux pouces de diamètre, que je choisis dans une feuille de verre qui me parut très-belle & très-plane : je m'en promettois les meilleurs effets. Je le montai par un temps chaud & fort sec ; son électricité fut d'abord à-peu-près aussi forte que celle de mes autres plateaux : mais il me fallut donner quelques tours de plus pour l'amener à ce point auquel deux ou trois révolutions donnoient une électricité très-abondante. Quelques jours ensuite, les vents soufflant du sud-ouest, malgré tous

les soins que je pris de nettoyer ce plateau, d'y appliquer de l'amalgame, &c. il ne donna pas la moindre électricité. Je le fis chauffer au feu, son électricité se ranima, mais ce ne fut pas pour longtemps. A peine eus-je cessé quelques instants la rotation qu'il perdit toute sa vertu, & qu'il me fut impossible de l'exciter autrement qu'en le rapprochant du feu; au lieu que mes autres plateaux me donnent de l'électricité en tout temps, sans autre précaution que celle de les tenir propres, & de leur donner de l'amalgame suivant le besoin: celui-ci étoit de verre d'Alsace.

[VIII]. Cette disproportion dans la vertu idio-électrique des verres de différentes qualités, quoique de même épaisseur, présente un phénomène dont je crois que l'explication doit se déduire de la nature même & de la composition du verre. On sait que, pour fabriquer cette admirable matière, on emploie la terre vitrescible dont l'art ne peut obtenir la fusion qu'en y mêlant des fondants alkalis & phlogistiques, qui ont infiniment moins de fixité que la terre vitrifiable avec laquelle ils constituent le verre. Il peut se faire que les alkalis ne soient pas parfaitement vitrifiés, ou qu'ils entrent en trop grande quantité dans certains verres.

L'expérience de m. *Cadet* prouve ce qu'il avance : « En broyant sur le porphyre ,
 » en poudre impalpable , les verres même
 » qui paroissent les plus durs & les moins
 » salins , & y appliquant des acides miné-
 » raux , on trouve , dit ce savant chy-
 » miste , que ces acides décomposent le
 » verre , & lui enlèvent les sels alkalins
 » avec lesquels ils forment les sels neutres
 » qui doivent résulter de leurs combinai-
 » sons » (a).

[IX]. Sans doute que les verres trop alkalins attirent plus puissamment l'humidité de l'atmosphère , & subissent à leur surface , dans les temps pluvieux , un commencement de *deliquium* qui , quelque peu sensible qu'il soit , n'en nuit pas moins à la production de l'électricité , soit positive lorsque le disque la transmet du réservoir commun aux conducteurs , soit négative lorsqu'il la transmet des conducteurs au réservoir commun ; & cette conjecture acquiert d'autant plus de vraisemblance , que j'ai remarqué que le beau plateau qui me donnoit si peu d'électricité [VII] , devenoit , dans les temps pluvieux , bien plus promptement & plus sensiblement gras & humide à sa surface , que ceux dont l'e-

(a) Dictionn. de chymie de *Macquer* , in-4°. tom. 2 , pag. 630.

lectricité se soutenoit en tout état de l'atmosphère. Cette humidité se manifestoit au toucher, ainsi que par la difficulté qui en résultoit dans le frottement, les coussins restant au même degré de pression qu'auparavant.

Il est possible encore que le fluide électrique, qui pénètre le verre en si grande quantité pendant le frottement [IV], attaque sa partie alkaline. L'on sait que ce fluide a la propriété de rougir les teintures végétales bleues ; ce qui y dénote la présence d'un acide quelconque. On lit dans le journal de physique, *tom. X, p. 104*, des expériences très-curieuses, faites par m. *Mauduyt*, par lesquelles ce savant médecin est venu à bout de crySTALLISER un alkali fluide par l'électricité.

[X]. C'est un principe reconnu de tous les physiciens électrisants, que plus les corps sont électrisables par frottement, moins ils le sont par communication, & *vice versa*. J'ai en effet observé que cette sorte de verre, si peu propre à fournir de l'électricité par le frottement [VII], la conduisoit beaucoup plus que les autres, & qu'elle n'isoloit, par cette raison, que très-imparfaitement. Il seroit très-intéressant pour les électriciens de répéter l'expérience de m. *Cadet* [VIII], & de s'assurer, par ce moyen, si, à quantités égales,

les verres plus conducteurs neutraliseroient plus d'acide que les verres plus idio-électriques.

[XI]. Si le verre étoit, comme on l'a prétendu, & comme l'expérience de Leyde semble le démontrer, impénétrable au fluide électrique, il seroit parfaitement inutile d'exercer le frottement sur les deux surfaces du plateau pendant l'électrification, ou du moins il faudroit donc que les branches du conducteur portassent quatre godets, dont les deux établis du côté de la manivelle, pompassent l'électricité de cette surface qui, sans cette précaution, seroit en pure perte. Or, je me suis assuré par une épreuve mille fois répétée [IV] avec toutes les précautions nécessaires, que, pendant l'électrification du disque, le fluide électrique pénètre complètement, & traverse l'épaisseur du verre pour se jeter dans les pointes des godets.

J'ai fait construire un conducteur portant quatre godets qui effleuroient les deux surfaces de mon plateau pendant sa rotation. Si l'électricité de la surface, du côté de la manivelle, eût été nulle pour le conducteur de la forme ordinaire, comme cela devoit être dans le système de l'impénétrabilité du verre, elle auroit dû être doublée par cette manœuvre; c'est cependant ce qui n'est point arrivé. Je

ne remarquai pas la moindre différence dans les produits de l'électrification, & je supprimai ces doubles godets comme inutiles & gênants par leur forme compliquée. De plus, un autre fait que je regarde comme très-concluant, c'est que lorsque j'électrise mon disque, en approchant la boule d'un excitateur, on l'articulation du doigt plié à quelque distance de la surface opposée à celle des godets, il se fait un petillement très-vif sur tout le plan de la zone frottée; mais à l'endroit qui répond aux godets, il part de très-belles étincelles dont la base forme sur le verre une superbe étoile purpurine. On apperçoit visiblement, dans l'obscurité, que ces étincelles partent des pointes, & traversent par conséquent le verre. D'ailleurs, & ce qui confirme encore cette vérité, on peut charger la bouteille de Leyde au conducteur, en ne faisant frotter le disque que sur la surface opposée à celle des godets.

Il est vrai que cette théorie paroît contredire formellement celle de l'illustre docteur *Francklin*, sur l'expérience de Leyde, adoptée par la plus grande partie des physiciens électrisants, & qu'elle s'accorde avec celle de l'abbé *Nollet*, mais il en résulte en même temps, ou qu'elle est fautive, ou que, pour la maintenir, il

faut trouver le moyen de concilier ces phénomènes qui paroissent si contradictoires.

§. I I.

Sur le choix des isoloirs.

[XII]. Les verres étant plus ou moins conducteurs, suivant leur espèce & leurs qualités, il s'enfuit nécessairement que les meilleurs, même les plus idio-électriques, ne peuvent fournir que des isoloirs imparfaits, & c'est ce que l'expérience démontre. Quelque hauteur que vous donniez aux supports du premier conducteur, quelque choix que vous fassiez dans la qualité du verre, ces supports donnent toujours des signes d'électricité (*b*). En présentant la boule d'un exciteur vers l'extrémité supérieure de ces supports, vous y remarquez un pétilllement sensible & lumineux, qui se termine en bas par une lumière plus foible à la vérité, mais qui dénote toujours une émanation, un courant électrique qui se jette dans le réservoir commun. Vous observez encore

(*b*) Suivant les expériences du célèbre *Comus*, le verre donne des signes d'électricité beaucoup plus vite par communication que par frottement. *Journal de physique*, tom. V, pag. 449.

que ces supports attirent plus ou moins les fétus, les poils, la poussière, & tous les corps légers qui se trouvent dans leur voisinage. Cet écoulement de fluide électrique est autant de perdu pour le physicien qui se propose d'en accumuler la plus grande dose possible dans ses conducteurs. Il nuit par conséquent beaucoup à l'énergie des plus grandes machines. Les Anglois, qui s'étoient apperçus de ce défaut dans les isoloirs de verre, ont prétendu le corriger en les enduisant de cire d'Espagne, ou d'un vernis résineux quelconque. Je n'ai pas trouvé que cet enduit modérât beaucoup la déperdition; au contraire, les substances résineuses, en général, m'ont semblé plus perméables à l'électricité que le verre. Car, 1°. les supports couverts de cet enduit donnent à-peu-près le même pétilllement & la même lumière sur toute leur longueur; 2°. j'ai tenté plusieurs fois de raccommo-der des jarres armées, qu'une trop forte charge avoit fracturées, en recouvrant l'étoile & les fêlures, bien loin au-delà de leur terminaison, tantôt avec de la gomme-laque, de la cire d'Espagne, de la poix-résine, ou de la cire : quelque épaisseur que je donnasse à ce mastic, dans une forte électrisation, les jarres se sont toujours

déchargées au travers, quoique je la fisse ordinairement triple ou quadruple de celle du verre (c). [XIII]. D'après ces observations [XII] j'ai cherché à substituer aux isoloirs de verre des matières qui occasionnassent moins de déperdition de fluide électrique, & qui en accumulassent par conséquent une plus grande quantité dans les conducteurs. Les essais que j'ai faits en ce genre, m'ont démontré que la soie donnoit les meilleurs isoloirs, & qu'elle étoit, par cette raison, préférable au verre tant par sa qualité non conductrice, que par la facilité qu'elle procure dans l'arrangement des conducteurs. Quelques réflexions me conduisirent naturellement à l'usage exclusif de ce moyen, le seul dont je me fers aujourd'hui pour toutes mes expériences électriques.

Dans tous les appareils où l'on veut propager au loin l'électricité, ou, suivant le procédé publié récemment par m. *Volta* (d), augmenter la force & l'énergie des étincelles, on est obligé, comme on fait,

(c) La matière électrique, d'après les expériences du docteur *Watson*, pénètre jusqu'à la profondeur de deux pouces & les résines, ainsi que les mélanges de tere & de résine.

(d) *Journal de physique*, tom. XIII, p. 249.

de multiplier les conducteurs qui sont tous, hormis le premier, suspendus par des cordons de soie. Or si la soie n'isoloit pas si parfaitement que le verre, cet appareil nuiroit aux effets électriques au lieu d'en augmenter l'intensité; ce qui n'arrive pas : il s'ensuit donc que la soie isole au moins aussi bien que le verre. Il reste à prouver qu'elle isole encore plus complètement.

[XIV]. J'ai supprimé les supports de verre de mon premier conducteur, & je les ai remplacés par deux cordons de soie que j'ai attachés de chaque bout à des montants ou colonnes de bois très-sec, peint en huile, établis solidement dans des coulisses pratiquées sur les deux côtés de la table, de manière que ces colonnes plantées obliquement s'écartent l'une de l'autre par l'extrémité supérieure, pour donner aux cordons la longueur nécessaire; & les éloigner convenablement de l'atmosphère électrique du conducteur. Ce premier conducteur est tout simplement posé sur le milieu de ces deux cordons, de façon que ses deux branches portent sur l'un, & son corps sur l'autre.

Si la table est solide & immobile comme elle doit l'être, on n'aura point à craindre que le conducteur ainsi supporté, vienne à balancer sur les cordons, & peut-être à

rompre le disque en le heurtant , ainsi qu'on pourroit me l'objecter. Au contraire si , par inadvertance , les godets touchoient le disque pendant la rotation , le conducteur feroit mollement repoussé par la flexibilité des cordons , sans se fracturer , ce qui n'arrive point avec des supports de verre qui tiennent le conducteur fixe , & qui occasionneroient bien plus facilement la rupture du plateau , si les godets en étoient assez rapprochés pour le toucher pendant une rotation rapide.

[XV]. Ma machine , ainsi disposée , me donne non-seulement des effets supérieurs à ceux qu'elle produisoit avec les supports de verre , mais quelque humidité que marquent les hygrometres , elle me fournit toujours assez d'électricité pour faire toutes les opérations possibles , bien entendu qu'on a soin de sécher les cordons quand ils en sont trop pénétrés.

[XVI]. Pour m'assurer davantage de la propriété isolatrice des cordons de soie , j'ai appuyé au conducteur l'extrémité d'un support de verre , bien propre & bien sec , qui portoit sur la table par son autre bout. J'ai remarqué aussi-tôt de la diminution dans les étincelles , au moyen de l'électrometre , ainsi que le pétilllement & la lumière dont j'ai parlé ci-dessus [XII] ; ce

qui ne s'observe jamais sur les cordons isolateurs. En retirant ce support, ma machine a recouvré toute sa force.

En proposant cette réforme dans les isolements, il s'en faut bien que je prétende annoncer une découverte. Je n'ignore pas que la soie a été employée par tous les physiciens électrisants, depuis qu'un heureux hasard découvrit à *m. Gray* la propriété isolatrice : mais il paroît qu'on a fait peu d'attention à la préférence qu'elle mérite sur le verre, puisqu'encore aujourd'hui toutes les machines à disque ont leurs premiers conducteurs portés sur du verre, & il est certain que ces machines, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs, n'ont jamais que des effets médiocres, lorsque les isolements sont imparfaits ; ce qui doit faire préférer les isolements de soie aux supports de verre, par toutes les raisons ci-dessus déduites.

(*La suite au journal prochain*).

M. Boucot, attaché à la manufacture des porcelaines de Sèvres, homme singulièrement industriel, & qui, guidé par son seul génie, est parvenu à avoir de très-rares connoissances en mathématiques, en physique & en mécanique, produit les plus grands phénomènes électriques avec un disque de porcelaine. *M. Le Roux des Tillets* a quelquefois été témoin de ses expériences qu'il a répétées devant plusieurs savants, & entr'autres devant le docteur *Francklin*.

DEUX OBSERVATIONS

*SUR une fluxion catarrhale de la vessie ;
par m. BAILHERON , médecin à
Béziers , médecin des pauvres de la Mi-
séricorde.*

Quibus inter ventriculum & septum transversum, pituita concluditur & dolorem adfert in alacritatem ventrem viam non habens, iis per venas in vesicam versâ pituitâ, morbi fit solutio. HIPPOCRATE.

PREMIERE OBSERVATION.

LA veuve *Bourel*, âgée de soixante-trois ans, paroisse de la Magdelaine, d'un très-bon tempérament, fut atteinte d'une fluxion catarrhale le 27 février 1765. Il y avoit trois jours qu'elle étoit détenue dans sa chambre, lorsqu'elle me fit prier de me transporter chez elle ; je la trouvai avec une extinction de voix ; respirant avec peine, crachant peu, le visage haut en couleur, la langue humide, un peu limonneuse, la peau sèche ; le pouls étoit fréquent, vif & tendu. J'ordonnai la saignée, la malade fut mise à l'usage de la tisane pectorale miellée, au régime le plus sévère qu'elle n'a pas gardé.

La saignée porta un peu de calme : à ma visite du matin la respiration étoit moins gênée, quoique la voix fut éteinte ; les crachats étoient moins rares, la cha-

leur de la peau naturelle, de même que celle du visage; le pouls étoit encore fréquent, mais moins tendu. Je mis la malade à l'usage d'un apozème fait avec la bourrache, la buglose, la chicorée, le lierre terrestre, & le syrop de tussilage. Elle en prit trois verres dans la journée, & un lavement fait avec les herbes émollientes dans l'intervalle du premier au second verre. La malade ressentit un frisson vers les quatre heures de l'après-midi; il dura une demi-heure. Le visage devint rouge, la respiration gênée, la chaleur de la peau un peu acère, le pouls vif, tendu & très-fréquent; les crachats se supprimèrent, la malade fut saignée pour la seconde fois. Le sang se chargea d'une couenne épaisse; je prescrivis un looch avec le kermès minéral. La nuit fut très-tranquille, quoique la malade ne dormit pas. Le fixieme de la maladie, je trouvai que la respiration étoit aisée, la chaleur de la peau naturelle, le pouls souple sans fréquence, les pulsations étoient inégales, diminuant sous mon doigt jusqu'à se perdre; j'observai un scintillement lorsque le pouls voulut reprendre son premier type. La malade se plaignit d'une douleur au bas-ventre, principalement vers la région de la vessie; les urines étoient rares, la malade n'avoit pas uriné de la nuit,

44 OBSERV. SUR UNE FLUXION

mais la voix étoit presque revenue. Je fis ajouter à l'apozème de la scolopendre & un gros de nitre par pinte ; en même temps je lui fis faire usage d'une potion huileuse & de lavements émolliens ; les urines coulerent abondamment dans l'après-midi ; quoique limpides , elles déposèrent un sédiment glaireux très-épais de couleur grise ; le pouls se soutint dans le même état , les urines continuerent à couler & à déposer un sédiment semblable à celui de la veille. Je prescrivis , pour le soir , une once de syrop de limon , autant d'huile d'amande douce , une demi-once de syrop de pavot , deux onces d'eau de chardon bénit , une demi-once d'eau de fleur d'orange , & vingt grains de poudre tempérante de *Stahl*.

La malade dormit jusques vers les quatre heures du matin : en s'éveillant elle rendit un demi-pot d'urine. Le sédiment qu'elle déposa étoit glaireux , blanchâtre , ayant la consistance de pus : elle se crut guérie. La douleur à la région de la vessie avoit disparu , la voix étoit parfaitement revenue , le pouls étoit encore irrégulier , mais les irrégularités étoient moins sensibles : je crus devoir insister sur les remèdes de la veille. Les urines qu'elle rendit dans le jour , furent colorées , déposèrent un sédiment bourbeux , glaireux , mais

en moindre quantité. Vers les cinq heures du soir, je trouvai la malade très-tranquille, elle avoit quitté le lit, le pouls étoit mou avec des inégalités très-éloignées; elle reprit la potion huileuse & calmante de la veille: elle procura une très-bonne nuit. Le lendemain au matin, ne trouvant plus d'irrégularité dans le pouls, je prescrivis un minoratif qui procura six selles copieuses de matière bilieuse, de consistance de purée: évacuation qui a mis la malade en convalescence. Les cinq ou six premiers jours de convalescence, les urines ont toujours déposé des matières glaireuses blanchâtres, & depuis les urines ont repris leur couleur naturelle sans déposer de sédiment.

DEUXIEME OBSERVATION.

Mademoiselle ***, âgée d'une soixantaine d'années, d'un tempérament bilieux, née de parents gouteux, passant d'un appartement chaud dans un autre qui étoit froid, fut saisie d'un frisson vers la fin de décembre 1778. Le lendemain de l'accident, elle se sentit la poitrine prise, à peine pouvoit-elle parler; les crachats furent supprimés: cet état dura cinq ou six jours avec des petits frissons le long du dos. La malade ne fit aucun remède, si ce n'est de garder la diette, le coin du feu,

46 OBSERV. SUR UNE FLUXION

de boire quelques verrées de tisane faite avec la fleur de mauve & de violette.

Le septieme jour de la maladie, elle se plaignit d'une douleur à l'un & l'autre rein; les urines se supprimerent, accident qui l'alarma. Ce n'étoit pas la premiere fois que les urines s'étoient supprimées: quatre ans auparavant elle rendit environ deux cents pierres de différente grosseur. Il fallut avoir recours à la main du chirurgien, pour la débarrasser de deux pierres qui s'étoient engagées dans l'urethre, qui le bouchoit & empêchoit la sortie de l'urine.

Je presumai que la même cause donnoit lieu à la maladie; l'inspection & la sonde me firent voir qu'il n'y avoit aucun gravier qui gênât l'écoulement des urines: mais dans la crainte qu'il n'y eût du gravier dans les ureteres, je prescrivis de doux apéritifs savonneux; nitreux, la saignée, des lavements mucilagineux; huileux, & l'huile d'amande douce à grande dose, les bains, le petit-lait, l'eau de poulet, &c. remèdes qui n'apportèrent aucun soulagement. La malade se plaignoit d'une douleur permanente, avec pesanteur dans l'un & l'autre rein; douleur qui se faisoit sentir à la région de la vessie; le cours des urines étoit supprimé, & le fut pendant deux jours. Le

pouls fut irrégulier sans intermittence ; il donnoit , ainsi que dans l'observation précédente , cinq à six pulsations assez fortes , qui alloient en diminuant , jusqu'à se perdre sous le doigt ; après quoi le pouls paroissoit se relever pour reprendre le même type.

Le dixieme de la maladie , les urines commencerent à couler en très-petite quantité , claires comme l'eau de roche ; le pouls fut moins irrégulier , j'observai qu'il gardoit la même marche dans ses pulsations. La maladie se soutint dans cet état jusqu'au treizieme jour que la malade rendit des urines brunes , fétides , qui déposèrent un sédiment glaireux , blanchâtre : évacuation qui apporta du calme.

Le quatorzieme au matin , les irrégularités dans le pouls étoient moins sensibles ; les urines que la malade rendit furent en assez grande quantité , & de même caractère. L'état de la malade se soutint jusqu'au vingt , que les urines changerent de couleur , furent d'un rouge foncé , déposèrent un sédiment bourbeux , glaireux , blanchâtre. A mesure que la maladie tenoit à son terme , les urines perdoient journellement de leur couleur , le sédiment de sa consistance ; la maladie a été terminée le trentieme : les urines furent naturelles sans sédiment.

OBSERVATION

*SUR une jaunisse guérie par la seule
boisson d'eau froide; par m. SUMEIRE,
docteur en médecine à Marignane en
Provence.*

M. L....., à la suite d'une marche longue, & pendant laquelle il avoit eu le corps mouillé par la sueur & par la pluie, eut un accès de fièvre chaude qui fut suivi d'une forte jaunisse. Ce malade étoit âgé d'environ 30 ans, d'une complexion délicate en apparence, & d'un tempérament sec & bilieux. Excité par une soif ardente, & par une grande sécheresse à la bouche, il buvoit très-abondamment de l'eau fraîche pendant tout le jour, mais sur-tout le matin à jeun. Les urines furent constamment teintes en jaune, & la maladie fut sans autre secours, dissipée dans l'espace d'un mois & demi.

M. Sumeire demande s'il existe des observations semblables à la sienne ?



OBSERVATION

*SUR une luxation du bras en-dedans;
par m. ELOY, chirurgien pour les
fractures, & renouëur pensionnaire de
la ville d'Hesdin en Artois.*

L'humerus, dit l'auteur, étoit luxé en dedans sous l'aisselle; il y avoit un enfoncement considérable au-dessous de l'acromion, & le bras étoit racourci (1). Le malade, (le sieur Jannot, négociant à Boulogne-sur-Mer) avoit passé deux mois entiers sans qu'on fût parvenu à faire la réduction de l'os, quand le sieur Eloy fut appelé. Ce chirurgien, après avoir fait placer convenablement le malade & se faisant seconder par trois aides, opéra la réduction avec assez de facilité.

Deux saignées, dit-il, des compresses trempées dans du vin dans lequel j'ai fait infuser des herbes aromatiques & une poi-

(1) C'est la luxation du bras de la troisième espèce, que m. Petit regarde comme difficile à réduire. Voyez traité des maladies des os, tom. I, pag. 173.

50 OBS. SUR UNE LUXATION, &c.

gnée de feuilles de saule, suffirent pour calmer les douleurs & achever la guérison. Tout le monde prévient les réflexions que nous pourrions faire sur l'adresse de m. Eloi, & la propriété qu'ont les parties tendineuses & ligamenteuses de reprendre leur ressort, quoiqu'elles aient été longtemps distendues.



*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 25 mai & 1^{er} juin 1782.**

LE vent de sud-ouest qui s'est fait sentir constamment, les pluies continues qui ont retardé la belle saison ont fait prolonger les maladies qu'on avoit observé le mois précédent, & particulièrement les fièvres catarrhales & bilieuses, ainsi que les sinoques simples & putrides. Cependant on a remarqué que les maladies n'étoient pas en aussi grand nombre que devoit le faire craindre la constitution de l'atmosphère si long-temps froide & humide.

Les fièvres intermittentes, sur-tout les quotidiennes & les doubles-tierces, ont souvent dégénéré en fièvres continues très-rebelles, & accompagnées de redoublements de la plus grande intensité. On a vu des fièvres érysipélateuses, des fièvres pétéchiiales (1), des fièvres continues,

* Par m. LEROUX DES TILLETs.

(1) M. Doublet a traité à l'hospice de Saint Sulpice une fièvre pétéchiiale maligne, qui a été épidémique; il en a fait le rapport à l'assemblée de la faculté du premier juin, mais nous nous promettons de l'insérer toute entière dans le journal prochain, à la suite de la maladie qui regne actuellement dans le haut Languedoc.

exanthématiques, putrides, & quelquefois accompagnées de parotides & de maux de gorge terminés par des escarres gangreneuses. Tantôt ces fièvres étoient la suite des intermittentes dégénérées, tantôt elles étoient essentielles. Chez quelques malades les pétéchies furent si considérables que l'épiderme s'enlevoit comme dans les brûlures. Cette remarque est de m. *Lesurrier*, qui a observé encore que c'étoit un signe de mort certain, quand les malades pouffoient de grands cris & ressentoient des douleurs aiguës.

Il regne beaucoup de scorbut, mais principalement dans les prisons & dans les hôpitaux; les malades qui en étoient exempts le contractent en dix ou douze jours.

Quelques docteurs ont observé des infiltrations aqueuses, des œdèmes du poulmon, des diarrhées, des dysenteries dont quelques-unes étoient rebelles, des petites-véroles la plupart très-bénignes.

Le traitement qui a réussi précédemment dans les fièvres catarrhales & bilieuses, &c. a eu depuis le même succès (1).

Le quinquina n'a pas toujours produit d'heureux effets dans les fièvres intermittentes. Son usage a quelquefois été

(1) Voyez le journal de juin 1782, pag. 547.

suivi de maladies très-graves, sur-tout si l'on avoit trop saigné ; chez quelques malades, le foie a été attaqué, & la poitrine endommagée. Il falloit alors avoir recours aux délayants légèrement évacuans, tels que l'eau de casse, l'eau de veau, l'infusion de bourrache de pissenlit, &c. Les fomentations, les bains étoient recommandés. Par cette méthode on parvenoit à faire couler la bile, l'expectoration se faisoit, la poitrine étoit foulagée, & de doux purgatifs achevoient la guérison.

Dans une fièvre tierce où le quinquina avoit échoué, m. *Desfessartz* fit boire largement son malade pendant les dix premiers jours ; on donnoit des lavemens si le ventre étoit resserré ; le onzième jour il fit prendre une pinte d'eau de Vichy, & donner le soir un lavement purgatif ; le douzième, il donna un vomitif uni au sel de glauber, & passa ensuite à l'usage de la potion suivante, qu'il a imitée de *Riviere*. Mêlez ensemble un scrupule de sel essentiel d'absynthe, une once de suc dépuré de limon, trois onces d'eau sucrée ; séparez cette potion en deux prises égales. M. *Desfessartz* a fait prendre la première dose une demi-heure avant le frisson, & l'autre au moment même du frisson. La fièvre a disparu ; & parmi plusieurs

malades pour lesquels il a employé cette méthode, quelques-uns n'ont point eu d'accès dès la première fois qu'ils ont pris la potion ci-dessus.

Les fièvres érysipélateuses, exanthématiques, &c. ont exigé la saignée, les délayants, les évacuans, les anti-putrides, l'usage du camphre, les gargarismes, l'application des vésicatoires, l'ouverture des parotides.

Le traitement du scorbut n'offre rien de particulier, non plus que celui des dysenteries, &c.

M. *Thierry* a remarqué que dans l'*hydro-thorax* aigu le pouls n'est point dur comme dans la pleurésie, mais mou, flasque, & qu'il y avoit gonflement vers le centre du diaphragme.

M. *Desseffartx* a observé que l'épispastique employé par M. *Majault* dans les leucophlegmaties (1) ne faisoit pas toujours élever des phlyctènes, mais que quelquefois il pouvoit aux urines au point d'en faire rendre jusqu'à deux pintes dans un jour.

M. *Majault*, médecin de l'hôtel-dieu, a rapporté l'observation d'un enfant de neuf à dix ans, mordu par un chien en-

(1) Voyez le journal de médecine, avril 1782, pag. 356.

ragé, à qui l'on a administré le mercure dès le jour de l'accident. Sa plaie étoit pansée avec l'onguent napolitain; on lui a fait des frictions mercurielles, il a pris à l'intérieur le *calomelas*, on lui a donné des lavements mercuriels, la salivation a été très-abondante; &, malgré tous ces soins, on n'a pu sauver ce malheureux de l'hydrophobie & de la mort. M. *Sallin* a fait l'ouverture du cadavre, & se propose d'en rendre compte à la faculté.

M. le *Doyen*, médecin de l'hôtel-dieu, a annoncé que m. *Doulcet* feroit hommage à la faculté de son travail sur la maladie des femmes nouvellement accouchées à l'hôtel-dieu. M. le *Doyen* a observé que dans le commencement les lochies coulent abondamment; que ce n'est que le troisieme jour qu'il survient tension, tumeur & douleur dans la partie supérieure & moyenne de l'abdomen; qu'ensuite les douleurs deviennent très-vives, & que leur cessation annonce la gangrene. A l'ouverture des cadavres la matrice a paru intacte & sans aucune espece d'engorgement, mais dans le bas-ventre on a trouvé une matiere vraiment caséeuse, laquelle matiere, examinée chimiquement par feu m. *Bucquet*, a donné tous les produits d'un vrai fromage de lait de vache. M. le *Doyen* remarque que depuis

long-temps on employoit l'hipécacuanha dans cette maladie ; mais que comme on ne le donnoit pas dans le même tems , ni de la même manière que m. *Doulcet*, il n'avoit pas le même succès. M. *Majault* a ajouté à ces réflexions qu'il n'avoit vu périr , avec la nouvelle méthode , que deux malades dans l'une desquelles la matrice étoit déjà gangrenée & épaisse de trois doigts , & que le lait avoit formé un *coagulum* insoluble , & avoit fait épanchement dans le bas-ventre.

M. le *Doyen* a fait cette remarque pour répondre à m. *Sigault* qui a réclamé quelques observations semblables qu'il a communiquées à la faculté , & qui prétendoit que cette maladie est due à l'atonie de la matrice.

M. *Doublet* , médecin de l'hospice de Saint-Sulpice , a promis de soumettre au jugement de la faculté plusieurs observations qu'il a faites sur la même maladie à l'hospice de Vaugirard dont il est aussi le médecin.

M. *Desbois de Rochefort* , médecin de la Charité , a communiqué les faits suivants que lui ont offert l'ouverture du cadavre que nous avons promis de rapporter (1). (Le malade est mort après

(1) Voyez le journal de juin , pag. 559.

avoir éprouvé une paralysie à la paupière droite, à la langue & au pharynx). On a trouvé beaucoup de sérosités dans les ventricules du cerveau, la selle turque, les apophyses clinoides, & quelques points de l'os sphénoïde étoient cariés, une humeur muqueuse & purulente étoit amassée dans les sinus sphénoïdaux, le lobe droit du cervelet étoit couvert d'une matière étrangère, en forme de tumeur, de quinze à dix-huit lignes de diamètre, ayant l'apparence, la texture & la dureté d'une glande engorgée; la neuvième paire de nerfs étoit comprimée par cette tumeur; ce qui avoit causé la paralysie. On ne put trouver d'autres causes de cette maladie, qu'une chute perpendiculaire sur ses pieds que le malade avoit fait en sautant de la hauteur de cinq pieds.

Dans le cadavre d'un homme extrêmement adonné au vin, *m. Desbois* trouva le pylore presque entièrement bouché.

La dernière observation de *m. Desbois* mérite aussi d'être rapportée. Un écolier de philosophie devant soutenir une thèse sur les mathématiques, se livroit depuis quelque temps à un travail excessif qu'il prolongeoit fort avant dans la nuit. Le 10 mai, à onze heures du soir, il fut pris d'une oppression qui augmenta pendant

la nuit. Le matin, à fix heures, on le trouva en pleine connoissance, mais faisi d'un tétanos violent, avec une vive douleur depuis le cou jusqu'aux reins; la respiration étoit très-difficile, & il n'éprouvoit de soulagement qu'en se faisant comprimer fortement l'épigastre. A midi les arteres sembloient être vuides, le pouls étoit flasque, on le saigna, les anti-spasmodiques furent tentés inutilement, les symptômes augmentèrent, & le malade mourut à onze heures du soir.

Une heure avant sa mort il quitta son lit, & fit assez bien une démonstration de mathématiques.

Le cadavre étoit très-fétide le lendemain; le tissu cellulaire étoit échymosé, & une légère piquure de scalpel en faisoit sortir du sang. Les poumons étoient très-rouges, & la plus petite ouverture en faisoit aussi sortir le sang. Le cœur étoit vuide, on trouva environ quatre onces de sang dans le thorax, le foie étoit sain, mais sa membrane extérieure étoit d'un verd tirant sur le noir. Tout ce qu'on a pu savoir, c'est que ce jeune homme étoit vif & sujet à des mouvements spasmodiques très-rapides; qu'il avoit été autrefois sujet à la masturbation, & que quelques jours avant de tomber ma-

lade, il s'étoit blessé à la plante du pied avec un clou.

M. *Baigneres* a rapporté qu'un homme après avoir été, pendant dix ans, tourmenté tous les printemps par une humeur catarrhale qui n'affectoit jamais le même endroit, & qui étoit constamment périodique d'un jour à l'autre, en fut subitement la victime par le transport de cette humeur sur la poitrine.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	0, 4	7, 4	4, 6	27 10, 2	27 10, 0	27 10, 0
2	0, 8	9, 8	5, 5	27 9, 10	27 9, 9	27 9, 3
3	2, 5	12, 3	8, 5	27 8, 1	27 7, 9	27 7, 2
4	6, 4	13, 4	10, 3	27 6, 4	27 6, 6	27 5, 8
5	5, 4	7, 9	4, 2	27 4, 5	27 4, 4	27 5, 11
6	4, 1	5, 6	3, 0	27 6, 6	27 7, 5	27 7, 11
7	2, 8	6, 8	3, 6	27 8, 2	27 10, 0	27 11, 0
8	0, 6	11, 4	6, 8	27 11, 0	27 10, 4	27 9, 5
9	5, 2	12, 2	8, 7	27 7, 6	27 6, 2	27 5, 5
10	7, 7	12, 2	8, 9	27 5, 2	27 7, 5	27 8, 8
11	7, 8	12, 1	11, 2	27 9, 2	27 8, 0	27 7, 1
12	7, 3	13, 5	9, 2	27 8, 0	27 8, 0	27 8, 2
13	6, 1	13, 7	10, 4	27 9, 1	27 9, 4	27 8, 10
14	9, 3	14, 2	11, 3	27 8, 0	27 7, 1	27 7, 4
15	8, 0	12, 2	9, 6	27 8, 0	27 7, 2	27 7, 0
16	7, 8	13, 0	8, 8	27 7, 1	27 7, 3	27 8, 2
17	7, 8	13, 9	10, 3	27 6, 9	27 5, 1	27 4, 1
18	8, 4	11, 2	7, 0	27 4, 6	27 6, 0	27 7, 0
19	3, 9	7, 1	5, 4	27 7, 6	27 8, 1	27 9, 4
20	4, 6	9, 7	8, 0	27 10, 0	27 10, 2	27 8, 8
21	6, 6	8, 9	6, 7	27 6, 6	27 7, 2	27 8, 6
22	4, 8	10, 7	6, 9	27 8, 4	27 7, 9	27 8, 0
23	6, 9	10, 0	6, 7	27 7, 8	27 7, 5	27 6, 11
24	6, 8	10, 3	7, 2	27 6, 6	27 7, 8	27 10, 10
25	3, 4	10, 2	6, 9	28* 1, 0	28 1, 2	27 11, 4
26	8, 2	11, 5	9, 2	27 9, 2	28 0, 4	28 0, 0
27	8, 7	14, 4	12, 8	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 0
28	9, 8	20, 8	16, 2	27 10, 4	27 9, 3	27 8, 3
29	13, 8	12, 0	10, 6	27 8, 7	27 9, 7	27 11, 0
30	7, 9	14, 4	12, 1	27 11, 2	27 9, 8	27 8, 2
31	8, 1	12, 3	7, 3	27 8, 6	27 8, 0	27 8, 4

* Le barometre ne s'étoit pas élevé à 28 pouces depuis le 28 mars il ne s'y est tenu que pendant 12 heures.

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	E. b. v. fr. <i>glace.</i>	E. & S-E. b. fr.	N. beau, froid.
2	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
3	E. beau, doux.	E. b. doux, <i>parhél.</i>	N-E. beau, doux.
4	N-E. nua. pet. pl.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. couv. chaud.
5	N. couv. pl. <i>tonnerre la nuit.</i>	N. couvert, pluie, vent froid.	N-O. couvert, pluie.
6	N-O. c. pl. v. froid.	O. <i>idem.</i>	O. couv. gr. vent.
7	O. <i>idem.</i>	O. nua. v. <i>grêle.</i>	N-O. b. fr. <i>aur. b.</i>
8	S-O. n. <i>gelée bl.</i>	S. couvert, froid.	E. & S. c. froid.
9	E. couvert, froid.	S-E. c. pl. douce.	S-E. c. pl. douce.
10	S. couv. pl. vent.	N-O. couvert.	S-O. nuages.
11	S-O. couvert.	S. <i>id.</i> pluie, <i>tonn.</i>	O. beau, vent.
12	S-O. nu. v. doux.	S-O. <i>id.</i> v. <i>grêle.</i>	S. couvert.
13	S. nuages.	S-O. n. doux, <i>par.</i>	S-E. beau.
14	S-E. nuag. pluie, <i>grêle, tonnerre.</i>	S. couvert, pluie, chaud.	S-O. beau.
15	S-O. couvert, pl.	S. couvert, pluie.	S. couvert.
16	S-O. <i>id.</i> v. froid.	S-O. <i>id.</i> vent.	S-O. <i>idem.</i>
17	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> gr. vent.	S-O. <i>id.</i> gr. vent.
18	S-O. <i>idem.</i>	O. n. pl. v. froid.	O. nuages, froid.
19	S-O. <i>id.</i> pl. <i>grêle.</i>	O. c. pl. gr. v. fr.	N-O. couvert.
20	O. nuages, pluie.	S-O. couv. froid.	S. <i>idem.</i> froid.
21	S-O. c. pl. gr. v. fr.	S-O. c. gr. vent.	O. nuages, froid.
22	O. nuages.	S. c. pl. <i>tonnerre.</i>	S. <i>idem.</i>
23	S. couv. pl. froid.	S. c. pluie, froid.	S-E. couvert.
24	S-O. <i>id.</i> gr. vent.	O. <i>id.</i> gr. vent.	O. n. gr. v. froid.
25	S-O. nuag. froid.	S-O. c. pl. v. froid.	S. cou. pl. froid.
26	S-O. c. pl. gr. vent.	S-O. nuages.	S-O. nuages.
27	S-O. couv. pluie.	S-O. <i>idem.</i> chaud.	S-O. <i>id.</i> chaud.
28	S-E. & S-O. beau, très-chaud.	S-E. nuages, très- chaud.	E. c. très-chaud.
29	S-E. couv. pl. v.	S-O. n. gr. vent.	S-O. beau, froid.
30	S-O. couvert, pl.	E. c. v. fr. pl. <i>élect.</i>	S-O. nu. v. froid.
31	S-O. couvert, pl.	S-O. n. pl. v. fr. <i>él.</i>	O. couv. froid.

62 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 20, 8 deg. le 28

Moindre degré de chaleur 0, 4 le 1

Chaleur moyenne 8, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure 28, 1, 2 le 25

Moindre élévât. du Mercure . . . 27, 4, 1 le 17

Elévation moyenne 27 p. 8, 4

Nombre de jours de Beau 4

de Couvert 17

de Nuages 10

de Vent 20

de Tonnerre 4

de Brouillard 0

de Pluie 25

de Grêle 4

Quantité de Pluie 32, 0 lignes,

D'Evaporation 48, 0

Différence 17, 0

Le vent a soufflé du N. 1 fois.

N.-E. 2

N.-O. 2

S. 5

S.-E. 3

S.-O. 12

E. 3

O. 5

TEMPÉRATURE : Très-froide, très-humide, venteuse & très-désagréable.

MALADIES : Quelques érysipeles & des rhumes.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, le 1^{er} juin 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de mai 1782, par
m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été froid, nuageux, pluvieux tout le mois. Ce n'est que dans les derniers jours que l'air s'est échauffé; la liqueur du thermomètre ne s'étoit guère élevée, avant le 28, au-dessus du terme de 12 degrés. Le 28 & le 29, elle s'est portée à celui de 17 & 18 degrés. Dans les premiers jours du mois elle s'étoit approchée du terme de la congélation.

Après le 4 du mois, il ne s'est guère passé de jour sans pluie. Aussi le mercure, dans le baromètre, ne s'est élevé aucun jour au-dessus du terme de 28 pouces.

Le vent, qui avoit été nord dans les sept à huit premiers jours du mois, a presque toujours été sud après ce temps.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du nord.	13 fois du sud
5 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	3 fois de l'ouest.
1 fois de l'est.	2 fois du nord
8 fois du sud.	vers l'ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

25 jours de pluie. | 1 jour d'éclairs.

2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de mai 1782.*

IL y a eu plusieurs maladies régnantes dans le cours de ce mois; les plus communes ont été des rhumes, des fièvres catarrheuses & des pleurésies. Ces maladies, répandues dans tous les ordres des citoyens, ont été peu dangereuses, lorsqu'on y a pourvu de bonne heure, & par un traitement convenable.

La fièvre catarrheuse, quoique vive dans le début, par l'intensité de la fièvre, par la toux & l'oppression de la poitrine, a été, dans la plupart des malades, bientôt tempérée par l'emploi d'une ou deux saignées, & des boillons diaphorétiques anodines, telles qu'une infusion de fleurs de sureau & de coquelicot, édulcorée avec du miel ou quelque syrop pectoral, des laits de poule à l'eau d'orge, &c.

La fausse pleurésie n'exigeoit guère plus d'évacuations sanguines, le sang tiré de la veine n'étant ni ferme, ni couenneux, lorsqu'il étoit reposé quelque temps. L'opiniâtreté du point de côté, a été aisément enlevée par l'application d'un vésicatoire sur la partie malade.

Nombre de personnes ont été attaquées de la pleuro-péritumonie légitime, qui n'a pas exigé de traitement particulier. Nous en avons vu d'autres, dans le cas de la pleuro-péritumonie maligne, qui exigeoit peu de saignées. Le nitre camphré a été d'un grand secours dans la cure de cette fâcheuse maladie. La plus opiniâtre & la plus commune, dans le peuple, a été la fièvre tierce & la double-tierce, l'une & l'autre souvent compliquée d'affection

d'affection du poulmon : cette complication en rendoit la cure difficile. Il s'est ensuivi , dans la plupart des malades , de l'œdeme aux extrémités inférieures , qui , dans un grand nombre , s'est étendue jusqu'au tronc du corps & aux bras , & même au visage.

Les atteintes d'apoplexie & de paralysie ont été communes ce mois & le précédent.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- * *Dissertation sur le charbon malin de la Bourgogne , ou la pustule maligne ; ouvrage couronné par l'académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , le 14 février 1780 ; par m. TOMASSIN , maître en chirurgie de Dôle , chirurgien-major du premier régiment de chasseurs à cheval. A Dijon , chez Antoine Benoît , libraire , vis-à-vis le Palais ; à Besançon ; chez Lépagnez cadet , libraire , grande rue ; & à Paris , chez Didot , libraire , quai des Augustins. 1780. in-8°. de 88 pages.*

..... Alitur vitium , vivitque tegendo :
Dùm medicas adhibere manus-ad vulnera pastor
Abnegat

VIRG. Georg. lib. iij.

Dans la préface l'auteur s'adresse aux chirurgiens de campagne , pour lesquels il écrit ; il distingue ceux qui sont instruits de ceux qui ne sont

* Par m. LEROUX DES TILLET.

Tome LVIII.

E

de leur état que leur moindre application. La modestie, plutôt que la vérité, a dicté le jugement que m. *Tomassin* porte lui-même de son ouvrage en ces termes : « En publiant cette dissertation l'amour-propre ne m'a point aveuglé sur ses défauts ; je fais qu'elle en fourmille, qu'on y désirera plus d'ordre, plus de détail dans la partie curative, plus de pureté & moins de négligence dans le style, &c. »

« La pustule maligne, dit m. *Tomassin*, est une tumeur inflammatoire qui se termine toujours par le sphacele, & qui cause souvent une mort prompte, quand le malade n'est pas secouru à temps ou convenablement ».

« Cette tumeur diffère peu de l'anthrax ou véritable charbon malin ; elle cause, à quelque chose près, les mêmes accidents, & offre des symptômes peu différents : sa marche est un peu moins rapide que celle du charbon malin, mais elle va à la même fin par un chemin un peu plus long. Comme lui, elle ne cède jamais qu'en détruisant l'endroit affecté par une mortification absolue & sans remède ».

Il se plaint ensuite que le traitement de cette maladie soit livré à des empiriques ; il applaudit aux vœux de l'académie de Dijon, qui a désiré qu'il fût ramené à une marche méthodique, & qui a proposé pour sujet du prix : *Qu'après une bonne théorie sur cette maladie (la pustule maligne), on en désigne les causes, & qu'on établisse, d'après l'observation & la pratique, la méthode la plus sûre à suivre dans son traitement.*

La description de la maladie nous apprend que la pustule maligne commence ordinairement par un bouton de la grosseur d'un pois, quelquefois moindre, toujours entouré d'une légère bouffissure ; la démangeaison se fait sentir, & si on se livre au plaisir de se gratter, la tumeur augmente, ensuite elle reste quelque temps dans cet état, &

ne fait éprouver d'autre incommodité qu'un sentiment de pression & d'embarras : cette tumeur est plate & superficielle, inégalement ronde & élevée, parsemée de petits enfoncements & de petites élévations ; la peau est presque dans sa couleur naturelle, & un peu luisante.

Au bout de 12, 18, 24 heures, quelquefois de deux, de trois & même de cinq jours, la démangeaison se renouvelle, elle est plus vive, plus acrimonieuse, & jointe à un sentiment douloureux & brûlant. La tumeur prend un caractère de malignité, l'ensure devient considérable, sans que le bouton primitif s'élève davantage. Si c'est la face qui est affectée, toute la tête & le plus souvent la poitrine & le dos s'ensuent considérablement. Si c'est la main ou l'avant-bras, l'ensure gagne l'épaule & la poitrine, & quelquefois, placée dans le voisinage du cou, elle met le malade en danger d'être suffoqué. Pendant ce temps-là le noyau de la tumeur s'élargit & se recouvre d'un assez grand nombre de petites vésicules blanches, pâles au milieu, & d'un rouge pâle & orangé autour du noyau qui reste fort dur ; la peau est autour quelquefois rouge, le plus souvent dans un état assez naturel, quoique très-tendue ; les vésicules se multiplient autour, tandis que celles du milieu s'affaissent & se dessèchent ; elles deviennent d'abord jaunes, ensuite grises, puis noires : il en résulte une escarre qui ressemble à celle qui proviendrait de l'application d'un fer chaud. Dès lors cette maladie n'a qu'une marche pétulante & fougueuse, la gangrene fait des progrès rapides, l'escarre s'élargit considérablement, & la couronne vésiculaire s'éloigne du centre, à mesure que la mortification se montre à l'extérieur, & qu'elle s'empare de la peau.

Lorsque la gangrene est une fois bornée, & que le centre de la tumeur est absolument sphacélé,

la peau s'altère sensiblement. Cette gangrene est sans pourriture, les solides sont mortifiés sans putridité, elle semble garder un milieu entre la gangrene humide & la gangrene sèche; & quand l'escarre est ramollie, l'odeur qu'exhale l'ulcère est celle de la suppuration; cette suppuration est lente à s'établir, elle est l'ouvrage d'une nouvelle inflammation qui n'a point le caractère de l'inflammation *carbunculeuse*; le dégorgeement purulent est abondant & long.

La fièvre n'est pas toujours essentielle à cette maladie; ordinairement il en survient un accès après l'invasion du bouton primitif, cet accès se termine le plus souvent avec sueur & défaillance, & quelquefois il ne cesse que par le vomissement de matières bilieuses & glaireuses. Tantôt la fièvre ne revient plus, d'autres fois elle reparoît le lendemain, & se termine de la même façon, rarement elle est continue; on éprouve quelquefois des cardialgies, des anxiétés, des maux de cœur fréquents, sans défaillance complète, ni vomissement. Le sommeil est entrecoupé, il est accompagné de rêves effrayants; quelques malades sont dans un délire continué dès qu'ils sont assoupis.

Le ventre est quelquefois très-resserré, quelquefois trop libre,

Tels sont les symptômes de la maladie lorsqu'elle se termine heureusement, & qu'elle est abandonnée à la nature: nous avons cru devoir en donner une idée étendue à cause de l'importance du sujet, & nous n'avons fait presque que copier l'auteur qui ajoute: « La progression de la maladie est quelquefois si prompte, qu'elle emporte le malade au troisième jour, & quelquefois plutôt. C'est dans ce cas que l'on remarque un abattement général, — le cœur se glace, toutes les facultés s'éteignent presque en même temps, & la mort suit de près cet état d'engourdissement ».

« Dans ce cas le malade a continuellement une petite fièvre avec un pouls vif, petit, concentré ; & sur la fin l'on sent plutôt un frémissement dans les grosses artères, qu'une véritable pulsation. Le délire est continuel, les anxiétés se succèdent rapidement, & l'enflure emphysémateuse fait des progrès si prompts, qu'on croit que c'est elle qui étouffe le malade ».

« Les cadavres des personnes mortes de la pustule maligne, se corrompent promptement, & l'enflure fait encore beaucoup de progrès après la mort. L'odeur qu'ils exhalent est horrible, & fait fuir tout le monde ; l'on tient chez le peuple qu'elle est contagieuse, c'est ce que l'expérience ne m'a pas encore prouvé ».

Après l'exposition des symptômes m. Tomassin décrit la nature & les causes de la maladie. Il fait voir l'avantage de la gangrene qui détruit tout principe d'irritation & de sensibilité ; il appelle *inflammation expultrice de l'escarre*, celle qui survient dans les limites de la mortification, & qui doit, au moyen de la suppuration, en procurer la chute ; il traite de fable ce que les auteurs disent de la suppuration du charbon ; il cite *Laurent Joubert*, chancelier de l'université de Montpellier, & il répète, d'après lui : *La matiere est trop sèche pour que le charbon vienne à suppuration : mais, après la chute de l'escarre, l'ulcere reste purulent : ce pus n'est pas formé de la propre matiere de l'anthrax, mais des humeurs qui l'accompagnent, car celle-là s'en va toute en escarre, sinon ce qui s'est évaporé,*

Le siège de la pustule maligne est la peau & le corps graisseux ; il est rare que la gangrene se porte jusqu'au corps des muscles.

Les causes du charbon malin de la Bourgogne ne sont pas encore toutes connues ; elles paroissent externes : c'est une matiere irritante & âcre qui

une fois fixée à la peau , y établit un point d'irritation vers lequel il se fait un abord continuel d'humeurs. Les parties du corps , habituellement découvertes , en sont ordinairement seules affectées ; tels sont le visage , le cou , les mains , &c. *M. Tomassin* pense , avec *mm. Fournier & Maret* , que la cause , dépend quelquefois de la piquure de certains insectes. Il en a , dit-il , des preuves non équivoques ; mais il ne croit pas , comme eux , qu'il n'y ait qu'une espèce d'insecte qui puisse produire cet effet : il cite l'exemple d'un charbon venu à la suite d'une piquure d'abeille.

Il y a des endroits où la situation basse du sol , le voisinage des marais , semblent rendre cette maladie plus endémique que dans tout le reste du pays : elle se déclare après les grandes chaleurs de l'été. Les animaux morts de maladie , ou tués après de grandes fatigues , communiquent ce mal par le simple contact. Les bœufs sont sujets à une espèce de charbon intérieur qui attaque les boyaux , le foie , la rate , &c. ; les paysans leur portent la main dans le rectum pour le vider & y faire une espèce de saignée locale : quelquefois l'animal guérit , & le paysan est ensuite attaqué de la pustule maligne à la main ou à l'avant-bras. Quand la maladie n'a pas laissé le temps de donner du secours à l'animal , la cupidité porte le paysan à l'écorcher & à en vendre la viande à vil prix ; c'est celui qui a enlevé la peau & a mis cette viande en pièce , qui est attaqué du charbon , tandis que ceux qui en mangent n'en éprouvent ordinairement aucune incommodité. *M. Tomassin* cite plusieurs observations qui lui sont particulières , & qui viennent à l'appui de sa théorie ; il rapporte ensuite l'histoire de deux bouchers des Invalides , faite par *m. Morand* , & consignée dans les mémoires de l'académie des sciences , année 1767 , & l'observation de *m. Duhamel* , faite en 1737 à Pithiviers en Gatinois , à

laquelle il ajoute un fait cité par m. *Coillot*, & arrivé au village de Besnans. Une autre espèce de contagion contribue à répandre le venin de la pustule maligne, c'est celle à laquelle sont exposés les personnes qui donnent leurs soins à ceux qui en sont attaqués; & l'auteur en rapporte des exemples. M. *Tomassin* passe ensuite à la manière dont le levain malin produit ses effets; &, sans avoir égard à son caractère particulier, il se borne à décrire ce qu'il a observé: il attribue ses effets à l'irritation qu'éprouvent les nerfs de la partie affectée. Cette irritation, d'un genre particulier, semble éteindre l'action naturelle des nerfs, au lieu de l'augmenter.

M. *Tomassin* croit trouver de la ressemblance entre la manière d'agir du levain de la pustule maligne, & la morsure de la vipère; l'enflure est élastique, puis s'étend très-loin, l'élévation des phlictenes, la gangrène, les foiblesses, les anxiétés, la langueur, le vomissement sont des accidents communs dans l'un & l'autre cas. Les différences qu'on y observe ne dépendent que de la nature de l'irritation qui n'est pas absolument la même; ainsi la gangrène a toujours lieu dans le charbon, & le constitue essentiellement, & elle ne survient que quelquefois dans la morsure de la vipère; les accidents moins vifs & moins rapides dans la pustule maligne, sont cependant plus graves & plus dangereux que dans la morsure de la vipère: la jaunisse, qui est particulière à celle-ci, n'a point lieu dans la pustule maligne.

« Dans l'un & l'autre cas, ajoute m. *Tomassin*, les personnes qui périssent semblent être infectées d'une paralysie générale, d'une privation absolue de vie, qui commence à la tumeur, & qui gagne, par une contagion précipitée, tout le reste du corps ».

La cure de la pustule maligne fait le sujet de la troisième partie de cette dissertation. D'après

l'expérience, la gangrene est le moyen que la nature emploie pour détruire les accidents : ainsi, dit *m. Tomassin*, pour remplir les indications il faut, « 1°. fixer l'humeur sur la partie où elle s'est déposée ; 2°. hâter la mortification de la tumeur pour en arrêter les ravages & calmer sa férocity ; 3°. s'opposer aux progrès & à l'extension de la gangrene ; 4°. prémunir les liqueurs contre le danger de la dégénération carbonculeuse ; 5°. faciliter la chute des chairs sphacelées ; 6°. enfin procurer la détersion de l'ulcère & sa consolidation ».

Dans le traitement extérieur on conseille l'application d'un cataplasme avec la mie de pain & le lait, renouvelé toutes les quatre heures, & employé seulement dans le commencement, afin de diminuer la tension des fibres nerveuses.

Lorsque la pointe de la pustule commence à s'affaïsser, & à changer de couleur, alors, dans la vue de réunir vers ce centre déjà affecté toute la malignité de la maladie, il faut substituer au cataplasme anodin, que l'on continue sur les parties environnantes, un cataplasme de thériaque, ou, à son défaut, l'ail pilé, l'oignon crud, le poivre, la moutarde, le savon, seuls ou mélangés ensemble. *M. Tomassin* s'est bien trouvé du topique suivant.

Prenez : miel, quatre cuillerées, deux jaunes d'œufs, vieux levain trois cuillerées, savon demi-once ; faites-en un cataplasme que vous appliquerez chaudement sur la partie. Il recommande encore le savon dissous dans la crème bien fraîche, dont on entoure la pustule & tous ses alentours que l'on recouvre de feuilles de coq ou de choux rouge, qui en sont chargées.

Les médicaments irritants & attractifs ne conviennent point sur les charbons considérables ; ils favorisent l'engorgement & la gangrene qu'il importe de borner.

Dès que la gangrene commence à s'emparer de la pustule, les scarifications sont d'une nécessité

absolue, leur effet est de procurer un dégorgement des suc en stagnation, qui forment la tumeur. Il faut se garder d'aller *jusqu'au vif*, ce qui ne peut qu'augmenter l'engorgement en décidant vers la partie une affluence plus considérable des humeurs; il ne faut porter les scarifications que jusqu'à ce point, vers les limites de la gangrene, où le sang en stagnation conserve encore presque toute sa fluidité, & où cependant le sensibilité est déjà détruite.

Ces scarifications suffisent quand la gangrene n'est pas bien profonde, alors on les réitérera à chaque pansement, selon le besoin & les progrès de la mortification. Elles ne suffisent point si la gangrene a déjà pénétré profondément; il faut emporter les parties sphacelées, en se gardant surtout d'aller *jusqu'au vif*; car ces extirpations ne doivent être aucunement douloureuse. Cette méthode est appuyée sur des faits que rapporte m. *Tomassin*, à l'aide desquels, & fortifié d'ailleurs par les conseils des anciens, & par ceux des plus illustres praticiens modernes (1), il combat d'une manière victorieuse le précepte barbare & dangereux d'emporter jusqu'au vif; & il fait voir ensuite les avantages que réunit la dissection de l'escarre faite de la manière qu'il le recommande. Les détails de la manière de pratiquer les pansements sont très-intéressants; mais nous sommes forcés de renvoyer le lecteur à la dissertation elle-même, pour en prendre une idée convenable, ce que nous avons dit étant déjà trop long pour une notice dont nous ne nous sommes permis d'étendre les bornes ordinaires, qu'à cause du mérite d'un ouvrage qui nous semble faire honneur également à son auteur & à l'académie qui lui a décerné le prix.

(1) *La Motte, Van Swieten, Quesnay, Platner, Sarph, Bilguer, Heister, Pott, &c.*

Dans le traitement intérieur, dès le principe du mal, avant la progression de la gangrene, la saignée est conseillée dans la vue de diminuer la masse d'un sang épais, de réveiller l'action systaltique engourdie en déchargeant les vaisseaux de la surabondance des liqueurs qui gênent leur action; mais l'effusion du sang doit être modérée, poussée trop loin elle augmenteroit la langueur & deviendrait funeste.

Après la saignée, lorsqu'elle est jugée nécessaire, la saburre des premières voies, qui se rencontre presque toujours, indique très-souvent le vomissement. On préfère le tartre stibié; les purgatifs ne produisent pas d'aussi bons effets, ils occasionnent un éréthisme nuisible, il vaut mieux revenir à l'émétique, soit comme vomitif, soit très-étendu & seulement comme divisant, ou très-léger purgatif. On emploie peu les anti-spasmodiques & les cordiaux, mais on fait beaucoup d'usage d'une boisson abondante d'eau simple, ou d'une limonade légère, buë tiède en hiver, & froide en été. Quand la langueur du système artériel fait craindre une stagnation considérable, on recommande le mélange d'un grand gobelet de vin blanc sur une pinte d'eau de fontaine; pour toute nourriture; on ne doit permettre que trois ou quatre tasses d'eau de gruau ou de bouillon de pain avec un peu de sucre dans chaque 24 heures; & en été, quelques fruits succulents. La chambre du malade doit être d'une chaleur tempérée, on doit rafraîchir l'appartement, établir un courant d'air, arroser le plancher avec de l'eau & un douzième de vinaigre, &c.

Quand on craint la stagnation, il faut employer les cordiaux, le vin, la thériaque, les sels volatils, &c. De tous ces remèdes, celui dont on retire le plus de succès, c'est l'esprit volatil de sel ammoniac: on le fait prendre dans du vin de la même manière à-peu-près, & à la même dose que

dans la morsure de la vipere. Le kina n'a pas d'efficacité bien grande quoiqu'il possède des vertus anti-septiques ; il n'y a qu'une seule circonstance où il soit applicable avec succès, c'est lorsque le séjour du pus sous l'escarre a causé quelques accès irréguliers de fièvre, effets de la résorption. L'air fixe, selon m. *Tomassin*, ne convient pas plus que le kina dans le traitement de la pustule maligne.

Quant au traitement de l'ulcere, après la chute de l'escarre, il convient d'appliquer des substances qui irritent & relevent le ton de la fibre, qui donnent aux chairs le ressort dont elles ont besoin pour fournir une bonne suppuration. M. *Tomassin* proscriit, d'après sa propre expérience, les digestifs simples ou composés, les onguents gras & huileux ; il a employé avec succès l'égyptiac mêlé avec le double de son poids de miel commun, ou bien un mélange de deux gros du baume astringent [décrit par m. *Richard*] (1), avec deux onces de miel.

Quand les chairs ont repris de la consistance, &c. il panse rarement & avec la charpie sèche, &c.

La dissertation est terminée par le traitement particulier du renversement des paupieres, qui arrive fréquemment dans la pustule maligne ; mais l'auteur avoue qu'il n'a pas été plus heureux que d'autres très-grands praticiens.

Nous avons rendu compte dans le journal de janvier 1781, de l'*Essai sur la nature & le traitement de la pustule maligne*, par m. SAUCE-ROTTE. Nous ne ferons que rappeler ici que l'académie de Dijon a donné une approbation distinguée à cet ESSAI.

(1) Prenez : Huile de térébentine & de vitriol, de chacune demi-once ; mêlez peu à peu, & quand l'effervescence sera passée, ajoutez-y trois onces d'esprit-de-vin rectifié.

* *Traité chymique de l'air & du feu ; par CHARLES - GUILLAUME SCHÉELE , membre de l'académie royale des sciences de Suede , avec une introduction de TORBERN BERGMAN , ouvrage traduit de l'allemand par le baron de DIETRICH. A Paris , rue & hôtel de Serpente.*

M. *Bergman* , dans l'avant-propos , prouve de quelle importance est la chymie pour la perfection des arts , & particulièrement de la médecine : elle est le *degré le plus élevé de l'étude de la nature*. Il avertit que cet ouvrage pour lequel il témoigne beaucoup d'estime (& l'on fait de quel prix est l'estime de ce savant) , étoit fini deux ans avant que d'être publié. Or l'avant-propos de m. *Bergman* est daté du 13 juillet 1777.

Étonné de la multiplicité des idées & des conjectures que les physiciens ont formées pour interpréter les différents phénomènes du feu , considérant cependant qu'il étoit impossible de faire aucune expérience sans l'influence du feu ou de la chaleur , m. *Schéele* se proposa d'en approfondir la nature.

Il s'aperçut bientôt qu'on ne sauroit porter un jugement juste sur les différents phénomènes du feu , sans la connoissance de l'air , & qu'un traité sur le feu ne seroit solide qu'autant qu'on s'occupoit en même temps de l'air.

Après avoir décrit les propriétés générales de l'air , m. *Schéele* examine les changements qu'il éprouve dans des vaisseaux fermés , par le contact

* Par m. *Bertholet* , docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

de différentes substances. Ayant versé quatre onces de dissolution de foie de soufre alkalin dans une bouteille vuide qui pouvoit contenir vingt-quatre onces d'eau, l'ayant bouchée exactement, & l'ayant renversée dans un petit vase plein d'eau, il la laissa pendant quinze jours dans cette situation : la dissolution perdit une partie de sa couleur rouge. Ce temps révolu, il déboucha la bouteille sous l'eau qui s'y éleva rapidement ; l'ayant bouchée de nouveau, il trouva qu'elle contenoit dix onces d'eau : de sorte que la diminution de l'air équivaloit à six onces d'eau, ou au quart de son volume. Une dissolution de soufre dans l'eau de chaux perdit sa couleur ; il s'en précipita de la sélénite, & elle produisit dans l'air une diminution un peu moins considérable. Le foie de soufre volatil, le sel sulphureux, le gas nitreux, & l'huile de térébenthine ont également produit des diminutions plus ou moins considérables dans l'air.

Le précipité du vitriol de mars, qui étoit verd, est devenu rougeâtre par le contact de l'air qu'il a diminué d'un peu plus du quart. La dissolution du fer, dans le vinaigre, a produit le même effet, & le fer s'est précipité en entier sous la forme d'un crocus jaune : la dissolution de cuivre, dans l'esprit de sel, a aussi diminué l'air.

De ces expériences l'auteur conclut que l'air atmosphérique est composé de deux especes de fluide élastique : l'une sur laquelle le phlogistique a de l'action, & qui dispaçoit dans les procédés précédents dans lesquels il se dégage du phlogistique ; & l'autre sur laquelle le phlogistique n'a point d'action, & qui ne peut servir à la respiration. C'est à cette partie que *m. Lavoisier* a donné le nom de *mosfette atmosphérique*. *M. Schéele* l'évalue entre la troisième & quatrième partie de la masse atmosphérique : il a éprouvé qu'elle étoit un peu plus légère que la partie respirable.

M. *Schéele* a observé que tous les corps en combustion produisoient une diminution à-peu-près égale dans l'air, pourvu qu'on sépare, par le moyen de l'eau, l'air fixe qui se forme ou se dégage dans plusieurs cas.

Pour rendre raison de cette diminution, m. *Schéele* établit, par plusieurs expériences, que toutes les fois qu'elle a lieu, il se développe une chaleur relative à la célérité de cette diminution. Il croit en conséquence (& nous ferons remarquer que cette hypothèse n'a pas des fondemens solides) que la partie de l'air qui a disparu a formé la chaleur en se combinant avec le phlogistique; de façon que, selon lui, la chaleur est une matiere dûe à une combinaison du phlogistique, & d'une partie de l'air à laquelle il donne, pour cette raison, le nom de *l'air du feu*. C'est la même que m. *Priestley* a appelée *air déphlogistiqué*.

Si l'air du feu, en se combinant avec le phlogistique, produit la matiere de la chaleur, de même toutes les substances qui, par une plus grande affinité, s'empareront du phlogistique de la matiere de la chaleur, & qui par-là la décomposeront, dégageront par-là même de l'air du feu. C'est ainsi que m. *Schéele* pense que les chaux des métaux parfaits, c'est-à-dire, celles de l'or, de l'argent & du mercure se revivifient en prenant le phlogistique de la chaleur, & qu'elles produisent, en se revivifiant, une quantité considérable d'air du feu. C'est ainsi encore, selon lui, que l'acide du nitre produit une quantité considérable d'air du feu, lorsqu'on l'expose à l'action de la chaleur.

M. *Schéele* prouve que la lumière contient du phlogistique; car les chaux des métaux parfaits sont revivifiées par les rayons du soleil: l'acide nitreux, le plus blanc, devient fumant lorsqu'on

L'expose à la lumière du soleil ; la lune cornée noircit lorsqu'on l'expose au soleil , & m. *Schéele* prouve que cette couleur lui vient d'une partie d'argent qui se revivifie , mais la lumière n'est point simplement du phlogistique : c'est une substance composée ; car si elle étoit du phlogistique pur , elle se combineroit avec l'air du feu qui se trouve dans l'atmosphère , & pendant qu'elle rencontreroit de cet air , il y auroit une obscurité parfaite. Si l'on expose aux rayons divisés par le prisme de la chaux d'argent , elle s'empare plus promptement du phlogistique des rayons violets , que des autres.

M. *Schéele* pense donc que la lumière est une combinaison de la même nature que la chaleur , & qui n'en diffère que par les proportions ; de sorte qu'elle contient une plus grande quantité de phlogistique. Si ce composé reçoit encore une plus grande proportion de phlogistique , il forme de l'air inflammable. M. *Schéele* rend raison , par ces principes , d'un grand nombre de phénomènes , & entr'autres de ceux que présentent le phosphore & l'or fulminant ; & à chaque pas qu'il fait , il présente des expériences & des observations intéressantes.

L'air déphlogistique parait à m. *Schéele* n'être qu'un acide déguisé par sa combinaison avec une petite portion de phlogistique ; mais si quelque substance le prive de son phlogistique par une affinité supérieure , alors il se trouve dans son état primitif. C'est-là , selon m. *Schéele* , l'origine de l'acide aérien ou air fixe qui se forme par la respiration & par la végétation : mais ses expériences sur la végétation ont eu des résultats opposés à ceux de m. *Priestley* & de m. *Ingen-Houze*.

M. *Schéele* termine son ouvrage par des expériences sur le gas qui s'échappe des foies de soufre , lorsqu'on les décompose par les acides : il lui

a donné le nom d'*air puant du soufre*, mais il est mieux connu sous celui de *gas hépatique*. Il décrit les principales propriétés de ce gas; il prouve qu'il contient du soufre, & il le regarde comme une combinaison de soufre, de phlogistique & de matiere de la chaleur.

Quoiqu'une partie des faits que contient cet ouvrage n'ait plus le mérite de la nouveauté, si cependant l'on fait attention à leur date, ils ne doivent pas moins en faire honneur à m. *Schéele*; ils sont d'ailleurs tous présentés dans un ordre différent & sous des points de vue étrangers aux autres physiciens. Il faut avouer que l'hypothèse sur laquelle est fondée toute la doctrine de m. *Schéele*, est contredite par les observations les plus exactes. M. *Schéele* suppose que l'air du feu qui dispaeroit dans les différentes espèces de combustion & de calcination, sert à former la matiere de la chaleur, & par conséquent qu'elle se disperse; mais l'on est assuré à présent, sur-tout par les expériences de m. *Lavoisier*, qu'il ne se fait aucune perte de poids, & que l'acide phosphorique, par exemple, qui s'est formé par la combustion du phosphore, représente par son poids & le phosphore & la quantité d'air qui a disparu.

Néanmoins l'ouvrage de m. *Schéele* est l'un des ouvrages modernes qui contiennent le plus de faits nouveaux & importants. Il suffiroit pour assurer la réputation de son auteur, si ses brillantes découvertes sur l'acide phosphorique des os, sur l'acide spathique, sur l'acide arsenical, sur les propriétés de la manganèse, & sur celles de l'acide marin déphlogistique ne l'avoient déjà placé au rang des premiers chymistes. M. le baron *Dietrich*, qui s'est déjà fait connoître avantageusement des physiciens, a enrichi sa traduction de plusieurs notes utiles.

NOTICES HISTORIQUES sur la ville de Calais ; par m. LALLEMENT, médecin de l'hôpital militaire de la même ville.

Presque tous les journaux, & particulièrement le *journal encyclopédique*, recueillent avec soin, & publient avec empressement les établissements utiles, & tout ce qui a un rapport intéressant à l'humanité. Il en existe ici deux qui pourroient, par leur objet, mériter une place dans le journal de médecine : 1°. l'établissement d'un pere annuel des pauvres, qui reçoit toutes les aumônes, & qui supplée au défaut d'hôtel-dieu & d'hôpital dont cette ville est privée ; 2°. la visite que la police exige de toutes les personnes mortes, & le rapport qu'en fait un chirurgien désigné pour constater la cause de leur mort.

1°. L'utilité des hospices communs & des hôpitaux, est trop reconnue, le bien qui en résulte est trop marqué, les soins & les vues du gouvernement pour rendre ces asyles plus sains & plus multipliés, sont assez fructueux pour être dispensé d'ajouter aux réflexions consolantes que cette démonstration fournit ; il seroit pareillement ridicule de vouloir en affoiblir l'idée & le mérite, en donnant des éloges à un établissement particulier qui paroîtroit atteindre plus sûrement au même but. On sait que les dispositions particulières ne peuvent avoir sur les générales la même influence que celles-ci ont sur les particulières. Les éloges que mérite celui de Calais doivent tomber directement sur la sagesse & la vigilance des personnes qui l'administrent.

Cette ville si fameuse dans l'histoire pour sa fidélité & son attachement à son vrai maître, ne l'est pas moins par ses sentimens de pitié & d'humanité. Les différentes révolutions que le sort de

la guerre lui a fait subir, l'influence qu'elles ont occasionnées sur la fortune des ancêtres des habitants actuels, la privent de différentes fondations si communes dans les villes de l'intérieur du royaume. Elle n'a d'autre hôpital que l'hôpital militaire dans l'intérieur de la ville, & un autre dans la basse ville, destiné à recevoir les enfans trouvés, & les vieillards infirmes de l'un & de l'autre sexe.

Une confrérie particulière, dont les administrateurs sont choisis parmi les principaux bourgeois aisés & de bonne volonté, se charge de ramasser les dimanches & fêtes, dans l'église paroissiale, les aumônes des différens particuliers. Le sage emploi qu'on en fait excite & anime la charité de ceux qui y contribuent. Je n'ai pas vu sans admiration que le produit de cette collecte suffisoit pour fournir aux pauvres malades le bouillon, le bois, le linge, &c. &c. dont ils avoient besoin tant que la maladie duroit. Deux médecins & deux chirurgiens sont pensionnés de la ville pour les visiter; & sur leur billet signé, les apothicaires, chacun à leur tour, fournissent les remèdes que la ville leur paie, & le père des pauvres donne le bouillon, &c. &c. &c. & tout ce que le médecin juge devoir convenir aux malades. Ce père des pauvres s'assure de leur état de pauvreté, & se transporte chez eux au moins deux fois la semaine, & veille à ce que le reste de la famille ne manque de rien; sur-tout si c'est le chef qui est attaqué.

Les avantages qui en résultent sont trop marqués pour les laisser ignorer. Le pauvre, par-tout ailleurs, répugne à aller à l'hôpital, parce qu'il abandonne sa famille, & qu'il en est abandonné, & ne s'y présente souvent que quand la maladie dont il est attaqué a été décidée dangereuse, que les premiers moyens de guérison ont été négligés, & que souvent les derniers sont inutiles. Ici au contraire le pauvre qui sait avoir des secours de toute

espece, faist la premiere invasion du mal pour en appeller, prévient par-là bien des maladies, & guérit facilement de celles dont il est attaqué. Aussi le voit-on dans les rues sain & bien portant; il n'a nulle infirmité habituelle, ou s'il en a, la négligence n'y a point de part. On peut même assurer que cette relation des pauvres avec les personnes qui se dévouent à les secourir, insue sur leurs mœurs, ils sont plus honnêtes & moins dissolus que dans bien d'autres endroits.

2°. L'alarme que la peste de Marseille a répandue en France, il y a soixante ans, a fait prendre par-tout plusieurs sages précautions, & sur-tout dans les ports de mer. Il en est résulté à Calais différents réglemens qui sont encore en vigueur: je n'en entreprendrai pas l'histoire, il me suffira de faire mention d'un qui a rapport à l'art que nous exerçons. En avril 1725, les magistrats, pour rassurer les habitants sur la crainte des maladies contagieuses, & celle des inhumations trop précipitées, ont ordonné que les maîtres chirurgiens de la ville (chacun à son tour, & par chaque semaine) feroient la visite de toutes les personnes mortes, douze heures après leur décès; qu'ils enregistreroient sur un livre paraphé, le nom, l'âge & le genre de maladie qu'ils reconnoîtroient avoir occasionné la mort; que le double en seroit délivré au curé qui, depuis ce temps, ne peut procéder à aucun enterrement, si on ne lui présente ce certificat; que dans le cas où il se rencontreroit quelque maladie contagieuse, ils en feroient leur rapport pour par eux y pourvoir; & ce à commencer du premier mai suivant. Cette ordonnance a toujours été, & est encore suivie exactement. Il seroit à desirer qu'elle eût lieu dans tous les pays; car outre le motif qui l'a dictée, je me persuade volontiers qu'elle arrêteroit bien des empoisonnemens & des assassinats qui restent

ignorés & impunis, & qu'on fait passer pour des coups de sang. Un autre avantage qui m'a frappé d'abord, & dont je m'occupe depuis quelque temps, c'est le dépouillement qu'on peut faire de ce registre dans lequel on trouve le terme ordinaire de la vie des habitants du pays, les maladies les plus fréquentes & les plus dangereuses qui y régner, les saisons les plus meurtrières, le retour périodique de certaines maladies qui peuvent dépendre particulièrement du climat. Enfin ce registre me paroît, pour un médecin fixé dans l'endroit, un trésor dans lequel il peut puiser les notions nécessaires à la connoissance du tempérament des habitants, & des maladies dont ils sont le plus communément affligés.

M. Lallement a commencé ce dépouillement, il l'a fait année par année; il se propose d'en faire des tables comparées de dix en dix ans, & de nous les communiquer. Nous nous empresserons de les faire connoître à nos lecteurs; au moins par un extrait, si leur étendue ne permet point de les insérer en entier dans notre journal.

P R I X.

L'ACADÉMIE des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, propose pour sujet du prix de 1783, *la théorie des vents.*

C'est pour la seconde fois que cette compagnie demande l'exposition de cette théorie. Elle espere que ce nouveau concours sera plus satisfaisant pour elle. Ce prix sera double; elle le partagera, si deux des mémoires envoyés se trouvent y avoir un droit égal.

A V I S.

Ad opusculum cui titulus est: Quæstionum medicarum series chronologica, &c. &c. &c. supplementa & emendationes, ab anno 1508, usque ad annum 1763; in-4^o. grand papier, 9 pages.

Les personnes qui ont le premier ouvrage, trouveront, *gratis*, ce supplément chez m. *Didot le jeune*, libraire, quai des Augustins, lequel a encore quelques exemplaires complets de tout l'ouvrage qui contient le catalogue des thèses soutenues dans la faculté de médecine depuis 1508; les questions de médecine, discutées dans les actes de vespérie & doctorerie, depuis 1528; & une notice abrégée de tous les docteurs de la faculté de médecine de Paris, depuis environ le quatorzième siècle.

A V I S.

SONDES de gomme élastique pour les rétentions d'urine, & les maladies de Purrethre, de l'invention du sieur BERNARD, orfèvre mécanicien pour les instrumens de chirurgie, rue des Grands-Degrés, près le quai des Miramionnes, en face de la rue Perdue.

EXTRAIT DES REGISTRES
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

SÉANCE DU 21 AOÛT 1781.

LA société royale de médecine nous a chargés,
mm. *Poulletier de la Salle, Macquer & moi*, de

lui rendre compte d'un mémoire qui lui a été lu par le sieur *Bernard*, orfèvre pour les instruments de chirurgie, sur les nouvelles sondes de gomme élastique dont il est auteur.

Indépendamment des sondes ou algalies solides en argent, anciennement connues, & qui sont indispensables dans quelques opérations, il y a longtemps qu'on a senti la nécessité des sondes flexibles, & qu'on a cherché à s'en procurer.

On en a fait d'abord avec un fil d'argent plat, tourné en spirale. Les révolutions du fil étoient tellement serrées & se touchoient si parfaitement, que la réunion n'en pouvoit être apperçue, & que la surface de la sonde paroissoit entièrement lisse. Ce travail, outre qu'il étoit d'une exécution très-difficile, exposoit à plusieurs inconvénients.

En effet, on ne pouvoit introduire cet instrument dans la vessie, qu'en lui donnant, à l'aide d'un stilet, la courbure nécessaire : or il étoit impossible que cette courbure ne dérangeât point l'exactitude du contact des différentes révolutions du fil, soit du côté convexe de la courbure, en écartant légèrement les uns des autres les fils voisins, soit du côté concave, en les rapprochant & les forçant d'empiéter légèrement l'un sur l'autre. De-là naissoient des aspérités qui se multiplioient à chaque fois qu'on introduisoit la sonde & excoriorient le canal de l'urethre ; ce qui rendoit cette introduction douloureuse & sanguinolente. De plus, les urines, en s'échappant à travers les petites fentes formées par la réunion imparfaite de ces fils, y dépoisoient un sédiment qui devenoit par la suite un obstacle à la réunion de ces mêmes fils. Souvent, quand ils se rapprochoient, parce que la sonde reprenoit sa figure rectiligne, les chairs se trouvoient pincées par ce rapprochement ; & c'étoit une nouvelle cause d'excoriation qui occasionnoit de petits ulcères. Tant d'inconvénients

ont fait rejeter cette méthode comme dangereuse.

On imagina une autre espèce de sondes flexibles, composées, comme les premières, d'un fil d'argent tourné en spirale, mais plus mince encore, & recouvert extérieurement d'un boyau de bœuf sur lequel on étendoit un enduit de cire. Ces sondes avoient encore de grands inconvénients. Elles étoient sensiblement moins flexibles, & par conséquent plus difficiles à introduire. De plus, la chaleur naturelle de l'urèthre faisoit fondre la cire qui, dans peu de temps, laissoit le boyau à découvert, & le boyau, en se pourrissant, donnoit issue à l'urine hors du canal de cette sonde.

Les vues des artistes pour perfectionner ce genre d'instrument, ont été long-temps bornées à chercher des moyens de se procurer des cires plus flexibles lorsqu'elles étoient froides & moins susceptibles d'être fondues ou altérées par la chaleur de l'urèthre & par l'action des urines. La connoissance que *m. Bernard* avoit acquise des propriétés de la gomme ou résine élastique, lui fit présumer que cette substance singulière, qui, indépendamment de sa souplesse & de son élasticité, a l'avantage inestimable de résister à presque tous les menstrues, même les plus actifs, & de souffrir, sans altération, la chaleur de l'eau bouillante, pourroit être employée avec succès pour cet usage (1).

Mais la gomme élastique, dans l'état où nous la recevons par la voie du commerce, n'est pas susceptible de prendre les formes qu'on voudroit lui donner : on ne peut, tout au plus, que l'étendre en forçant son ressort, ou la souder à l'aide

(1) *M. Bernard* a trouvé un procédé au moyen duquel il peut travailler cette résine, lui donner différentes formes, & s'en servir pour imprégner des toiles & divers autres appareils.

de la pression & de la chaleur. Inutilement on tenteroit de la mouiller ou de l'étendre en couche mince sur d'autres substances : ces opérations se font seulement lorsqu'elle est dans l'état de liquidité, & lorsqu'elle vient d'être recueillie en forme de suc laiteux par une incision à l'arbre dont elle découle.

Il étoit donc nécessaire, pour remplir son but, ou qu'il se procurât de la gomme élastique dans cet état de liquidité primitive, ou qu'il trouvât moyen de la ramener à cet état ; mais de façon qu'elle reprît ensuite sa consistance & son élasticité.

Il dirigea donc toutes ses recherches pour trouver une manière de liquéfier la gomme élastique qui remplit cette condition, & qui le rendit maître de l'employer aussi facilement que lorsqu'on vient de la recueillir.

Il est enfin parvenu à ce qu'il desiroit, & il a pu appliquer cette découverte au perfectionnement des sondes.

Les premières sondes qu'il a exécutées par ce procédé, étoient encore, comme les anciennes, formées d'un fil d'argent fin très délié, tourné en spirale, & semblable à une cannetille : mais ce fil d'argent étoit assujetti par le moyen d'un tissu de soie très-fin, & solidement travaillé, de manière à prévenir les écartements & les dérangements des spires. Le tout étoit enduit par-dessus de plusieurs couches de gomme élastique. Ces sondes, du côté qui entroit dans la vessie, étoient, comme les anciennes, terminées par un bout d'argent ayant tantôt une ouverture à l'extrémité antérieure, tantôt deux ouvertures latérales en formes d'yeux, pour donner passage aux urines dans le canal intérieur de la sonde qui devoit servir à leur écoulement. La construction de ces sondes leur donnoit plusieurs avantages :

1°. Elles avoient une grande flexibilité dans leur longueur, & elles laissoient aux malades plus de liberté, plus d'aisance dans leurs mouvements que les anciennes sondes.

2°. La solidité de leur enduit, que les urines les plus âcres ne pouvoient attaquer, permettoit de les laisser plus long-temps dans l'urethre.

3°. La surface de ces sondes, enduite de gomme élastique, pouvoit être recouverte dans tel point de leur longueur qu'on jugeoit à propos, de différents onguents & médicaments qu'on est dans l'usage de porter dans le canal de l'urethre par le moyen des bougies. Ces sondes pouvoient donc remplacer les bougies avec une supériorité marquée, puisqu'en appliquant les mêmes remèdes actifs aux parois de l'urethre, elles joignoient à cet avantage celui d'une flexibilité qui les rendoit à la fois plus faciles à introduire, & plus commodes à porter, & puisque de plus, étant creuses, elles laissoient en tout temps un libre écoulement aux urines.

Telles étoient la construction & les avantages des sondes du sieur *Bernard*, lorsqu'il les présenta à l'académie royale de chirurgie, qui les jugea dignes de son approbation.

Cet artiste savoit cependant que ces sondes, quoique préférables à celles dont on faisoit usage avant lui, laissoient encore bien des choses à désirer pour leur entière perfection, & il crut ne devoir regarder son premier succès que comme un encouragement à de nouvelles recherches.

Ses sondes, formées d'un fil d'argent tourné en spirale, quoique très-flexibles dans le sens de leur longueur, n'avoient aucune compressibilité, aucune souplesse dans le sens de leur diamètre: elles ne pouvoient céder, dans ce dernier sens, qu'à une pression très-forte qui leur auroit fait perdre sans

retour leur forme de cylindre creux, nécessaire à l'écoulement des urines. Il en résulteroit que ces sondes, introduites une fois dans l'urethre, ne cesseroient d'en presser les parois & de les distendre; que si, dans la longueur du canal, il se rencontroit quelque obstacle, quelque renflement, elles ne pouvoient y céder, & qu'elles opéreroient alors sur ces parties, déjà blessées, une forte compression qui devoit souvent les irriter, & peut-être les enflammer.

De plus, les spires du fil d'argent qui garnissoit le petit canal de la sonde, formoient par leurs interstices comme les pas d'une espece d'écrou, dans lesquels toutes les matieres déposées par les urines pouvoient s'arrêter & s'accumuler de façon à engorger la sonde.

Le fil d'argent est même susceptible de se déranger ou de casser, ce qui peut occasionner des accidents imprévus. Enfin la dureté des bouts d'argent par lesquels le sieur *Bernard* terminoit ces sondes n'est pas sans quelques inconvénients; l'on a même remarqué que les fels urineux s'attachoient facilement à ce métal.

D'après ces considérations il se détermina à composer de nouvelles sondes, dans lesquelles il supprima non-seulement le fil d'argent en spirale, mais même tout emploi de matieres métalliques, si ce n'est à l'extrémité de la sonde qui reste hors de l'urethre, & qui est formée en pavillon pour recevoir un bouchon de liège destiné à empêcher l'écoulement continuel des urines. Ce sont ces nouvelles sondes que nous avons été chargés d'examiner. Elles sont faites avec la gomme élastique, préparée suivant un procédé particulier à l'auteur (1).

(1) Nous croyons nous être aperçus que la gomme

La trop grande élasticité de cette substance, & la facilité qu'on trouve à l'étendre en la tirant, & même à la rompre lorsqu'on l'allonge avec trop de force, deviendroient une grande source d'inconvénients, si l'on employoit pour cet usage la gomme élastique seule, & sans lui donner un appui qui, en conservant sa souplesse, résiste à toute extension trop forte, & à toute rupture. Le sieur *Bernard* se sert d'un tissu de mailles de soie très-fin & très-fort, qu'il fait avec l'aide d'une machine. Il lui donne la forme cylindrique de ses sondes, & il l'enduit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de plusieurs couches de gomme élastique. La surface de cet enduit, quand il est sec, est très-lisse, & glisse par conséquent le long des parois de l'urethre sans les blesser. Dans l'intérieur, rien n'arrête les dépôts urineux, & l'on peut en nettoyer le canal en y injectant de l'eau, sans être obligé de déplacer la sonde.

La souplesse de ces tuyaux leur permet de céder, dans le sens de leur diamètre, aux pressions latérales. Cette propriété fait qu'elles se prêtent mieux que les sondes faites d'un fil d'argent spiral, à tous les mouvements de ceux qui les portent.

Dans les cas où l'on croiroit utile que la sonde agit sur les parties resserrées de l'urethre, pour les ramener, par une distension continue, à leur état naturel, rien ne seroit plus facile que de leur donner une force suffisante. On peut, en multipliant les couches de gomme élastique, leur donner toute l'épaisseur & la consistance qu'on juge convenables, comme on peut aussi diversifier à son gré les diamètres des tuyaux de ces sondes.

élastique est jointe avec quelque substance emplastique, & que c'est ce mélange que l'auteur emploie pour la confection de ses sondes.

Le sieur *Bernard* les termine par de petits bourrelets ou olives percées qui remplacent avec avantage les bouts d'argent. Il forme ces bourrelets en épaississant un peu le tissu de soie qui sert de soutien à la gomme élastique. L'arrondissement de ces bourrelets facilite l'entrée de la sonde. Il peut également ouvrir la sonde à son bout antérieur, ou pratiquer deux ouvertures latérales pour le passage des urines ou des injections. Dans ce dernier cas, l'extrémité fermée de la sonde sert d'appui au stilet, par le moyen duquel on l'introduit : mais dans le premier cas, où la sonde est ouverte à son extrémité, le stilet ne doit la déborder que d'un quart de ligne environ, & il est alors nécessaire que le stilet soit renflé vers le haut, ou garni d'une virole qui forme arrêt lorsqu'elle rencontre le pavillon d'argent qui termine la partie extérieure de la sonde.

Quant aux stilets, on peut en adapter de diverses matières susceptibles de plus ou de moins de résistance, & de recevoir telle courbure qu'on veut, suivant l'état du malade & l'intention du chirurgien. Le sieur *Bernard* a préparé des stilets d'argent, de laiton, de baleine, même de corde à boyau. Ces derniers sont très-commodes pour les malades qui se mettent eux-mêmes la sonde.

Le chirurgien pourroit même, s'il craignoit, dans certains cas, de blesser ou d'irriter le canal, se passer entièrement du stilet, malgré leur souplesse. Ces sondes ont assez de consistance pour qu'une main adroite parvienne à les faire avancer peu à peu dans l'intérieur de l'urethre, sans les fortifier par aucun soutien étranger, comme on fait entrer les bougies ordinaires.

A ces différents avantages des sondes de gomme élastique, il faut ajouter celui de leur extrême légèreté, qui les rend plus commodes à porter qu'aucune autre espèce de sonde.

Pour répondre à la confiance que la compagnie nous a marquée, nous avons fait les expériences suivantes :

Ayant allumé à une bougie le bout d'une de ces sondes, il a brûlé avec flamme, comme le fait la résine élastique, sans qu'il se soit fondu auprès de la flamme, comme cela arrive à la même résine lorsqu'on la fait brûler.

Nous avons été curieux de savoir quelle seroit l'action de l'urine sur ces sondes. Un bout de l'une d'elles ayant été plongé dans ce fluide nouvellement rendu & encore chaud, aURNagé pendant huit heures, & s'est ensuite précipité au fond, sans avoir éprouvé d'ailleurs aucune altération. L'urine a été changée; le lendemain on en a substitué de nouvelle, ce qu'on a continué de faire soir & matin pendant quatorze jours. L'état du tuyau ayant été examiné, on a trouvé sa surface extérieure incrustée en plusieurs endroits d'un enduit jaunâtre & composé de grains de sable qui y formoient des inégalités : mais cette incrustation n'étoit pas très-adhérente; on la détachoit facilement avec l'ongle & avec l'eau tiède. Indépendamment de ces petites aspérités, toute la surface étoit recouverte d'une croûte légère & plus fine, qui laissoit voir la couleur noirâtre du tuyau, & qui brilloit au soleil par les reflets de plusieurs petits cristaux blancs qui ont été vus à la loupe. Cette incrustation étoit plus immédiatement adhérente à la surface du tuyau. L'ayant ensuite ouvert dans sa longueur, sa partie interne étoit garnie à-peu-près des mêmes incrustations que l'externe. Le tuyau n'avoit perdu qu'une partie de sa flexibilité. Nous ajouterons ici qu'on s'est servi avec succès de ces sondes dans plusieurs hôpitaux & dans plusieurs circonstances particulières qui nous sont connues.

D'après ces détails & ces expériences, nous pensons que les nouvelles sondes préparées avec la gomme élastique par le sieur *Bernard* ; méritent l'approbation de la société. Nous croyons qu'elles peuvent séjourner au moins douze ou quinze jours sans danger dans la vessie. Nous exhortons toutefois à ne pas les y laisser trop long-temps, afin d'éviter les inconvénients des incrustations qui pourroient se former.

Nous portons aussi le même jugement sur les canules propres aux pansements qui suivent l'opération de la taille.

Signés, **POULLETIER DE LA SALLE,**
MACQUER, & VIEQ D'AZYR.

A V I S I N T É R E S S A N T A L'HUMANITÉ.

BAINS MÉDICINAUX, établis à *Paris*, rue Saint Dominique, au Gros-Caillou, la deuxième porte cochère à gauche, vis-à-vis le grand Salon de l'Écu de France.

On a reconnu de tout temps l'utilité des fumigations ; mais le peu d'expérience sur la forme d'un fumigatoire propre à les appliquer par gradations aux différentes maladies qui en sont susceptibles, en a arrêté, par malheur, depuis long-temps le succès ; d'ailleurs, la dépense d'un pareil établissement étant assez considérable, en avoit fait négliger jusqu'à présent la construction.

Une compagnie, desirant de se rendre utile au public, vient de former, dans une maison très-commode, un établissement de bains secs, ou bains de vapeurs & de fumigations, à l'instar de ceux établis en Prusse, en Allemagne & dans la Perse, mais beaucoup plus commodes, en ce que chaque malade est seul dans une chambre à lit; &, pour parer aux inconvénients de l'odeur du charbon, on s'est décidé à ne brûler que du bois dans les fourneaux qui sont très-éloignés des chambres des malades qui, étant assis commodément dans une boîte doublée de fayance, dans laquelle ils sont enfermés jusqu'au col, recevront la vapeur qui y vient par des conduits, auxquels sont adaptés des robinets, afin de donner, par gradation, aux malades plus ou moins de chaleur ou de vapeurs, à volonté; ce qui rendra ces bains, en bien des cas, préférables à ceux des eaux chaudes que l'on va prendre dans les provinces éloignées où sont les eaux thermales.

Ces bains, dont l'efficacité n'est pas douteuse contre diverses maladies, comme douleurs externes, rhumatismes, sciâtiques, laie répandu, maladies de la peau, &c. ont eu l'approbation de l'académie royale des sciences, de la faculté de médecine, & nouvellement celle de la société royale de médecine.

Ces bains seront administrés aux malades suivant l'ordonnance du médecin de chacun d'eux.

T A B L E
DU MOIS DE JUILLET 1782.

SECOND EXTRAIT de l'histoire & mémoires de la société royale de médecine.	page 3
Mémoire sur l'électricité; par m. DUBOUEIX, méd.	22
Deux observations sur une fluxion catarrhale de la vessie; par m. BAILHERON, méd.	42
Observation sur une jaunisse; par m. SUMEIRE, méd.	48
Observation sur une luxation du bras en-dedans; par m. ELOY, chirurg.	49
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 mai & 1 ^{er} juin 1782.	51
Observations météor. faites à Montmorenci.	60
Observations météor. faites à Lille.	63
Maladies qui ont régné à Lille.	64
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Livres nouveaux.	65
Notices historiques sur la ville de Calais; par m. LALLEMENT.	81
Prix de l'académie de Dijon, pour l'année 1783.	84
Avis.	85

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1782. A Paris, ce 24 juin 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O Û T 1782.

HISTOIRE & MÉMOIRES de
la société royale de médecine. Premier
volume.

TROISIÈME EXTRAIT.

CHIRURGIE.

RAPPORT sur les inconvénients de l'opération de la castration, pratiquée pour obtenir la cure radicale des hernies.

DEPUIS long-temps les gens de l'art réclament les droits de l'humanité contre cette méthode barbare, & qui est le fruit de l'ignorance. La société ne se contente

Tome LVIII. G

98 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
pas de solliciter une loi expresse qui défende la castration dans les hernies, & qui inflige une punition à ceux qui oseroient la pratiquer, elle va plus loin, elle livre, pour ainsi dire, *provisoirement*, à l'indignation publique ceux des coupables dont les noms lui sont connus (1), & que nous croyons devoir dénoncer d'après elle. Le nommé *Legrand*, demeurant à Beaumont-sur-Oise; le sieur *Girard*, chirurgien à Saint-Maur, élection de Beauvais; le sieur *Coufin*, de la même élection, mort depuis quelque temps; le sieur *Chambelle*, chirurgien à Brelle dépendance de Beauvais; & un inconnu qui revient à certaines époques dans les campagnes.

OBSERVATION sur la guérison de plusieurs ulcères, opérée par le mouvement vacillatoire du verre ardent.

M. *La Peyre*, chirurgien de vaisseau, « présente un verre ardent aux rayons du soleil, afin de les rassembler dans un foyer auquel il expose la partie ulcérée; il la parcourt dans toute son étendue, jusqu'à

(1) Le brigandage est si grand de la part des charlatans ou chirurgiens ignorants qui déshonorent leur art, que dans le seul diocèse de Saint-Papoul, on a trouvé plus de cinq cents enfants qui avoient subi cette opération.

ce que la chaleur se fasse sentir vivement ; il répète plusieurs fois cette opération dans le courant de la journée, & comme la lentille dont il se sert n'est pas longtemps dans la même situation, il donne au mouvement qu'elle exécute, le nom de *vacillatoire* ».

Un grand nombre d'observations bien faites confirment cette doctrine.

OBSERVATION sur un cancer à la levre inférieure, guéri en trois semaines par le cautere actuel de l'insolation, ou le feu solaire ; par m. LECOMTE, maître en chirurgie à Arcueil.

Cette observation vient à l'appui de la doctrine de m. La Peyre.

OBSERVATIONS sur un nouveau moyen de remédier aux plaies des artères ; par m. LECOMTE ; élève en chirurgie.

Les expériences tentées par les commissaires de la société n'ayant pas eu toutes un succès égal, & la société se proposant de les répéter, nous attendrons, pour en rendre compte, qu'elle en ait donné la connoissance.

OBSERVATION sur un enfant à terme, qui est sorti par un abcès formé au bas-ventre, communiquée par m. DESBOIS DE ROCHEFORT.

La matrice fut rompue dans le fort des douleurs, l'enfant s'échappa dans la cavité de l'abdomen ; en s'y putréfiant il forma un abcès qui s'ouvrit par quatre foyers principaux d'une suppuration ichoreuse, & de la plus grande puanteur : le dévoiement, les sueurs colliquatives & la fièvre lente amenèrent le marasme. Cependant, après avoir dilaté les ouvertures, on retira tous les os d'un enfant à terme ; en quatre mois de soins donnés à l'hôtel-dieu, la femme reprit son embonpoint & sa carnation, & il ne lui est resté qu'une ouverture fistuleuse à l'endroit même de l'ombilic. Il paroît que l'intestin colon est ouvert dans sa courbure ; ce qui est le produit de l'abcès formé par la pourriture de l'enfant : cependant les excréments sortent aussi par l'anus en petite quantité & sous forme solide. Cette observation fournit une nouvelle preuve de ce que peuvent les ressources infinies de la nature, aidées par les secours de l'art.

Dans l'observation suivante, par m. BOUILLON, un bras qui avoit été deta-

ché du tronc de l'enfant par la manœuvre faite lors du travail de l'accouchement , fortit à la suite d'un abcès formé à la région hypogastrique.

Par la dernière observation m. VICQ D'AZYR annonce la possibilité de pratiquer la laringotomie entre le cartilage thyroïde & le cricoïde. Dans l'intervalle qui les sépare antérieurement , il y a un espace triangulaire qu'il est toujours facile de trouver, quelque gonflement qu'il y ait dans la région du col.

ANATOMIE.

OBSERVATIONS

1°. Sur une végétation de substance cornée , située sur la tempe gauche d'une femme âgée de 97 ans ; par m. GASTELLIER. Le noyau de cette substance , qui lui servoit de base , étoit implantée dans la peau sans adhérer à l'os , ce qui en auroit rendu l'extirpation facile , au lieu qu'on se contentoit de la scier.

2°. Sur un écartement naturel des os du bassin ; par m. SOUQUET.

3°. Sur un fœtus monstrueux ; par m. VICQ D'AZYR.

4°. Lésion du nerf frontal ; par le même.

5°. Extrait d'un mémoire sur la maladie singulière de la veuve Melin , dite la femme aux ongles ; par m. SAILLANT.

Nous aurons peu de chose à dire des observations sur la chymie médicale. De plusieurs expériences rapportées par la société, les unes sont curieuses, mais leurs résultats fournissent peu d'utilité à la pharmacie, tels sont *les nouveaux procédés pour faire l'æthiops martial*; les autres ne sont qu'annoncées comme *les propriétés médicamenteuses de l'air fixe*; d'autres enfin ne présentent rien d'absolument nouveau.

Tels sont la *préparation du mercure doux* qui n'est qu'une légère addition au procédé de m. *Baumé*. L'*extract d'opium* tel que les médecins le desirer depuis long-temps, c'est-à-dire, débarrassé de son odeur vireuse, & ne conservant que sa vertu calmante. La manière de le préparer est, à peu de différence près, celle qu'emploie un grand nombre d'apothicaires à Paris, & celle que m. *Bucquet*, entre autres chymistes, ne cessoit de recommander dans ses leçons. La *fécule de pommes de terre*, la *fermentation spiritueuse du lait*, enfin l'*extract du mémoire de m. Durande*, sur la nécessité d'avoir une préparation identique du tartre émétique, m. *Durande* adopte & décrit à cet effet le procédé de m. *de Laffone*, qui consiste

à employer une poudre d'algaroth , précipitée du beurre d'antimoine par l'alkali fixe du tartre. Le tartre stibié, ainsi préparé par-tout de la même manière, ayant des caractères très-distincts, & pouvant se donner à des doses certaines, seroit d'un très-grand avantage dans la pratique de la médecine : on ne seroit point obligé d'avoir recours à l'espece de tâtonnement qu'il faut faire pour s'assurer de la force différente de ce remède, due aux préparations différentes.

On rapporte ensuite les expériences que m. *Bucquet* a faites sur l'urine rendue par la femme *Souchot* à la suite de la section de la symphyse du pubis.

Le dernier article est l'*analyse des substances médicamenteuses tirées du régime animal* ; par m. THOUVENEL.

E A U X M I N É R A L E S.

Ce sont les annonces, presque simples, des mémoires envoyés à la société sur différentes eaux minérales, & de courtes indications de leurs propriétés médicinales.

BOTANIQUE & HISTOIRE NATURELLE DES MÉDICAMENTS.

Ce que l'on rapporte des différentes expériences sur les propriétés nouvellement découvertes de plusieurs végétaux.

104 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
demande à être lu en entier, & nous tenterions vainement d'en donner ici un extrait satisfaisant.

Deux observations cependant nous paroissent devoir être rapportées : 1°. m. *Durande*, médecin à Dijon, s'est assuré, par beaucoup de guérisons, de la vertu fébrifuge des feuilles de houx ; il les emploie séchées & réduites en poudre à la dose d'un gros avant l'accès : mais il avertit que ce remède ne réussit pas dans toutes les espèces de fièvres, non plus que les autres fébrifuges connus.

2°. M. *Aymen*, médecin à Castillonés, a reconnu dans le navet une vertu antiscorbutique très-marquée. Le seul usage de cette racine lui a procuré deux cures du scorbut invétéré ; & les habitants d'un petit pays traversé par la Dordogne, en éprouvent les effets les plus salutaires contre le vice anti-scorbutique dont ils sont affligés.

MALADIES DES GRAINS

ERGOT.

Ces observations faites sur l'ergot sont dues au père *Cotte*, à m. *Saillant*, doct. de la faculté de Paris, & à m. le comte *du Buat*.

CARIE DU BLE.

Le mémoire qui traite de cette maladie

est de m. *Parmenier* : le rapport qu'en fait la société donne une idée avantageuse de ce mémoire. L'auteur s'est assuré par plusieurs expériences , & par la sienne propre , que le pain fait avec du bled attaqué de la carie , n'est point décidément malsain ; il croit , avec m. *Tillet* , que la carie est une maladie contagieuse communiquée au grain , & qui ne lui est pas essentiellement attachée : il trouve beaucoup d'analogie entre la carie & la poudre de lycopodium.

PHYSIQUE MÉDICALE.

Premier rapport sur le procédé de m. LA PEYRE , pour prévenir la corruption de l'eau dans les voyages de long cours.

La société n'ayant pu faire sur la mer , en grand & d'une manière authentique , les expériences nécessaires pour constater l'efficacité de cette découverte , se contente de donner ses conseils. Les ordres ont été donnés par le ministre de la marine , & lorsqu'on en connoîtra le résultat , on en instruira le public.

M. *Brillouet* , chirurgien de m. le duc de Bourbon , rend compte des accidents qui accompagnèrent & qui suivirent un coup de tonnerre dont il fut frappé , &c. Il remarque que ses ciseaux , ses lancettes , &c. en furent puissamment aimantées.

ELECTRICITÉ.

« Le docteur de *Webster*, médecin d'Edimbourg, nous a appris que l'électricité a été employée avec le plus grand succès dans cette ville, pour arrêter les anciens écoulements qui sont quelquefois une suite de la gonorrhée virulente, & pour donner du ressort au col de la vessie dans les incontinenances d'urine. On tire les étincelles le long du raphé, & près de la symphyse des os pubis ».

On sent bien qu'un tel moyen ne peut avoir de succès que dans le cas où les parties fatiguées sont tombées dans une espèce de relâchement & d'atonie qui les font en quelque sorte approcher de la paralysie, & ne conviendrait point lorsqu'il y a irritation & sensibilité extrême.

OBSERVATION sur une asphyxie ; par m. BONAMI, médecin à Nantes.

Le fait rapporté par m. *Bonami*, n'a rien de particulier.

RAPPORT lu par m. BUCQUET, au sujet d'un mémoire sur la falsification des cidres ; par m. LECOMTE, médecin à Eyreux.

Après avoir examiné de combien de manière on peut mélanger & falsifier les

liqueurs vineuses & le cidre, après avoir distingué les moyens dangereux & criminels de ceux qui sont innocents & même favorables, m. *Bucquet* indique le procédé le plus sûr pour reconnoître la fraude pratiquée avec des préparations de plomb. Il rejette comme insuffisants l'acide vitriolique, la liqueur d'orpiment, le foie de soufre, la liqueur fumante de *Boile*, &c., & il s'en tient à la réduction du plomb comme à la seule expérience certaine.

« On prend, dit m. *Bucquet*, une certaine quantité de la liqueur soupçonnée; on la fait évaporer en consistance d'extrait, observant que cette opération ne se fasse pas dans des terrines vernissées qui pourroient fournir du plomb de leur couverte, mais dans des vaisseaux de verre ou de grès. On met le tout dans un creuset couvert, on place ce creuset entre les charbons; lorsqu'on n'appërçoit plus de flamme, & que le creuset commence à rougir, il faut le retirer du feu, le casser quand il est froid, & séparer le plomb qui se trouve réduit par la matiere inflammable de l'extrait ».

*OBSERVATION sur l'air inflammable
d'un puisard, communiquée par le pere
COTTE.*

Condensation du mercure & de l'esprit-de-vin.

« Le pere Cotte a commencé un travail sur la condensation & la dilatation respectives du mercure & de l'esprit-de-vin. Ses expériences lui ont prouvé jusqu'ici que le mercure est plus sensible à la condensation que l'esprit-de-vin, quoiqu'il paroisse moins susceptible de se dilater que ce dernier ».

*MÉMOIRES de médecine & de physique
médicale, tirés des registres de la so-
ciété royale de médecine, année 1776.*

Cette seconde partie du premier volume commence par la

*Constitution des années 1775 & 1776,
observée à Paris, par m. LORRY.*

Avant de faire connoître la nature & le caractère des maladies qui se sont fait sentir pendant ces deux années, m. Lorry remarque d'abord quel a été le produit des récoltes en grains, en fruits, &c. & leur influence sur la constitution par la disette ou l'abondance qu'elles ont amené dans la capitale; il parle des maladies épizootiques qui ont régné; il passe en-

suite aux observations météorologiques, & à leurs effets sur la végétation. Ces différents tableaux sont comme l'annonce de la constitution qu'il développe.

Les enfants, pendant tout l'été de 1775, avoient été presque universellement attaqués de la coqueluche ; ils furent, pour la plupart, guéris vers les commencements de l'automne, par des diarrhées séreuses ou par des dysenteries ; quelques-uns par le gonflement des glandes du col, suivi d'un écoulement ou derrière les oreilles, ou par le canal même. « Plusieurs en ont maigri, leur ventre devenoit bouffi & tendu ; quelques autres ont contracté une fièvre lente, sont tombés dans l'hydropisie ascite, accompagnée de leucophlegmatie ».

« Ceux qui n'avoient pas eu de coqueluches, avoient été sujets à une fièvre scarlatine, dont la suite avoit consisté dans des maux d'yeux, des gonflements de glandes, des écoulements muqueux, des endurcissements & des gonflements de ventre ».

Les adultes avoient été attaqués, dès le commencement de l'automne, de fièvres intermittentes ou continues rémittentes, caractérisées par des accidents particuliers. Vers le troisième ou le quatrième accès,

110 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
malgré tous les soins de l'art, le paroxysme attaquoit la tête.

« A ce moment on observoit dans les femmes délicates des convulsions formidables ; dans les jeunes gens, un délire frénétique ; dans les vieillards, un assoupissement accompagné de foubrefauts dans les tendons ».

Ces fièvres cédoient assez facilement à l'action du quinquina, & n'étoient suivies d'aucun événement fâcheux ; mais cependant sujettes à de fréquentes récidives, pendant lesquelles elles reprenoient le caractère de fièvres intermittentes simples & ordinaires : elles avoient commencé foiblement vers le solstice d'été, étoient dans leur force vers l'équinoxe d'automne, & ont disparu entièrement au solstice d'hiver. « On voyoit en même temps des petites-véroles éparfes, sans qu'on pût les taxer d'être épidémiques ».

Une autre maladie qui bientôt forma la constitution régnante, succéda à celles dont nous venons de parler. Dans le commencement de cette maladie on éprouvoit un mal de tête violent, les yeux étoient brillants ou larmoyants, le nez très-enchifrené, avec des pulsations fortes sur le devant de la tête, les articles étoient très-douloureux, & comme brisés ou

contus. Il y avoit tristesse , accablement, frissonnement continuel , voix rauque : cet état duroit douze heures ou environ. « Alors la fièvre s'élevoit avec un fort accablement, quelquefois avec délire, soubresauts dans les tendons, & dans quelques jeunes gens avec saignement de nez ». Les urines étoient rares, il y avoit des sueurs qui se refroidissoient promptement, des anxiétés; ce qui duroit douze, vingt-quatre ou trente-six heures.

Après ces accidents la tête étoit plus libre, & le corps plus dégagé; mais alors il survenoit une toux âcre, vive, sèche, des crachats pituiteux, des écoulements par le nez: cependant il ne sortoit rien de cuit de la poitrine.

Souvent les yeux étoient sensibles à l'éclat de la lumière, on éprouvoit des bourdonnements dans les oreilles, & le ventre étoit assez généralement constipé. Les urines étoient devenues louches & abondantes, quelques malades avoient des démangeaisons violentes à la peau, sans aucune pustule évidente. « La maladie se terminoit souvent par quelques crachats cuits, ou plutôt ces crachats étoient un signe de la terminaison de la maladie ».

M. *Lorry* fait ensuite le détail des différents temps de ce catarrhe; il indique les accidents qui s'y sont joints le plus

112 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
communément, telles sont des fièvres
très-vives qui, ayant dégénéré, étoient
accompagnées de vomissemens verdâtres,
& devenoient d'autant plus dangereuses,
qu'un préjugé populaire faisoit, mal-à-
propos, regarder la saignée comme mor-
telle. « Aussi plusieurs malades fortement
attaqués, en négligeant ce secours, ont-ils
craché du sang, & sont-ils restés phti-
siques ».

Cette exposition de la maladie est sui-
vie de réflexions sur l'influence qu'a eu
ce catarrhe sur les infirmités habituelles
des malades. Il avoit commencé après l'é-
quinoxe d'automne 1775; vers celui du
printemps 1776 il étoit moins répandu,
mais il sembloit s'être tourné en fausses
pleurésies & en péripleumonies, qui
avoient un caractère érysipélateux, & dont
on fait la description.

« Cependant les fièvres scarlatines ré-
gnoient sur les enfans, c'étoit une affaire
de quatre jours, sans aucun des symptômes
propres à la rougeole ».

L'équinoxe du printemps une fois passé,
on a vu la rougeole se répandre avec fu-
reur pendant tout l'été. M. *Lorry* la re-
garde comme la suite nécessaire & pres-
que prévue de la constitution de l'année.
Aucun âge n'en étoit exempt; mais on
la remarquoit sur-tout chez les femmes

& les enfans. Ces vues générales font suivies de réflexions sur l'abondance des vivres & les variétés de l'atmosphère, & de la description de quelques symptômes particuliers qui ont caractérisé la rougeole, soit pendant l'invasion, soit dans le temps de l'éruption, soit enfin par rapport à la crise. Les crises, souvent imparfaites, ont été suivies d'érysipeles, de fausses angines; les poitrines foibles & délicates en ont été vivement affectées; mais communément ces sortes de rougeoles se font terminées par une diarrhée.

« Cette dernière maladie (la diarrhée) a beaucoup régné cette automne. La rougeole a fait place à quelques fièvres rémittentes accompagnées d'une éruption miliaire non critique ».

« On voit maintenant quelques dysenteries — beaucoup de fièvres intermittentes — quelques petites-véroles bénignes par elles-mêmes, mais qui prennent souvent une complication meurtrière dans la mauvaise constitution des sujets ».

Ce travail de *m. Lorry* est plutôt une esquisse qu'un tableau fini; mais l'élégance & la précision du dessin, jointe à la vigueur de la composition, font reconnoître le crayon d'un maître de l'art. Rien ne distingue mieux *m. Lorry* que l'adresse avec laquelle il fait rendre la science ai-

114 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
mable, en la parant de toutes les grâces
du style. Ses ouvrages sont faits pour
plaire à l'homme de goût, & pour inté-
resser le médecin.

*MÉMOIRE sur une épidémie qui a régné
à Toulouse pendant l'automne de l'an-
née 1772 ; par m. GARDEIL, méde-
cin à Toulouse.*

Après une comparaison de la mortalité
observée depuis dix ans dans l'hôpital où
cette maladie a plus particulièrement ré-
gné, avec celle qui a existé pendant l'é-
pidémie dont il parle ; après des réflexions
très-médicales sur la nature, la marche
& le traitement des fièvres intermittentes
irrégulières, m. *Gardeil* passe à la des-
cription de la maladie qui fait le sujet de
son mémoire, & qui est elle-même une
fièvre intermittente irrégulière.

Depuis le commencement de juillet jus-
ques vers le milieu d'août, ce sont des
fièvres intermittentes dont les symptômes
diffèrent peu de ceux qui forment le ca-
ractère essentiel de ces maladies. Les quo-
tidiennes étoient en plus grand nombre
que les autres espèces ; les tierces étoient
cependant assez communes. Vers le milieu
d'août « les tierces & les quartes devin-
rent plus communes, les quotidiennes
plus rares : les unes & les autres étoient

plus opiniâtres que dans le commencement de l'épidémie. Le frisson, qui ci-devant se faisoit à peine sentir, devint très-considérable : il duroit ordinairement trois ou quatre heures, quelquefois neuf & même dix. La chaleur étoit moins forte que dans les premiers mois; certains malades se plaignoient même d'un sentiment de froid pendant tout l'accès. Le mal de tête, qui auparavant étoit si fâcheux, & l'engourdissement des jambes avec des tiraillements n'étoient plus les mêmes. Plusieurs malades rendoient des vers par haut & par bas; le symptôme le plus opiniâtre étoit le tenesme. La dysenterie régnoit en même temps que ces fièvres, & se joignoit avec elles. Quelques malades, chez lesquels les accès étoient subintrants, éprouvoient tous les symptômes d'une fièvre continue maligne. Ceux qui sont morts ont succombé dans le temps de la chaleur ».

« La saignée, l'émétique (qu'il ne falloit pas réitérer souvent), quelques purgatifs, le quinquina, l'hipécacuanha & l'opium étoient presque les seuls remèdes indiqués pour le traitement de cette épidémie, &c. ».

« Les fiévreux des derniers mois ont été sujets à des rechûtes, lorsqu'ils n'ont pas persisté long-temps dans l'usage du

116 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
quinquina. On a fait prendre à beaucoup
de dysentériques, & toujours avec succès,
le verre d'antimoine ciré ».

Quelques malades ont été couverts de
pourpre; un seul fut attaqué du charbon.

« Plusieurs dysentériques ont eu le ho-
quet au commencement & dans les pro-
grès de la maladie : leurs excréments
étoient noirâtres & remplis de vers. D'au-
tres rendoient les lavements aussi - tôt
après les avoir pris, & ils répandoient une
odeur cadavéreuse. Malgré ces signes, re-
gardés par plusieurs auteurs comme mor-
tels, la maladie n'a été funeste qu'aux
vieillards : elle se terminoit toujours heu-
reusement chez les jeunes gens, quelque-
fois dans sept ou huit jours. D'autrefois
elle duroit jusqu'au quarantième, le plus
souvent elle finissoit le vingt-cinquième
ou le trentième ».

« L'ouverture des cadavres a fait voir
tous les intestins extrêmement bourfouf-
flés, enflammés & en suppuration dans
quelques endroits, gangrenés dans d'au-
tres, la vésicule du fiel distendue & rem-
plie d'une bile épaisse, l'épiploon & le
péritoine dans le même état que les in-
testins ».

M. *Gardeil* avoue que la cause de cette
épidémie lui est inconnue, à moins qu'on
ne la trouve dans les chaleurs excessives

qui, l'année précédente, avoient succédé à un printemps pluvieux.

« L'épidémie a généralement attaqué les hommes plus que les femmes, les adultes plus que les enfants, les habitants de la campagne plus que les artisans ».

DESCRIPTION de la fièvre maligne épidémique qui a régné à Coutances & dans ses environs, pendant les années 1772 & 1773 ; par M. BONTÉ, médecin à Coutances, associé régnicole.

Ce mémoire est l'ouvrage d'un excellent observateur ; il est très-bien écrit, & fortement pensé. Le tableau général de la maladie nous paroît supérieurement fait ; tout y est si bien à sa place, si essentiel & si ferré, qu'il faut ou le copier entier, ou n'oser y toucher. M. Bonté examine ensuite les causes générales de l'épidémie, ses symptômes, ses espèces (1), ses causes particulières, son diagnostic &

(1) *Les espèces de cette maladie peuvent être, dit M. Bonté, réduites à la fièvre maligne-putride, bilieuse, mésentérique, catarrhale & nerveuse. Elle étoit quelquefois pétéchiale, ou miliaire, ou vermineuse, &c. Au reste, ses symptômes, comme l'avoue M. Bonté, ont été très-nombreux & très-variés, & la maladie s'est présentée sous un très-grand nombre de faces différentes.*

118 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
son prognostic. La méthode curative est
divisée en curation générale & en cura-
tion particulière. Ces différents morceaux
offrent la même clarté, la même préci-
sion, la même force, & sont faits pour
instruire & guider non-seulement dans
une épidémie semblable à celle de Cou-
tances, mais dans toutes les maladies qui
ont du rapport avec elle.

Quand m. *Bonté* n'auroit pas déjà ac-
quis & mérité la réputation d'un grand
praticien, cette seule dissertation suffiroit
pour faire reconnoître en lui un homme
qui joint le génie vraiment médical à
l'érudition la plus profonde.

MÉMOIRE SUR LA SOLOGNE;
par m. l'abbé TESSIER.

« Il résulte, dit m. l'abbé *Tessier* à la
fin de son mémoire, 1°. que c'est un pays
humide & chargé de vapeurs aqueuses ;
2°. que les productions végétales & ani-
males y sont frêles & petites, à cause de
la maigreur & de la trop grande fraîcheur
du terrain ; 3°. que les habitants y ont
une mauvaise constitution, & sont plus
sujets qu'ailleurs aux fièvres intermitten-
tes ; 4°. enfin que la Sologne est une con-
trée mal-saine, & qui semble, à bien des
égards, disgraciée de la nature ».

Une seule chose semble récompenser les malheureux habitants de la Sologne. *L'un & l'autre sexe, dit m. l'abbé Tessier, est très-enclin à l'amour; j'ai été étonné d'y voir cette passion se développer de bonne heure, au point que des garçons, même de sept à huit ans, ont commerce avec des filles de leur âge.*

Cette remarque nous paroît d'autant plus sage, qu'elle met m. l'abbé Tessier dans le cas de rechercher la cause de cette propension prématurée à l'amour. Il la trouve dans *l'oisiveté & dans la libre communication des garçons & des filles qui gardent leurs troupeaux ensemble, & qui couchent dans la même chambre.* Mais ces vues morales n'empêchent pas les réflexions médicales. *Quelques personnes, dit encore m. l'abbé Tessier, font dépendre cette disposition du sarrafin dont on vit en partie dans tout le pays, qui, comme on l'observe dans les oiseaux, semble échauffer davantage les organes de la reproduction. Cette occasion d'épuisement, quelle qu'en soit la cause, doit augmenter encore la délicatesse de la constitution.*

En général ce mémoire est bien fait, & il seroit à désirer qu'on en eût de pareils sur toutes les provinces du royaume.

MÉMOIRE SUR LA LORRAINE ;
par m. JADELOT, professeur de médecine à Nancy, associé régnicole.

M. *Jadelot* fait d'abord des observations topographiques très-détaillées & très-bien faites ; ensuite viennent des réflexions sur la nature & le tempérament des habitants de la Lorraine : il passe aux observations météorologiques, enfin il traite des maladies, tant aiguës que chroniques, qui affligent cette province.

Une théorie appuyée sur un raisonnement solide, une érudition sage & bien appliquée, des réflexions & une critique très-judicieuses, des vues étendues sans être trop générales, distinguent le travail de m. *Jadelot*. On ne peut trop en recommander la lecture aux médecins qui pratiquent dans la Lorraine ; il leur offrira la connoissance des maladies de cette province, & pourra leur servir d'indicateur dans l'exercice de leur art.

HISTOIRE de divers accidents graves occasionnés par les miasmes d'animaux en putréfaction, & de la nouvelle méthode de traitement qui a été employée avec succès dans cette circonstance ; par m. DE LASSONE.

Vers l'an 1749, une épizootie fit périr un très-grand nombre de vaches dans

Paris & aux environs. Les vaches mortes dans le fauxbourg Saint-Germain furent, malgré les ordres de la police, enterrées dans des fosses superficielles, & recouvertes de peu de terre. Les émanations putrides infectèrent tous les environs, & sur-tout la maison de l'*Enfant-Jésus*; c'est à cette cause que m. de Laffone attribue, avec raison, l'épidémie qui se fit bientôt sentir dans ce canton.

« A l'entrée de l'hiver de l'année 1749, trente demoiselles au moins de la maison de l'*Enfant-Jésus*, & d'autres personnes de la même maison, se plaignirent de coliques violentes, qui étoient suivies de tenebres & d'un flux dysentérique. Le plus grand nombre eut en même temps un mal de tête violent, avec gonflement des amygdales. Il parut des aphtes dans la bouche & sur la langue; mais le fond de la gorge ne devint point livide: il n'y eut aucun symptôme de gangrene. — Du soir au matin il se forma un gonflement considérable sur l'un ou l'autre hypochondre, avec tension & douleur: il parut aussi sur différents endroits de la surface du corps, des plaques tantôt d'un rouge presque livide, avec enflure & une sorte d'insensibilité à la peau; tantôt d'un rouge plus vif, avec douleur, chaleur & tension. Les remèdes ordinairement employés dans le

122 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
traitement des dysenteries , diminuèrent les accidents , mais n'acheverent pas de les détruire , quoique l'adminiftration de ces remedes eut été fuffifamment répétée. Les calmants feuls , préparés avec l'opium , purent terminer la cure ».

Vers la fin de la même année cette maladie fe manifesta par des fymptômes plus graves , entr'autres *par le développement du vice gangreneux dans la maffe des liqueurs*. Une obfervation rapportée en détail , indique & le nouveau genre de cette maladie qui a fuccédé à la dysenterie , & le traitement convenable. Le mal s'annonça par une fièvre très-forte , un violent mal de tête & des envies de vomir ; une faignée du bras , & quatre heures après une du pied , firent tomber la fièvre , & ceffer prefqu'entièrement les élancements douloureux de la tête. L'émétique en lavage procura une grande évacuation ; le pouls devint tranquille , égal & comme dans fon état naturel ; mais il y avoit des inflans de délire fourd.

« Tout-à-coup les forces furent comme anéanties , la tête fut appesantie & abforbée , les yeux fe couvrirent & s'éteignirent , l'ouïe devint dure , le vifage & l'afpect parurent cadavéreux. La langue étoit noire & fèche , la peau rude & froide , le pouls petit & très-concentré : il fe rani-

moit un peu dans le temps du redoublement qui revenoit régulièrement tous les soirs à huit heures, & qui se prolongeoit jusqu'à cinq & six heures du matin. Alors la peau étoit brûlante & fort sèche, & le visage s'allumoit. Il survint des vomissemens spontanés, des nausées fréquentes, des défaillances, une tension & des douleurs vives à l'hypochondre droit ; & , dès ce premier temps, je fus obligé de donner quelques cordiaux pour soutenir les forces qui manquoient tout-à-fait dans l'intervalle des redoublements. Il étoit survenu un flux de ventre séreux & noirâtre ; le tartre - émétique que je voulus essayer, étendu en grand lavage, ne faisoit qu'augmenter l'irritation de l'estomac, & il abattoit de plus en plus les forces ; les évacuations ne changeoient point de caractère, & les défaillances devenoient plus fréquentes. Les vésicatoires appliqués aux jambes avoient fait deux larges plaies qui ne parurent point du tout se disposer à suppurer. La malade se plaignoit déjà de mal de gorge, & d'une grande difficulté d'avaler. La douleur de gorge étant devenue plus vive, se communiqua promptement à l'œsophage, à l'estomac & dans tout le canal intestinal. La malade caractérisoit l'intensité de ses douleurs, en répétant souvent qu'on lui déchiroit les en-

124 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
trailles. Dans ce même temps il parut des
plaques livides sur la surface du corps ; les
lavements adoucissants & le camphre à
grande dose , n'eurent pas plus de succès
que tout le reste ».

C'est alors que m. de *Lassone*, connoissant la vertu éminemment anti-septique du quinquina , fit usage de ce remède d'abord en extrait délayé dans une cuillerée de liquide ; mais le vomissement obstiné de la malade ne laissa jamais séjourner cette potion dans l'estomac, même en y ajoutant la liqueur minérale d'*Hoffman*. Il eut recours à une forte décoction de quinquina légèrement émulsionnée , dont il fit donner des demi-lavements de trois en trois heures. Les déjections changèrent, les vomissements & les douleurs cessèrent tout-à-fait ; les taches livides de la peau disparurent ; il y eut du sommeil, les vésicatoires s'humectèrent & suppurerent abondamment ; la tête fut débarrassée, la langue devint blanche & s'humecta, &c. &c. ; enfin le poulx se ranima, le visage parut enflammé, la peau devint brûlante ; il survint une sueur abondante qui continua plusieurs jours, & qui acheva de mettre la malade dans une convalescence parfaite.

Cette méthode , appliquée avec prudence aux traitements des autres malades, prévint en eux le développement des sym-

ptômes fâcheux, & donna à m. de Laffone la fatisfaction de n'en perdre aucun.

Les caufes d'infection ayant été détruites par les foins de la police, la maladie cessa & ne reparut plus.

*RECHERCHES fur la rage; par
m. ANDRY.*

Nous en avons rendu compte dans le journal de médecine, décembre 1778, tome 50^e, pag. 557.

*RECHERCHES & OBSERVATIONS
fur la lepre de Martigues; par m. VIDAL,
correspondant de la fociété.*

Il réfulte des recherches de m. Vidal, que la lepre n'est point contagieufe comme on l'a cru pendant long-temps en Europe, mais qu'elle est vraiment héréditaire, qu'elle paffe non-feulement des peres aux enfans, mais même des aïeux aux petits-fils, fans que la génération intermédiaire en foit infectée, & que les gens de mer y font les plus fujets.

D'ailleurs m. Vidal avoue qu'il a vu peu de lépreux, & qu'il n'a pas eu occafion d'en traiter aucun. Il propofe enfuite quelques doutes fur la caufe de cette cruelle maladie.

(*Le dernier extrait du premier volume pour le journal prochain*).

S U I T E E T F I N
DU MÉMOIRE SUR L'ÉLECTRICITÉ;
Par m. DUBOUEIX, médecin.

S E C O N D E P A R T I E.
Observations sur l'électricité médicale.

« L'électricité atmosphérique a-t-elle quelqu'influence sur le corps humain, & quels sont les effets de cette influence ? »

[XVII]. Cette question, infiniment intéressante pour l'humanité; & particulièrement pour les médecins, a été traitée d'une manière trop satisfaisante par m. de *Thoury* (e); & par plusieurs autres savants, pour laisser aucun doute sur cette influence, & sur l'étendue de ses effets; & si telle est l'action de ce fluide sur l'économie animale, que ces physiciens l'ont démontré, il s'ensuit nécessairement que l'électricité artificielle, ou, pour parler plus exactement, l'électricité naturelle, mise en jeu par nos machines, ne peut pas être indifférente dans l'application que nous en faisons au corps humain, puisque

(e) Dans son mémoire couronné par l'académie de Lyon le 3 décembre 1776.

c'est absolument & rigoureusement la même substance.

Ce nouveau moyen de réparer les défordres de l'économie animale fit naître deux partis, comme on devoit naturellement s'y attendre : il fut par l'un adopté avec chaleur, & rejeté par l'autre avec un entêtement ridicule. Le plus sage étoit d'observer, de comparer, de recueillir des faits, pour établir ou réprouver une méthode curative qui méritoit l'attention de tous les médecins. C'est enfin ce qu'on a fait avec un succès qui n'est point équivoque ; & il n'y a plus aujourd'hui que l'ignorance ou la basse jalousie, le plus souvent l'une & l'autre ensemble, qui puissent nier l'efficacité de l'électrification médicale. C'est dans les campagnes surtout, où les lumières sont peu répandues, que ceux qui s'occupent des sciences naturelles ont à vaincre des obstacles inconcevables, lorsqu'ils veulent les employer à l'utilité des hommes ; & j'aurois, sans contredit, plus d'observations en ce genre, plus de succès à publier, si ces obstacles où la superstition, fille de l'ignorance, joue toujours quelque rôle, n'eussent arrêté, diminué le nombre des traitements électriques que j'aurois été à portée d'entreprendre. Ceux que je vais décrire m'ont

semblé assez intéressants pour figurer dans l'histoire de l'électricité médicale.

§. I.

Sur la vertu emménagogue de l'électricité.

[XVIII]. Si l'électricité accélère le mouvement des fluides dans les tubes capillaires, comme il est démontré par l'expérience, elle doit nécessairement produire les mêmes effets dans la machine hydraulico-pneumatique qui constitue le corps humain, & par conséquent son accumulation dans les vaisseaux capillaires de cette machine, doit tendre énergiquement à rendre le cours des liqueurs plus rapide & plus uniforme, à lever les obstacles qu'elles y rencontrent, & enfin à résoudre les obstructions. Or, les pathologistes savent qu'il n'y a presque point de maladie où les obstructions ne jouent quelque rôle, & souvent le principal, soit comme causes, soit comme effets. D'un autre côté cette propriété de l'électricité médicale est prouvée par l'accélération du pouls pendant l'électrisation, par l'augmentation de la transpiration, les hémorrhagies qu'elle a quelquefois occasionnées, les épanchements laiteux qu'elle a dissipés, les tumeurs & congestions lymphatiques

tiques qu'elle a résolues, &c. (f), il étoit donc tout naturel de l'appliquer au rétablissement des évacuations périodiques diminuées ou supprimées.

[XIX]. Entre plusieurs personnes du sexe que j'ai électrisées dans les cas de suppression, & qui, pour la plupart, l'ont été avec succès, je me contenterai de citer l'observation suivante.

Au mois de décembre dernier, une jeune sœur hospitalière de Nantes vint chez moi se faire électriser pour une douleur violente qu'elle éprouvoit au genou gauche, dont je parlerai ci-après [XVI]. A la 10 ou 12^e séance d'électrification par bain, cette sœur se trouve mal, une sueur abondante perce de tout son corps, elle me prie de cesser, & de la faire descendre de l'isoloir. Comme elle n'avoit point encore éprouvé de pareils accidents pendant les autres séances, je la questionnai beaucoup sur ce qui pouvoit occasionner ceux-ci; mais elle étoit si foible & si près de la syncope, qu'à peine put-elle me dire de la faire conduire au lit, en ajoutant qu'elle étoit inondée de sang. Je conçus

(f) Voyez les extraits des journaux tenus pour 82 malades qui ont été électrisés, lus à la société royale de médecine, & publiés par ordre du gouvernement; par m. Mauduyt. Paris, 1779, in-4°.

aisément ce que signifioit cette réponse, & lorsqu'elle fut un peu reposée, elle m'avoua que, lorsqu'elle m'étoit venue trouver, ses regles lui manquoient depuis quatre mois; mais qu'à l'instant même où elle venoit de se trouver mal sur l'isoloir, cet écoulement s'étoit déclaré tout-à-coup avec une abondance extrême, & des tranchées cruelles, accidents auxquels elle craignoit, me disoit-elle, de succomber pour peu que cette perte durât quelque temps. Je tâchai de la modérer par les moyens connus, & sur-tout par la liqueur minérale anodyne d'*Hoffmann*, qui fit tout le bien possible. Cependant la perte se soutint encore quelques jours avec une abondance inquiétante; & lorsqu'elle parut à-peu-près cessée, je voulus recommencer l'électrification que je fus obligé d'abandonner tout-à-fait, parce qu'elle reparut dès la première séance, & que d'ailleurs la douleur du genou étoit entièrement dissipée.

[XX]. *Et hinc, arbitror, non abs re erit subungere narrationem eventus infasti qui mihi olim inscio, & improviso contigit, quique vim electricitatis emmenagogam & aristolochicam non parum adstruit.*

Dùm septem octavo ante annos experimentum Leydensè tentarem super quibus-

dam de hocce curiosis , accidit quod juvenis fœmina quatuor circiter mensibus me non gnaro imprægnata , in circulo electrico semetipsam immiscuerit , atque sic , audacter , cum aliis duas trefve tantummodò leves acceperit commotiones , tunc , proh dolor ! paulò post exindè , eâdem die , vehementissimis abdominalibus cruciata torminibus . Infelix hæc fœtum suum edidit , ejusque abortus copiosissimâ nec-non periculosâ hemorrhagiâ concomitatus fuit , atque consecutus (g).

§. II.

Commencement d'ankylosè par congestion humorale , avec relâchement des ligaments articulaires.

[XXI]. La même sœur hospitalière [XIX] étoit incommodée depuis huit mois d'une douleur violente & permanente au genou gauche , dont le mouvement étoit tellement lésé , qu'elle ne pouvoit plus marcher fans aide , & fans souffrir à l'excès . Malgré tous les moyens indiqués en pa-

(g) Observationem hancce latino idiomate conscribere præstantiùs duxi . Meretricibus scilicet , scortisque juvamen istud nefandum . & impium sæpe sæpiùs adhiberi posset , si nimis notum , prout omnia inter emmenagoga in hoc casu facillimum & expeditissimum .

reil cas, qu'on employa pour la soulager, le mal ne fit que s'accroître de jour en jour, jusqu'au moment où je commençai de l'électrifier. Elle subit chaque jour deux séances de bain électrique, d'environ une heure chacune. Je tirai de temps en temps de toute l'articulation de fortes étincelles avec l'excitateur; dès la troisième séance elle se sentit beaucoup soulagée: à la neuvième ou dixième, la douleur fut totalement dissipée, & le mouvement rétabli, à cela près d'une légère foiblesse dans l'articulation, que des frictions de baume de *Fioraventi* font venu à bout d'enlever. Je joignis à l'électrification la teinture de cantharides en topique, que je fus obligé de cesser à la troisième ou quatrième friction, parce qu'elle eut un effet presque aussi violent que l'application d'un vésicatoire ordinaire, tel qu'on en avoit employé quelque temps auparavant sans succès: ce qui prouve que c'est à l'électricité seule qu'elle doit sa guérison,

§. III.

Chorea Sancti Witi, ou *Danse S. Guy*.

[XXII]. C'est bien moins pour publier une cure, que je vais rapporter l'observation suivante, que pour confirmer l'opinion de m. *Mauduyt* sur le traitement

des convulsions cloniques par l'électricité.

Un jeune homme d'environ quatorze à quinze ans, d'une taille svelte, d'un tempérament vif & délicat, attaqué depuis plusieurs années de cette singulière maladie, dont les mouvements spasmodiques persistoient, pendant chaque été, presque sans aucun moment d'interruption, me fut adressé au mois de juillet 1780, pour lui administrer le traitement électrique : il y fut préparé par les bains tièdes, &c. chaque séance fut d'environ une heure par jour. Pendant les premières électrisations, les convulsions furent augmentées considérablement, sur-tout chaque fois que je donnois quelques légères commotions ; ce qui me les fit supprimer tout-à-fait. Au bout d'une quinzaine de jours, je crus appercevoir quelque modération dans les symptômes. Vers le milieu du traitement, j'employai l'usage intérieur des fleurs de zinc ; tant vantées depuis quelque temps comme un excellent anti-spasmodique : elles ne me parurent opérer aucun effet notable. L'électricité par bain fut continuée pendant environ six semaines, & ne voyant point de changement sensible, je pris le parti d'écrire à m. *Mauduyt* pour lui demander son avis sur le traitement. Voici ce qu'il me fit l'honneur de me répondre : « Loin que

nous ayons aucun exemple que l'électricité (positive) ait été utile dans les maladies convulsives, elle paroît constamment préjudiciable dans ces sortes de cas. C'est au moins ce que j'ai toujours observé depuis trois ans (septembre 1780) que la société royale m'a confié la conduite des traitements électriques dont elle s'est occupée. Si dans quelques cas particuliers l'électricité a été avantageuse, ce n'a été que dans ceux où les mouvements convulsifs étoient symptomatiques, & l'effet d'une cause que l'électricité a détruite. Ainsi, une jeune fille à laquelle ses règles supprimées occasionnoient des mouvements épileptiques, en a été délivrée par le moyen de l'électricité qui a rappelé le cours des règles; mais lorsque les convulsions ont été le mal essentiel, j'ai toujours vu l'électricité *positive* les augmenter: c'est ce qui nous a fait augurer que la *négative* pourroit être avantageuse dans ces cas. Nous n'avons encore été à portée d'en faire l'expérience qu'une seule fois, & il n'en a rien résulté de satisfaisant. Cependant m. l'abbé Sans a traité par l'électricité *négative* une personne attaquée de convulsions, & cette malade a été guérie, suivant le rapport de mm. de Laffonne, Lemonnier, Andouillet, &c. ».

Cette lettre de m. Mauduyt m'ôta pres-

que toute espérance de succès; cependant tandis qu'à Paris on essayoit inutilement de traiter ces sortes de maladies par l'électrification, il paroît que la même méthode avoit d'autres succès en Angleterre. Dans un extrait des transactions philosophiques de la société royale de Londres, je trouvai l'histoire de deux guérisons du *chorea sancti Witi* par l'électricité, opérées par le docteur *Underwood*, & rapportées par le docteur *Fothergill*, tom. 69, année 1779. Je lus en outre un passage très-favorable à l'électricité dans le même cas, dans la nosologie de m. *de Sauvages* (h). Ces observations m'engagerent à reprendre mon traitement qui fut suivi jusqu'à l'automne; les convulsions cessèrent entièrement avec les chaleurs de l'été. Je crus mon malade parfaitement guéri; mais l'été suivant de 1781, les convulsions ont reparu, quoique dans un degré un peu moindre, pour cesser encore de même pendant cet hiver dernier. On vient de m'apprendre à sa pension que, depuis que

(h) D. de Haen, *plures hoc morbo (chorea sancti Witi) laborantes repetitâ electrificatione sanatos vidit*. De Sauvag. nosol. meth. tom. 3, pag. 107, édition in-8°.

Peut-être que ces convulsions étoient symptomatiques, ainsi que l'observe m. *Mauduyt*.

ce jeune homme est attaqué de cette maladie, elle a constamment suivi cette marche dans l'apparition & la disparition de ses symptômes, d'où je conclus que l'effet de l'électricité a été à-peu-près nul dans le cas dont il s'agit.

§. I V.

Rhumatismes, sciaticques, migraines & affections analogues.

[XXIII]. De toutes les maladies pour lesquelles j'ai eu occasion d'employer l'électricité, les rhumatismes même invétérés, les sciaticques opiniâtres & autres douleurs participant plus ou moins de ce caractère ont toujours été suivis d'un soulagement le plus souvent très-prompt & presque toujours d'une entière guérison. Je vais en citer quelques observations.

Un homme d'environ soixante ans souffrant très-cruellement d'un ancien *lumbago*, vint, par mon conseil, se faire électriser; à la première séance qui fut de plus d'une heure, pendant laquelle je tirai de fortes étincelles du sacrum, de la partie inférieure des muscles SACROLOMBAIRES, &c. principal siège de la douleur, & je donnai plusieurs commotions dans la même partie, au point que la peau se trouva rougie & boursofflée comme

par l'effet d'un sinapisme, la douleur disparut, & le malade s'en retourna en marchant très-librement. Je lui recommandai de revenir, mais il n'en fit rien. Une huitaine de jours ensuite, l'ayant rencontré dans les rues, je lui demandai s'il ne se sentoît plus de mal, & pourquoi il ne m'étoit pas revenu voir. Il me répondit que son mal, qui l'avoit quitté pendant quelques jours, commençoit à le reprendre, mais qu'il se donneroît bien garde de recourir au même remède, attendu qu'il étoit bien persuadé (comme on l'en avoit d'ailleurs assuré) qu'il y avoit en cela du *sortilege*, il me fut impossible de le faire revenir de son opinion; & le bon homme aima mieux garder son mal, que de se guérir par un moyen qu'il croyoit pros crit par la religion.

[XXIV]. Une femme d'environ cinquante ans vint me consulter pour une migraine, ou plutôt une céphalalgie habituelle & très-douloureuse, dont elle étoit affligée depuis long-temps : je la soumis à l'électrification; je tirai des étincelles du cuir chevelu, quelques légères commotions du sommet de la tête à la mâchoire supérieure, de l'occiput au front, & d'une tempe à l'autre. La douleur cessa dès cette seule séance. Elle m'a assuré plusieurs fois depuis, qu'elle n'en avoit eu aucun retour.

Quelques mois après j'électrifiai de même une autre femme, parente de la précédente, pour une douleur à-peu-près semblable : elle en éprouva à-peu-près les mêmes effets.

[XXV]. J'électrifiai, il y a deux ans, un jeune abbé presque sourd, & qui souffroit depuis long-temps des bordonnements incommodes. Il eut douze à quinze séances de bain, pendant lesquelles je donnai de temps en temps de très-légères commotions d'une oreille à l'autre; il entendoit un peu plus clair lorsqu'il me quitta, mais la différence n'étoit pas très-considérable, les bourdonnements & les douleurs d'oreilles cessèrent tout-à-fait.

[XXVI]. Enfin il m'est arrivé plusieurs fois d'enlever, comme par enchantement & dans une seule séance, des odontalgies cruelles, qu'aucun autre moyen n'avoit pu calmer.

[XXVII]. Mais de tous les cas de rhumatismes, le plus concluant en faveur de l'électricité, est sans contredit celui par lequel je vais terminer cet article.

Au mois de mai de l'an dernier, *M. V.* âgé d'environ quarante ans, natif de la Louisiane, établi à Saint-Domingue, & passé en France l'hiver précédent, pour le rétablissement de sa santé que le changement de climat avoit prodigieusement

dérangée, vint chez moi pour s'y faire traiter d'un vice scorbutique dont il étoit affecté depuis long-temps. Cette cachexie parut détruite après l'emploi des remèdes convenables; mais il lui restoit une douleur rhumatismale dans l'épaule & le bras gauche, qui suivant l'épine dorsale s'étendoit jusqu'à la hanche & à l'articulation de la cuisse du même côté. Cette douleur, qui étoit continuelle & très-vive, lui ôtoit la liberté des mouvements du bras: elle lui étoit survenue à la mer pendant son passage des Antilles en France, & ne l'avoit pas quitté depuis.

Je lui administrai le bain électrique pendant environ un mois à deux séances par jour, d'une heure chacune, tirant chaque fois des étincelles de toutes les parties affectées. Dès le cinquième ou sixième jour il sentit du soulagement; les douleurs cessèrent tout-à-fait & sans retour avec le traitement, & il recouvra l'usage de son bras avec autant de liberté que jamais. Il s'est embarqué depuis sur la flotte de *m. de Guichen* (i).

(i) Il est à propos de remarquer que cet Américain étoit sujet à éprouver quelquefois de légers mouvements convulsifs dans les jambes & les pieds, qui devinrent plus fréquents pendant l'électrisation; ce qui s'accorde avec la lettre de *m. Maucluyt*. (XXII).

§. V.

*Paralysies , foibleffes , engourdissements ;
stupeurs.*

[XXVIII]. Le premier paralytique que j'aie traité dans ce pays est un cordonnier qui fut attaqué d'hémiplégie trois ou quatre fois à différentes époques. Chaque fois je lui rendis, par l'électrification, le libre usage du bras & de la jambe affectés, & je dissipai tous les autres symptômes; mais pendant une absence assez longue que je fus obligé de faire, il essuya une attaque plus complète, qui ne lui permit plus de sortir du lit, & à laquelle il succomba.

[XXIX]. A-peu-près dans le même temps je traitai, par l'électricité, un enfant de sept à huit ans, lequel, à la suite de fortes convulsions vermineuses, avoit les extrémités inférieures dans un état de stupeur, de foiblesse & d'atrophie, tel qu'il ne pouvoit marcher qu'avec des béquilles. Ce traitement, qu'il ne voulut pas suivre aussi long-temps qu'il auroit fallu, le soulagea beaucoup, mais ne le guérit pas parfaitement : l'effet le plus sensible qu'il parut opérer, fut de rappeler la nutrition dans les muscles atrophiés.

[XXX]. Un payfan d'une paroisse voi-

fine, attaqué d'hémiplégie, vint se faire électriser il y a quatre ans. Au bout d'environ quinze jours n'éprouvant pas de soulagement, & détourné d'ailleurs par des gens qui lui ôterent toute confiance en ce moyen qui leur étoit trop inconnu pour qu'ils en conçussent l'efficacité, il abandonna le traitement, & se fit conduire aux eaux de Bourbon dont il revint sans être guéri.

[XXXI]. Un garçon d'environ dix-huit ans, grand & vigoureux, paralysé depuis plusieurs mois, & marchant avec beaucoup de peine, fut électrisé, il y a deux ans, pendant environ six semaines en hiver. Au bout de quelques séances sa main, qui étoit dans une flexion continue & insurmontable, recouvra quelques mouvements d'extension dans les doigts & le poignet, la jambe acquit un peu plus de force ; mais ce mieux ne fit pas de progrès ultérieurs. Il est vrai que le régime qu'il tenoit n'étoit pas très-propre à seconder le traitement ; car il passoit ordinairement au cabaret à-peu-près tout le temps qui n'étoit pas employé à l'électrisation. D'un autre côté, le froid & l'humidité de la saison n'y étoient pas non plus favorables : il se rendit aux eaux de Bourbon d'où il revint tel qu'il étoit lorsqu'il cessa de se faire électriser.

[XXXII]. J'ai eu occasion d'administrer l'électricité à nombre d'autres paralytiques sans aucun succès; mais il est bon de dire que la plus grande partie de ces malades étoient d'une indocilité insurmontable sur l'article du régime, & des remèdes accessôires; que le mal étoit le plus souvent très-invétéré, & que d'ailleurs aucun n'a voulu se soumettre à subir le traitement aussi long-temps qu'il auroit été à propos pour s'en promettre des effets salutaires.

[XXXIII]. C'est ainsi que j'ai quelquefois inutilement essayé de rendre à des ivrognes de profession, quoique jeunes encore, la force des jambes qu'ils avoient perdue. Cette espèce de *paralyse vineuse* a constamment éludé le traitement, & l'on n'en fera pas surpris quand on fera attention au desséchement & à la roideur des fibres, à la décomposition du sang, & autres accidens que produit cette sorte de débauche.

[XXXIV]. Enfin j'ai observé, comme m. *Mauduyt* & tous les autres médecins électrisans, que l'électricité, administrée avec prudence, n'a pas empiré l'état des malades quand elle ne les a pas guéris ou soulagés, & qu'ils n'en ont jamais éprouvé aucunes suites fâcheuses; ce qu'on ne pourroit pas dire également de bien d'autres

remèdes : le seul cas où elle ait augmenté les accidents, a été celui de spasmes cloniques [XXI — XXVII — note [i]; mais ce n'a été que pendant l'électrification seulement.

[XXXV]. Du reste il ne faut pas encore conclure qu'on doive bannir de ce traitement toute espèce de précaution. Il est prouvé par une observation constante, qu'il ne convient point aux personnes dont la poitrine est très-délicate; qu'une longue & forte électrification affecte singulièrement cette partie; qu'elle a occasionné des hémophthysies & autres hémorrhagies; qu'elle a quelquefois produit des métastases dangereuses, &c. (k). Une lettre de m. Mauduyt fait mention d'une

(k) Voyez à ce sujet une observation intéressante dans une lettre de m. de Sauvages, sur l'électricité, imprimée en 1749.

Observandum in malo hoc, rhumatici, &c. ne in motum acta materia morbi in nobiliores projiciatur partes. Alb. de Haller, *dissertationes, ad morborum histor. & curationem facientes*, tom. I, pag. 60.

Et pag. 61, au sujet de la sciatique : *Aliis prima quidem satis prospera fuere, sed post aliquot dies conversa est vis morbi ad intestina, undè ventris tormina assidua & quam maxime molesta, &c.*

Page 62, au sujet d'une hémiplégie... *Restituto ad aliquam partem brachii motui successit ophthalmia.*

métastase très-remarquable qu'il a observée sur une femme hémiplégique (1).

On lit dans l'*Antologia*, feuille romaine, n°. 52, pag. 413, juillet 1780, les dangers auxquels sont exposés ceux qui s'adonnent avec trop d'affiduité aux expériences électriques ; & dans la *gazette salutaire*, n°. xxiv, 1778, les funestes effets de la respiration de l'air d'une chambre surchargée d'électricité pendant les expériences, rapportés par m. *Brinkmann*. Il est certain d'ailleurs qu'il se trouve des personnes beaucoup plus sensibles que d'autres aux effets de l'électricité, & plus susceptibles par conséquent d'en être affectées, quelquefois même d'une manière dangereuse : cette disposition paroît s'étendre à tous les animaux. Je vais citer à ce sujet un fait qui ne peut être déplacé dans ce mémoire, puisque tout ce qui tient aux phénomènes de la nature devient intéressant pour le physicien.

[XXXVI]. J'avois, il y a quelques années, un épagneul que je m'avisai d'électrifier à différentes reprises pendant quelques jours, & chaque fois je lui donnois quelques commotions. Ce chien étoit si sensible à l'électricité, que la plus légère étincelle lui faisoit jeter des cris. Il avoit

(1) Journal de médecine, tom. 49, pag. 323-
alors

alors quatre à cinq ans, & jusques-là il n'avoit pas paru plus affecté de l'électricité atmosphérique, que ne le sont d'ordinaire les animaux de cette espèce. L'été fut très-orageux cette année-là; j'observai que, dès les premiers orages qui survinrent depuis son électrisation, cet animal parut, avant même que le tonnerre se fit entendre, dans des angoisses inexprimables, qu'il dénotoit par un tremblement & des mouvements convulsifs qu'il éprouvoit dans tout son corps. Il se cachoit sous les meubles en gémissant, & il ne recouvroit sa santé & sa tranquillité, que lorsque l'orage étoit dissipé. Cette scène se renouvela dans les mêmes circonstances, tant que l'animal vécut, plusieurs années après son électrisation.

L'électricité artificielle avoit-elle rendu les organes de cet épagneul plus sensibles à l'influence de l'électricité atmosphérique, ou plutôt celle-ci, lorsqu'il en étoit affecté, ne lui rappelloit-elle point le sentiment douloureux des commotions que jé lui avois autrefois données? & n'étoit-ce point par une suite de cette réminiscence, que la crainte d'en éprouver encore de semblables le jettoit dans une telle angoisse? Jé crois cette dernière opinion d'autant plus vraisemblable que

chaque fois que , depuis son électrisation , je l'introduisois dans mon cabinet pendant que ma machine étant en rotation , & que l'air de l'appartement étoit surchargé d'électricité , il ne manquoit point d'exprimer les mêmes sensations par son agitation & ses gémissements ; & lorsque j'excitois la décharge de la batterie , il sembloit foudroyé par cette détonation , de même que lorsqu'il entendoit l'explosion du tonnerre.

De tout ce que je viens de rapporter , il suit évidemment que l'électrisation médicale ne devoit être exercée que par des personnes versées dans la science de l'économie animale , & qu'il est tout au moins imprudent de se faire administrer ce traitement par des gens qui , bien loin d'avoir des connoissances en médecine , ne sont souvent que des manœuvres ignorants & mal-adroits en physique expérimentale. On doit aisément sentir qu'entre leurs mains l'électricité peut faire beaucoup de mal ; & que si quelquefois elle a eu des succès , ç'a plutôt été l'effet de circonstances amenées par un hazard sur lequel il n'est pas raisonnable de compter , que celui d'un traitement sage & méthodique : car on fait que , dans une infinité de cas , il est nécessaire de faire concourir

simultanément avec l'électrification d'autres remèdes exigés par le caractère particulier de la maladie ; indications qui ne peuvent être utilement saisies & remplies que par un médecin éclairé. Il est donc souverainement absurde que ce traitement soit confié à des marchands de baromètres , comme il se pratique dans la plupart des grandes villes ; & l'exemple de ce chaudronnier de Montpellier , dont parle m. de Sauvages (m) , ne doit pas excuser l'indifférence où l'on est assez généralement sur la capacité de cette nouvelle & ridicule espèce de médecins électriciens. Concluons enfin avec l'illustre Tissot , en disant que « *Sub tutelâ periti medici suas habet vires , heroïcum , & in medicinâ retinendum remedium (electricitas) quia tantùm opportunè applicatur* ».

(m) Lettre indiquée note (k).



MÉMOIRES & OBSERVATIONS

*SUR une maladie peu connue, à laquelle on pourroit donner le nom de goutte-médullaire, espece de spina-ventosa *.*

S'IL est un instant heureux pour le médecin, c'est celui où arrachant à la mort ou à une maladie longue & cruelle un pere de famille, il le rend à des enfans éplorés dont il est le soutien : mais il n'est pas de circonstance plus pénible pour l'ami des hommes, que celle où, dénué des secours de l'art, il se voit obligé de laisser son malade en proie aux horreurs de la maladie. C'est le cas où nous nous sommes trouvés par rapport à *P. Pouble*, chirurgien. Ce pere infortuné est réduit, depuis dix ans, dans une situation qui fait frémir, sans qu'on ait pu découvrir d'autres causes (1) de sa maladie, qu'une

* Lu à une des séances publiques de la faculté.

(1) On a fait au malade toutes les questions propres à jeter quelque jour sur sa maladie. Il n'a point parlé de la maladie de sa sœur, décrite par M*. Il seroit à souhaiter que l'on pût découvrir si le pere ou la mere n'étoient point atteints de quelque virus. On n'ignore pas que le vice vénérien attaque souvent la moëlle, & que la plie polonoise, qui présente quelquefois des phénomènes semblables à ceux de *Pouble*, est une dégénérescence de ce virus.

marche forcée, qui au moins en fut la première époque. Le tableau que nous allons présenter de ce malade, ne peut donner qu'une foible idée de son état dont la vue pénètre tout-à-coup d'une compassion mêlée d'effroi.

Tous ses membres sont singulièrement contournés. Le bras droit est roide & sans aucun mouvement, si ce n'est celui de l'épaule. Le poignet est douloureux & gonflé, la main peu fléchie, le pouce, l'index & le doigt du milieu étendus & roides, avec un léger mouvement de la première phalange, le doigt annulaire & le petit doigt repliés avec roideur & immobilité; de sorte que les ongles, si on n'avoit soin de les couper souvent, perdroient la paulme de la main. Le bras gauche est fléchi de manière que le coude a encore le mouvement de flexion, mais celui d'extension est gêné, & le bras ne peut s'étendre de toute sa longueur. Il y a aussi un léger mouvement de l'épaule; le poignet est gonflé & douloureux; les os du métacarpe fléchis & immobiles; les quatre doigts écartés avec violence, & courbés en différents sens, conservant cependant un léger mouvement. Le pouce étendu & roide. Toute la main se couvre continuellement, de même que la droite, d'une humeur graisseuse qui, en séchant,

150 MALADIE PEU CONNUE,
brunit & s'épaissit en couches écailleuses
qu'on est obligé d'enlever de temps en
temps. A l'une & à l'autre main, les ex-
trémités des doigts sont douloureuses, les
ongles très-sensibles, quelques-uns racor-
nis, d'autres épais; galleux & composés
de la même humeur graisseuse, qui s'étend
sur les doigts & sur la main.

L'extrémité inférieure droite est re-
pliée de maniere que la cuisse se colle sur
le ventre & la poitrine. Le genou vient
gagner la premiere côte à trois ou quatre
pouces de la tête de l'humérus, presque
sous l'aisselle, & vient poser sur le bras.
La jambe est pareillement collée avec roi-
deur le long de la cuisse. Le pied se trouve
un peu plus bas que l'os sacrum, & con-
serve un léger mouvement de flexion &
d'extension. L'extrémité gauche est diffé-
remment contournée. La cuisse vient à
angle droit, de gauche à droite, se poser
avec roideur sur l'extrémité de la jambe
droite, en suivant la direction des os pu-
bis. La malléole externe, origine du mal,
est toujours douloureuse, & le pied est
légèrement contourné en-dedans & sans
aucun mouvement. Les doigts de ces deux
extrémités sont peu difformes; ils sont,
ainsi que le reste du pied, couverts de la
même humeur graisseuse qui s'étend sur les
mains; les ongles sont à-peu-près de même
nature qu'aux extrémités supérieures.

La tête est roide & sans mouvement, le tronc pareillement roide, immobile & décharné.

Le malade éprouve le long du dos une chaleur brûlante, dans tous les membres une douleur qui se fait sentir plus vivement aux jointures ou aux têtes des os, sur-tout lorsqu'il les expose à l'air; par-tout le corps une démangeaison cuisante qui le fatigue nuit & jour. Les urines sont rouges, épaisses & fétides : d'ailleurs les fonctions se font en général assez bien.

La maladie que je viens de décrire ne paroît point être la véritable goutte. Les urines, au lieu d'être blanches, & de déposer un sédiment crétacé, sont rouges & fétides. Il n'y a ni tophus dans les articulations, ni ankylose. Chaque articulation a assez de jeu pour laisser la liberté du mouvement des membres, s'il n'étoit retenu par les contractions musculaires. Ces contractions ne font point du ressort du rhumatisme : quelle est donc la nature de la maladie? Si nous en jugeons par l'analogie, elle semble être la même que celle de la veuve *Melin*, morte il y a quelques années, & dont je vais rapprocher ici le tableau (1).

(1) Voyez mémoire sur la maladie de la veuve *Melin*, chez Méquignon, rue des Cordeliers.

Chez cette malade les membres étoient contournés d'une manière aussi difforme.

On voyoit à gauche , à l'extrémité supérieure , l'avant-bras plié avec force contre le bras , tenant le carpe élevé presque au niveau de l'épaule , la main collée sur l'avant-bras avec une roideur insurmontable , & les doigts raccourcis , gonflés , enflammés , terminés par des excroissances hideuses , informes , prolongées de cinq à six travers de doigt , & recourbés en forme de corne. A droite , l'autre extrémité supérieure étendue avec roideur contre la poitrine , moins difforme en apparence , mais disloquée plus cruellement , l'avant-bras étant luxé de gauche à droite de dedans en - dehors , & la main ayant forcé tous ses ligaments pour se retourner contre le tronc par une double pronation. Les deux fémurs étoient pliés parallèlement de droit à gauche avec une telle force , que la cuisse droite rentroit dans le ventre , & comprimait les intestins ; les jambes fléchies avec la même roideur sur la cuisse , & les pieds courbés l'un contre l'autre de dehors en - dedans par une distorsion demi - circulaire , terminés des deux côtés par des ongles presque aussi difformes qu'à la main gauche , & venant par le talon se coller contre l'extrémité du tronc. Nous ne ferons pas ici le détail des autres maux qu'elle eut à supporter

pendant vingt-deux ans. Après sa mort elle fut ouverte en présence de plusieurs membres de la faculté, & voici quelques-uns des principanx phénomènes qui frappèrent notre attention.

Nous trouvâmes tous les os très-minces & friables. En enfonçant le doigt dans un des genoux, nous sentîmes la tête du tibia se briser, & le doigt se trouva dans la cavité de l'os. La moëlle étoit fort abondante, elle avoit consumé la partie cartilagineuse de la substance de l'os, & n'avoit à peine laissé que la partie terreuse. On reconnut que cette maladie de l'os étoit le contraire de celle de la femme *Supiot*, dont les os étoient singulièrement ramollis par la destruction de la partie terreuse. La chair des muscles étoit presque entièrement disparue excepté celle du grand peaucier, des muscles de l'abdomen, du deltoïde, les seuls dont elle faisoit quelque usage; mais on voyoit aux extrémités inférieures, qui étoient moins chargées de graisse, tous les tendons: ils étoient même très-vigoureux, roides & tendus. Au lieu de muscles, il n'y avoit par-tout qu'un tissu de graisse où l'on avoit peine à distinguer ni nerfs, ni vaisseaux. Tous les viscères étoient dans l'état le plus délabré.

Je ne me contentai point de ce premier

154 MALADIE PEU CONNUE,
examen, je poursuivis mes recherches
plus loin sur les ongles, la graisse & les os.

Je commençai par disséquer avec soin
un des doigts; j'enlevai sans aucune peine
l'ongle & ses dépendances; les phalanges
étoient toutes poreuses & cariées; en
comprimant ensuite la dernière phalange
contre l'avant-dernière, j'en fis sortir une
matière blanche, huileuse. J'observai que
le prolongement de l'ongle n'étoit que
l'épanchement de cette substance grasse,
que l'air extérieur brunissoit & qui faisoit
corps avec l'ongle, en même temps qu'elle
se répandoit sur l'extrémité de la peau
des doigts. Je compris que ce prolonge-
ment des ongles provenoit de la moëlle
abondante dont regorgeoient les os même
les plus durs, tels que le calcaneum, &
qui s'étoit fait jour par les phalanges à
l'extrémité des doigts de la main gauche
& des deux pieds. Pour ce qui est des os,
il étoit constant que leur vice & la cause
de leur friabilité étoit le contraire de celle
de leur ramollissement observé dans d'au-
tres malades; & que dans la maladie pré-
sente, c'étoit la partie cartilagineuse qui
étoit presque détruite, comme dans l'autre
c'étoit la partie terreuse.

M. *Hérissant*, dans ses recherches sur
les os, nous avoit fait connoître le moyen
de les dissoudre en séparant & précipitant

la partie terreuse; mais il ne nous avoit pas appris celui de détruire la partie cartilagineuse. Selon lui cette partie, soumise à l'action du feu, donne sur 4 gros de sa substance 4 scrupules d'huile fétide, & 18 grains de sel volatil. Ce produit a beaucoup de rapport avec celui de la graisse & de la moëlle. Je présimai que ces principes étant les plus actifs & les plus exaltés du cartilage, ils pourroient servir à dissoudre jusqu'à un certain point la partie cartilagineuse de l'os. En conséquence je pris une esquille d'os de bœuf pesant 7 grains, j'ajoutai 20 grains d'huile fétide, & 3 grains de sel volatil de corne de cerf, avec la quantité d'eau suffisante. Je soumis au feu ce mélange; bientôt l'esquille d'os commença à brunir & devint friable; je le pesai, & je ne retrouvai que 5 gr. $\frac{1}{2}$ sur 7. Je pris ensuite une autre esquille d'os de bœuf, aussi très-dure & pesant 5 grains, un morceau de la graisse du sujet, & suffisante quantité d'eau. J'exposai le mélange au feu, l'os éprouva les mêmes changements dans un degré un peu moindre; il brunit, devint friable, & ne pesa plus que 4 grains, & peut-être la cinquantième partie d'un grain: il perdit près d'un cinquième de sa pesanteur.

(*La suite au journal prochain*).

MALADIE MILIAIRE
DU HAUT LANGUEDOC *.

LES noms d'épidémie, de contagion, répandent la terreur dans tous les esprits; les médecins eux-mêmes partagent les alarmes jusqu'à ce qu'ils aient reconnu la nature de la maladie qui répand l'effroi, & qu'un traitement méthodique & heureux les mettent dans le cas de porter au peuple l'espoir & la guérison. Quoiqu'une épidémie, qui peut être rangée dans une certaine classe, se montre rarement avec tous les signes qui caractérisent celle à laquelle elle ressemble le plus, cependant l'on ne sauroit trop multiplier les observations sur ce genre de maladie, parce qu'elles éclairent sur les rapports, & qu'elles guident dans des cas à-peu-près semblables. Mais quand l'épidémie existe encore, & n'a fait que s'étendre d'un canton à un autre, c'est alors sur-tout que des observations bien faites, & les conseils des personnes de l'art, sont avantageux pour éclairer, par l'expérience, les médecins obligés de la combattre. La maladie qui a commencé à Castelnau-dary, & qui s'est propagée dans le haut Languedoc, offre un exemple de ce que nous venons

* Par m. LEROUX DES TILLET.

de dire, & nous nous empressons de donner une notice des ouvrages qui viennent de nous être remis touchant cette maladie.

Le premier a pour titre : *Traitement de la maladie miliaire épidémique & contagieuse qui regne à Castelnaudary*, & est signé, GALLET DUPLESSIS, RIGAUD, FRERE, FRIZAC, VALES, LAROQUE, docteurs en médecine. C'est une esquisse du traitement qu'il convient d'employer dans cette maladie, qui contient 8 pages in-8°.

Le second est intitulé : *Mémoire de mm. les médecins de Castelnaudary, Souze, Carcassonne & Montréal soussignés, concernant la maladie qui regne actuellement à Castelnaudary*, signé, FRIZAC, LAROQUE, GALLET DUPLESSIS, VALLÈS, FRERE, in-4°. de 8 pages.

Le troisieme est un manuscrit, ayant pour titre : *Observations en forme de réponse de mm. les doyens & professeurs de l'université de Montpellier, au dernier mémoire de mm. les médecins de Castelnaudary, sur la maladie épidémique qui regne en cette ville & aux environs*, signé, LAMARRE, RENÉ, DOUAN, BROUSSONNET, VIGOUREUX, SABATIER & BRUN.

Le quatrieme : *Méthode pour le traitement de la fièvre éruptive miliaire, ou suette miliaire, mise simplement à la portée*

158 MALADIE MILIAIRE
*du public ; par m. GALLET DUPLESSIS,
médecin à Carcassonne.*

Le cinquieme embrasse tellement les quatre précédents, qu'il suffira de parler de ce dernier, & de faire connoître par des notes ce que les autres ont de particulier. Il a pour titre : *Réflexions sur la nature & le traitement de la maladie qui regne dans le haut Languedoc*, lues dans la séance de la société royale de médecine, le 4 juin 1782, &c.

Cette maladie qui a commencé dès le mois de septembre dernier, par Castelnau-dary, s'est étendue à tout le diocèse de Saint-Papoul, de Carcassonne, de Toulouse, d'Aleth, de Castres, & même aux diocèses de Lavaur, de Pamiers & de Mirepoix : elle a reçu des médecins qui en sont témoins, le nom de *suette miliaire*. Elle est caractérisée par l'abondance & la continuité des sueurs qui paroissent dès l'abord, & peu de jours après par une éruption qui ayant les apparences tantôt d'une éruption scarlatine, tantôt d'une éruption érysipélateuse, est presque toujours parsemée de boutons miliaires, & quelquefois de vésicules crySTALLINES, qui sont de mauvais augure ; souvent il ne paroît à la peau que des taches rouges, sous forme de pétéchies.

Il paroît que cette maladie, par ses

sueurs excessives, répond à la suette (1), si connue sur les côtes de Picardie & de Normandie, & par la nature la plus ordinaire de son éruption à la maladie que les auteurs Allemands ont désignée sous le nom de *purpura miliaris rubra* ».

« La durée commune de cette maladie est de sept jours. Ce temps est rempli par une fièvre continue, mais marquée chaque jour par un redoublement à l'heure de l'invasion. Les sueurs paroissent dès le commencement, & durent pendant toute la maladie; l'éruption se fait le troisième jour, elle continue les jours suivans, & le septième il s'en fait une nouvelle qui termine la maladie, & qui est suivie d'une desquamation complète ».

« L'invasion de cette fièvre anoncée, chez plusieurs, par un léger frisson, est marquée par des douleurs dans les lombes; il y a pesanteur de tête, puis douleur, pulsations des carotides, tension au cou, insomnies. La sueur a une odeur tendante à l'acide, & qui devient ensuite alkalescente, urineuse & fétide. Le malade est environné d'une vapeur épaisse qui obscurcit la flamme des bougies. La

(1) La faculté de Montpellier pense que c'est la *suetta miliaria*, telle qu'elle regna à Guise en 1759.

fièvre est plus ou moins vive, le pouls est plein, ondulant, & cependant rénitent. La langue, quelquefois rouge & sèche, ordinairement blanche & humide, devient ensuite d'un gris brun, & quelquefois noirâtre vers sa base. Les malades sont fort agités, la respiration est gênée ou profonde, & entrecoupée de soupirs. L'estomac est tourmenté de cardialgies & de nausées inutiles, ou suivies de vomissements de matières glaireuses, verdâtres, amères, souvent mêlées de vers qui laissent la bouche mauvaise & pâteuse. L'orifice de l'estomac est, dans quelques-uns, d'une si extrême sensibilité, qu'ils perdent connoissance par moments : souvent ils ont un appétit trompeur qu'il est dangereux de satisfaire. Le ventre, ordinairement souple, éprouve des battements, des borborigmes ; & , malgré la constipation qui regne dans toute la maladie, il en sort beaucoup de vents. Les urines, jusqu'à l'éruption, sont peu abondantes, chaudes & ardentes ; quelquefois même elles se suppriment avec douleur à la région hypogastrique. Enfin le visage est rouge, enflammé, tuméfié, les yeux vifs & ardents ».

« Le troisième jour, ordinairement, l'éruption se fait d'abord au visage, aux paupières & aux lèvres ; ensuite à la poitrine,

trine, au cou, au pli des bras, aux poignets, & successivement au reste du corps. Elle paroît quelquefois confluyente autour du cou, & depuis la naissance des cheveux jusques sur la partie supérieure de la poitrine. Elle est mêlée, dans quelques maladies, de vésicules crySTALLINES de grandeur inégale, & très-rapprochées sur la partie supérieure de la poitrine, mais plus isolées & plus distinctes dans le reste du corps. Cette éruption est toujours précédée d'un picotement, souvent accompagnée d'engourdissements dans les articles, de lassitudes, de douleurs & de crampes dans les extrémités, quelquefois de battements de l'artere céliaque, & de palpitations de cœur, sur-tout chez les gens sensibles & vaporeux ».

Le visage & les yeux commencent par être rouges, enflammés & tuméfiés; ce gonflement se fait ensuite remarquer aux bras & aux mains, en suivant l'ordre de l'éruption, comme dans la petite-vérole & la miliaire. Aussi-tôt que l'éruption est faite, les cardialgies cessent, la fièvre augmente dans le premier moment; mais ensuite, à mesure que l'éruption s'avance, elle se modere ainsi que les autres symptômes. Les redoublements sont plus forts & plus marqués à certains jours, tels que le troisieme qui est le jour de l'éruption,

le cinquieme dans lequel arrivent fréquemment des hémorrhagies, & le septieme. Ce dernier est remarquable par de fortes agitations terminées par une augmentation de sueurs, & une nouvelle éruption qui finit la dépuracion, & est suivie de la cessation totale de tous les symptômes, de la deslication & de la desquamacion des pustules & du renouvellement entier de l'épiderme.

Tels sont en général les symptômes de cette maladie qui est cependant plus effrayante que dangereuse. « Lorsque la nature n'a pas été troublée par la frayeur, par des imprudences ou par des circonstances étrangères à la maladie, elle est en général terminée sans accidents & sans suites fâcheuses. On n'a point vu d'enfants au - dessous de huit à neuf ans en être attaqués : les vieillards l'ont éprouvée rarement, mais avec quelque danger, à cause de la difficulté de l'éruption & des sueurs. Les gens très-forts, très-sanguins, très-échauffés ou épuisés de fatigues, affoiblis par les débauches, minés par les chagrins, vaincus par la frayeur, ont en général été les premiers attaqués, & les plus dangereusement malades. Quand l'estomac s'est trouvé chargé de saburre, la maladie a été souvent prolongée, & la convalescence retardée ; mais une des

causes les plus funestes des accidents qui ont accompagné cette maladie , est la suppression des sueurs ».

« Lorsque l'éruption , au lieu de paroître du trois au quatre comme à l'ordinaire , paroît dès le second & même dès le premier jour , la maladie est ordinairement orageuse. L'agitation extrême , l'ardeur des urines , la cessation prématurée des sueurs , annoncent un danger encore plus grand ; alors succèdent souvent une chaleur sèche & brûlante ; un pouls très-dur & ferré , les yeux deviennent rouges & étincelants , & ces symptômes sont quelquefois suivis de la rentrée des pustules , & d'un délire frénétique. Dans d'autres malades le pouls devient foible , vermiculaire , les urines sont claires & fréquentes , les pustules s'affaissent , deviennent ternes & se flétrissent. Ces symptômes sont souvent suivis d'un assoupissement profond , & le malade périt alors comme dans une attaque d'apoplexie accompagnée de convulsion ».

« En général la métastase à la tête est la suite la plus ordinaire de la suppression des sueurs dans cette maladie. On a encore vu le transport se faire sur la poitrine , & même sur le bas-ventre ; mais les exemples en ont été beaucoup plus rares. On a vu la seule frayeur occasionner

un retardement dans l'éruption avec des angoisses, des syncopes, des menaces de délire ».

« Quand les hémorrhagies paroissent dès l'origine, elles sont ordinairement causées par la dissolution putride, & exigent les secours les plus efficaces. Alors le poulx est mou, l'éruption est terne & se fait lentement, le visage est décoloré, & l'assoupissement, l'affaîssement & la prostration des forces ne permettent pas de douter de l'état du malade. Les hémorrhagies salutaires, au contraire, au nombre desquelles il faut mettre les évacuations menstruelles, se manifestent vers la fin de la maladie, & sur-tout le cinq. Les hémorrhagies du nez sont communes chez les jeunes gens adonnés aux exercices violents; elles sont précédées d'une tension du cou, d'une pesanteur sur le front, qui se propage sur le nez avec des éblouissements, des tintements d'oreille, de la surdité même, & souvent des apparitions de fantômes ».

On fait voir ensuite les rapports de cette maladie avec la fameuse suette d'Angleterre, décrite par *Caius*, avec la suette miliaire de Picardie & de Normandie, décrite par m. *Bellot*, & avec la fièvre miliaire.

Les causes paroissant obscures & incer-

taines aux observateurs même de cette maladie, nous ne rapporterons point, les différents sentimens sur ce sujet, & nous passerons au traitement. Dans l'exposition que nous en ferons, nous ne craindrons point d'entrer dans des détails fort étendus, ainsi que nous l'avons déjà fait dans la description des symptômes : tout ce qui peut étendre des connoissances utiles ne sauroit être trop long & trop répandu.

« Quand la maladie est simple & sans accidents, elle n'exige point ou n'exige que peu de remèdes ; souvent même les malades n'ont point recours aux médecins ; & les boissons simplement délayantes, un peu diaphorétiques & adoucissantes, fussent dans tous les périodes. Les décoctions d'orge, les tisanes de bourrache, les infusions de fleurs de mauve & de violettes, quelquefois acidulées avec le jus de citron, le vinaigre, le syrop de grenade, sont les boissons les plus simples & les seules indiquées ».

Il faut éviter l'impression subtile de l'air froid, & les courants d'air, ne changer de linge que quand les sueurs cessent d'elles-mêmes, proscrire les remèdes échauffans & décidément sudorifiques (1), &

(1) M. Gallet Dupleffis est le seul qui les conseille lorsque la sueur ne se soutient pas, mais à très-petite dose, & avec beaucoup de précautions.

avoir l'attention de *ne couvrir les malades qu'autant qu'ils ont coutume de l'être dans l'état de santé, hors les pieds qu'on peut couvrir un peu plus.*

« Passé le huit ou le neuf, quand la maladie est totalement terminée, on fait bien de donner un ou deux purgatifs doux, pris dans la classe des acidules, tels que les tamarins, la casse, la crème de tartre, proportionnés aux besoins du malade & aux circonstances ».

« Quand le temps le permet, & que les symptômes l'exigent (car quelquefois les maux de cœur sont plutôt les annonces de l'éruption que les signes de la saburre). — Il est bon & souvent important, dès l'invasion, de débarrasser l'estomac par un vomitif; mais il faut le faire dès le premier jour ». On préfère l'hipécacuanha chez les personnes délicates & sensibles, & on le donne à doses rompues.

« A l'égard du régime, la diette la plus absolue est nécessaire jusqu'au cinq, après lequel on peut permettre jusqu'à la fin les crèmes de riz à l'eau, les bouillons de veau ou de volailles, altérés avec l'oseille, les herbes potageres; & l'on ne doit permettre ordinairement d'aliments solides que passé le sept, & après que le premier purgatif a nettoyé les premières voies, & les a préparées à recevoir une nourriture plus forte ».

Mais plusieurs accidents peuvent déranger la marche ordinaire de la maladie, & ces cas exigent, de la part du médecin, toute son attention, beaucoup de lumieres & de prudence.

« Ainsi les émétiques qui, dans les cas ordinaires, ne doivent point être employés passé le premier jour, deviennent très-importants lorsque la saburre de l'estomac, annoncée par le dégoût, l'abattement, les saletés de la langue, le poids & la gêne dans la région épigastrique, par les convulsions même, retarde l'éruption ». La même chose doit avoir lieu pour l'usage des purgatifs & du tartre stibié en lavage.

On doit avoir recours aux synapismes & aux vésicatoires toutes les fois que la maladie s'annonce avec quelque gravité dans les symptômes & des menaces de délire, lorsque l'éruption est mêlée de vésicules crySTALLINES. Il est à propos, pour prévenir l'action des cantharides sur la vessie, d'y mêler le camphre, soit à l'extérieur sur l'emplâtre même, soit à l'intérieur à petites doses, mêlé avec le nitre, & en joignant à son usage celui du petit-lait & des émulsions.

La putridité, les signes de la dissolution du sang, requierent l'usage d'une décoction de quinquina à forte dose, acidulée

avec l'esprit de soufre, ou l'elixir de vitriol, les tisanes d'oseille, d'alleluia, acidulées de même.

La foiblesse du malade, la rentrée de l'éruption exigent, sur-tout chez les vieillards, l'usage des diaphorétiques décidés & des cordiaux unis aux calmants, l'application des vessies à moitié pleines d'eau chaude aux aisselles, aux jarrets, à la plante des pieds, les frictions faites sur les articles avec l'esprit de corne de cerf.

Quand l'invasion est accompagnée de chaleur extrême, & de tous les symptômes qui caractérisent l'état inflammatoire, la saignée facilite l'éruption & les sueurs; on doit même l'employer dans le cours de la maladie, quand il y a pléthore, délire furieux, avec battement des carotides, rougeur des yeux, ardeur du visage, douleurs pleurétiques avec crachement de sang. Quand c'est la tête qui est ainsi affectée, c'est à la saignée du pied qu'il faut avoir recours, & il faut toujours alors qu'elle soit suivie de l'application des vésicatoires.

La strangurie n'exige ordinairement que l'application des cataplasmes émollients sur la région hypogastrique, & l'usage des boissons adoucissantes. Un seul malade s'est trouvé dans le cas d'être fondé.

La présence des vers & les cardialgies qui en sont souvent la suite, sont combattues efficacement par l'huile d'amandes douces & le syrop de limon, unis aux anti-spasmodiques & aux tempérants, tels que le sel sédatif de *Homborg*, & le camphre, — ou bien par le rob de sureau mêlé aux eaux distillées anti-spasmodiques. On peut encore joindre la coralline de Corse, soit en décoction, soit en poudre, tantôt aux émétiques dans les commencements, tantôt aux potions stomachiques, anti-spasmodiques ou diaphorétiques, dans le cours de la maladie.

Il est avantageux d'insister sur l'usage répété des purgatifs dans la convalescence.

Les préservatifs employés par mm. les médecins de Castelnandary, &c. consistent à joindre à des boissons anti-putrides ordinaires, l'usage habituel de quelques prises de quinquina en poudre ; mais, comme on a observé quelquefois que ceux qui s'en sont servis ont paru être attaqués plus violemment & plus dangereusement que les autres, on conseille, 1°. de s'en tenir aux anti-putrides acidules ; 2°. de faire usage de purgatifs doux, si quelques accidents font craindre les approches de la maladie ; 3°. d'unir ces purgatifs au suc de citron, à l'huile d'amandes douces, & à

la coralline de Corse, lorsqu'il y a quelque indice de vers.

N. B. Les bornes du journal ne nous permettent point d'ajouter ici l'observation de m. Doublet sur la maladie pétéchiale de l'hospice de S. Salpice, annoncée dans le dernier journal. Nous la placerons, dans le journal prochain, à la suite de l'extrait des *prima mensis*.

E X T R A I T des *prima mensis* de la
faculté de médecine de Paris, tenus les
25 juin & 4 juillet 1782. *

DEPUIS un mois la constitution de l'air ayant changé entièrement, cette cause a influé sensiblement sur la nature des maladies.

Pendant les jours chauds les fièvres intermittentes au lieu de dégénérer en fièvres continues, cédoient facilement au traitement ordinaire. On a encore observé des fièvres catarrhales & bilieuses en très-grand nombre, & des fièvres exanthématiques.

On a vu, dans le commencement du

* Par m. LEROUX DES TILLET.

mois, des rhumatismes dont quelques-uns étoient inflammatoires, des angines, des fluxions à différentes parties de la tête, des petites-véroles, des rougeoles avec récidives dans l'éruption, des engorgements glanduleux; enfin du scorbut dont les taches affectoient principalement les parties supérieures du corps. Le mois de juin a été remarquable par un grand nombre d'apoplexies très-fortes, qui tuoient les malades tout-à-coup, après avoir causé des épanchements sanguins sur le cerveau & le cervelet.

Deux maladies semblent avoir pris un caractère d'épidémie, l'une, observée depuis quelques jours par m. *Macmahon*, à l'école militaire dont il est le médecin, est une fièvre catarrhale dont les principaux symptômes sont la fièvre éphémère avec douleur de gorge; cette maladie est légère & de peu de durée: elle attaque principalement les adolescents. L'autre a été rapportée par m. *Sollier*, médecin de l'hôtel-dieu & de la prison de la Tour-nelle où il a remarqué cette maladie. C'est la fièvre décrite par les auteurs sous le

nom de *fièvre des prisons*. De quarante-sept prisonniers condamnés aux galères, & qui sont arrivés depuis peu, vingt-six ont été pris de cette fièvre, & déjà quatre en étoient morts au 15 juin (1). Les principaux symptômes sont une fièvre continue accompagnée d'une diarrhée putride, de maux de gorge & de pustules pétéchiales; ces accidents sont combattus avec succès par les acides & les anti-septiques. Le traitement des autres maladies qui ont régné dans le commencement du mois, n'offre rien d'assez particulier pour que nous croyons devoir nous en occuper.

La température de l'air ayant changé du chaud au froid, les maladies ont pris aussi-tôt un autre caractère; les fièvres intermittentes sont devenues opiniâtres, & tiennent de la nature de fièvres autochtonales: on en a vu plusieurs reprendre les mêmes sujets qu'elles avoient attaqués l'année dernière. Mais dans ce cas elles n'étoient point rebelles; le quinquina n'a

(1) Le nombre en a été plus considérable depuis, & on a été obligé de transférer à Bicêtre ceux qui n'étoient point encore atteints de la contagion.

pas eu de grands succès contre celles qui étoient tenaces & bilieuses, il falloit s'en tenir aux délayants, à l'émétique répété plusieurs fois. Donné au milieu de l'accès il l'arrêtoit. Ensuite les anti-scorbutiques, & particulièrement le suc d'oseille, réussissoit très-bien. Chez quelques personnes la bile développée a pris le caractère de passion iliaque.

On a vu, dans les derniers quinze jours, beaucoup de courbatures, de douleurs universelles, de maux de gorge, de fluxions, quelques indigestions bilieuses, attribuées au relâchement que la chaleur cause à l'estomac, des diarrhées produites par la suppression de la transpiration, des rougeoles, des éruptions cutanées, enfin des petites-véroles, dont quelques-unes étoient confluentes & très-longues (1).

Mais la maladie que l'on peut regarder comme le plus généralement répandue, est une affection catarrhale ou rhume con-

(1) M. Desfartz en voit une qui, au vingt-quatrième jour fait rendre encore une humeur roussâtre : le millet s'étoit joint à la petite-vérole le onzième jour.

x occasionné des ardeurs d'entrailles qui avoient . . .

fidérable à qui le peuple commence à donner le nom de *grippe*, & qui a effectivement de la ressemblance avec celle de 1776.— Cette maladie, qui a tout le caractère des épidémies, s'annonce avec beaucoup de violence, la poitrine est serrée, la respiration est gênée, la brisure & l'accablement saisissent le malade, il y a de la chaleur dans la gorge, de la pesanteur à la tête, la toux est assez vive, quelques malades crachent du sang, la peau est brûlante, la fièvre s'allume, cet état dure trois ou quatre jours; les sueurs se manifestent, elles amènent le calme, & communément la maladie est terminée en sept ou huit jours. Chez quelques-uns cependant elle a pris le caractère de vraie péripneumonie.

Les sueurs paroissent être la crise de cette maladie (1). On les favorise par les délayants, les incraissants, les mucilagineux, les pectoraux adoucissants, & en-

(1) M. *Dumangin* a vu plusieurs de ces maladies se juger par des boutons en grand nombre autour des levres, & par des fluxions qui causoient des abcès aux gencives.

suite les béchiques incisifs, M. *Majault* s'est très-bien trouvé de faire prendre à ses malades une décoction de racine de guimauve & de cerises, que l'on édulcore avec du sucre : cette boisson est entremêlée avec une forte infusion de plantes nitreuses. Quelquefois on a été obligé d'en venir à la saignée quand les malades crachoient du sang ; mais ce cas est rare, & en général cette maladie cède facilement & promptement aux remèdes que nous avons indiqués (1).

La cause qui a paru en général la plus naturelle sont les variations de l'atmosphère. Cette cause en effet paroît suffisante sans aller chercher des rapports entre la grippe dont nous parlons, & l'épidémie qui a parcouru les pays froids,

(1) M. *Doublet*, médecin de l'hospice de Saint-Sulpice, a remarqué que dans la dernière classe du peuple cette maladie ne s'étoit développée que dans les derniers jours de juin ; que le mal de gorge n'étoit pas le symptôme le plus commun, mais la toux, le frisson ; & que les boissons émétisées y avoient été de la plus grande efficacité, parce qu'elles ont emporté en même temps & la saburree, & la toux qui causoient la fièvre.

celle qui regne actuellement en Angleterre sous le nom d'*Influenza* ; non plus que la *suette miliaire* du haut Languedoc, dont le principe remonte à l'automne dernière.

M. *Leclerc* a vu un homme qui avoit été battu étant ivre ; il fut saisi d'abord d'un délire porté presque jusqu'à la fureur ; la fièvre s'y joignit ensuite : mais le malade fut quitte de l'un & de l'autre en trois jours.

M. *Macmahon* a rapporté qu'un palefrenier ayant été mordu par un cheval, devint maniaque & fut guéri promptement par les boissons délayantes.

M. *Sallin* a communiqué des observations très-intéressantes sur les effets que l'arsenic produit dans l'estomac de l'homme, & dans celui du chien, entre lesquels il a remarqué une grande différence.

A l'ouverture d'un homme empoisonné, & de l'estomac duquel on a retiré un gros d'arsenic en poudre, il n'a trouvé rien contre nature dans la bouche & dans l'œsophage ; la membrane nerveuse de l'estomac étoit érodée, mais à l'extérieur
il

il n'y avoit ni rougeur, ni inflammation; le duodénum étoit très-gonflé de vents; le diaphragme étoit presque de l'épaisseur de huit lignes; le poumon paroissoit en bon état; le cœur étoit flasque, mou, perméable aux doigts; les vaisseaux coronaires étoient détruits.

M. *Sallin* a encore fait part de ses remarques sur le cadavre de cet enfant mort de la rage à l'hôtel-dieu (1). La substance du cerveau étoit plus sèche que dans l'état naturel; la membrane la plus externe de la moëlle contenue dans les vertebres du cou, le tissu cellulaire environnant, les ganglions & les vaisseaux voisins étoient enflammés; les nerfs récurrents étoient très-tendus, ils nageoient dans une sérosité de couleur d'opale.

M. *Sallin* assure que le cadavre des personnes mortes de la rage n'est point encore putréfié au bout de vingt-quatre heures, & même de quarante-huit; ce qui contredit le sentiment des auteurs qui prétendent que le cadavre des enragés donne des signes de putréfaction en quatre heures.

(1) Voyez le journal de juillet 1782, pag. 54.
Tome LVIII. M

M. *Saillant* a présenté à la faculté une écorce ténue, épaisse d'une demi-ligne, jaunâtre en-dehors, rougeâtre en-dedans, & un peu amère : cette écorce vient de l'isle de Madagascar d'où on l'a apportée depuis peu, sous le nom de *Belazé*. — On en recommande l'usage dans la diarrhée.

M. *de la Planche* a lu à l'assemblée dernière ses remarques sur la constitution actuelle, & depuis l'hiver de cette année. C'est dans les variations de l'atmosphère qu'il a cherché la cause des maladies qu'il a vu régner : ces maladies étant de la même nature que celles dont nous avons rendu compte les mois précédents, nous ne les rappellerons pas.

Il a fait ensuite des réflexions sur les qualités physiques du quinquina, sur sa falsification, sur sa vertu beaucoup moins grande en Europe qu'au Pérou, où m. *Joseph de Jussieu* assure qu'il réussit mieux que dans nos climats ; enfin sur l'emploi de cette écorce dans le traitement des fièvres intermittentes.

L'infidélité de ce remède & les maux qui suivent son usage amènent m. *de la Planche* à rappeler la méthode de nos

pères qui ne connoissoient de fébrifuges que les amers indigenes, & celle des médecins de nos jours qui combattent avec succès les fievres intermittentes par les calmans, tels que la liqueur anodyne d'*Hoffman*, ou même les gouttes de *Sydenham*. M. de la *Planche* donne la préférence à ce dernier remede, & plusieurs observations qu'il a faites & qu'il a communiquées à la faculté le confirment dans son opinion. Il expose les préparations qu'il emploie, & les précautions dont il use dans les différens cas pour assurer ses succès.

L'usage de l'opium n'a point été généralement adopté, & les remarques auxquelles la méthode de m. de la *Planche* a donné lieu, ont fourni à m. *Doublet* l'occasion de rapporter qu'après les vomitifs & l'usage des amers seuls, il avoit vu un grand nombre de fievres intermittentes se terminer naturellement par une anasarque qui étoit certainement la crise de la maladie, & qui cédoit facilement aux apéritifs & aux purgatifs.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE					
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.	Pou.	Lig.
1	6, 5	10, 8	8, 9	27	8, 6	27	8, 4	27	8, 0
2	5, 5	12, 1	8, 8	27	10, 0	27	11, 4	28	0, 0
3	4, 6	11, 0	8, 0	28	0, 6	28	1, 1	28	1, 4
4	4, 6	13, 4	8, 6	28	1, 4	28	1, 0	28	1, 0
5	5, 6	14, 3	10, 4	28	0, 10	28	0, 6	28	0, 7
6	5, 8	14, 6	10, 1	28	0, 7	28	0, 7	28	0, 11
7	7, 0	14, 8	11, 8	28	1, 2	28	1, 2	28	0, 11
8	8, 4	17, 5	13, 7	28	0, 2	27	11, 6	27	10, 10
9	11, 5	17, 5	14, 0	27	9, 8	27	9, 8	27	9, 2
10	11, 8	19, 4	12, 0	27	7, 10	27	8, 6	27	9, 0
11	9, 1	16, 1	11, 4	27	9, 4	27	9, 0	27	11, 2
12	7, 9	17, 8	15, 0	27	11, 4	27	10, 4	27	9, 0
13	11, 1	16, 2	11, 6	27	10, 7	28	0, 9	27	2, 0
14	11, 8	18, 4	15, 0	28	2, 3	28	2, 6	28	2, 6
15	12, 4	21, 7	20, 3	28	2, 7	28	3, 1	28	3, 1
16	14, 1	25, 6	19, 2	28	3, 0	28	2, 4	28	1, 6
17	15, 4	26, 8	20, 0	28	0, 7	28	0, 0	27	11, 10
18	16, 17	25, 0	15, 4	27	11, 10	28	0, 3	28	1, 6
19	11, 8	20, 1	16, 4	28	2, 3	28	2, 10	28	2, 11
20	12, 3	23, 6	17, 3	28	2, 9	28	2, 10	28	2, 9
21	14, 0	17, 1	11, 9	28	2, 10	28	3, 10	28	3, 8
22	11, 9	20, 4	15, 4	28	3, 7	28	3, 9	28	4, 0
23	11, 0	24, 4	16, 0	28	3, 10	28	3, 4	28	2, 11
24	12, 4	25, 4	17, 6	28	2, 7	28	1, 9	28	1, 2
25	13, 5	23, 9	20, 3	28	0, 8	28	0, 4	28	0, 0
26	17, 3	26, 0	14, 7	27	11, 9	27	11, 6	27	11, 8
27	16, 7	18, 1	12, 7	27	11, 9	28	0, 1	28	0, 2
28	10, 3	19, 0	13, 2	27	11, 10	28	0, 5	28	0, 11
29	8, 4	20, 4	16, 2	28	1, 2	28	1, 5	28	1, 5
30	10, 9	21, 8	14, 3	28	1, 6	28	0, 10	28	0, 10

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S. nua. pl. froid.	S. couv. pl. froid.	N-O. couvert.
2	N. nuages, froid.	N-O. nu. fr. iris.	N-O. nuag. froid.
3	N-O. couvert, pl.	N-O. couv. froid.	N-O. cou. froid.
4	N-O. nua. froid.	O. <i>idem</i> ,	N-O. beau.
5	N. <i>id. parhélie.</i>	O. <i>idem</i> ,	N-O. <i>idem</i> .
6	N-E. beau.	N-O. beau.	N-E. <i>idem</i> .
7	N-E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> . chaud.	E. & S. <i>id.</i> chaud.
8	N-E. <i>id.</i> chaud.	S-E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .
9	S-E. c. chaud, pl.	S-O. cou. chaud.	O. couv. chaud.
10	E. couv. chaud.	S-O. cou. chaud.	S-O. nua. chaud.
11	O. couv. tempéré.	O. couv. chaud.	S. ferein, tempér.
12	S. ferein, froid.	S. nuag. chaud.	S-E. c. tr. chaud.
13	S-O. c. tempéré, grand vent.	S - O. nuages, tempéré.	O. couvert, tem- péré.
14	S. nuages, chaud.	S. beau, chaud.	S. be. très-chaud.
15	E. beau, chaud.	S. be. très-chaud.	E. be. tr. chaud.
16	E. beau, chaud.	E. be. très-chaud.	N-E. b. tr. chaud.
17	E. beau, chaud.	S-E. be. tr. chaud.	E. be. tr. chaud.
18	E. beau, chaud.	S. nuages, petite pl. d'orage, ton.	S. nuages, tem- péré.
19	N-O. c. tempéré.	N. beau, chaud.	N. nuag. chaud.
20	N. b. vap. tempér.	E. nuages, chaud.	N-E. n. tr. chaud.
21	N-E. couvert en partie, tempéré.	N-O. couv. tem- péré.	N-E. nuag. frais, tonner. pet. pl.
22	N. c. frais, vap.	N. be. chaud, vap.	N. beau, chaud,
23	N-E. b. fr. v. f. br.	N-E. beau, chaud.	N-E. beau, chaud.
24	E. beau, tempéré.	E. beau, chaud.	N-E. beau, chaud.
25	E. beau, tempéré.	E. b. très-chaud.	S. nu. tr. chaud.
26	N-O. nu. chaud.	O. cou. tr. chaud.	S-O. couv. frais, tonner. pl. v.
27	O. couv. frais.	N-E. c. tempéré.	N-E. couv. frais.
28	N-E. couv. frais.	N-E. nu. tempéré.	N-E. beau, chaud.
29	E. beau, très-frais.	S-O. nua. chaud.	N. be. tr. chaud.
30	E. beau, frais.	S-O. nua. chaud.	N. nu. tr. chaud.

R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur 26, 8 deg.

Moindre degré de chaleur 4, 6

Chaleur moyenne 14, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*
cure 28, 4, 0

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 2, 0

Elévation moyenne 28 p. 0, 2

Nombre de jours de Beau 14

de Couvert 9

de Nuages 7

de Vent 2

de Tonnerre 1

de Brouillard 1

de Pluie 2

de Neige 0

Quantité de Pluie 7, $\frac{1}{12}$ lignes.D'Evaporation 5, 8 $\frac{1}{12}$ Différence 5, 1 $\frac{1}{12}$

Le vent a soufflé du N. 11 fois.

N.-E. 14

N.-O. 7

S. 15

S.-E. 7

S.-O. 10

E. 20

O. 5

TEMPÉRATURE : Seche & chaude.

MALADIES : Aucune.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, le 1^{er} juillet 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de juin 1782 , par
m. BOUCHER , médecin.*

LA température de l'air a été assez variable ce mois : il n'y a pas eu de chaleurs jusqu'au 15. Depuis ce jour jusqu'au 18, la liqueur du thermomètre s'est portée, par gradations, du terme de 19 degrés à celui de 23. Du 19 au 25 les chaleurs ont été modérées ; il en a été de même des quatre derniers jours du mois. La liqueur du thermomètre s'est portée le 25 à $21\frac{1}{2}$ degrés ; & , le 26 , à $22\frac{1}{2}$ degrés.

Il y a eu des variations dans les vents. Ils ont été cependant presque toujours *nord* les six premiers jours du mois, & les quinze derniers jours.

Il y a eu aussi des variations dans le baromètre , quoique le mercure ait été observé bien plus souvent au-dessus du terme de 28 pouces , qu'au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de $6\frac{1}{2}$ degré au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lig.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	7 fois de sud.
4 fois du nord	6 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
4 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
2 fois du sud	10 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.
 6 jours de pluie. | 2 jours de grêle*.
 1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité au commencement du mois, & de la sécheresse à la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de juin 1782.*

LE rhume a été absolument épidémique dans notre ville & dans les environs pendant le cours de ce mois. Mais cette maladie étoit ordinairement exempte de danger lorsqu'on avoit recours à temps aux remèdes convenables. Il portoit généralement à la gorge & à la poitrine, & il y avoit plus ou moins d'oppression, & une toux importune, tantôt sèche & tantôt avec des crachats cruds qui, dans quelques-uns, étoient teints légèrement en rouge. La fièvre avoit souvent lieu dans le début. Ces circonstances obligeoient de recourir d'abord à la saignée, & de la répéter; (le sang tiré de la veine donnoit assez ordinairement des marques de phlogose); après quoi on employoit avec succès les boissons indiquées en pareils cas, & particulièrement une décoction de son, ou une infusion théiforme de fleurs de pavot & de sureau, l'une & l'autre mêlées & légèrement acidulées avec le vinaigre; la manne à petites doses a été souvent employée avec succès, de même que diffé-

* Le 10 de ce mois il est tombé, dans l'étendue de trois à quatre lieues, le long du cours de la rivière de la Lys, (située au nord de cette ville, à la distance de trois lieues), de la grosse grêle qui a ravagé les campagnes, & brisé les vitres des églises & maisons situées dans ce trajet: on en a ramassé des grains qui pesoient demi-livre & davantage.

MALADIES RÉGNANTES. 185

rents loochs, sur-tout le looch blanc & celui avec le jaune d'œuf.

Il y a eu encore un assez grand nombre de personnes attaquées de péripneumonie, effet des variations fréquentes des vents passant du sud au nord, & *vice versa*.

Les fièvres intermittentes, sur-tout les tierces & les doubles-tierces, persistoient avec la plus grande opiniâtreté; & on ne pouvoit guere en venir à bout qu'en insistant pendant un certain temps sur les remèdes généraux, & long-temps sur les fondans végétaux, avant d'en venir au spécifique dont on a rarement obtenu l'effet désiré.

Nous avons vu quelques enfans attaqués de la petite-vérole & de la fièvre rouge. Les éruptions cutanées bénignes ont été fort communes.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

REQUÊTE AU ROI, & au-dessous est écrit à la main : *Présentée le 29 juin 1782. In-4°. de huit pages sans nom d'imprimeur, ni permission d'imprimer.*

A DEUX SOLS PAR HOMME, m. *Mitté* fera un traitement anti-vénérien qui ne gênera en rien, & ne sera susceptible d'aucun inconvénient. Les officiers, soldats & matelots feront leur service, QUOIQUE MALADES, en été, en hiver, sur mer, sur terre, en paix, en guerre, aussi exactement qu'en PARFAITE SANTÉ.

Je puis, continue m. *Mitté*, conserver la vie à dix mille sujets; je puis JOURNELLEMENT rendre à la société CENT MILLE HOMMES qui rempliront les devoirs de leur état pendant leur traitement, & leur traitement ne coûtera EN TOUT QUE DEUX SOLS par homme.

M. Mittié annonce un traitement anti-vénérien sans mercure, ainsi que mm. Velnos, Nicole, Agironi, Laffecteur & leurs camarades. M. Mittié propose ce traitement à un rabais qui ne permettra plus la concurrence d'aucun compétiteur : *En tout à deux sols par homme*. Mais si m. Mittié promet de la besogne à bon marché, il ne veut point la faire à petit bruit; il prétend que les académies, facultés & sociétés de médecine, les savants de tous les ordres, les ministres des différents départements doivent s'en occuper, & sur-tout m. le contrôleur-général. Car m. Mittié, après quarante ans d'étude & d'exercice de la médecine dans les armées, les hôpitaux & la capitale, est parvenu, en établissant une doctrine nouvelle, à guérir le mal vénérien d'une manière sûre, facile, prompte & très-peu coûteuse, EN TOUT A DEUX SOLS PAR HOMME.

Quoique m. Mittié, dans ses observations sommaires distribuées en 1779, ait exalté de nouvelles préparations mercurielles, fruit de son travail, & qu'il a employées avec le plus grand succès, il est assez déintéressé pour n'en point faire mention dans sa requête présentée le 29 juin 1782. Il dit au contraire : *Lorsque les symptômes de la maladie seront graves, & qu'il y aura complication de maux, les malades seront traités à l'hôpital, où il n'en coûtera, pour leur guérison, que la peine de ramasser quelques végétaux les plus communs*. Mais afin d'indiquer sans doute ces végétaux, & la manière de les administrer, m. Mittié emploiera six mois de l'année à établir sa doctrine, par une correspondance suivie avec les facultés de médecine; & six autres mois à enseigner ses différentes méthodes.

Les lecteurs veulent-ils savoir pourquoi m. Mittié veut se donner tant de peine, m. Mittié va le leur apprendre dans sa requête.

Par un sentiment d'humanité, & pour ma satisfaction intérieure, j'ai rendu publique ma doctrine ; mais je n'ai pu donner aux uns l'intelligence de la pratiquer, aux autres le desir de le faire.

M. Mittié, quelle doctrine avez-vous publiée ? *l'ætiologie de la salivation.* Système écrit avec esprit, mais démontré faux (1). Quelle méthode avez-vous publiée ? Vous avez, dites-vous, de nouvelles préparations mercurielles que vous employez avec le plus grand succès ; vous avez bien annoncé ces nouvelles préparations mercurielles, mais ce n'est pas à *deux sols*, & vous n'avez pas voulu donner au médecin ni *l'intelligence* pour les employer, ni le desir de le faire : car ces préparations sont un secret que vous vous réservez. Votre doctrine consiste donc à nous apprendre que vous guérissiez sans mercure. On ne peut en disconvenir, à cet égard vous avez fait un grand pas de plus que *Laffèdeur, Laffond, Agironi*, &c. Car ces messieurs ne nomment point les végétaux qu'ils emploient, & vous, vous êtes d'une générosité sans borne, vous en indiquez mille, des arbres, des arbrustes, des plantes ; & vous êtes, à vous en croire, si habile, qu'entre vos mains le chêne & la pimprenelle guérissent également.

D'après cet exposé, ne peut-on pas donner un conseil à m. Mittié, & il le suivra, à moins qu'il ne soit de l'essence de sa méthode de faire courir des affiches ; car il ne *desire ni place, ni dignité : content de l'honnête médiocrité où il est, & de la vie privée qu'il mène, ce n'est ni l'intérêt, ni l'ambition qui déterminent sa démarche.*

On conseille donc à m. Mittié de publier des observations sur les maladies vénériennes guéries

(1) Voyez le journal de médecine du mois de novembre 1777, pag. 385 ; & celui de fév. 1780, p. 108.

avec des végétaux. Nous rendons justice à m. *Mittié*, il a des connoissances en médecine, il peut par conséquent rédiger une observation. Il indiquera donc les symptômes & le degré de la maladie, il s'expliquera clairement sur le nom, la préparation & la dose d'un végétal qu'il aura employé, & sur la proportion de la dose relative des végétaux, s'il en a employé plusieurs; & enfin il rendra compte des effets survenus après l'administration de ces végétaux.

Il sera facile à m. *Mittié*, qui a traité un grand nombre de vénériens, de donner des observations bien détaillées sur les différents symptômes du virus vénérien, & sur ses complications avec les autres maladies.

Enfin m. *Mittié* nous permettra de lui observer que c'est en communiquant des observations fidelles & intéressantes, qu'un médecin prouve qu'il est digne de ce nom; s'il n'écrit que des systèmes ingénieux, il n'est qu'homme de lettres; & s'il inonde le public d'affiches, c'est un charlatan, quand même il promettrait de guérir toutes les maladies A DEUX SOLS.

Essai sur le fléau de Cythere. A Aix, 1779.

M. *Laugier* enleve le fléau de Cythere avec du *nectar de Cypris*, & de l'eau d'*Hypocrène*. On en boit à son ordinaire pour deux louis.

Lettre de m. DESLON, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, premier médecin ordinaire de monseigneur le comte d'ARTOIS, &c. à m. PHILIP, doyen en charge de la même faculté. A la Haye, 1782, in-8°. de 144p.

On assure que cette lettre est supprimée par or-

dre de la police ; nous en félicitons m. *Deslon* qui sans doute l'a désavouée & dénoncée lui-même. Dès qu'il nous aura confirmé dans notre opinion, nous nous empresserons de publier que cette *lettre* de m. *Deslon* a été faite par ses ennemis.

Lettre sur le secret de m. MESMER, extraite des numéros 19 & 20 de la gazette de santé, année 1782. Chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, 1782, in-12 de 22 pages. Prix 8 s.

Cette lettre fera grand plaisir aux curieux ; ils y trouveront le secret de m. *Mesmer*, & la clef de plusieurs autres secrets merveilleux.

De usu cantharidum interno, ou de l'usage interne des cantharides. Dissertation inaugurale, par m. JEAN-CONRAD STOCKAR DE NEUFORN, à Schaffouse en Suisse. A Gottingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez Kœnig, libraire, 1781, in-4°. de 60 pages.

Cette dissertation n'est rien autre chose qu'une docte compilation de tout ce qu'on a dit jusqu'à ce jour sur les cantharides & leur usage interne. Le docteur *Stockar* a répété les procédés de m. *Forstein* dans l'analyse chymique de ces insectes ; aussi en a-t-il obtenu les mêmes produits. Ces expériences faites, il approcha une chandelle de l'orifice du vaisseau, vit à l'instant même une belle flamme bleue se répandre par toute la cornue & dans le récipient ; il attribue la cause de ce phénomène à l'air rempli des particules oléagineuses & volatiles des cantharides.

P R I X.

L'académie de Montauban propose pour le sujet du prix d'agriculture qu'elle doit distribuer en 1783, la question suivante :

Quelles sont les causes qui produisent le charançon dans le bled, & quels sont les moyens sûrs & faciles de l'en préserver, sans en altérer le goût ni la qualité ?

Les ouvrages doivent être envoyés, francs de port, avant la fin du mois de février prochain, à m. Lade, avocat à la cour des aydes, membre de l'académie.

Le prix de cette année a été adjugé à m. l'abbé Bertholon, membre de plusieurs académies.

ANNONCE DE LIVRES.

COURS DE MYOLOGIE peint & gravé en couleurs naturelles ; par m. GAUTIER D'AGOTI : ouvrage exécuté sur le choix des meilleures tables anatomiques comparées à la nature, pour former une exposition précise de toutes les parties du corps humain, expliqué par m. JADELOT, professeur d'anatomie & de physiologie de la faculté de médecine de Nancy, & membre de plusieurs acad.

Cette partie importante de l'anatomie contient trente planches de vingt pouces de hauteur sur quinze de largeur, qui représentent les muscles au naturel, & quinze planches pour servir d'explication.

Les deux premières, qui servent de frontispice à l'ouvrage, représentent *Apollon* & *Venus*. Ces deux figures nues, sans être indécentes, sont de la

plus grande beauté; elles offrent & donnent à connoître toutes les parties extérieures du corps humain; elles ont été exécutées d'après le dessin de m. *Girardet*, premier peintre du roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar.

Les huit suivantes exposent les détails de toute la myologie. Les quatre autres sont consacrées à la petite myologie de la face, de l'os hyoïde, du larynx, du pharynx, des yeux, des oreilles, des mains, des pieds de grandeur naturelle.

La quinzième représente le diaphragme, les muscles des parties honteuses, & ceux de l'anus.

Cette riche collection, reçue favorablement des médecins, des chirurgiens, des physiciens & des amateurs (puisqu'elle les dispense de rassembler à grands frais les traités publiés sur le même sujet) avoit été portée au prix de 90th de France; mais, pour en accélérer la vente & faciliter aux curieux les moyens de l'acquérir, on la laissera à 24th de France.

Ce rabais considérable, auquel on ne pouvoit s'attendre, est occasionné par l'achat qu'en a fait un particulier à la mort de l'auteur de cette entreprise.

Ceux qui désireront se procurer cette collection, s'adresseront au sieur SALMON l'aîné, maître de pension, rue de l'Opera, à Nancy; & à Paris, chez Didot, libraire, quai des Augustins. On aura soin d'affranchir les lettres.

Réflexions sur la nature & le traitement de la maladie qui regne dans le haut Languedoc, lues dans la séance tenue au Louvre par la société royale de médecine, le 4 juin 1782, & publiées par ordre de Nosseigneurs les Etats de Languedoc. A Paris, de l'imprimerie de P. F. Didot, 1782, in-4°. de 15 pages. Prix 85. braché.

T A B L E

DU MOIS D'AOUST 1782.

TROISIEME EXTRAIT de l'histoire & mémoires de la société royale de médecine.	page 97
Suite & fin du mémoire sur l'électricité ; par m. DUBOUEIX, méd.	126
Mémoire & observations sur une maladie peu connue, &c. ; par m. SAILLANT, méd.	148
Maladie miliaire du haut Languedoc ; par m. LE- ROUX DES TILLETS, méd.	156
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 juin & 4 juillet 1782.	170
Observations météor. faites à Montmorenci.	180
Observations météor. faites à Lille.	183
Maladies qui ont régné à Lille.	184

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	185
Prix de l'académie de Montauban, pour l'année 1783.	190
Annonce de Livres.	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois
d'août 1782. A Paris, ce 24 juillet 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1782.

*HISTOIRE & MÉMOIRES de
la société royale de médecine. Premier
volume.*

QUATRIEME EXTRAIT.

*HISTOIRE de la maladie connue sous
le nom de crinons, qui attaque les nou-
veaux-nés à Seyne en Provence; par
m. BASSIGNOT, médecin de cette ville,
correspondant de la société.*
Tome LVIII. N

MÉMOIRE sur la maniere dont les animaux sont affectés par différents fluides aërisiformes méphitiques, & sur les moyens de remédier aux effets de ces fluides; par m. BUCQUET.

Les expériences ont été faites sur environ deux cents animaux, quadrupedes, oiseaux ou grenouilles, soumis à l'action, 1°. du gas acide de la craie; 2°. de l'air infecté par la vapeur du charbon; 3°. du gas inflammable.

Dans le gas acide les quadrupedes résistent environ une minute avant de trébucher, & d'avoir des convulsions: en cinq minutes au plus ils sont suffoqués.

Au bout de douze à quinze secondes les oiseaux trébuchent & tombent sur le côté, & ils meurent six ou sept secondes après.

Les grenouilles résistent le plus longtemps, ce n'est qu'au bout de quatre ou cinq minutes que leurs mouvements se ralentissent, & souvent elles restent engourdies une demi-heure ou trois quarts d'heure avant de mourir.

Si on ne retire les animaux du gas acide, que lorsqu'ils ne font plus de mouvements, il n'y a plus de moyen de les rappeler à la vie.

L'ouverture des animaux suffoqués a offert des différences sensibles. Le poumon, plus ou moins gros, est toujours plus petit que dans l'état naturel, très-gorgé de sang, & quelquefois couvert de taches noires. Dans la plupart, le cœur étoit très-volumineux, point du tout ou très-peu irritable, excepté un seul qui avoit conservé beaucoup d'irritabilité.

Les animaux retirés du gas acide une demi-minute environ après qu'ils sont tombés sur le côté, peuvent être très-aisément rappelés à la vie, & par toutes sortes de moyens. Ceux que m. *Bucquet* a employé sont l'alkali volatil, le vinaigré radical, l'esprit de sel marin fumant, l'esprit sulphureux volatil. Les acides concentrés & fumants agissoient avec beaucoup plus d'activité que l'alkali volatil, & produisoient beaucoup moins de convulsions. L'air libre a suffi pour faire revenir plusieurs oiseaux, & quelques grenouilles. L'eau tiède, & même l'éther vitriolique, ont aussi réussi sur les grenouilles.

Ce n'est qu'après la première minute, ou vers la fin de la seconde, que les quadrupèdes mis dans l'air infecté par la vapeur du charbon commencent à trébucher & avoir de petites convulsions dans les membres, & d'assez vives dans la poitrine. Au bout de deux ou trois minutes,

196 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
ils tombent sur le côté, les convulsions sont légères dans les membres, le diaphragme paroît en éprouver de plus fortes & de plus fréquentes. On a retiré des quadrupedes, au bout de quinze ou même de trente ou trente-cinq minutes, qui étoient dans un grand mal-aise, mais qui enfin n'étoient pas morts, & plusieurs ont été rappelés à la vie.

Les oiseaux tombent au bout d'une minute, & ils meurent en deux minutes & demie, ou trois minutes.

Les quadrupedes retirés de la vapeur du charbon, deux ou trois minutes après qu'ils sont tombés sur le côté, ont été rétablis promptement, soit par l'air libre seul, soit par les moyens déjà indiqués. Quand ils sont restés un quart d'heure ou plus dans la vapeur du charbon, il a été très-difficile de les rappeler à la vie, ou s'ils reviennent c'est pour mourir bientôt après dans les convulsions. Il en est de même des oiseaux, en observant que le temps est beaucoup plus court.

On ne parle point des grenouilles, & l'on ne dit rien de l'état dans lequel les animaux suffoqués ont été trouvés après leur mort. L'ouverture de leur cadavre nous eût cependant paru intéressante pour ajouter aux connoissances que l'on a déjà sur l'état des asphyxiés par la vapeur du

charbon. Cet état des asphyxiés étant la raison principale qui nous détermine à suivre en détail les expériences de m. *Bucquet*, à cause de leur utilité directe dans la pratique de la médecine.

« Le gas inflammable paroît être encore plus funeste aux animaux que le gas acide ».

« Les quadrupedes n'y restent pas plus d'une minute sans périr. Dès qu'on les y plonge, ils s'agitent & leur respiration devient très-laborieuse. Au bout de quinze ou seize secondes, ils sont pris de fortes convulsions, & d'un *tétanos* violent qui dure trois ou quatre secondes. Ils tombent sur le côté, & sont encore agités de convulsions pendant dix à douze secondes, puis ils meurent ».

« Les oiseaux périssent dans le gas inflammable, plus promptement encore que les quadrupedes. Il ne faut pas plus de dix secondes pour qu'un oiseau soit attaqué du *tétanos*, & au bout de dix à douze il est mort ».

Les grenouilles au contraire, vivent très-long-temps dans le gas inflammable. Au bout de soixante & douze heures, de trois grenouilles renfermées sous une cloche remplie de ce gas, une seule étoit morte, les deux autres étoient bien vives, & ne paroissoient pas même avoir souffert.

Habituées à vivre dans les marres & dans les fossés, desquels il se dégage continuellement une quantité assez considérable d'un gas très-inflammable, les grenouilles, dit m. Bucquet, paroissent accoutumées à l'impression de ce fluide, & semblent le respirer aussi facilement que l'air pur.

« J'ai fait périr, ajoute-t-il, deux cochons d'inde & un lapin dans le gas inflammable, & les ayant ouverts immédiatement après leur mort, j'ai trouvé les poumons moins volumineux que dans l'état naturel, mais moins affaiblis & moins gorgés de sang, que dans les animaux qui ont été suffoqués par le gas acide; le cœur, quoique très-gros & très-plein, étoit encore fort irritable ».

« Les quadrupedes, retirés du gas inflammable, immédiatement après qu'ils sont tombés sur le côté, reviennent très-aisément & par toutes sortes de moyens ».

M. *Bucquet*, après avoir fait la récapitulation des faits dont nous venons de donner l'extrait, fait un résumé des moyens qui paroissent les plus propres à réveiller les forces vitales anéanties par la suffocation.

Il place l'air libre au premier rang des remèdes qui conviennent dans les cas de suffocation; il le regarde même comme le seul qu'on doive employer quand les

poumons ne sont pas trop délabrés & font encore leurs fonctions. « Mais si la circulation est très-lente, & si la respiration se fait difficilement, on doit chercher à ranimer les forces à l'aide des stimulans, & des moyens propres à développer dans le cœur & dans les vaisseaux, l'irritabilité qui est presque anéantie ».

Le reste du mémoire nous a paru si important pour éclairer dans le traitement des asphyxiés, que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en le copiant tout entier.

« Tous les stimulans ne doivent point être employés indistinctement; & , pour savoir dans quel ordre il convient de les administrer, je crois devoir diviser la suffocation en trois degrés différens ».

« Dans le premier degré, la respiration subsiste d'une manière marquée, la circulation, quoique gênée, se fait sentir; le suffoqué peut avaler ».

« Les meilleurs stimulans, dans ce cas, sont les cordiaux un peu actifs, qui, étant reçus dans l'estomac, accélèrent la circulation : tels sont l'eau-de-vie simple ou camphrée, les eaux de mélisse, de Cologne, de la reine de Hongrie, & toutes les eaux spiritueuses de la même nature ».

« Dans le second degré de suffocation,

le pouls est à peine sensible, & la respiration peu apparente; il est impossible de rien faire avaler au suffoqué. On ne peut donc recourir qu'aux stimulants volatils & odorants; qu'on applique aux narines. Ils agissent sur la membrane pituitaire, & souvent sur le gosier qu'ils irritent assez pour augmenter le cours du sang, & faciliter la respiration. Les meilleurs remèdes de cette espèce, sont le vinaigre simple, ou aromatique, le vinaigre radical & le sel de vinaigre, qui sont beaucoup plus forts. Ces médicaments ont le double avantage de réveiller le sentiment, & d'avoir encore une vertu cordiale & tonique assez durable. On doit pourtant observer qu'ils ne peuvent exercer leur action qu'autant que leur odeur peut pénétrer dans les narines, c'est-à-dire, autant que le malade peut inspirer ».

« Dans le troisième degré de suffocation, le pouls n'est point du tout sensible, la respiration ne se fait plus : il faut donc pour la rétablir, employer des stimulants qui se portent d'eux-mêmes sur la membrane pituitaire & sur le gosier. Je n'ai rien vu de plus actif, & qui réussisse mieux dans ce cas, que l'esprit de sel marin très-fumant, & l'esprit sulphureux volatil. Je préfère même ce dernier, parce qu'il est

à la portée de tout le monde, & qu'on peut l'administrer avec la plus grande facilité ».

« Il ne s'agit que de mettre du soufre en poudre sur une tuile, d'allumer ce soufre, & de le couvrir d'un entonnoir de verre, pour en diriger la vapeur dans les narines de la personne suffoquée ».

« L'esprit sulphureux volatil est très-pénétrant, mais il est aussi très-suffoquant : ainsi il y a quelques précautions à prendre pour l'administrer ».

« Dès que la vapeur sulphureuse a pénétré dans les narines & dans le gosier de la personne suffoquée, elle y produit une irritation vive qui occasionne un mouvement plus ou moins sensible ; les poulmons se développent, & la moindre parcelle d'acide qui les pénètre, occasionne une toux qui développe la circulation, beaucoup plus efficacement qu'on ne pouvoit le faire par tout autre moyen. Il faut donc, dès le premier mouvement que fait la personne suffoquée, détourner la vapeur du soufre, & lui laisser respirer de l'air pur. On applique deux ou trois fois la vapeur du soufre, & seulement jusqu'à ce que la respiration & la circulation s'exécutent sans interruption ; après quoi on a recours aux acides végétaux qui sont bien

202 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
plus cordiaux & plus toniques, que les acides minéraux ».

« Tous les stimulans, sans en excepter le vinaigre, dont l'action est cependant la plus durable, ne servent qu'à ranimer la circulation. Ils ne détruisent ni l'engorgement sanguin, ni le délabrement des viscères qui en est la suite. C'est à la saignée & aux remèdes indiqués en pareil cas qu'il faut avoir recours ».

« Jusqu'ici je n'ai point fait mention de l'alkali volatil dans le dénombrement des secours qu'on peut appliquer aux asphyxiés; c'est cependant un remède qui a été fort employé. Les chymistes ont pensé qu'il étoit le seul convenable; parce que, disoient-ils, lui seul peut saturer le gas méphitique qui est acide. Je ne pense pas que pour la guérison des personnes asphyxiées, il soit nécessaire de saturer le fluide méphitique qui les fait périr. Car les acides ne sont, en aucune manière, propres à cette saturation : & cependant les acides guérissent, & guérissent constamment. Si quelques expériences ont paru prouver le contraire, c'est que le remède, même le plus efficace, manque quelquefois son effet. D'ailleurs ce n'est pas un seul fait, mais une suite nombreuse de faits bien avérés, qui constituent l'expérience en médecine ».

« L'alkali volatil, donné comme remède contre la suffocation occasionnée par le gas inflammable, ne peut certainement pas être proposé comme capable de saturer ce gas, puisqu'il n'est point du tout acide ».

« Ce n'est donc que comme stimulant qu'on a pu le prescrire ; & il paroît que tous les médecins qui l'ont employé, n'en ont point eu d'autre idée. Aussi en ont-ils ordonné de différentes sortes ; tantôt les alkali huileux tirés des substances animales, quelquefois l'alkali volatil concret ou sel d'Angleterre, le plus souvent l'esprit volatil de sel ammoniac tiré par la chaux. Mais ce stimulant n'est pas aussi actif que l'esprit de soufre : il ne convient que dans le second degré de la suffocation, & que quand la personne suffoquée peut inspirer facilement les odeurs qu'on lui met sous les narines ; & quoique dans ce cas l'alkali volatil puisse réussir, il arrive souvent qu'il produit de moins bons effets que le vinaigre radical, parce que la secousse vive que produit l'esprit volatil de sel ammoniac, est toujours suivie de foiblesse, tandis que l'odeur du vinaigre, quoique souvent moins active, soutient beaucoup mieux les forces ».

« Quant à l'usage intérieur de l'alkali volatil, je crois qu'on ne peut être trop

204 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
réfervé fur la difpenfation de ce remede ,
parce qu'il eft fujet à occasionner des fou-
lèvements d'eftomac confidérables , un
hoquet très-incommode, & fouvent même
des convulfions vives , fur-tout aux per-
fonnes délicates & nerveufes. Il n'appar-
tient donc qu'aux médecins de l'adminif-
trer , parce qu'il n'y a qu'eux qui en con-
noiffent les inconvénients , & qui foient
en état d'y parer ».

*PREMIER MÉMOIRE fur la fièvre mi-
liaire. — Description des fymptômes ,
des variétés & des complications de
cette maladie ; par m. BARAILON, mé-
decin à Chambon en Combrailles , affo-
cié régnicole.*

La doctrine médicale fur la nature , les
différences & le traitement de la fièvre
miliaire , obscure chez les anciens , peu
connue de *Boerhaave* , n'étoit point éta-
blie d'une manière fatisfaiſante par les mo-
dernes. *Van Swieten* , *Sauvages* , de *Haen* ,
Allioni , *Hamilton* , ont préfenté fur cet
article des recherches ou des critiques qui
laiffoient encore à defirer. M. *Barailon* ,
prenant l'expérience pour guide , a fu réu-
nir dans fon mémoire tout ce qui peut
ſervir à donner de la fièvre miliaire une
connoiffance parfaite. Mais l'abondance
des matières , la multiplicité des fympt-

tômes l'ont peut-être forcé à négliger un peu la méthode, & à ne point rechercher la précision : ainsi ayant seulement pour but de ne point nous écarter du sens de l'auteur, nous tâcherons de rassembler sous un même point de vue les objets de même nature, & nous diviserons ce mémoire en huit sections.

La première contiendra la description abrégée des symptômes qui précèdent l'éruption, & de ceux qui l'accompagnent. Nous employerons la seconde à distinguer les différentes espèces d'éruptions. Dans la troisième nous établirons le diagnostic. La quatrième fera connoître les *déguisements* de la fièvre miliaire, sa division en *aiguë* & en *chronique*, & la manière dont l'éruption avorte quelquefois. Les complications de cette maladie feront le sujet de la cinquième partie. On trouvera dans la sixième des considérations sur la durée de la fièvre miliaire, sur sa nature, &c. qui seront terminées par les observations que présente l'ouverture des cadavres. La septième section offrira la distinction de la maladie en *bénigne* & en *maligne*. Enfin la huitième sera consacrée au pronostic.

1^o. En général la fièvre miliaire s'annonce par un frisson plus ou moins marqué; mais ordinairement de courte durée,

& peu violent. La chaleur succède au frisson ; elle est tantôt très-moderée , tantôt très-âcre & très-mordicante. La fièvre , qui vient ensuite , ressemble souvent à différentes especes de rémittentes , & finit toujours par être continue. Le pouls est en général plus ou moins convulsif pendant les premiers temps de la maladie , & *il a coutume de prendre le titre de l'évacuation dominante , sans perdre entièrement son premier caractère.* Mais il y a des complications qui en rendent souvent le jugement fort difficile.

Les redoublements varient infiniment par les signes qui les annoncent , par l'heure à laquelle ils prennent , par le temps de leur durée , par leur violence , &c.

Le délire , l'assoupissement se manifestent , l'insomnie qui les précède est un symptôme fâcheux. Les malades perdent souvent le jugement & la mémoire , ils se plaignent de céphalalgie qui disparoit après l'éruption , si la fièvre miliaire est bénigne , & qui persiste jusqu'à la fin , si elle est maligne. Les personnes vaporeuses ont des symptômes du paroxysme hystérique , des convulsions , sur-tout de la mâchoire inférieure , des soubresauts dans les tendons , des palpitations , &c.

Ordinairement la langue ne diffère que très-peu de l'état naturel , mais elle est

quelquefois écumeuse & blanche, & quelquefois si gonflée, si tuméfiée, qu'elle remplit toute la bouche, souvent son extrémité est couverte de boutons qui diffèrent des aphtes en ce qu'ils ne causent ni douleurs, ni cuissens; quelquefois de véritables aphtes, de différentes especes, sont placées vers les bords ou à la base de la langue, ou bien ces aphtes occupent le palais ou les levres.

La toux, l'oppression ont coutume de précéder l'éruption, & de disparoitre après qu'elle est faite. On éprouve des défaillances, des anxiétés aux parties précordiales, un poids dans la région du sternum, quelquefois des envies de vomir, & du hoquet : les rôts aigres & d'une odeur fétide sont assez fréquents.

En général le corps, & sur-tout le visage, est plus ou moins bouffi aux approches de l'éruption, & cette enflure est avec ou sans érysipele.

Les sueurs sont plus ou moins abondantes, mais grasses & fétides; elles sentent l'aigre. La peau est plus ou moins rude au toucher, l'éruption est toujours précédée de picotements, de démangeaisons, de fourmillement ou d'engourdissement, & d'insensibilité à la peau.

La plupart des symptômes qui accompagnent l'éruption sont les mêmes que

208 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
ceux qui la précédent; tels sont le caractère de la fièvre & des redoublements, les accidens de la tête, les mouvemens convulsifs, l'altération des facultés de l'âme, l'état de la bouche & de l'estomac, la toux, l'oppression, les défaillances, les anxiétés, les sueurs & l'état de la peau, ainsi nous nous contenterons d'ajouter ce qui suit pour compléter l'abrégé des signes de la fièvre miliaire.

Les yeux sont rouges, douloureux. *Si le virus miliaire se jette sur la poitrine, l'œil du côté affecté est toujours le plus malade.*

La soif ne se fait point sentir ordinairement dans la fièvre miliaire vésiculaire, mais ce signe peut varier par plusieurs circonstances.

« Les malades urinent fréquemment & abondamment, sur-tout vers la fin de la maladie; l'urine est ordinairement aqueuse & sans dépôt, quelquefois elle est rougeâtre. — Rarement on y apperçoit des signes de coction ».

« Quelques sujets sont constipés, d'autres ont le cours-de-ventre, ou la dysenterie; les déjections sont sereuses, jaunâtres, sanguinolentes, vermineuses, & quelquefois même naturelles ».

Les douleurs varient extraordinairement, il n'y a pas une seule partie du corps

corps qui en soit exempte ; il y a quelquefois des points de côté , des maux de gorge , des douleurs rhumatismales qui peuvent offrir l'apparence de la fausse pleurésie , ou de douleurs néphrétiques. *Mais quelques malades se plaignent d'une douleur de nature singulière dans les doigts des extrémités tant supérieures qu'inférieures.* — M. ALLIONI la désigne par ces mots latins : *Stupor pungitivus digitorum.*

Quoique les hémorrhagies soient rares quelques malades crachent du sang , & en rendent par les selles.

« La fièvre miliaire est peut-être celle de toutes les maladies aiguës où l'appétit se fait le plus sentir ».

On observe encore , mais très-rarement , *des maux de dents violents , des douleurs de tête extraordinaires , le délire frénétique , une sorte d'asthme convulsif , l'apoplexie , une salivation extrêmement abondante , & des accès épileptiques.*

2°. M. Barailon reconnoît plusieurs sortes d'éruption dans la fièvre miliaire.

Dans la première espèce , *miliaris alba*, on voit « une éruption nombreuse , semblable , par sa petitesse , à des grains de millet , qui commence par de petites rougeurs , lesquelles s'élèvent ensuite en vésicules cristallines , & finissent par prendre une couleur pâle , & par se dessécher.

Quelquefois ces rougeurs sont en si grande quantité, qu'elles couvrent toute la peau, à peine sont-elles faillies». — M. Barailon présume que les autres especes d'éruption ne sont que des variétés de cette premiere espece, & sont le produit du même virus.

« De petites pustules rouges, ordinairement fort nombreuses, & qui blanchissent aussi avant de se dessécher, établissent une seconde espece d'éruption miliare». C'est la *miliaris rubra* des Allemands. Le devant de la poitrine est ordinairement tout couvert de rougeurs, & on y apperçoit un nombre prodigieux de petits boutons.

La troisieme espece ressemble à ce qu'on nomme communément *peau de poule*, ce qui se remarque sur-tout aux environs du cou & aux hypochondres : la couleur n'est point altérée, quelquefois les interstices sont rouges.

« Des boutons extrêmement petits, pointus, & qui sont toujours de la même couleur que la peau, constituent une quatrieme espece d'éruption miliare. On ne les observe qu'aux environs du cou, & principalement sur le devant de la poitrine : examinés en plein air ils disparaissent subitement. Quelquefois cette éruption existe seule, quelquefois elle accompagne les fievres miliaires les plus rebelles : elle est précédée & accompagnée, ainsi

que la suivante , des mêmes symptômes que la vésiculaire ».

« Enfin la dernière espèce d'éruption miliaire est reconnoissable par des pustules d'un blanc laiteux , molles & flexibles au toucher , & qui ressemblent à de petites vessies affaissées sur elles-mêmes. On les observe toujours dans cet espace triangulaire que forment les sterno-mastoïdiens , & sur le haut de la poitrine : on ne les voit que très-rarement aux hypochondres & aux parties latérales du cou ».

« Il y a une autre efflorescence cutanée , que l'on remarque sur le haut de la poitrine , entre les seins , aux environs du cou , & sur les parties charnues. Ce sont autant de points d'un rouge plus ou moins vif , qui semblent pénétrer dans l'intérieur des chairs. Ils sont pour l'ordinaire en assez petit nombre , & annoncent l'avortement de l'éruption , ou la difficulté qu'elle a à paroître. Si on en favorise la sortie , ils s'élevent sous la forme de la première ou de la seconde éruption miliaire , ci-dessus mentionnée ».

« Chaque sujet attaqué de la fièvre miliaire , éprouve à la fois une ou plusieurs des éruptions dont nous venons de parler. La desquamation est la suite de chacune d'elles : celle-ci a souvent lieu , quoique la miliaire ait avorté ».

On rencontre encore assez souvent de grosses pustules dont la base est d'un rouge livide, & qui sont terminées par une sorte de vessie d'un gris brun ; ainsi que des boutons rouges qui se terminent par la suppuration. Les vraies pétéchies ne se manifestent que très-rarement ; mais on observe quelquefois sur les parties charnues des espèces de phlyctènes de la grosseur d'une noisette, qui sont d'abord cristallines, & qui finissent par prendre une couleur laiteuse en se desséchant. Une de ces vessies contient la matière de plusieurs vésicules miliaires ; elles sont la suite du traitement.

3°. Pour établir le diagnostic de la fièvre miliaire, m. *Barailon*, après avoir réuni sous les yeux les principaux symptômes de la maladie, & avoir regardé comme un des signes les plus certains l'éruption qui s'observe presque toujours sur la langue dès l'invasion, après avoir fait remarquer que chacun de ces symptômes, pris en particulier, se retrouve dans beaucoup d'autres maladies, m. *Barailon*, dis-je, prétend que la seule éruption (telle que nous venons de la décrire) caractérise la maladie ; que c'est l'unique signe invariable de la fièvre miliaire ; encore avertit-il qu'il ne faut pas prendre le terme d'invariable à la rigueur, puisqu'il

est prouvé que souvent la miliaire avorte d'elle-même, & puisque l'art peut l'empêcher de paroître.

4°. Les *déguisements* de la fièvre miliaire offrent une suite d'observations très-curieuses, mais nous nous contenterons d'en donner ici les titres; ce qui est suffisant pour avoir une idée de ces différents déguisements.

M. *Barailon* a vu la fièvre miliaire déguisée sous l'aspect de fièvres intermittentes, de rhume, de fluxion de poitrine, de fausse pleurésie, d'esquinancie, d'érysipele, d'un paroxysme hystérique, dont l'invasion privoit à la fois de tous les sens, de rhumatisme aigu universel; quelquefois la maladie a commencé par une violente douleur sous l'aisselle (1). Ces

(1) D'après les observations de m. *Barailon*, il paroît qu'il y a très-peu de fièvre miliaire qui existe seule, & qui ne prenne, dans les commencements, le masque d'une maladie étrangère; ce qui multiplie à l'infini les symptômes, & offre une longue suite de *déguisements*. Mais ne pourrions pas présumer que le virus de la fièvre miliaire existant une fois dans un sujet, les accidents qui se manifestent doivent nécessairement avoir lieu, mais varier en raison de la différence extrême que l'on observe dans les tempéraments, & de la différente constitution des malades, en raison de la cause occasionnelle, de l'âge, de la saison, du climat, de la disposition première & même acci-

214 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
déguisements font que souvent on a mé-
connu la fièvre miliaire quand elle
existoit réellement (1).

Lorsque la manière dont se développe
le virus est très-lente, m. *Barailon*
appelle cette maladie miliaire *chronique*.
» C'est sur-tout chez les habitants de
la campagne & chez les gens de travail,
dont la peau ne paroît pas aussi propre à
donner passage à la matière perspirable,
que s'observent les rhumatismes miliaires,
les dépôts, & enfin les différentes espèces

dentelle, &c. &c. ce qui diminueroit le nombre
des déguisements, montreroit plus clairement la
vraie manière d'être de la fièvre miliaire, & prou-
veroit qu'il est, pour ainsi dire, de sa nature &
même de son essence, de paroître ainsi le plus sou-
vent accompagnée d'une autre maladie; à moins
qu'on ne la regarde comme symptôme ou acci-
dent des maladies qui sembloient ne servir qu'à la
déguiser, & non point comme une maladie essen-
tielle.

(1) Il est aussi arrivé, observe m. *Barailon*,
qu'on a donné ce nom à des maladies qui ne le
méritoient pas. Peut-être trouvera-t-on que m. *Bar-
ailon* lui-même ne doit pas être tout-à-fait exempt
de ce reproche. Etoit-il bien sûr que la fièvre mi-
liaire existât aussi souvent qu'il a cru la rencon-
trer? Dans quelques cas l'éruption n'étoit-elle pas
symptôme d'une autre maladie, ou même, comme
il arrive quelquefois, le produit d'un traitement
échauffant?

Au reste ce sont des doutes que nous proposons,
& l'expérience seule peut en apprécier la valeur.

de miliaires chroniques , qui prennent presque toujours naissance en hiver » (1).

Les signes qui indiquent l'existence de la miliaire masquée par une maladie chronique , sont les sueurs grasses , fétides & sentant l'aigre , les picotements auxquels succede chaque fois une petite éruption , mais sur-tout la langue qui est ordinairement hérissée de petits grains à son extrémité , & toute couverte de boutons. Alors les moindres pustules & les plaies les plus superficielles suppurent long-temps , & la plus légère contusion est suivie d'un abcès , le pus qui en sort répand une très-mauvaise odeur.

« Le plus souvent la miliaire chronique finit par une maladie aiguë ; cependant nous l'avons vue aussi se terminer par une expectoration fort abondante , qui duroit plusieurs jours , par des dépôts , par des cours-de-ventre ou par des engorgements , des obstructions dans les viscères du bas-ventre : l'ictère , la phthisie pulmonaire & l'hydropisie en ont été plus rarement les suites ».

Des observations prouvent que l'on a

(1) « L'eau froide appliquée immédiatement sur la peau , dit m. *Balairon* , est le moyen le plus efficace pour développer le virus miliaire , quand on soupçonne qu'il est masqué par une maladie chronique ».

216 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
fait avorter l'éruption par des remèdes
donnés à contre-temps ; quelquefois cette
éruption est avortée d'elle-même , & sans
cause manifeste ; & dans ces cas la des-
quamation a presque toujours lieu, comme
si l'éruption s'étoit faite. Mais quelle
preuve *m. Barailon* avoit-il que c'étoit
la fièvre miliaire quand elle a avorté na-
turellement, puisque le seul signe certain,
selon lui , est l'éruption , & nombre de
causes , absolument différentes de la fièvre
miliaire , pouvant donner les apparences
de la desquamation ?

5°. La fièvre miliaire peut être com-
pliquée avec d'autres maladies, soit chro-
niques, soit aiguës. Parmi les chroniques
m. Balairon a vu la phthisie, la vérole,
les pâles-couleurs, la passion hystérique,
la jaunisse & la goutte ; & , parmi les ai-
guës , la petite-vérole , la scarlatine , la
rougeole , la fièvre de lait des nouvelles
accouchées, & différentes especes de fie-
vres malignes. Il remarque que souvent
on a confondu la scarlatine avec l'érup-
tion miliaire , & il ne croit pas que la
fuette puisse se trouver compliquée avec
elle.

Si la sortie du virus miliaire n'est point
complète , il faut s'attendre à une réci-
dive. *M. Barailon* en attribue la cause au
traitement , il blâme les médecins qui

dans la vue d'éteindre la fièvre, qui est absolument nécessaire pour procurer l'éruption, font lever les malades, & abusent des boissons acidules.

6°. La durée de la fièvre miliaire, quand elle est bien traitée, ne s'étend pas au-delà de vingt-trois jours, à moins qu'elle ne dégénere en affection chronique; mais si l'on a fait abus des rafraîchissants & des purgatifs, la convalescence n'a lieu qu'après 36, 40, 50 & 60 jours, & un très-grand nombre de malades en est la victime.

« La fièvre miliaire se déclare toujours sous la forme d'une épidémie dans les villes où elle se montre pour la première fois, & elle s'y établit ensuite. — A Chambon en Combrailles elle est quelquefois dix années sans paroître ».

Ces épidémies de la fièvre miliaire suivent pour l'ordinaire la direction du vent; le temps froid & humide sert à la développer; la chaleur, ainsi que le froid, accompagnés de sécheresse, en suspendent la fureur. Quand elle regne, le nombre des malades est plus considérable dans les lieux bas, humides, marécageux & environnés d'eaux croupissantes, & la maladie y est plus meurtrière & plus longue.

« A proprement parler la fièvre miliaire n'épargne personne; mais elle atta-

que le plus communément les hommes & les femmes d'une foible constitution, celles qui font sujettes aux maladies hiftériques, & les hypochondriaques, les gens timides, ceux qui ont des cauterés ou fétons, ou des plaies anciennes, ceux à qui l'on a appliqué le garou, (1) ou les nouvelles accouchées ».

Le nombre des femmes furpasse du triple celui des hommes : l'âge auquel on est le plus exposé à cette maladie est depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq.

Quoique la fièvre miliaire puisse être regardée comme contagieuse, puisque jamais une personne saine n'a couché avec une autre personne infectée de cette maladie, sans en être attaquée, cependant on a vu des nourrices prises de la fièvre miliaire ne point la communiquer à leurs nourrissons, quoique l'une d'elles ait continué d'allaiter tout le temps de sa maladie.

L'ouverture du cadavre d'une personne morte de la fièvre miliaire, a prouvé que l'éruption se fait à l'intérieur comme à l'extérieur, & que les mêmes boutons qui

(1) « Cette observation est digne de remarque, dit fort bien m. Barailon, le cautère a été célébré comme le préservatif contre la peste & les autres épidémies ».

se voient sur la langue s'observent également au fond du gosier, dans tout l'œsophage, dans l'estomac, dans la trachée & sur le poumon. Un autre malade, mort à la suite d'un rhumatisme miliaire répercuté, a montré, par l'ouverture du cadavre, que la douleur forcée par des résolutifs spiritueux d'abandonner les parties externes, avoit occupé le foie & le poumon. L'ictère, la suppuration, l'empyème & la mort avoient été bientôt les suites de ce traitement.

7°. M. *Barailon* reconnoît des fièvres miliaires bénignes, & des malignes; le peu d'intensité ou la gravité des symptômes avant-coureurs, le degré de fièvre plus ou moins fort, l'éruption plus ou moins abondante, établissent des différences qu'il distingue très-bien, & qu'il met à portée de saisir en renvoyant aux observations qu'il a rapportées, & qui sont des exemples, soit de miliaire bénigne, soit de miliaire maligne.

Il distingue trois périodes dans l'une & l'autre espèce de fièvre miliaire; la première commence avec le frisson, & finit aussi-tôt que l'éruption paroît; la seconde dure pendant tout le temps de l'éruption & de sa maturité. L'exsiccation des pustules, leur chute & celle de l'épi-

220 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
derme annoncent la troisieme qui se termine avec la maladie.

8°. En général le pronostic est très-varié. Chez les malades d'un tempérament robuste, d'un caractère vif, emporté, adonnés au vin, & sujets à des affections nerveuses, la maladie est plus grave, & souvent funeste : les nouvelles accouchées courent de plus grands risques ; dans ce cas la diarrhée est presque toujours mortelle.

Si les symptômes, quoiqu'alarmants dans le premier temps, disparoissent sans retour après l'éruption, l'issue sera favorable : l'éruption crySTALLINE est la plus à craindre de toutes.

« Il faut s'attendre à une éruption abondante si les malades ressentent dans les doigts cette douleur dont nous avons parlé ».

« L'urine, qui reste aqueuse après l'éruption, annonce ou une nouvelle sortie de la miliaire, ou quelque affection grave du cerveau : celle qui de louable devient tout-à-coup limpide, annonce ou la rentrée de l'éruption, ou une métastase, ou quelque faute commise dans le régime ».

Si le pouls ne rentre point dans l'état naturel à la troisieme période, la fièvre miliaire laissera des suites après elle. S'il

continue à être convulsif après l'éruption, il faut s'attendre à une nouvelle sortie de la miliaire, ou l'état du malade seroit désespéré.

« Les petites vessies transparentes que l'on peut à peine distinguer, annoncent pour l'ordinaire une maladie longue, opiniâtre, & dont l'issue est fort douteuse ».

« Si les rubéfiants & les cantharides ne font point d'effet, ou s'ils en font peu, le péril est imminent; si les plaies des vésicatoires se dessèchent trop vite, la maladie est grave ».

« La langue noire & aride, & la soif extrême, sont de très-mauvais signes, surtout si le traitement n'y a point de part ».

Si une tumeur critique s'affaïsse subitement, il faut s'attendre à une métastase. La mort suit de près la rentrée de l'éruption & l'affaïssement des vésicules, & rien ne l'annonce plus prochaine que cette espèce de poulx qui précède & qui accompagne l'agonie.

L'enflure du visage ou un érysipèle répercuté, causent une espèce de *coma somnolentum*, ou une vraie apoplexie, ou des accès épileptiques, ou un délire phrénétique, ou des inflammations de poitrine.

« Le cours-de-ventre excessif; le hoquet, la chaleur âcre, la peau aride, les convulsions, la langue tremblante & re-

tirée, les yeux languissans, éteints, à demi-ouverts pendant l'affoupissement, le délire, le tressaillement des tendons, l'accablement extrême, l'oppression, laissent peu d'espoir lors sur-tout que plusieurs de ces signes se trouvent réunis ».

« La tension douloureuse du bas-ventre, une sorte d'asthme convulsif qui succède à la rentrée de la miliaire, les déjections & les larmes involontaires, l'obscurcissement & la perte de la vue, la noirceur des levres & des dents, la puanteur de l'haleine, la froideur des extrémités, l'engourdissement des membres, l'exténuation de la face, &c. sont autant de symptômes qui, pris ensemble ou séparément, peuvent être toujours regardés comme les avant-coureurs de la mort ».

Les détails dans lesquels nous sommes entrés ne doivent point paroître inutiles à cause de l'importance même du sujet, de l'excellence des choses que contient ce mémoire, & sur-tout dans la circonstance présente où il regne une maladie qui a de la ressemblance avec la fièvre miliaire.

D'ailleurs, il ne peut pas être indifférent de trouver dans un même cahier un extrait étendu de la doctrine de *m. Barailon* presque à côté du quatrième rapport de la société royale de médecine.

cine, au sujet de la suette miliaire du haut Languedoc.

MÉMOIRE sur la corruption des eaux infectées par les insectes, sur les mauvais effets qui en résultent pour l'homme & pour les animaux, & sur les moyens de prévenir ces effets pernicieux ; par m. MAUDUYT.

Il résulte des observations faites par m. Mauduyt, & présentées sous le titre modeste de *présomptions*, 1°. que les eaux courantes des fleuves, des torrents, des ruisseaux, &c. ne peuvent être nullement altérées par le séjour & la corruption des insectes, non plus que les lacs, ni même les marres & les étangs d'eaux stagnantes, tant que le volume d'eau est très-considérable par rapport aux débris des insectes qui pourroient l'infecter. 2°. Que les marais, les ruisseaux, &c. qui, pendant les chaleurs de l'été, se dessèchent, permettent la fermentation & la putréfaction des insectes & des plantes dont ils sont remplis ; que lorsqu'ils viennent, en automne, à recouvrer l'eau qu'ils avoient perdue, cette eau, imprégnée de miasmes putrides, devient très-malfaisante, & peut être la cause de maladies inflammatoires & putrides, qui attaquent les hommes assez imprudents pour en boire, & sur-tout les

224 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
animaux qu'on abreuve à ces marais, ou
à ces ruisseaux. 3°. Que les vapeurs qui
s'exhalent des eaux stagnantes lorsqu'elles
sont taries, & dans lesquelles une grande
quantité de matieres végétales & animales
se trouvent en putréfaction, infectent l'air
des environs, & sont une autre cause de
maladies.

En détruisant ces causes on prévient
leurs effets, & les moyens que m. *Mau-*
duyt propose pour y parvenir, sont éga-
lement simples & avantageux.

« Ces moyens consistent, 1°. à arracher
deux à trois fois, depuis la fin d'avril jus-
qu'à la fin de septembre, les plantes qui
croissent sur les bords des réservoirs dans
lesquels les eaux stagnantes sont ramassées;
2°. à enlever de ces réservoirs, une fois
l'année, la vase & les plantes vivantes
ou mortes qui la couvrent : il faudroit
exécuter ce dernier travail dans le mo-
ment où ces réservoirs sont à sec, ou
plus près d'y être, c'est-à-dire, à la fin de
septembre ».

Ces immondices serviroient d'un ex-
cellent engrais, & payeroient de leurs
peines ceux qui entreprendroient ce tra-
vail, sans compter l'avantage inestimable
qu'en retireroient les habitants des lieux
voisins des eaux stagnantes.

Mais il faudroit porter cette vase & la
répandre

répandre sur les terres les plus éloignées des habitations, & non pas la laisser auprès des réservoirs : 1°. pour prévenir les effets de leurs exhalaisons putrides ; 2°. pour empêcher que les pluies & les eaux qui doivent remplir de nouveau les réservoirs ne détrempent cette vase & ne deviennent, quoique limpides, imprégnées des miasmes qui les rendroient mal-saines.

RECHERCHES sur le feu S. Antoine ;
par mm. DE JUSSIEU, PAULET,
SAILLANT, & l'abbé TESSIER.

D'après des recherches historiques nombreuses & faites avec soin, d'après des réflexions médicales sur les maladies qui ont régné en France en 1039, 1041, 1089, 1095, 1099 & 1109 sous différents noms, il résulte que c'est la même maladie ; c'est-à-dire, une affection très-douloureuse qui finissoit ou par la perte de la vie, ou par celle de quelque membre qui devenoit noir comme du charbon, & se détachoit du corps : ce mal étoit d'une nature chronique, très-douloureux & très-formidable. Cependant la mortalité qu'il a occasionnée n'a pas été bien considérable, & l'on n'a jamais compté plus de six cents malades à la fois.

Mais la maladie qui a fait des ravages en 994, 996, 1130, 1140, 1234, 1373, &c. differe essentiellement de la précédente, sa marche & ses progrès étoient très-rapides; elle a fait périr jusqu'à quarante mille personnes en peu de jours. Elle ne donnoit aucune marque de gangrene, mais son principal symptôme étoit un bubon à l'aîne, d'où elle a reçu les noms de *peste qui prenoit en l'aîne*, *mal des ardents*: *pestis inguinaria*, *pestis inguinalis*. Les symptômes pathognomoniques de cette peste sont le charbon, les exanthemes ou taches pétéchiales, & surtout le bubon qui a le plus souvent son siège aux glandes inguinales.

Ainsi les auteurs du mémoire se sont crus autorisés à conclure que « le feu Saint-Antoine, qui est une maladie chronique, qui finit par gangrener & secher les membres, differe essentiellement du mal des ardents, maladie extrêmement aiguë, dont la terminaison ne présente jamais ce phénomène ».

On fait voir ensuite l'analogie qu'il y a entre le feu Saint-Antoine & la gangrene causée par l'usage du seigle ergoté. On rapporte au sujet de cette dernière maladie les recherches qui ont été faites par l'académie des sciences & par quelques personnes de l'art, tant dans les dif-

férentes provinces de la France, que dans plusieurs pays étrangers, & particulièrement celles de *Langius*, médecin & sénateur de la république de Lucerne en Suisse, faites en 1709 & 1716.

Nous passons les détails de la discussion & des recherches critiques sur le feu Saint-Antoine, pour arriver promptement à ce qui peut donner une connoissance plus positive de cette maladie.

Il y a deux especes de feu S. Antoine, & on les observe quelquefois toutes les deux en même temps. « L'une se manifeste d'abord par une élévation ou enflure aux extrémités, sur-tout inférieures, avec rougeur à la peau, & quelquefois avec des phlyctènes : elle finit par une dissolution putride & entière des parties dont la chute est souvent accompagnée d'hémorrhagie. L'autre, commençant par un état également douloureux, se fait connoître d'abord par la pâleur, ensuite par la lividité de la peau de la partie affectée qui se ride, se dessèche, se racornit, diminue de volume, noircit enfin, & finit par se détacher entièrement du corps, pour l'ordinaire à l'endroit des articulations, sans dissolution fétide ou putride des parties, quelquefois sans douleur, & presque toujours sans hémorrhagie »-

On fait la description plus particuliere des symptômes de la gangrene sèche dans ses différens périodes, de son diagnostic, de son pronostic, & du traitement qu'il convient d'employer; & l'on termine par quelques réflexions sur les causes que l'on attribue à la disette, aux froids excessifs, au séjour des endroits marécageux, & sur-tout à l'usage du seigle ergoté.

RECHERCHES sur la maladie convulsive épidémique, attribuée par quelques observateurs à l'ergot, & confondue avec la gangrene sèche des Solognots; par m. SAILLANT.

M. Saillant fait le tableau abrégé de deux maladies dont le rapprochement fait voir une différence notable entre la gangrene sèche & la maladie convulsive dans laquelle il n'y a point de gangrene, mais dont les convulsions violentes sont le caractère essentiel. Il rapporte les temps & les pays où a régné cette maladie; il cite les différens auteurs qui l'ont attribué à l'usage du seigle ergoté, & ceux qui sont d'un avis différent. Linné lui donne le nom de *raphania*, parce qu'il l'attribue au *raphanistrum* qui croît avec le grain, & il appuie son opinion sur des expériences qu'il a tentées sur des animaux.

M. *Saillant* propose quelques doutes sur la nature de ces deux maladies qui peuvent bien être la même, & ne varier qu'en raison des circonstances ; & les commissaires nommés par la société se proposent de répéter les expériences de *Linneé* sur des animaux, & d'en rendre compte.

MÉMOIRE sur les remèdes les plus nécessaires aux troupeaux ; par m. DAUBENTON.

MÉMOIRE sur l'épizootie de la Hollande ; par m. CAMPER, associé étranger.

MÉMOIRE sur les bestiaux de la Sologne ; par m. l'abbé TESSIER.

EXPÉRIENCES relatives à la sensibilité, à la respiration & à l'anatomie de la matrice, considérée dans les femelles des quadrupèdes ; par m. VICQ D'AZYR.

MÉMOIRE sur la régénération des os ; par m. TROJA, correspondant de la société à Naples.

RÉFLEXIONS sur la meilleure manière de retirer le stilet de m. Méjan, par les narines, dans l'opération de la fistule lacrymale ; par m. VICQ D'AZYR.

MÉMOIRE sur de nouveaux moyens de perfectionner la préparation & l'usage du tartre stibié, ou tartre émétique ; par m. DE LASSONE.

MÉMOIRE sur les sayons acides, & sur les avantages qu'on en pourroit retirer dans la pratique de la médecine ; par m. MACQUER.

La plûpart de ces différents morceaux sont remarquables par un grand nombre d'expériences très-curieuses, & par des apperçus qui font naître les espérances les mieux fondées dans l'application qu'on en peut faire à l'exercice de la médecine & de la chirurgie. Mais chacun en particulier mérite d'être lu en entier, & quelques-uns attendent qu'une pratique heureuse & suivie confirme l'utilité des découvertes qu'ils annoncent.

MÉMOIRE sur les eaux de la Preste en Roussillon ; par m. BONAPOS, doyen de la faculté de médecine de Perpignan, associé régnicole.

Le principal mérite de ce mémoire consiste en dix observations de médecine qui constatent les bons effets de ces eaux.

OBSERVATIONS sur l'analyse de l'opium ; par m. BUCQUET.

Quoique la méthode de *m. Bucquet*, pour obtenir l'opium dégagé de sa partie vireuse, soit depuis plusieurs années connue & pratiquée par la plupart des pharmaciens, nous croyons cependant devoir la rappeler, & engager les médecins à employer un procédé aussi simple & aussi utile. « Après avoir, dit *m. Bucquet*, pulvérisé grossièrement l'opium dans un mortier de marbre, je verse par-dessus, peu à peu, l'eau la plus froide possible, &, à l'aide d'une douce trituration, l'eau se charge de ce qu'elle peut dissoudre. Lorsqu'elle est bien colorée, je la décante & j'en ajoute de nouvelle jusqu'à ce qu'elle ne prenne plus de couleur. — Il faut filtrer les liqueurs & les faire évaporer doucement ».

ANALYSE des eaux minérales des Fontenelles, de la Brossardière, de Réaumur, de Boisse & de la Ramée, en bas Poitou ; par m. GALLOT.

MÉMOIRE sur la maladie du seigle appelé ergot ; par m. l'abbé TESSIER.

MÉMOIRE sur un ordre particulier de
P iv

232 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
*champignons qu'on peut appeller coëffés
ou bulbeux ; par m. PAULET.*

On nous a promis la suite des observations qui sont contenues dans ce dernier mémoire : nous rendrons compte du tout ensemble.

*PREMIER MÉMOIRE sur l'électricité
considérée relativement à l'économie ani-
male, & à l'utilité dont elle peut être
en médecine ; & SECOND MÉMOIRE
sur l'électricité. Par m. MAUDUYT.*

Quelque bien faites & intéressantes que soient les expériences de m. *Mauduyt*, & quelque justes que nous paroissent les conséquences qu'il en tire, comme ces expériences sont purement physiques, nous renvoyons aux mémoires eux-mêmes pour en prendre la connoissance qu'elles méritent. D'ailleurs tout le monde fait qu'on ne peut mettre plus de bonne foi, plus d'impartialité & plus de modestie que ne fait m. *Mauduyt* dans le rapport qu'il fait de ses expériences.

*MÉMOIRE qui a remporté le prix pro-
posé en 1776, sur la question suivante :*

Déterminer quelles sont, dans les fièvres exanthématiques, les circonstances dans lesquelles le

régime rafraîchissant est préférable à celui qui est échauffant, & celles dans lesquelles on doit employer une méthode contraire ?

Par m. JAUBERT, docteur en médecine, correspondant de la société à Aix.

La meilleure manière de louer ce mémoire seroit, sans doute, d'en faire un extrait qui en donnât une juste idée ; mais pour en avoir trop à dire, nous sommes forcés de n'en donner que le titre. C'est une belle question traitée par un homme de génie qui a su appliquer à son sujet presque toutes les généralités de la médecine. Les grandes masses en sont bien disposées, les détails bien suivis. D'ailleurs nous ne saurions mieux faire que de renvoyer à l'extrait que nous avons donné du *mémoire de m. DE BOISSIEU, sur les méthodes rafraîchissante & échauffante* (1). Mémoire dont m. Jaubert a fait le plus grand usage, & le plus heureux.

(1) Voyez journal de médecine, mars 1782.



*EXTRAIT des registres de la société
royale de médecine (1).*

QUATRIÈME RAPPORT (2)

*Sur l'épidémie du haut Languedoc, lu à
la société royale de médecine dans la
séance tenue au Louvre le 19 juillet
1782.*

LA société royale de médecine s'est
empressee de présenter ses réflexions &
ses avis aux habitants du haut Languedoc,
aussi-tôt qu'elle a eu des renseignements
sur la maladie épidémique qui y a régné,
& qui a commencé à Castelnau-dary. Elle
a nommé des commissaires pour exami-
ner la nature de cette épidémie, & pour
proposer les secours qu'ils croiroient con-
venables : tel a été l'objet du premier tra-
vail ou de la première consultation de la
société, faite à la vérité presque unique-

(1) Malgré l'étendue de ce rapport nous l'in-
férons dans un seul journal. Nos lecteurs ne se
feroient vus obligés qu'à regret d'en attendre la
suite, & nous les mettons à même d'apprécier
mieux l'importance des remarques consignées dans
ce rapport, en le leur présentant en entier.

(2) Ce rapport contient un abrégé des diffé-
rentes pièces fugitives répandues dans le Langu-
doc concernant cette maladie.

ment d'après le mémoire de messieurs les médecins de Castelnau-dary. De nouveaux renseignements & de nouvelles demandes ont déterminé un autre ouvrage plus étendu, lu à la séance du 4 juin, & publié sous le titre de *réflexions sur la nature & le traitement de l'épidémie qui règne dans le haut Languedoc.*

Mais, pendant ces travaux, la maladie s'étant répandue dans une très-grande partie de la province, ayant gagné Toulouse, & ayant par-tout jetté la terreur par le grand nombre de malades attaqués à la fois, il en est venu des secours de divers endroits. On a fait des recherches & des tentatives, & il en est résulté un nouveau plan de curation; des lettres, des mémoires, des imprimés sont venus de toutes parts, & la société qui a entendu, dans ses séances, la lecture de ces ouvrages, a nommé des commissaires pour lui en rendre compte, ainsi que des réflexions qu'ils leur suggéreroient.

La première, & pour ainsi dire la principale de ces pièces, est un plan de curation publié vers la fin de mai par mm. les médecins de Toulouse, m. *Fouquet*, médecin de Montpellier, & quelques autres médecins de la province. On y distingue la maladie en bénigne & en maligne ou dangereuse.

Dans la première on prescrit de faire sortir les malades de leur lit, de les tenir légèrement couverts sur une chaise longue, de ne point faire de feu dans les chambres, d'en tenir les portes & les fenêtres ouvertes, d'avoir soin que les rideaux du lit ne soient point fermés pendant la nuit, & que les malades ne soient point trop couverts, & de les changer de draps & de linge à volonté. Ils doivent faire usage d'une tisane légèrement rafraîchissante, & d'une nourriture très-légère. A la disparition de l'éruption, on les purge convenablement à leur état.

22 Dans les miliaires malignes ou dangereuses (dont nous ne retrouvons pas ici les symptômes énoncés dans les ouvrages que nous avons cités), le régime rafraîchissant & les saignées précipitées dans le commencement, produisent un grand bien, & changent souvent en bénignes des miliaires qui auroient été, sans cela, dangereuses ou mortelles. On peut laisser les portes & les fenêtres ouvertes pendant la nuit, dans le temps des redoublements, & diminuer les couvertures du lit. Enfin on doit saigner dans tous les temps de la maladie, si la violence de la fièvre l'exige, & si les forces du malade le permettent, sans avoir égard aux sueurs ni à l'éruption. Ce traitement est suivi des plus grands

succès , & suffit seul au commencement.

Nous voyons effectivement par toutes les lettres de nos correspondants , ainsi que par leurs mémoires , par les lettres de respectables prélats , & de plusieurs personnes de considération de la province , & en particulier de monseigneur l'évêque de Rieux & de m. le comte de Bournazel , que ce traitement qui se réduit à exposer les malades à l'air , & à saigner aussi-tôt qu'il paroît des signes inflammatoires , a eu le succès le plus complet , quoiqu'employé presque sans ménagement , & avec une sorte de témérité néanmoins très-heureuse ; car m. *Dubernard* , un de nos associés , mande qu'aussi-tôt que le traitement fut publié , un chirurgien & un particulier zélé , avoient couru dans les campagnes , avoient tiré les malades de leur lit , & les avoient sauvés.

M. *Brunet* , médecin de Toulouse , se transporta à Sarlat où il y avoit fix cents malades , & où il en étoit déjà péri quarante-un. Il fit agréer cette méthode aux médecins de la ville , & il n'est mort depuis qu'une femme que son mari n'a pas voulu soumettre à ce traitement. Tous les autres malades ont été guéris , sans aucune saignée , par le régime rafraîchissant & par l'exposition à l'air.

Ces détails intéressants sont certifiés par

sept médecins de la ville , par mm. les consuls , & m. de la Calprede , procureur-syndic. M. Marmier , médecin du roi & de la ville , a envoyé en particulier un mémoire & des observations qui confirment la nécessité de ce traitement. M. Pujol , docteur en médecine à Castres , membre de l'académie , & un de nos correspondants , nous a envoyé un mémoire plein d'excellentes observations , dans lequel il confirme ce succès. *Depuis que le prestige est détruit , dit-il , que les yeux sont ouverts , nous sommes devenus sages par nos malheurs. Depuis cette heureuse révolution , la maladie épidémique qui avoit fait tant de bruit & causé tant d'alarmes , a perdu , dans l'esprit même du public , toute son importance.*

M. Desclaux , médecin à Muret , a aussi envoyé à la société un mémoire contenant une fort bonne description de la maladie , & il confirme pareillement le bon effet du traitement.

Enfin une lettre d'un anonyme (1) à

(1) La société royale de médecine a reçu cette lettre de plusieurs endroits ; elle lui a aussi été envoyée par m. de Gaugiran , médecin de Toulouse , qui en est auteur : elle s'empresse de lui rendre la justice qui lui est due , en plaçant son nom parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité dans le traitement de cette épidémie.

un docteur de Montpellier, en donnant une histoire fort intéressante de la maladie, cite un exemple frappant & décisif sur le bon effet de l'air dans ce cas. Un malade étoit tenu dans son lit par quatre hommes, & faisoit, dans son délire, tous les efforts possibles pour se dégager; il étoit bien couvert, & les couvertures bien assujetties, pour qu'il ne prît pas l'air; les portes & les fenêtres étoient bien fermées, & il y avoit un grand feu dans la chambre; une tisane de coquelicot faisoit sa boisson, & il avoit usé d'une potion cordiale. Il avoit beaucoup sué le premier jour, mais la sueur s'étant arrêtée, la peau étoit devenue brûlante, & il étoit tombé dans le délire. Ce médecin envoya chercher le chirurgien pour le saigner, &, en attendant, il fit ouvrir les portes & les fenêtres, & éteindre le feu: il fit ensuite lever le malade qui vint au-devant de la fenêtre respirer l'air, & ne pouvant se tenir debout, se coucha par terre en chemise; un quart d'heure après, il sembla vouloir s'endormir; le délire étoit cessé; il supporta bien les saignées, & guérit.

Le succès si constant de ce traitement, montre combien il étoit indiqué dans cette circonstance; mais comme il s'éloigne, sous plusieurs rapports, des principes consignés dans les auteurs qui sont re-

connus pour avoir le mieux traité cette maladie, nous croyons qu'il sera bon de présenter un exposé succinct des maladies analogues qui ont régné dans différents temps, & de la pratique des médecins instruits dans ces sortes de cas.

Les médecins sages ont tous été d'accord sur le régime rafraîchissant porté jusqu'à un certain point. Ils ont tous proscrit l'usage de provoquer les sueurs par la multitude des couvertures, par la chaleur des appartements, par le défaut de renouvellement d'air, & par l'usage des remèdes chauds & incendiaires.

M. *Bellet* a soutenu en 1733, une thèse aux écoles de Paris, sur cette question : *An febris putridæ, Picardis suette dicta, sudorifera*, & il conclut pour la négative. La maladie qu'il décrit, & dont il donne le traitement, avoit régné au pays de Vimeu & à Abbeville en 1718, le long des bords de la Somme; & depuis ce temps-là, elle est restée comme endémique dans ce pays.

En 1747 il régna dans les villes de Beauvais, de Beaumont-sur-Oise, Chambly & autres paroisses circonvoisines, une maladie à-peu-près semblable. M. *Boyer* (1) y

(1) Méthode indiquée par m. *Boyer*, imprimée à l'imprimerie royale en 1750.

fit envoyé ; il trouva les malades accablés de même sous les couvertures, & occupés à provoquer les sueurs par le régime le plus échauffant. Il le proscrivit, il en indiqua un autre plus analogue à la nature & au caractère de la maladie, & il réussit complètement.

En 1752 (1) une semblable maladie survint à Fernaïse près Dourdan ; elle avoit beaucoup de rapport avec celle du haut Languedoc, en ce que, dans beaucoup de sujets, les yeux étoient rouges & étincelants. Il survint des hémorrhagies qui n'étoient pas décidément critiques, & les premières voies étoient farcies de vers. Parmi les éruptions il y en avoit de la même couleur que la peau, & semblables à la peau de poule ; d'autres étoient érysipélateuses, quelques autres pétéchiiales ; il s'en trouvoit même de vésiculaires, mais c'étoit le plus petit nombre. M. *Mezerey*, ancien médecin des armées du roi, fut appelé ; il trouva de même les malades accablés sous le poids des couvertures, & asservis au régime échauffant : il le proscrivit, il fit lever les malades, ou au moins

(1) Méthode aisée & peu coûteuse de traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques, par *Mezerey*, médecin ordinaire du roi, seconde édition, Paris, 1753.

il les fit rester sur leur séant dans le lit, la tête fort élevée, ayant *soin néanmoins qu'ils fussent garantis des atteintes du froid*. Il avoit observé que par cette précaution on diminueoit souvent la fièvre, & que l'on empêchoit la tête de s'embarasser; il faisoit changer souvent de linge, & tenir les malades le plus proprement qu'il étoit possible. Il leur fit faire usage, pour boisson, de *clair lait* qui est une espèce de petit-lait non clarifié, un peu aigrelet. Il saigna & émétisa suivant les indications, & réussit parfaitement. Il observe cependant qu'il y a des cas où la moiteur & l'éruption surviennent vers l'état ou le déclin de la maladie; qu'elles sont critiques, & qu'il faut les favoriser, & se garder de faire lever les malades ou de les tenir sur leur séant, & qu'il ne faut même changer de linge que lorsqu'il est entièrement mouillé, ou qu'il commence à se refroidir, &c. &c.

En juin & juillet 1759 (1), il régna à Guise une maladie à peu-près semblable, même plus grave, qui emportoit quelquefois les malades au premier & au second jour. M. *Vandermonde*, médecin de cette ville, qui l'a bien décrite, eut recours aux

(1) Journal de médecine, tom. XII, pag. 354, avril 1760.

saignées, aux évacuans & à un régime tempérant; mais il ne fit pas sortir les malades du lit, & se contenta de les faire changer de linge lorsqu'ils en avoient besoin. Il observe cependant que quelques malades, après avoir été saignés & traités méthodiquement, passaient tout-à-coup d'un état très-fâcheux à un état tranquille dans lequel la fièvre & les symptômes paroissent calmés; mais que la maladie n'ayant pas donné des signes de coction, ils étoient quelquefois enlevés subitement par des convulsions & un délire furieux.

On trouve encore dans le journal de médecine plusieurs exemples de maladies de cette espèce, qui présentent des observations intéressantes. M. *Desbrets* (1), médecin à Cusset, en a décrit deux: l'une qui parut en 1756, & qui commença au mois d'avril, régna jusqu'au milieu de juin, temps où elle parut s'appaiser, & ne finit entièrement qu'au mois de décembre suivant. L'hiver précédent avoit été rude & long, la chaleur forte depuis le milieu du mois de mars jusqu'à la fin d'avril. Dans cette maladie, les saignées ne réussirent pas, & m. *Desbrets* attribua la

(1). Journal de médecine, tom. IV, pag. 393, année 1756.

mort de plusieurs malades , & entr'autres de son frere , au changement de lit & à l'impression de l'air qu'ils avoient reçue.

M. *Desbrets* (1) a vu une seconde fois cette maladie en 1763, & il l'a éprouvée lui-même. La description qu'il en a faite mérite d'être lue : il remarqua alors que le battement des arteres du bas - ventre étoit un symptôme dangereux , & il observa sur lui-même que lorsqu'il supprimeoit la sueur de quelqu'un de ses membres , en le plaçant dans l'endroit le plus frais de son lit , il lui survenoit à l'instant une anxiété & une douleur à la poitrine du même côté , lesquelles cessoient lorsque la chaleur étoit rétablie dans ce membre. Ce fait a quelque rapport avec l'observation citée par le rédacteur de la feuille des affiches de Toulouse , qui , en changeant de linge , éprouva , malgré les précautions que l'on prit , un peu de froid à l'épaule , & y ressentit une douleur qui n'a cessé qu'à la fin de la maladie.

M. *Desplaigne* , médecin à Montaigne-lès-Combrailles en Auvergne a décrit (2) une épidémie miliaire qu'il a observée en

(1) Journal de médecine , tom. XIX , p. 116 , juillet 1763.

(2) Journal de méd. tom. XXIII , pag. 336 , année 1765.

1765 : elle approche plus de la maladie que l'on voit en Normandie ; & de celle dont m. *Barailon* a donné la description, que de celle qui est commune en Picardie, & qui regne dans le Languedoc. Les malades attaqués de cette épidémie, rendoient aussi des vers ; mais m. *Desplaigne* a remarqué que c'étoit faute d'avoir évacué dès le commencement : il a même dit avec beaucoup de sagacité, qu'il résultoit de l'irritation des vers, compliquée avec l'irritation du levain miliaire, une complication de symptômes nerveux très-singuliers.

La saignée ne convenoit qu'avec la plus grande réserve, & dans certains cas ; les vésicatoires réussissoient beaucoup mieux, on les appliquoit même sur l'endroit douloureux de la poitrine. M. *Desplaigne* a terminé cette observation en ajoutant que la maladie dont il s'agit est un Prothée, & que les médecins ne seront jamais d'accord sur son traitement, s'ils n'ont soin de déterminer l'espèce qu'ils ont eue à traiter.

Il a régné en 1770, à Saint-Quentin & aux environs, une épidémie de suette, décrite par m. *Von-Mittag-Midy* (1), la-

(1) Journal de méd. tom. XXXII, pag. 413, année 1770.

quelle avoit beaucoup de rapport avec celle qui regne dans le haut Languedoc.

On y remarquoit, outre les symptômes ordinaires, des déjections de vers lombri-caux par haut & par bas, de l'ischurie & des hémorrhagies. La saignée y étoit très-nécessaire; presque tous ceux chez lesquels on ne l'avoit point pratiquée, mou-roient & rendoient beaucoup de sang après leur mort : *Ensorte*, dit l'auteur, *qu'en les inhumant, on auroit suivi les ca-davres à la trace du sang qu'ils rendoient.* Elle étoit cependant encore plus néces-saire dans les paroisses plus élevées, que dans celles qui sont situées le long de la Somme. Dans les premières, la maladie avoit un caractère plus inflammatoire; dans les secondes, qui sont marécageuses, les vésicatoires étoient indispensables; & dans une paroisse où il avoit péri trente-trois personnes, il ne mourut aucun ma-lade aussi-tôt que ce secours fut employé. On faisoit succéder les émético-catharti-ques aux saignées, & l'ischurie cédoit à l'usage de la crème de tartre & de l'es-prit de nitre dulcifié, étendu dans les boissons.

M. Von-Mittag-Midy, conclut par une observation importante, Autant les reme-des chauds étoient dangereux pour l'or-dinaire, autant l'eau froide & l'impression

de l'air sur la peau étoit mortelle par la suppression subite de la sueur & la rétrocession de la matière des pustules qu'elles occasionnoient. Une femme a péri par cette cause avec des convulsions horribles dans l'espace de huit à dix heures.

Enfin , en 1773 , m. l'abbé *Tessier* (1) notre confrere , a eu occasion de voir & de traiter des malades attaqués d'une épidémie de cette espece à Hardivilliers en Picardie, près Beauvais. Elle avoit déjà enlevé beaucoup de monde ; il fit saigner au bras ; il supprima le régime échauffant , prescrivit le renouvellement de l'air des appartemens , y fit brûler du vinaigre , & les fit arroser d'eau froide : il ne perdit qu'un seul malade. C'étoit une femme qui , pendant l'éruption , s'étant querellée avec une voisine qui lui avoit donné un lit , fut transportée chez elle , & mourut le même jour.

On peut juger , d'après l'exposé historique que nous venons de présenter , combien le régime échauffant est pernicieux , & combien le régime contraire a d'avantages. Mais comme il y a une différence assez notable entre les maladies épidémi-

(1) Second volume du recueil de la société royale de méd. mémoires , pag. 41.

ques qui présentent cependant de la conformité dans les symptômes, nous croyons qu'il est nécessaire de faire quelques remarques sur les principaux points du traitement, la saignée & l'exposition des malades à l'air ; car plus ses succès ont été brillants dans cette circonstance, plus il peut faire d'impression, & exposer à des dangers dans les cas où il peut ne pas convenir.

Quant à la saignée, il est évident d'après le mémoire de mm. les médecins de Castelnauary, article 22, d'après les procès-verbaux d'ouverture des cinq cadavres, dans lesquels on a trouvé constamment le poulmon gorgé de sang, un épanchement dans la poitrine, le diaphragme & le ventricule phlogosés, & d'après les hémorrhagies avantageuses qui sont survenues dans le courant de la maladie, qu'il y avoit pléthore, disposition inflammatoire, & même signes d'inflammation qui exigeoient la saignée, & que loin de nuire à l'éruption, elle étoit utile pour en faciliter la sortie. Aussi, la société en avoit senti la nécessité d'après l'exposition des symptômes, & l'avoit conseillée avec la circonspection néanmoins qui convient lorsque l'on donne des conseils sur de simples rapports pour des malades fort éloi-

gnés, & lorsqu'on les adresse à des médecins fort éloignés.

Autant la saignée est nécessaire dans le cours de la maladie, lorsque la chaleur devient plus ardente, que les signes d'inflammation se manifestent, que la sueur se sèche, & que l'éruption s'efface (une chaleur modérée étant indispensable pour la favoriser), autant elle seroit nuisible si le médecin prenoit pour signes d'inflammation les symptômes nerveux & effrayants, qui sont l'effet d'un mouvement critique, & qui précèdent souvent l'éruption dans les miliaires essentielles.

Autant aussi, une ou deux saignées peuvent être avantageuses lorsqu'elles sont bien placées, autant la réitération pourroit être nuisible & favoriser les congestions que l'on a principalement en vue de prévenir; car, comme l'observe *m. Gastellier*, médecin à Montargis, dans son avis à ses concitoyens, le sang étant disposé à la colliquation dans cette maladie, il tend à faire stase dans différentes cavités, & sur-tout dans la poitrine; & la saignée mal administrée; ou son abus, peuvent augmenter cette disposition. C'est ce qui est arrivé dans la première épidémie de Cusset, décrite par *m. Desbrets*, & dont nous avons fait mention. Ainsi il ne faut jamais perdre de vue le pré-

cepte d'Allioni (1) : *La saignée est nécessaire dans cette maladie, mais on ne doit pas la prescrire inconsidérément. Je ne puis approuver ceux qui saignent abondamment sans aucune considération, & comme si c'étoit une simple maladie inflammatoire* (2).

L'exposition des malades à l'air a été très-favorable dans le traitement de l'épidémie de Toulouse, & l'on doit les plus grands éloges à la sagesse des médecins qui l'ont recommandée; elle a fait cesser la mortalité, & on doit la regarder comme la partie la plus essentielle du traitement, puisque les malades qu'on y a exposés, très-pâles d'abord, se sont trouvés foibles; mais revenus ensuite à eux, ont eu plus de force, & ont été depuis de mieux en

(1) *Venæ sectio summè necessaria hâc in ægritudine non est inconsideratè instituenda, neque illorum scio probare curandi rationem, qui perindè ac si simplex inflammatorius morbus esset, sine aliâ consideratione sanguinem liberalissimè educunt.* ALLIONI, *tractatio de miliarium origine*, &c. *Augustæ Turinorum*, 1758, p. 118.

(2) On lira encore avec plaisir le passage suivant extrait de *Junker*.

Sedâ venâ in morbis biliosis extrâ vehementem plethoram & longam assuetudinem raptum humorum ad caput inducit cum delirio & faucium inflammatione. JUNKER, *consp. med. pract.* pag. 515.

mieux. Les sueurs abondantes se sont changées en diaphoreses simples, & l'éruption s'est faite parfaitement. Nous croyons cependant qu'on doit être encore très-circonspect dans l'usage de ce moyen de guérir, & que d'une part on doit faire beaucoup d'attention à la température de l'air, & de l'autre à la nature de la maladie, & au période où elle peut être; car autant l'impression & la respiration d'un air frais, mais tempéré, ont pu être avantageuses à des malades qui étoient étouffés, ou ils ne respiroient qu'une vapeur mal-saine, qui étoient inondés d'une sueur symptomatique, & dans lesquels l'éruption avoit aussi, le plus souvent, ce caractère, autant cette impression pouvoit devenir nuisible à des malades dans lesquels la matiere de la miliaire, toute formée dans la masse des humeurs, tend à sortir par un mouvement critique, ou seroit déjà sortie. Comme elle est très-volatile (si l'on peut se servir de ce terme) & très-délicatescente, elle rentreroit sur-le-champ, & feroit périr le malade dans des convulsions, comme on n'en a que trop d'exemples. Nous citerons encore ici un passage d'*Allioni* qui donne à ce sujet les préceptes les plus sages (1) : *Le choix de l'air contribue*

(1) *Multum confert ad bonum morbi exitum*

beaucoup à l'heureuse terminaison de cette maladie ; les vapeurs qui sortent continuellement du corps , altèrent en peu de temps ce fluide , & le rendent non respirable : il est donc nécessaire de le renouveler. Un air chaud provoque les sueurs dans le premier période , & affoiblit le malade ; dans le second , il augmente la chaleur , la fièvre & les anxiétés ; un air froid fait rentrer les pustules , ce qui est très-pernicieux. Il faut donc garder à cet égard un juste tempérament qui convienne à l'état du malade & au temps.

Il paroît qu'il y a eu à Castelnaudary , berceau de la maladie , de ces miliaires essentielles , pour lesquelles la sueur est nécessaire , & dans lesquelles l'éruption est vraiment critique. M. de la Roque , médecin de cette ville , nous a rapporté , dans sa première lettre , plusieurs observations qui nous le font présumer. Il peut en survenir de semblables vers l'équinoxe d'au-

aeris conditio. Vapores assidue ab ægri corpore exeuntes , brevi aërem vitiunt & respirationi inaptum reddunt : renovandus ergo erit. Calidus aer in primâ periodo sudores promovet & ægrum debilitat : in alterâ periodo æstus , anxietates , febrem auget. Frigidus pustulas repercutit quod summè perniciosum est. Requiritur itaque quædam moderatio temporis & ægri constitutioni accommodata. ALLIONI, L. C. pag. 125.

tomne ; & comme dans ce temps la température de l'air pourroit être plus froide, l'attention que nous recommandons pour l'exposition des malades à l'air, seroit indispensable.

Nos réflexions sur l'impression de l'air s'appliquent naturellement aux précautions à prendre pour le changement de linge, & nous croyons ne pouvoir mieux terminer ces remarques que par le conseil d'*Allioni* à ce sujet (1).

On ne doit changer ni de draps, ni de chemise après que les pustules ont paru, & même on ne doit les quitter que tout à

(1) *Lintea & indusia mutanda non sunt postquam pustulæ apparuerunt, sed etiam in fine morbi abjicienda; nisi enim accuratè custodiatur perspiratio, quando cuticula squammatim decidit, morbus temporis successu facili renascetur.*

Si lintea multò sudore imbuta molesta ægris evadunt, frigus quoddam excitando quod pustulis maximè inimicum est, in tali rerum conditione, nova substituuntur. Id fiet magnà cum circumspèctione & caveatur ne lintea nimis calida cutis omnem exugant madorem. Ob eandem rationem minimè probamus eorum usum qui linteorum madorem excalescentioro fugare solent; non modo enim lintea sed cutim etiam ægrorum siccant. Si tempestatis conditio & ægri status tale auxilium velit, moderatissimè caleat excalescentiorum, ut nimium linteorum madorem tantummodò dissipet aut frigefacta lintea calefaciat. ALLIONI, L. C. pag. 126.

la fin de la maladie ; car si l'on n'a égard à la transpiration , pendant le temps de la desquamation , la maladie revient par la suite.

Si les linges sont chargés de sueurs , & qu'ils deviennent froids , ce qui est très-contraire à l'éruption , il faut leur en substituer de nouveaux. On doit le faire avec circonspection , & prendre garde que les linges trop chauds ne détruisent toute la moiteur , & ne dessèchent trop la peau. Si le temps & l'état de la maladie exigent un tel secours , il faut chauffer modérément le linge , au point seulement de lui ôter sa fraîcheur & l'humidité superflue.

Nous ne pouvons finir ce rapport sans rendre un tribut d'éloges très-mérités aux médecins de la ville de Toulouse & des environs , qui se sont distingués dans le traitement de cette épidémie par leur zèle infatigable , & par leurs succès.

Signés , LORRY , COQUEREAU , VARNIER , VICQ D'AZYR & HALLÉ.

 SUITE ET FIN

Des mémoires & observations sur une maladie peu connue, &c.; par m. SAILLANT, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

INSTRUIT par ces expériences nous pouvons décider que la maladie de la veuve Melin, sans en examiner ici la cause, avoit quelque rapport avec la maladie que Rhases a le premier décrit sous le nom de *spina-ventosa*, ou *ventositas spinæ*, c'est-à-dire, selon l'expression arabe, une espece d'abcès formé dans le milieu de l'os, & accompagné de spasme & de douleurs dans les jointures. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici les paroles du médecin Arabe, telles qu'elles ont été traduites en latin; *Spina est spasmus, ventositatis spinæ causa sunt humores acuti penetrantes in os, et corroderentes ipsum & incessus ventositatis spinæ est incessus doloris juncturarum*. Cette description renferme les principaux caracteres de la maladie que nous venons d'exposer; la contraction des muscles, les douleurs des jointures que cet auteur distingue dans un autre endroit de celles de la goutte, & la cause de ces symptômes, une humeur âcre provenant de l'intérieur de l'os. Van

256 MALADIE PEU CONNUE ,
Swieten , dans son commentaire sur les
maladies des os de *Boerhaave* , la décrit
à-peu-près de même d'après *Rhasès* &
Boerhaave , exposant les effets de la stag-
nation de la moëlle dans les os , remar-
que que par son âcreté elle ronge & dé-
truit les vaisseaux , & la substance même
de l'os qui , privé de son suc nourricier ,
se convertit en une espece de chaux ou
matiere aussi friable que de la cendre. Tel
étoit en effet l'état des os de la veuve
Melin. Le défaut d'observations sur cette
maladie dont peu d'auteurs ont fait men-
tion , quoique *Rhasès* l'ait décrite d'une
maniere très-diffuse & très-détaillé , nous
empêche d'affurer que la maladie de *P.*
Pouble soit la même. Nous remarquerons
seulement qu'il y a quelques différences
entre la maladie connue sous le nom de
spina-ventosa , celle dont parle *Rhasès* , &
celle que nous avons décrite.

1°. Il ne s'agit point ici de l'épine du
dos , comme quelques auteurs l'ont cru ;
2°. ce n'est point quelqu'os en particulier
qui soit attaqué , mais tous les os , au
moins depuis le progrès de la maladie ;
3°. il n'y a point gonflement de l'os ,
comme il arrive dans certaines maladies
que l'on a nommées *spina-ventosa* ; 4°. ce
ne sont point , comme dans le *pœdarthro-*
cace , les seules têtes des os qui sont at-
taquées ,

taquées, mais l'os tout entier. La maladie que nous décrivons peut avoir deux causes, l'une interne, l'autre externe. Le raisonnement a suffi à *Boerhaave* pour sentir que cette maladie pouvoit exister, & pour l'expliquer.

Ruisch a découvert qu'outre les vaisseaux qui servoient à la nourriture de l'os, il y avoit des arteres médullaires qui s'insinuoient dans la substance d'une manière toute particuliere, & pénétroient dans les petites vésicules propres à contenir la moëlle, d'où l'excédent de cette substance étoit résorbé par de petites veines, & reporté dans la masse du sang. Si la moëlle par quelque cause que ce soit, interne ou externe, devient âcre, elle corrodé les vésicules, l'organisation se détruit, la sécrétion & la résorption de l'excédent de la moëlle n'a plus lieu, les arteres médullaires continuent d'apporter le suc médullaire qui n'étant plus repompé augmente de volume. Sa stagnation produit une acrimonie corrosive qui se porte sur la substance de l'os, détruit peu à peu la partie cartilagineuse qui servoit de lien aux parties terreuses pour donner à l'os sa solidité, de-là la friabilité,

Suivons les idées que nous donne *Boerhaave* pour concevoir, dans cette

258 MALADIE PEU CONNUE,
maladie, les autres phénomènes, la contraction des muscles & la propagation du mal à tous les os. La moëlle âcre & surabondante contenue dans l'os transsude à sa superficie, les tendons en sont abreuvés, irrités, de-là les contractions musculaires. Cette humeur âcre est repompée par les veines musculaires, rentre dans la masse du sang, & produit par-là tous les phénomènes que nous avons décrits; c'est ainsi qu'en même temps elle excite la démangeaison qui est survenue par-tout le corps aux deux malades, & la transsudation d'une espece de crasse brune, surtout aux extrémités, transsudation qu'on a observée chez *P. Pouble*, & qui chez la veuve *Melin*; produisoit le prolongement prodigieux des ongles, & dans l'un & l'autre malade, la sensibilité de ces parties, leur épaisseur, la croûte galeuse dont quelques-unes sont recouvertes.

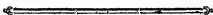
Chez la veuve *Melin* la cause étoit interne, & venoit d'une âcreté particulière de la masse du sang. La friabilité des os qu'on remarque quelquefois à la suite du scorbut & d'autres maladies, vient peut-être d'un pareil vice de la moëlle qu'on n'a pas encore observé. Chez *Pouble*, la cause au moins apparente a été externe. On peut en accuser sa marche forcée qui

a pu produire à la surface de quelqu'un des os du métatarse ou de l'extrémité du tibia, l'inflammation des artères médullaires, & à la suite de cette inflammation l'acrimonie de la moëlle & les ravages que nous avons décrits.

On se persuade aisément que dans une pareille maladie tout remède âcre est nuisible ; c'est ce que l'on a observé chez la veuve *Melin*, & l'état de *P. Pouple* a fait des progrès considérables depuis un bain où entroit la chaux : il a éprouvé au contraire, il y a deux ans, de grands soulagemens des bains émolliens. La maladie est trop confirmée pour en espérer à présent le même succès. C'est ce qu'a prévu la faculté qui, suivant les mouvemens du zèle qui l'anime dans toute occasion où il s'agit de faire du bien, m'avoit nommé des commissaires pour examiner le malade, & tenter, s'il étoit possible, quelque moyen d'adoucir l'amertume de ses maux. Le seul, s'il en étoit un, indiqué par la nature du mal & par les effets précédents, paroissoit être le bain émollient. On les a essayés quelques jours, des accidens survenus ont obligé de les suspendre. Et le peu de confiance dans un état aussi désespéré, ne permet pas d'augmenter le supplice du malade, & de tenter de nouveaux remèdes, tels que le trépan

260 MALADIE PEU CONNUE ;
appliqué aux différens os , moyen pro-
posé par *Rhasès*.

Nous souhaitons , pour le bonheur de
l'humanité , que quelqu'un puisse avec su-
jet porter sur cette maladie un pronostic
plus avantageux.



PROCES-VERBAL

DE L'OUVERTURE DE P. POUBLE ,

*Faite en présence de m. PHILIPP, doyen ;
de mm. COUTAVOZ, NOLLAN, SAIL-
LANT, docteurs-régents de la faculté de
méd. de Paris ; & de mm. VERDET,
DUPUITS, SOAPP, chirurgiens ; le 8
septembre 1781.*

ON a commencé par ouvrir le crâne
qui s'est scié avec la plus grande facilité.
Il étoit sans sutures , le cerveau étoit un
peu plus mol que dans l'état naturel : il y
avoit un peu d'infiltration.

Le poumon étoit dans quelques en-
droits adhérent. On a trouvé à la partie
antérieure du lobe gauche plusieurs tuber-
cules purulents.

Le cœur étoit sain , mais petit.

Il y avoit beaucoup de sérosités dans la
cavité de la poitrine des deux côtés.

On n'a rien remarqué d'altéré dans les
visceres du bas-ventre.

Tous les os étoient très-friables; les côtes se caffoient avec la plus grande facilité, comme du bois vermoulu; la peau au contraire étoit extrêmement dure, & cédoit au scalpel plus difficilement que les os; le scalpel, enfoncé dans les cartilages des vertebres, y entroit avec autant de facilité que dans le corps le plus mou: il perçoit aussi très-aifément le corps des vertebres.

En retirant légèrement la cuisse gauche, le fémur se fracassa à la partie supérieure. On coupa cet os d'un coup de scie, & on apperçut que les parois de l'os étoient très-minces, & que sa cavité regorgeoit de moëlle. En posant la pointe du scalpel sur le tibia, à travers la peau, il enfonça dans l'os, & l'auroit percé d'outre en outre.

Ces observations faites, nous avons séparé les parties du cadavre que nous desirions examiner plus à loisir. Les quatre extrémités, une portion du bassin & les vertebres du col.

Le temps ne m'ayant pas permis de me livrer autant que je l'aurois désiré à la dissection exacte de toutes les pieces, j'ai prié m. *Moignon*, étudiant en médecine, de me rendre ce service; & voici les remarques que nous avons faites l'un & l'autre.

J'ai porté d'abord mon attention sur le pied où avoit commencé la douleur ; j'y ai appercu à la peau une tache noire plus large qu'une lentille, & l'incision faite j'ai trouvé au-dessous de la tache un peu d'épanchement de sang. Cette partie répondoit à la jointure de l'astragale avec le scaphoïde ; cette articulation étoit enduite d'une couleur livide noirâtre, le scaphoïde n'avoit aucune consistance ; en comprimant légèrement la lame osseuse supérieure, on voyoit suinter, par plusieurs trous, la moëlle abondante dont l'intérieur de cet os étoit rempli.

M. *Moignon* a fait la même remarque aux autres articulations, mais avec la différence que les progrès du mal étant apparemment moins anciens, les points gangreneux étoient plus sensibles, & la couleur de la membrane qui recouvroit l'articulation d'un noir plus foncé ; mais le délabrement de l'os étoit un peu moins sensible qu'aux parties où le mal sembloit avoir pris son origine : c'est ce qu'il a principalement remarqué à la petite extrémité du cubitus, à l'extrémité supérieure du tibia, à la face antérieure & inférieure de l'apophyse de l'astragale du côté droit, & aux têtes des os du métacarpe du côté gauche.

Certaines articulations n'étoient pas

marquées de points gangreneux , telles que celles de l'humérus & des os du bras droit ; mais on y remarquoit une inflammation considérable. Il paroît que le mal n'avoit pas fait autant de progrès ; ce membre conservoit quelque mouvement , & les os étoient moins délabrés.

Un des usages des cartilages des articulations paroît être d'empêcher l'ossification , de s'étendre d'un os à l'autre. Les articulations de notre sujet étoient presque toutes dénuées de cartilages ; aussi qu'est-il arrivé ? Plusieurs os se sont déplacés de leurs articulations , & se sont joints aux os voisins par la partie terreuse , de façon à s'y implanter d'une manière assez ferme , sans qu'on remarquât ni tophus , ni exostose : c'est ce qu'on a observé aux rotules , aux os du carpe & aux phalanges. La troisième phalange du pouce de la main , qui est très-friable , est implantée assez solidement sur la face supérieure ou dorsale de la seconde ; d'autres os sont adhérents du côté de la face palmaire. C'est ainsi , selon toute apparence , que se sont unies toutes les vertèbres qui n'avoient aucun mouvement.

Au reste ce n'est pas seulement la partie cartilagineuse des os qui a été détruite ; il paroît que la partie terreuse a été en partie consumée , au moins dans quelques os.

Le cinquieme os du métatarse non-seulement n'avoit aucune continuité avec les phalanges , mais étoit même très-aiguilé. Celui des fémurs, dont la tête étoit hors de la cavité cotyloïde , a aussi perdu beaucoup de sa partie terreuse , soit à la tête , soit au grand trochanter. Le fémur , du côté opposé , est le seul des os longs dont le corps ait été sensiblement vicié. Une des faces postérieures est creusée assez profondément ; ce qui venoit de la situation du sujet , cette partie étant continuellement comprimée.

Outre ces observations anatomiques , j'en ai fait quelques autres dont voici le résultat.

1°. Les os de *Pouble* étoient beaucoup plus légers que les autres os. Ceux-ci sont spécifiquement plus pesants que l'eau , & tombent au fond de ce liquide : ceux de *Pouble* surnageoient , & il falloit un poids assez fort pour les enfoncer. Ceci explique un phénomène que nous avons observé sur le vivant. *Pouble* , mis dans le bain , surnageoit & il falloit deux personnes pour l'y tenir enfoncé ; cependant on m'a assuré que précédemment on avoit fait la même expérience , & qu'au bout de quelques jours le corps enfonçoit de lui-même dans le bain. En effet , ses os étoient très-poreux , & exposés à l'eau ils se sont im-

bibés facilement, & ont alors gagné le fond.

Cette expérience ne nous a point paru avoir rien d'étonnant, quand nous avons comparé le poids des os de *Pouble* avec celui des autres os. Un fémur sec, de la même longueur que celui de *Pouble*, pesoit treize onces ; le fémur de *Pouble*, encore frais, ne pesoit que quatre onces & demie : il n'avoit donc que le tiers environ de la pesanteur ordinaire.

Mais quel étoit le produit dominant dans les os de *Pouble* ? c'est ce que nous aurions désiré découvrir par la chymie. Nous avons pris huit onces des os de *Pouble*, & huit onces d'os étrangers ; nous avons pilé les uns & les autres, & nous les avons exposés séparément à l'action du feu, dans une cornue de grès : les os ordinaires nous ont donné deux onces vingt grains de phlegme, d'alkali volatil fluide, un gros, douze grains d'alkali volatil concret, cinq onces cinquante - quatre grains de charbon. Il y a eu six gros, soixante grains de perte.

Dans l'opération faite sur les os de *Pouble*, le vaisseau s'est fêlé, & il s'est répandu à l'instant, dans toute la maison, un esprit volatil très - pénétrant. Nous avons retiré deux onces & demie, cinquante grains d'huile, vingt-quatre grains d'alkali volatil concret, & trois onces, trois gros, soixante grains de charbon. Il y a eu

266 MALADIE PEU CONNUE,
deux onces de perte, moins 62 grains.

Quelque peu fidèle qu'ait été ce dernier produit, il en résulte que la portion huileuse a été encore plus abondante que dans le produit des autres os, de près de 5 gros, c'est-à-dire, de plus d'un cinquième, & que le charbon au contraire a été moindre de près d'une once & demie; ce qui fait plus d'un cinquième. Il paroît que l'excédent de la perte & la fêlure des vaisseaux est venu de la grande quantité d'esprit volatil, contenue dans les os de *Pouble*: elle a été encore plus sensible dans la calcination du charbon. Dans cette opération il y a eu dans le charbon des os ordinaires un gros 60 grains de perte, & dans le charbon de ceux de *Pouble* 5 gros 60 grains; ce qui fait encore le rapport de près d'un cinquième.

Nous desirions pousser nos recherches plus loin, & comparer le produit phosphorique des uns & des autres; mais le peu d'habitude dans ces opérations délicates ne nous a permis de retirer que la matière salée phosphorique de *Scheele*, plus luisante dans les os ordinaires, & plus grise dans les os de *Pouble*.

Nous avons encore éprouvé ces os par les menstrues, en dissolvant pendant quinze heures, dans un acide nitreux affoibli, 2 gros d'os ordinaires, & 2 gros d'os de *Pouble*; les premiers ont déposé 28 grains de

cartilage, & les seconds ont laissé surnager 13 grains d'huile verdâtre grumelée, sans aucun dépôt cartilagineux.

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 18 juillet & 1^{er} août 1782. **

LE catarrhe épidémique dont nous avons parlé, s'est soutenu dans toute sa force jusqu'à vers le milieu de juillet. Son développement a prouvé la justesse de l'idée qu'on s'en étoit formée. On peut dire que cette maladie est fort générale, douce & modifiée suivant les différents tempéraments, & suivant les circonstances particulières qui peuvent ou l'aggraver, ou faire complication avec elle. On y remarque toujours les symptômes détaillés dans le dernier extrait des *prima mensis*.

M. Doublét a observé (& la plupart des docteurs présents ont confirmé son sentiment) que la maladie régnante paroît former trois classes : les malades de la première classe sont affectés légèrement

* Par m. LEROUX DES TILLET.

avec une fièvre éphémère, ou même sans fièvre; l'infusion de bourache, & un ou deux purgatifs complètent leur guérison; ceux de la seconde, sont attaqués en même temps de fièvre aiguë très-vive, de point de côté & de crachement de sang. Tous ces malades n'exigent point la saignée indistinctement; on s'en est abstenu quand le pouls, quoique plein, étoit mou, & qu'il y avoit des sueurs: mais plusieurs malades ont eu besoin d'être saignés, & même à différentes fois. Chez les malades de la troisième classe, il y avoit beaucoup de saburre: les boissons émétisées en ont été le principal remède.

En général cette maladie, quand elle est simple, se guérit naturellement, ou avec peu de remèdes, & on n'a besoin d'user d'un traitement actif que quand il se rencontre des complications étrangères qu'il faut combattre alors suivant les indications.

Plusieurs docteurs ont observé une espèce d'intermittence très-marquée dans ce catarrhe; de sorte que les malades avoient une nuit tranquille, & une autre

très-agitée : quelques autres docteurs, & particulièrement *m. des Effartz*, ont remarqué que vers le milieu de juillet l'humeur catarrhale commençoit à se porter sur les entrailles, & produisoit des affections dysentériques.

Le pronostic de cette maladie n'a paru fâcheux que chez les personnes déjà affectées de la poitrine, chez les vieillards caducs, chez ceux en qui il s'est joint quelque complication dangereuse. Ceux qui ont eu le dévoiement ont été moins malades; on a même quelquefois vu la diarrhée survenir après tous les symptômes précurseurs du catarrhe; & empêcher ce dernier d'avoir lieu.

M. Doublet a observé que dans l'hospice de Vaugirard, où il y a plus de quarante enfants, tous au-dessous de deux ans, aucun de ces enfants n'a souffert de la maladie régnante, quoique tout le village en fût infecté.

Depuis le milieu du mois de juillet jusqu'au premier août, le nombre des malades est diminué; mais quelques-uns de ceux qui en ont été affectés l'ont été plus sé-

rieusement. M. *Dumangin*, médecin de l'hôpital de la Charité, a vu les crachements de sang devenir plus opiniâtres, quelquefois le dévoiement avoir lieu sans soulager le malade; la langue se sécher, se noircir, les crachats se supprimer, la fièvre être considérable, & durer quinze ou dix-sept jours. Plusieurs docteurs ont appuyé ces observations; ils ont reconnu des signes de putridité qui se joignoient à la maladie; quelques-uns ont parlé de divers autres accidents qui s'y sont mêlés.

M. *Sollier* a remarqué chez un assez grand nombre de malades des éruptions, légères & furfuracées chez les enfants, & assez semblables à la petite-vérole chez les adultes. La maladie qu'il a observée à la prison de la Tournelle; & que nous avons annoncée le mois précédent, a été apportée par la chaîne d'Amiens. Sur 63 malades il en est mort 16, en comptant le concierge, mais il est à remarquer que de ces 16 malades 2 sont morts en arrivant; 2 à Bicêtre; 2 étoient caducs; 2 autres avoient un dévoiement colliquatif.

M. *des Essarts* a vu un homme âgé

de soixante - cinq ans environ , grand , maigre , mélancolique , qui , dans un accès de colere , ressentit un pincement à la plante du pied , comme s'il étoit causé par l'action d'une tenaille. La douleur est montée tout le long du côté gauche jusqu'au cœur ; le malade est tombé sans connoissance , son visage étoit violet , la salive sortoit de sa bouche qui étoit tournée , l'œil étoit à moitié ouvert. Cet homme est resté paralytique de la moitié du corps. Par un traitement approprié , la paralysie s'est dissipée , mais le malade a conservé un sentiment vif du côté de l'hypochondre gauche , & au moindre mouvement violent , il tombe par terre.

M. *Saillant* a communiqué l'observation d'un malade enlevé par une fièvre miliary semblable à la maladie du Languedoc. L'éruption avoit commencé le 5.

M. *Desbois* a fait part de ce qu'avoit présenté l'ouverture du cadavre d'un homme mort à la suite d'une expectoration purulente. Depuis deux mois & demi cet homme , sans fièvre & sans dévoiement , remplissoit de pus deux ou

trois jattes. M. *Desbois* soupçonna que le poulmon n'étoit pas affecté : effectivement de *Haen* & plusieurs autres praticiens ont vu des cas semblables. A l'ouverture du cadavre , dit m. *Desbois* , on ne remarqua aucun délabrement dans le poulmon , si ce n'est une légère œdématie , les autres viscères étoient sains. Il y a donc des expectorations purulentes sans foyer de suppuration. A ce sujet m. *des Effartz* a demandé si l'on avoit examiné le larynx , & conjecturant que le siége du mal auroit pu être dans ce lieu , il a rapporté une observation qu'il avoit faite avec mm. *Ger-vaise* & *Géoffroy* , d'un fait analogue chez une demoiselle qui avoit eu une expectoration purulente à la suite d'éruptions rongéantes. M. *Thierry* , médecin consultant du Roi , dit qu'il soupçonnoit un virus qui auroit produit une phthisie gutturale vénérienne. M. *Doublé* a rapporté qu'à l'hospice de Vaugirard pour les enfans vénériens , il avoit vu plusieurs fois la trachée - artère former un foyer purulent considérable.

M. *Millin* a parlé d'une femme qui ayant ses regles , fut à des lieux d'aisance

fance qui étoient placés au rez-de-chauffée. Pendant qu'elle y étoit on versa de l'eau dans le tuyau, il s'éleva une vapeur qui causa sur-le-champ à la femme une douleur dans le vagin, comme celle que produiroit un fer chaud. La malade éprouva des douleurs énormes, & même des convulsions, sa matrice se phlogosa extrêmement, & elle périt à la suite de cet accident.

M. *Morifot Deslandes* a raconté qu'un jeune homme ayant* approché une chandelle allumée du conduit d'une fosse d'aisance, en vit sortir une vapeur enflammée dont il fut brûlé en plusieurs parties du corps : ce qui fournit une nouvelle preuve que le gas développé & contenu dans ces sortes de fosses, est très-inflammable. M. *Dumangin*, qui donne des soins à l'hôpital de la Charité au malade qui fait le sujet de cette observation, a promis de donner le détail de ses brûlures & de son traitement.

* introduit un papier allumé

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	12, 5	16, 3	11, 2	28 0, 10	28 0, 7	28 0, 4
2	8, 7	14, 0	9, 6	27 11, 9	28 10, 8	28 10, 8
3	6, 6	15, 7	12, 0	28 0, 0	28 0, 11	28 0, 8
4	9, 8	14, 9	10, 6	27 11, 9	27 11, 7	27 11, 7
5	8, 6	17, 0	14, 1	27 11, 11	27 11, 8	27 11, 3
6	12, 6	14, 7	12, 6	27 10, 5	27 10, 1	27 10, 0
7	12, 1	21, 7	12, 6	27 9, 8	27 9, 4	27 9, 10
8	12, 0	14, 6	11, 2	27 10, 4	27 11, 2	27 11, 9
9	9, 4	16, 3	12, 8	27 11, 7	27 11, 7	27 11, 3
10	11, 1	14, 7	12, 0	27 11, 3	27 11, 11	28 0, 5
11	10, 4	18, 7	14, 1	28 0, 2	27 11, 1	27 10, 6
12	12, 6	10, 0	14, 4	27 10, 2	27 10, 11	27 11, 7
13	10, 3	19, 3	16, 2	28 0, 1	28 0, 4	28 0, 0
14	13, 3	23, 5	15, 3	27 11, 9	28 0, 0	28 0, 8
15	10, 9	24, 5	19, 1	28 1, 0	28 0, 3	27 11, 2
16	16, 8	26, 2	19, 4	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 1
17	12, 6	17, 3	13, 0	27 10, 8	28 0, 3	28 1, 6
18	9, 8	19, 2	14, 0	28 2, 1	28 3, 1	28 3, 4
19	10, 0	19, 8	14, 6	28 3, 6	28 3, 2	28 2, 9
20	10, 6	20, 2	15, 5	28 2, 8	28 2, 4	28 2, 3
21	11, 5	16, 4	17, 8	28 2, 1	28 1, 2	28 0, 3
22	13, 6	24, 5	19, 9	27 11, 3	27 10, 10	27 11, 9
23	15, 6	22, 8	18, 5	28 0, 3	28 0, 8	28 0, 4
24	14, 0	19, 0	14, 5	28 0, 1	28 1, 0	28 1, 4
25	13, 1	12, 7	17, 3	28 1, 2	28 1, 2	27 10, 11
26	14, 0	20, 4	18, 3	27 11, 1	27 11, 9	27 11, 8
27	15, 5	19, 6	13, 5	27 11, 7	27 11, 2	28 0, 2
28	12, 3	16, 2	13, 6	28 0, 0	28 0, 2	27 9, 10
29	9, 7	15, 8	11, 0	27 9, 1	27 10, 4	27 11, 6
30	8, 0	14, 9	12, 3	27 11, 6	27 11, 9	27 11, 9
31	10, 8	14, 9	12, 7	27 11, 5	27 11, 5	27 11, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL:

<i>1. du soir.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	O. couv. frais.	O. couv. frais.	S-O. n. chaud.
2	S-O. couv. frais.	S-O. couv. frais.	O. n. frais, pet. pl.
3	N-O. nua. froid.	O. couv. tempéré.	N-O. n. tempéré.
4	E. nua. tempéré.	N-O. c. tempéré.	N. c. temp. bruin.
5	N-O. couv. frais.	S-O. c. tempéré.	S-O. c. tempéré, vap. grain de pl.
6	S-E. c. tempér. pl.	S. c. tempéré, pl.	S-E. c. tempéré.
7	S. c. tempé. bruin.	N. ch. c. pl. la m.	N. nuag. chaud.
8	N. c. tempé. brui.	N. c. temp. pet. pl.	N. nuag. chaud.
9	N. couvert, frais.	O. couv. tempéré.	S-O. c. temp. pl.
10	N-O. couv. frais.	N-O. c. frais, vent.	N-O. couv. frais.
11	N-O. nua. frais.	S O. c. tempéré.	S-O. nua. chaud.
12	S-O. c. tempér. pl.	S-O. c. tempéré.	S-O. nua. chaud.
13	S-O. nu. tempéré.	O. nuag. chaud.	S. ferein, chaud.
14	N-O. c. tempéré.	S-O. nuag. chaud.	N-E ferein, ch.
15	N-E. ferein, ch.	E. nu. très-chaud.	E. nu. tr. chaud.
16	E. ferein, chaud.	N-O. n. tr. chau.	N-O. c. tr. ch. ton.
17	O. c. ch. tempér. <i>ton. pend. la n.</i>	S-O. nuag. chaud, vent.	N. beau, chaud.
18	N. nu. t. pet. br.	N. nuag. chaud.	N-E. nua. chaud.
19	N. nua. tempéré.	N. nuag. chaud.	N-E. ferein, ch.
20	N-E. ferein, ch.	E. ferein, très-ch.	N-E. ferein, tr. ch.
21	N-E. ferein, ch.	E. ferein, très-ch.	E. ferein, tr. ch.
22	N-E. ferein, ch.	S. ferein, très-ch.	S O. n. tr. ch. v.
23	S O. nua. chaud.	E. nu. tr. chaud.	N-E. couv. pluie, tonnerre, chaud.
24	S O. ferein, ch.	S-O. couv. chaud.	S-E. gr. de pl. t. c.
25	N-E. n. tempéré.	E. nuag. chaud.	N. c. ch. vent, écl.
26	N-O. temp. brou.	N-O. nu. chaud	N-O. couv. ch.
27	S. c. pl. tempéré.	S. c. chaud, vent.	N. nuag. chaud.
28	O. couv. tempéré	O. couv. tempéré.	O. c. temp. pet. pl.
29	O. c. fr. pl. <i>p. l. n.</i>	N. couvert, frais.	N. ferein, frais.
30	N. couvert, frais.	N. couvert, frais.	S-O. couv. frais.
31	N-O. c. fr. br. pl.	N O. c. tempéré.	N-O. e. tempéré.

R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur 26, 4^{deg.} le 21
 Moindre degré de chaleur 8, 0 le 30

Chaleur moyenne 14, 9^{deg.}

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*
 cure 28, 3, 6 le 19

Moindre élévat. du Mercure 27, 9, 1 le 29

Elévation moyenne 28 p. 0, 1

Nombre de jours de Beau 5

de Couvert 16

de Nuages 10

de Vent 2

de Tonnerre 4

de Brouillard. 4

de Pluie 6

de Neige 0

Quantité de Pluie 24, $\frac{5}{12}$ lignes.

D'Evaporation 5, 5 $\frac{3}{12}$

Différence 29 l. $\frac{1}{12}$

Le vent a soufflé du N. 19 fois.

N.-E. 10

N.-O. 17

S. 6

S.-E. 3

S.-O. 17

E. 6

O. 11

TEMPÉRATURE : Seche & chaude.

MALADIES : Suette qui a dégénéré quelque-
 fois en pleurésie. Personne n'en est mort.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, le 1^{er} août 1782.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de juillet 1782 , par
m. BOUCHER , médecin.*

IL y a eu , pendant le cours de ce mois , des variations dans le thermometre & dans les vents. La liqueur du thermometre , qui , les dix premiers jours du mois , ne s'est guere élevée au-dessus du terme de quinze degrés , s'est portée le 14 à celui de $20\frac{1}{2}$ degrés , & le 16 à $21\frac{1}{2}$. De-là jusqu'au 21 du mois , elle ne s'est pas élevée au-dessus de 15 degrés : mais le 22 , le 23 , le 24 & le 27 , elle s'est portée de nouveau au terme de $20\frac{1}{2}$ deg.

Il n'est guere tombé de pluie que dans les derniers jours du mois.

Il y a eu peu de variations dans le barometre , le mercure , à quatre jours près , ayant toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de $21\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de 12 deg.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de $4\frac{1}{2}$ lig.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	10 fois du sud
8 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	7 fois de l'ouest.
2 fois de l'est.	1 fois du nord
5 fois du sud.	vers l'ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
--------------------	--------------------

2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juillet 1782.

LA fièvre catarrheuse a été encore ce mois la maladie dominante, & presque la seule aiguë. Cependant nombre de personnes dans le peuple ont été attaquées de la fièvre putride-maligne, dont plusieurs ont été les victimes, faute d'avoir été secourus à temps & convenablement. Tous les malades, ou presque tous, ont été délirans ou dans un état comateux, dans le progrès de la maladie qui, dans quelques-uns, s'est terminée par des parotides, dont la suppuration amenée par les moyens propres, a été leur salut : on s'est bien trouvé de l'application de la pierre à cautère, lorsqu'elle étoit trop tardive. Les vésicatoires ont été généralement d'un usage salutaire, quand on y a eu recours à bonne heure. Dans le suprême degré de la maladie, les sujets se trouvant dans un état d'affaiblissement, avec un pouls misérable, on s'est bien trouvé de l'élixir fébrifuge d'*Huxham*, étendu dans un mélange de vin & d'eau.

Les rhumes & les squinancies catarrheuses ont encore été très-communes, de même que les fièvres intermittentes, sur-tout les tierces & les doubles-tierces.

Nous avons vu encore des érysipeles & des pleuro-péritéumoniques. Quelques enfans ont eu la fièvre rouge bénigne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Fasciculus animadversionum physiologici atque mineralogico-chemici argumenti ; ou *Fascicule de remarques physiologiques & mineralogico-chymiques*. Par m. CHARLES-HENRI KOESTLIN, docteur en médecine, de l'académie de Florence, & de la société Teutonique de Jena. A Stutgard, chez Mezler ; à Strasbourg, chez Amand König, libraire, 1780, in-4°. de 44 pages.

Trois dissertations forment ce petit recueil. La première a pour objet les remarques du père della Torre, sur la figure des molécules du sang. Ce savant physicien soutenoit avoir vu que les globules rouges du sang étoient de véritables anneaux auxquels il avoit distingué un trou par le moyen d'excellents microscopes. Le docteur Kœstlin a réitéré ses expériences, mais il en tire une toute autre conclusion.

La seconde dissertation présente un examen de la matière volcanique qui enveloppe Herculaneum & Pompéïa ; une description exacte de ses laves, & des corollaires fort curieux enrichissent ces opuscules.

Dans la troisième dissertation m. Kœstlin parle de l'origine de la pierre ponce. Il est bien éloigné d'admettre à ce sujet le sentiment de Pott & de Cartheuser. Il soupçonne au contraire que ce fossile est formé par la *pumex vitreus* du chevalier de Linné : les expériences qu'il a faites à ce sujet constatent ses conjectures ; des remarques sur

le verre volcanique & les laves terminent ce mémoire qui réunit les connoissances physiques à celles d'histoire naturelle.

Tractatus medicus de pneumonide ejusque speciebus ; ou Traité de la pulmonie & de ses especes. Par THÉODORE-GUILLAUME SCHROEDER. A Gottingue, chez la veuve Vandenhoeck ; à Strasbourg, chez König, 1779, in-4°. de 74 pages.

Cette dissertation est le préliminaire d'un mémoire inaugural qui sera infiniment plus étendu, puisqu'il traitera à fond de toutes les especes de phthisie. M. *Schroeder* admet trois ordres de phthisie ; le premier comprend celles occasionnées par un ulcère interne dans les viscères de la poitrine ou du bas-ventre ; le second ordre est composé de celles dont l'obstruction est la cause générale ; le troisième renferme les phthisies qui viennent d'atonie ou d'exténuation. Ce jeune médecin s'occupe spécialement ici de la pulmonie : il la décrit, & présente les définitions & les symptômes avec beaucoup de soin, ainsi que les causes tant prochaines qu'éloignées.

Disquisitio medico forensis, quæ casus & annotationes ad vitam fœtus neogoni dijudicandam facientes, &c. C'est-à-dire, Dissertation de médecine légale, contenant diverses observations propres à juger de la vie des enfants nouvellement nés. Par m. CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC JÆGER, professeur de médecine.

cine-pratique à Tubinge. A Ulm, chez Stettin, 1780, in-4°. de 57 pages; & se trouve à Strasbourg, chez Amand König, libraire.

Le professeur Jæger, appelé différentes fois en justice pour examiner des enfans morts & donner ensuite son rapport, offre ici le résultat de ses recherches & de ses profondes méditations. L'embarras où il s'est maintes fois trouvé, lui fait augurer que son travail sera fort utile aux jeunes médecins & chirurgiens consultés par les juges. L'accueil favorable qu'il vient de recevoir en Allemagne justifie pleinement son opinion.

Pharmacopœa pauperum in usum instituti clinici Hamburgensis edita, à societate medica. C'est-à-dire : Pharmacopée des pauvres, à l'usage de l'institut de clinique de Hambourg, mise au jour par une société de médecins. A Hambourg, chez la veuve Hérold; & se trouve à, Strasbourg, chez König, 1781, in-8°. de 75 pages.

Une entreprise bien digne de nos éloges, est sans contredit celle que les médecins de Hambourg ont instituée depuis quelques années. Frappés de la multitude de malades pauvres qui ne pouvoient entrer dans les hôpitaux de cette grande ville, ils ont engagé plusieurs très-riches citoyens à contribuer, chacun selon sa volonté, d'une somme d'argent pour subvenir aux besoins de ces indigents. A cet effet, cette société de médecine a établi deux trésoriers, sept médecins consultants, & cinq chirurgiens pour porter avec exactitude & sans le

moindre intérêt, tous les secours nécessaires aux pauvres : cinq apothicaires désintéressés fournissent les remèdes au prix le plus juste. Par ces excellents moyens les malades reçoivent leurs guérisons, sans être exposés aux miasmes infects & putrides des hôpitaux, & ceux que divers préjugés empêchoient d'y aller, ne périssent plus maintenant de misère. Cette pharmacopée renferme les médicaments mis en usage par cette société.

Traité des maladies des enfants, par m. NICOLAS ROSEN DE ROSENSTEIN, chevalier de l'étoile polaire, & premier médecin du roi de Suede; traduit du suédois en allemand, & orné de remarques, par JEAN-ANDRÉ MURRAY, chevalier de l'ordre de Vasa, professeur ordinaire de médecine, intendant du jardin royal de botanique, des académies royales de Gottingue, de Stockholm, d'Upsal, de Gothenbourg, de Lundé, des sociétés économiques de Berne, & de Zell, & de médecine de Copenhague. Quatrième édition, corrigée & augmentée. A Gottingue, chez Dieterich, 1781, in-8°. de 754 pages.

Plusieurs éditions suédoises, une version hollandoise faite par le professeur *Sandifort*, quatre différentes traductions allemandes; une françoise, par m. *Lefebvre de Villebrune*; une angloise, par le docteur *Sparman*; & enfin une italienne, par m. *Palletta*, sont des titres incontestables sur l'utilité de ce traité. Notre journal de médecine, juillet 1778, pag. 3, l'a suffisamment fait con-

noître. Nous dirons seulement que m. *Murray* a fait encore des additions essentielles & considérables à cette nouvelle édition : les principales sont sur l'inoculation de la variole , & sur la hernie ventreuse.

GEORGII PROCHASKA medicinx, doctoris , &c. Adnotationum academiarum, &c. C'est-à-dire, *Annotations académiques, par m. PROCHASKA, docteur en médecine, professeur d'anatomie & des maladies des yeux dans l'université impériale & royale de Prague. Fascicule première & seconde. A Prague, chez Gerle, 1780 — 1781, in-8°. avec des planches en taille-douce.*

Le premier faisceau de ces annotations contient un mémoire sur le décroissement des dents, & la description bien détaillée d'un monstre humain à deux têtes, deux cols, deux intestins *duodenum*, double estomac, double vésicule du fiel, & deux conduits cholédoques. Le second faisceau présente cinq sections ; la première renferme l'histoire d'un calcul hépatique rendu par les selles ; la seconde rapporte deux observations de squirrhe utérin & des glandes iliaques, il survint à la matrice une hémorrhagie mortelle ; la troisième section fait mention d'une tumeur extraordinaire du bas-ventre, qui se termina fort heureusement ; la quatrième est employée à la description de quatre monstres humains ; la cinquième & dernière section est une savante dissertation sur le système de la génération, & les causes de l'origine des monstres. M. le professeur *Prochaska* montre par tout beaucoup de sagacité & de discernement : il faut espérer qu'il continuera cette curieuse collection.

JOSEPHI-JACOBI PLENCK, &c. *Elementa artis obstetricæ. C'est-à-dire, Élément de l'art des accouchements ; par m. PLENCK, docteur & professeur en chirurgie, anatomie & de l'art des accouchements, dans l'université royale de Bude. A Vienne, chez Graffer, 1781, in-8°. de 216 pages avec figures.*

Ce volume présente des leçons claires, précises, sous la forme aphoristique, sur les différentes branches de l'art des accouchements : on y trouve un article très-curieux sur la symphyse. M. le professeur *Plenck* parle spécialement des instruments nécessaires à cette opération.

Ordinis medici in academia reg. Göttingensi decani JER. ANDR. MURRAY, doct. medic. professoris ord. & horti reg. Botanici præfæcti observationum, & animadversionum super variolarum incisione. *Observations sur l'inoculation de la variole ; par m. JEAN-ANDRÉ MURRAY, docteur & professeur en médecine, directeur du jardin royal & de botanique. A Göttingue, chez Dieterich, 1779, in-4°. trois sections.*

Une épidémie assez meurtrière de la petite-vérole, exerçoit ses ravages à Göttingue en 1777 : le savant m. *Murray* pratiqua l'inoculation, & en obtint les plus grands succès. Ces opuscules sont écrits dans la vue d'éclaircir quelques points difficiles, & pour réveiller l'émulation des inocula-

teurs. Quoique partisan de cette méthode, l'auteur ne s'aveugle pas au point d'en méconnaître les imperfections ; tout au contraire, il les a appréciées avec soin, & les expose d'après ses propres observations.

*Genera plantarum selecta in usum tiro-
num botanophilorum, &c. C'est-à-dire,
Choix des genres de plantes, arrangé
selon une méthode tabulaire, à l'usage
de ceux qui commencent à s'appliquer
à la botanique. Par m. CHRÉTIEN-
FRÉDÉRIC SCHRADER, inspecteur
de la maison royale d'éducation. A
Halle, de l'imprimerie de la maison des
orphelins, 1780, in-8°. de 54 pages.*

Cet opuscule est un rudiment utile à ceux qui veulent avoir une connoissance des végétaux. Une fois que l'élève en botanique comprendra parfaitement les genres, il passera de-là facilement aux espèces. M. Schrader a adopté, en grande partie, les genres du chevalier de Linné, en faisant abstraction de ceux qui sont fort rares, qu'un commençant n'a presque jamais occasion de voir : en conséquence on ne trouve dans ce *choix* que ceux d'Europe, qui se rencontrent à la campagne ou dans les jardins botaniques. Il y a de courtes observations faites par l'auteur, qui contribuent à enrichir cet écrit élémentaire.

AVIS des éditeurs de la suite des œuvres de m. CHARLES BONNET, qui se trouvent actuellement à Paris, chez Hardouin, libraire, rue des Prêtres St. Germain, vis-à-vis l'église.

Cette seconde livraison est de six volumes in-8°. & de quatre in-4°, l'abondance des matières ayant obligé à partager les tomes IV & V in-4°. chacun en deux volumes assez gros pour être reliés séparément, puisqu'ils ont tous au-delà de 400 pages d'impression. Cependant, quoique cette nouvelle partition ait encore entraîné de nouveaux frais de gravures, nous ne comptons, à messieurs les Souscripteurs ces quatre volumes que pour trois.

Cette livraison, qui complète la partie d'histoire naturelle, renferme la *contemplation de la nature*, enrichie de notes qui se sont beaucoup plus multipliées que l'auteur ne l'avoit prévu en commençant son travail, de manière qu'elles forment un volume plus considérable que le texte même.

A la suite de la *contemplation* se trouvent les *mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle*, qui avoient paru dans le journal de physique, & auxquels l'auteur en a joint de nouveaux. Ces mémoires sont accompagnés de huit planches dessinées d'après la nature, & gravées sous les yeux de m. BONNET. On distribuera aussi avec le septième volume in-8°. le profil de l'auteur, dessiné

& gravé par les mêmes artistes qui ont fait celui de l'in-4°. Enfin, l'on y trouve ses lettres à divers naturalistes, tels que mm. les abbés *Spallanzani* & *Corti*, m. *Duhamel du Monceau*, &c. &c. Collection précieuse, & qui n'avoit point encore été publiée. On voit par-là que plus de la moitié des écrits qui composent cette livraison sont entièrement nouveaux.

Le temps qu'a exigé leur composition, & surtout celle des nombreuses notes sur la *contemplation*, est la principale cause des retards dont messieurs les Souscripteurs se sont plaints tant de fois. Nous aimons à penser avec m. BONNET, qu'ils les pardonneront d'autant plus volontiers, qu'ils sont en partie involontaires, & que les motifs qui ont animé l'auteur sont plus louables.

Comme les trois derniers volumes de philosophie spéculative qui doivent compléter cette collection, n'exigeront pas, à beaucoup près, autant d'additions que ceux d'histoire naturelle, nous espérons de pouvoir les livrer tous dans l'espace d'un an.

Le public verra par lui-même qu'on n'a rien négligé pour la partie typographique, & la reconnaissance nous fait un devoir d'ajouter, que la générosité avec laquelle l'auteur en a agi dans cette entreprise qu'il dirige lui-même, nous donne la facilité de céder cette édition originale & ornée des plus belles gravures, à un prix aussi bas que les contrefaçons qu'on pourroit annoncer chez l'étranger, & que l'auteur désavoue par avance.

T A B L E

DU MOIS DE SEPTEMBRE 1782.

QUATRIEME EXTRAIT de l'histoire & mémoires de la société royale de médecine.	page 193
Extrait des registres de la société royale de médecine.	234
Suite & fin des mémoires & observations sur une maladie peu connue, &c. ; par m. SAILLANT, médecin.	255
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 18 juillet & premier août 1782.	267
Observations météor. faites à Montmorenci.	274
Observations météor. faites à Lille.	277
Maladies qui ont régné à Lille.	278

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Livres nouveaux.	279
Avis des éditeurs de la suite des œuvres de m. CHARLES BONNET, &c.	286

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1782. A Paris, ce 24 août 1782.

POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1782.

EXTRAIT.

*TRAITÉ des scrophules, vulgairement
appelées écrouelles, ou humeurs froids.
Troisième partie, contenant l'exa-
men analytique des nouveaux procédés
qui composent le remède anti-scrophu-
leux, suivie de deux dissertations mé-
dico-chymiques, dont la première con-
tient le procédé pour dissoudre le plomb
dans le corps vivant, par le moyen du
mercure coulant & animé; la seconde
expose les dangers presque inévitables des
étamages, ainsi que les remèdes effica-*

Tome LVIII.

T

cès pour guérir les maladies qui en résultent, & toutes celles qui procèdent des autres substances métalliques. Par m. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & chevalier de l'ordre du Roi. Tome second. A Paris, chez Gauguery, libraire, rue S. Benoît, vis-à-vis l'abbaye Saint-Germain-des-Prés. 1782. In-12 de 308 pages.

CE volume devoit paroître avec le premier, imprimé en 1780, & dans lequel l'auteur annonçoit des spécifiques. Nous nous étions persuadé qu'il ne convenoit que de donner le titre de cet ouvrage avec une courte notice (1) ; mais actuellement que m. *Lalouette* a tenu sa promesse, nous avons à louer son désintéressement. Nous ne pouvons mieux faire connoître la pureté de ses intentions, que par ses expressions mêmes.

« Je commençois, dit-il, à rassembler les matériaux de mon travail, lorsque je tombai dangereusement malade ; mais en échappant à la mort, je perdis totalement la vue. Ce funeste accident ne me découragea pas, & , malgré les obstacles qu'il mettoit à mon projet, je parvins néan-

(1) Cahier de mai, pag. 476, 1781.

moins à réunir & à mettre en ordre les observations qui ont fourni le fonds de mes deux premières parties. La troisième restoit imparfaite, j'avois résolu de la faire suivre de deux dissertations médico-chymiques, dont l'une contient le procédé pour dissoudre le plomb, dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; l'autre traite des dangers presque inévitables des étamages, & des remèdes les plus efficaces pour guérir non-seulement les maladies qui en résultent, mais encore celles qui procedent des autres matieres métalliques ».

« J'avoue que dans l'espérance où j'étois de mettre incessamment la dernière main à cet ouvrage, je me rendis peut-être trop facilement aux sollicitations qu'on me faisoit de publier les deux premières parties qui alors étoient prêtes. Aussi-tôt qu'elles parurent, les auteurs de quelques feuilles périodiques voulurent insinuer que j'avois eu dessein de faire, pour mon propre avantage, un secret de mon remède ».

« Après avoir gratuitement donné, pendant plus de quarante ans, ce remède à plusieurs milliers de malades, bien loin d'être soupçonné, je me croyois à l'abri d'un pareil reproche. On a cru trop légèrement qu'à la fin de ma carrière je voulois flétrir l'honneur très-précieux pour

moi d'appartenir à un corps célèbre, qui, dans tous les temps, s'est fait gloire d'être utile à la patrie, & de lui prodiguer, sans réserve, toutes les découvertes qu'il a obtenues par ses travaux. A Dieu ne plaise que je veuille m'écarter de ces principes ! C'est donc pour marcher sur les traces de mes confreres, que je publie cet ouvrage, & m'acquitte de ma promesse. Ce que je fais aujourd'hui n'est que mon devoir, &c. ». — Tel est en effet le devoir que s'impose tout médecin jaloux de l'estime la plus durable & la plus flatteuse, de celle des hommes libres de préjugés. L'honneur & la noblesse de la médecine dictent ce devoir pour la sûreté, pour la conservation des hommes ; & si la discipline de la faculté de Paris, qui écarte & proscrit tous les secrets, paroît trop rigoureuse, c'est que peu de personnes s'avisent de se représenter les inconvénients & les dangers qui résulteroient en foule d'une conduite opposée. Les arcanes égaleroient bientôt le nombre des caracteres imaginés par les Chinois pour exprimer les significations de leurs syllabes, de leurs mots, de leurs phrases & de leurs idées. Aussi, en Chine, l'art de lire consume-t-il presque toute la vie des savants ; la même chose arriveroit aux médecins de Paris, s'il leur falloit s'occuper de secrets : la

mémoire la plus heureuse ne fuffiroit point à retenir les dénominations & les épithètes des remedes merveilleux qui se multiplieroient à l'infini, dès que chacun auroit la liberté d'avoir le sien, & même d'en avoir autant qu'il le jugeroit convenable à sa fortune. À qui alors appartiendrait-il de choisir ? Les médecins garderoient le silence : leurs avis seroient aussi ridicules & oiseux que ceux des médecins de *Moliere*. Il seroit en effet hors de propos de raisonner d'après les notions de l'anatomie, de la chymie & de l'économie animale ; & quand il faudroit écouter les récits les plus fabuleux , & céder à l'autorité des certificats & des pancartes, à quoi serviroit-il d'examiner le tempérament du malade, d'évaluer les suites de ses habitudes & de ses passions, l'influence du climat & de la constitution régnante , &c. ? Ce n'est plus qu'au hazard que vous confiez votre malade, & semblables aux aveugles qui chercheroient la couleur qu'ils auroient à deviner, il ne vous reste qu'à choisir entre des choses également inconnues. Quoi ! vous êtes irrésolus, cette perplexité vous inquiète, il faut vous tirer d'embarras, il faut vous prédire ce qui doit arriver, & lequel des secrets proposés obtiendra la préférence : certaine-

ment c'est le secret de celui qui saura le mieux mentir.

Nous vous interpellons maintenant, promoteurs & partisans de secrets ; y en a-t-il parmi vous d'assez déraisonnables en tout point, pour disconvenir que la bonne méthode de traiter une maladie ne doive être fondée sur l'observation ? Mais si les médecins ne peuvent plus prendre connoissance des ingrédients & des diverses propriétés des remèdes, comment pourront-ils se rendre raison des phénomènes, comment pourront-ils prévoir l'événement, comment pourront-ils juger si l'issue funeste de la maladie doit être attribuée aux causes mêmes qui l'ont produite, ou seulement à l'effet des remèdes ? Il faudroit renoncer à faire & à recueillir des observations, elles ne pourroient plus devenir profitables à nos contemporains & à nos successeurs : il arriveroit donc, par la raison même que la médecine mystérieuse dispenseroit de l'instruction, de la science & des talents, qu'elle priveroit aussi les malades de conseils salutaires, & d'autant plus urgents & précieux, que la médecine à secret ne pourroit s'accréditer sans exposer les malades à des dangers imminents. En effet, si les remèdes secrets, lors même qu'ils sont innocents par

eux-mêmes, peuvent cependant devenir la cause d'un malheur irréparable, en ce que leur usage feroit différer celui des secours nécessaires & urgents, que ne doit-on pas craindre des remèdes secrets, dangereux par leur propre substance? Si les purgatifs violents, les somnifères, les caustiques, la ciguë, la jusquiame, l'aconit, le sublimé corrosif, &c. sont des remèdes à redouter même entre les mains d'un habile médecin, quel péril ne courent point les malades qui les prennent sur la bonne ou mauvaise foi d'un ignorant? Ajoutons enfin qu'il y a des poisons vantés comme des spécifiques, dont l'action est si perfide, qu'ils semblent ne guérir un genre de maladie que pour donner inmanquablement la mort. N'a-t-on pas vu des empiriques enlever la fièvre quarte avec un spécifique qui, cinq mois après, tuoit par l'inflammation & la gangrene. La race des charlatans n'en pullule pas moins, ni la futilité de leurs promesses, ni la platitude de leurs propos, ni l'extravagance de leurs moyens ne les empêcheront pas de trouver des dupes & des protecteurs. Les secrets se succèdent avec les sottises, & tant qu'il y aura des secrets, nous verrons de nouveaux malheurs & de nouvelles folies, la même chimère sera

adoptée dans des lieux où les motifs de la crédulité dérivent d'une source absolument différente, pourvu que les prestiges, l'argot, les instruments & les tours d'adresse soient analogues à la disposition des esprits. C'est ainsi qu'à Ratisbonne on a vu le curé *Gasner* opérer, par des gestes & quelques mots, des effets du même genre, mais qui parurent plus merveilleux (1) que ceux que *Mesmer* fit admirer à Vienne & à Paris. Arrêtons-nous : c'est se compromettre & manquer de politesse, que de faire présumer que les Parisiens puissent encore être superstitieux. Comment s'est-il donc fait que nous ayons pu croire en m. *Mesmer* comme les Soudables croyoient en m. *Gasner* ? Ne feroit-ce pas parce qu'il n'existe que peu de têtes qui ne penchent vers le merveilleux. Si cela n'étoit point, des jongleurs peu adroits parviendroient-ils à faire entrer dans beaucoup de cerveaux

(1) Ce curé chassoit les vapeurs, les vers, les vertiges, les vents, les diables & tous leurs maléfices. Sans toucher à ses patients il savoit les tourmenter par des convulsions étranges, & sa réputation a tellement augmenté, que pendant son séjour à Ratisbonne, en 1774, les malades y accoururent en si grande foule, qu'ils furent obligés de coucher dans les rues plusieurs nuits.

des idées phantastiques , & s'ils ne faisoient chaque individu par son coin de crédulité , abuseroient - ils si long-temps de la confiance des personnes les plus spirituelles ?

Cette esquisse suffit pour rendre raison des motifs de la discipline de la faculté de médecine de Paris ; mais ce n'est point la crainte de déplaire à sa compagnie , qui a porté m. *Lalouette* à communiquer sans réserve le résultat de ses recherches & ses observations. Les soins gratuits qu'il n'a cessé de donner aux pauvres , l'assiduité avec laquelle il s'est occupé des progrès de la science sont des garants sûrs de son desir de servir l'humanité. Nous nous empressons de nous conformer à ses vues en publiant sa méthode & ses remèdes.

S'il étoit important de déterminer le caractère des scrophules , & les différentes formes auxquelles elles sont sujettes , il n'étoit pas moins nécessaire de développer leurs causes sensibles , d'indiquer leurs variétés & les accidents qui résultent de leurs combinaisons. Il falloit encore montrer les ressources de la nature livrée à elle-même , & faire connoître en même temps les moyens que l'art possède pour obvier aux événements funestes qui n'arrivent que trop souvent

lorsque ces maux sont abandonnés à eux-mêmes. Il étoit donc utile aussi de présenter le pronostic relativement aux mauvais effets qui résultent des remèdes usités, & relativement aux bons effets que l'on obtient par les nouveaux procédés. C'est ce que notre auteur a fait dans la première partie ; dans la seconde il traite de la cure des scrophules, & il expose tous les cas dans lesquels il convient d'administrer son remède anti-scrophuleux ; il rapporte aussi les moyens auxiliaires propres à en accélérer les effets. Dans la troisième partie que nous annonçons, m. *Lalouette* n'a point négligé d'examiner les principaux remèdes dont on s'est servi jusqu'à présent ; il fait mention de leurs effets qu'il a observés pendant beaucoup d'années avec la plus scrupuleuse attention, & , après en avoir dit son sentiment , il donne ses nouveaux procédés. Il termine enfin son travail en indiquant les rapports que les scrophules ont avec plusieurs maladies chroniques.

Des conférences & des correspondances avec des médecins Italiens , Espagnols , Anglois , Hollandois , Danois , Suédois , Polonois & Allemands , ont mis m. *Lalouette* à même d'acquérir de nouvelles lumières sur les modifications du virus scrophuleux , relativement à l'influence des

différents climats, & à l'action des divers remèdes dont l'usage est le plus familier dans chaque région. M. *Lalouette* donne la préparation des remèdes les plus vantés, & par un raisonnement analytique, il apprécie les effets de l'antidote de *Brossias*, de *Rotrou*, de *Wander Lynden*, de *Planis Campi*, & de celui de l'anonyme dont il est fait mention dans le volume des prix de l'académie royale de chirurgie depuis l'année 1752 jusqu'en 1758. Ces spécifiques fournissent à m. *Lalouette* occasion d'exposer son sentiment sur l'action des drastiques, des purgatifs, des sudorifiques, des apéritifs, des absorbants, des bézoardiques, des sulphureux, des antimonialaux, des martiaux, des mercuriels, & de déterminer les effets de leurs différentes préparations & combinaisons. Nous rapporterons le sentiment de l'auteur seulement sur les deux derniers remèdes, & sur le gayac. D'après son expérience il se croit en droit de conclure que le mercure est plutôt nuisible qu'avantageux dans le traitement des scrophules, & qu'il ne peut contribuer à leur guérison qu'autant que le virus vérolé leur auroit donné naissance, ou qu'il seroit combiné avec elles. Ce n'est donc pas sans raison, ajoute m. *Lalouette*, que les Espagnols & les Italiens se servent du mercure pour la gué-

raison des scrophules : l'expérience , sans doute , leur a appris que celles-ci étoient très-souvent compliquées de virus vérolique. Notre auteur est persuadé que ce virus ne peut , en ce cas , être mieux dompté que par la vapeur mercurielle indiquée dans la cure des scrophules vénériennes (1), & soutenue d'ailleurs par l'usage des remèdes anti-scrophuleux.

M. *Lalouette*, en observateur exact & consommé , remarque que les martiaux peuvent être de quelque utilité vers la fin de la cure. « Ce remède , dit-il , ne peut avoir d'excellents effets qu'autant que les humeurs épaissies sont entièrement dissoutes ; on ne doit donc pas en faire usage trop prématurément , mais toujours vers la fin de la cure. Dans les maladies qui attaquent les os , on peut avec sécurité l'administrer lorsque les os commencent à diminuer de volume ». M. *Lalouette* a essayé séparément les différents ingrédients qui composent les tisanes des bois dont on se sert dans les douleurs opiniâtres & profondes des membres & de leurs jointures ; il a observé que le gayac étoit celui de tous qui opéroit avec le plus d'effi-

(1) Les divers procédés de la méthode fumigatoire sont consignés dans le volume XLV du journal de médecine , pag. 195 & suiv.

cacité : mais quoiqu'il agisse sur les os gonflés, il ne seroit pas assez puissant pour leur rendre leur première forme, s'il n'étoit aidé de l'effet du savon martial. C'est ainsi que le fer dissous dans le foie de soufre, & combiné avec l'huile, est conjointement porté, avec le gayac, jusques dans la substance la plus intime des os, dont ces remèdes rétablissent la solidité en détruisant le vice qui les avoit amollis. Le gayac avec le savon martial est donc très efficace dans les scrophules osseuses, & il convient singulièrement au rachitis.

Selon notre auteur l'excès d'acide est souvent la cause principale des maladies scrophuleuses, & le *savon étant propre à mitiger, à absorber & à anéantir même les acides prédominants dans les premières voies, & en circulant avec les humeurs, à s'unir aux acides dont l'excès est nuisible, les remèdes savonneux, choisis & convenables aux circonstances, seront donc toujours utiles dans le commencement de la cure pour préparer la nature à recevoir un plus grand secours de la part de ceux qui peuvent en éteindre radicalement le germe.* — C'est aux préparations solaires ou aurifiques que m. Lalouette attribue spécialement cette heureuse propriété, c'est dans l'ouvrage même de l'auteur qu'il faut voir quelles sont les vertus

médicinales de l'or. Nous nous absten-
drions aussi d'exposer la théorie sur son
action ; nous ferons mieux de satisfaire
l'impatience des lecteurs qui veulent con-
noître les préparations anti-scrophuleuses
de ce métal. Il nous suffit de prévenir qu'il
faut le considérer, d'après les principes de
notre auteur, comme *ayant tous les avan-
tages du plus grand apéritif que possède
la médecine, sans en avoir les mauvais
effets*, avantages qui le rendent applicables
à presque toutes les especes de maladies
chroniques.

*Du foie de soufre solaire, ou aurifique,
fait par la voie humide.*

« Il est très-essentiel de choisir l'or le
plus pur pour cette opération. L'or en
chaux est préférable, en ce qu'il est dans
la plus grande pureté & déjà réduit en
poudre très-fine. Pour le rendre tel, on
prend, par exemple, une demi-once d'or
de ducat réduit en limaille, que l'on fait
dissoudre dans suffisante quantité d'eau ré-
gale ».

« On place sur un bain de sable la capsule
de verre dans laquelle on a fait cette dis-
solution, & l'on fait évaporer jusqu'à sic-
cité. Lorsque le vase est refroidi, on ajoute
de l'eau très-pure, pour ôter à l'or ce qui
pourroit être resté du dissolvant régale. On

fait évaporer de nouveau jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée; & la poudre qui est, pour ainsi dire, impalpable, conserve néanmoins sa couleur d'or ».

« Il est essentiel de faire cette évaporation très-lentement; car si l'on chauffoit un peu trop fort, l'or se granuleroit & mettroit un obstacle presque insurmontable à être attaqué par le foie de soufre, principalement dans sa dissolution par la voie humide qui se fait ainsi ».

Alkali fixe calcaire.

« Prenez quatre parties de bon alkali fixe, & une de chaux vive; mettez-les en poudre fine; projetez-les par parties dans un creuset rouge. Lorsque la matière sera mise en fusion, vous la coulerez dans un mortier de fer chauffé & graissé ».

« Vous réduirez cette masse en poudre; vous verserez assez d'eau chaude dessus pour dissoudre ce qui est soluble; vous filtrerez la liqueur & ferez dissiper toute l'humidité, jusqu'à parfaite siccité; vous mettrez ce sel dans une bouteille que vous tiendrez bien bouchée ».

Foie de soufre calcaire.

« Prenez trois parties d'alkali fixe calcaire, & une partie de fleurs de soufre; mêlez-les très-exactement; projetez-les

par parties dans un creuset rougi ; lorsque la matiere sera mise en fusion , il paroîtra , en découvrant le creuset , une flamme bleuâtre , accompagnée d'étincelles , qui augmenteront à mesure que la flamme bleuâtre diminuera : c'est précisément là le temps où il faut couler la matiere dans un mortier de fer chauffé & graissé. Cette masse , réduite en poudre , sera mise dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée ».

« Prenez quatre onces de foie de soufre calcaire ; faites-les dissoudre dans deux livres d'eau très-pure ; filtrez la liqueur , qui sera grasse , & que vous mettrez dans un flacon que vous tiendrez bien bouché ».

« Prenez un gros de l'or en chaux ci-dessus , & le mettez dans un mortier de verre ; versez ensuite cinq à six onces de la dissolution de foie de soufre ; broyez environ pendant une heure , avec un pilon de verre , l'or qui s'est précipité. Mettez le tout ensemble dans un matras que vous placerez au bain de sable , & le laisserez en digestion pendant plusieurs heures ; un peu au-dessous du terme de l'eau bouillante ; lorsque le matras sera presque refroidi , vous décanterez la liqueur qui sera d'un jaune un peu verdâtre ».

« Vous mettrez de nouveau dans le mortier de verre , l'or qui étoit resté au fond du

du matras, &, après y avoir encore ajouté cinq à six onces de la même dissolution, vous le broyerez comme ci-devant, vous le laisserez de nouveau en digestion, & vous décanterez la liqueur que vous joindrez à la première, comme il a été dit; ce que vous répéterez jusqu'à ce qu'enfin l'or soit entièrement dissous ».

« Cette opération est longue, à la vérité, mais plus économique que par la voie sèche, ainsi qu'il sera facile d'en juger par le parallèle de ces deux procédés ».

Foie de soufre solaire par la voie sèche.

« Prenez quatre onces de foie de soufre calcaire, que vous réduirez en poudre dans un mortier de marbre, avec un pilon de verre; ajoutez-y ensuite un gros de l'or en chaux ci-devant décrit; mêlez exactement; vous mettrez par parties cette poudre dans un creuset rougi, & le couvrirez aussi-tôt de son couvercle ».

« Lorsque la matière commencera à se fondre, vous la verrez scintiller dans la partie intérieure du creuset dont l'extérieur touche le feu; & un moment après, toute la matière mise en fusion donnera beaucoup d'étincelles qui s'élanceront à travers une flamme d'un rouge violet; c'est-là l'instant qu'il faut saisir pour couler

la matiere dans un mortier de fer chauffé & graissé ».

« Vous réduirez cette matiere en poudre , & verserez dessus quantité suffisante d'eau bien pure pour en faire la dissolution , laquelle , de couleur verte d'abord , prendra la teinte d'un jaune verdâtre ».

« Si on met cette liqueur dans un matras , il se formera un nuage verdâtre qui se précipitera lentement ; après avoir décanté la liqueur qui surnageoit , on peut , si l'on veut , ajouter un peu d'alkali fixe calcaire , lequel s'unissant à l'excès du soufre , d'où procede la couleur verte de la liqueur , & exposant le vaisseau à une chaleur douce , cette liqueur verdâtre jaunira ; mais si elle ne prenoit pas cette teinte , en la filtrant elle deviendrait bientôt jaune ; & dans la très-petite quantité de précipité salin qui s'étoit fait , on n'observera aucune parcelle d'or libre , tandis qu'il est presque impossible d'éviter qu'il ne s'en confonde une très-petite portion dans le tartre vitriolé qui a paru sous une forme saline au-dessous du nuage verdâtre ».

« Si on a saisi avec beaucoup de précision le moment de la fusion , toute la masse se fondra aisément ; mais si l'on a été un peu en-deçà , il restera quelques portions d'or non-dissoutes ; & si , au contraire , on a été un peu au-delà , on trou-

vera de petits cryftaux de tartre vitriolé prefqu'infolubles, comme on va le voir par l'opération fuivante ».

« Prenez un gros de l'or en chaux ci-deffus, trois onces d'alkali fixe, & une once de fleurs de foufre ; broyez le tout dans un mortier de marbre avec un pilon de verre ».

« Vous projetterez par parties ce mélange dans un creufet rougi ; vous n'ajouterez de cette poudre qu'après que la premiere fera fondue. Lorsque toute la matiere fera en pleine fufion, il fe fera une fcintillation dans le creufet, femblable à du nitre qu'on jetteroit fur des charbons embrasés ; il paroît auffi en même temps une flamme d'un rouge violet, qui, bientôt après, eft changée en la plus belle couleur pourprée. Ce phénomène paroît non-feulement dans le creufet, mais encore dans tout fon extérieur, à travers lequel la matiere a paffé ».

« Si on expose une lame d'argent à cette fcintillation, lorsque la couleur pourprée paroît, la lame d'argent fe colore en jaune ; & fi on la frotte avec un brunissoir, cette couleur demeure inhérente à l'argent ».

« Lorsque la couleur pourprée, qui a augmenté en raifon de la diminution de la fcintillation, eft ceflée, la matiere qui

a été coulée du creuset dans le mortier de fer, ne pèse plus qu'une once fix gros ».

« De quatre onces un gros que pesoit la matiere, il y a donc eu deux onces trois gros de perte ».

» Si l'on verse de l'eau pure sur cette matiere, dont une partie se fond aisément, l'eau devient verte, tandis que l'autre partie, qui est presqu'insoluble, n'est qu'un vrai tartre vitriolé ~~à~~ à base métallique, & d'une couleur tirant sur le pourpre. Après avoir plusieurs fois versé de l'eau chaude sur ce sel, cette couleur pourprée dispaçoit, & il reprend une couleur blanchâtre ».

« Ce sel desséché, mis dans un creuset, & exposé à un feu très-violent, se fond, & l'or qui reste au fond ne pèse plus que trente grains ».

« En faisant évaporer l'eau verdâtre qui a servi à laver la matiere en sortant du creuset, ce qui reste après l'évaporation, exposé au même feu dans un creuset, ne donne plus que douze grains d'or, qui, joints aux trente de l'opération ci-dessus, donnent quarante-deux grains; par conséquent il y a eu trente grains de perte ».

« Mais comment a-t-il pu se faire que l'or, qui est le corps le plus pesant de la nature, se soit dissipé? Ce phénomène paroitra d'autant moins surprenant, quand

on fera attention , 1°. que le principe phlogistique du soufre , en se volatilifant , a non-feulement enlevé avec lui une partie de l'alkali fixe , mais encore de l'or ; 2°. que dans la fusion les particules de l'or , comme extrêmement pesantes , ayant pris le degré d'ignition , & traversant la masse en fusion , ont embrasé le nitre que l'union du soufre avec l'alkali fixe avoit formé dans la fusion : vérité dont il est d'une part facile de s'assurer par la crySTALLISATION , & de l'autre par la SCINTILLATION : car si l'on plonge un charbon embrasé dans du foie de soufre simple & en fusion , on verra augmenter la scintillation , beaucoup plus remarquable encore , si l'on y plonge un morceau de fer rougi presque jusqu'à blancheur. Alors le nitre qui s'étoit formé dans la fusion hépatique , se dissipe en étincelles , & ce qui reste dans le creuset après la première opération , n'est plus qu'un véritable tartre vitriolé à base métallique , pendant que dans la seconde il ne s'est formé qu'un simple tartre vitriolé ».

« D'après ces expériences il n'est donc pas étonnant que l'or se soit dissipé dans la fusion hépatique qui a pris feu , & qu'il se soit manifesté bien clairement , en s'appliquant à la lame d'argent exposée aux étincelles & à la couleur pourprée qui leur

a succédé , & dont la vapeur n'avoit plus l'odeur du soufre enflammé , mais au contraire une odeur très-suave ».

« On peut cependant suivre le procédé déjà décrit , comme beaucoup plus prompt , en donnant la plus grande attention au degré de feu , pour que l'or ne se dissipe pas. Je donne néanmoins la préférence à la voie humide , quoique plus longue , mais plus économique , & dans laquelle on est plus certain que tout l'or est dissous ».

« Il est possible , & même je ne doute pas qu'il n'y ait des procédés par lesquels on puisse fondre l'or par le moyen du foie de soufre , dans d'autres proportions que j'ignore , & que mon objet ne m'a pas permis de rechercher. Il me suffit d'avoir trouvé le moyen de dissoudre l'or dans le foie de soufre , & de l'avoir fait entrer , sous cette forme , dans la composition de mon nouveau remède anti-scrophuleux ».

Savon antimonial solaire ou aurifique.

« Prenez dix onces d'antimoine crud en poudre , cinq onces de chaux vive , que vous réduirez aussi en poudre , & dix onces d'alkali fixe pur ; mêlez exactement ces trois substances dans un mortier de marbre , & les broyez avec un pilon de verre ».

« Vous placerez dans un fourneau de réverbère , un creuset que vous y ferez

rougir; vous y projetterez le mélange ci-dessus par cuillerées, observant de n'en mettre de nouvelles qu'à mesure que la matière sera fondue. Lorsque tout le mélange sera mis dans le creuset, vous le couvrirez de son couvercle; vous remplirez de charbon le fourneau, que vous couvrirez de son dôme; vous laisserez la matière en fusion pendant au moins une heure; vous la coulerez ensuite dans un mortier de fer chauffé & graissé. La masse refroidie pesera vingt onces environ. Vous la réduirez en poudre & la mettrez dans une terrine de terre vernissée; vous verserez peu à peu dessus de l'eau bouillante bien claire; vous agiterez la matière avec une spatule de bois, & vous verserez partie de cette eau toute limonneuse & noire, sur un filtre, & recevrez la liqueur dans une autre terrine de terre bien vernissée. Vous ajouterez de l'eau nouvelle, & remuerez toujours en versant de temps en temps de l'eau, jusqu'à ce qu'enfin elle ait entraîné toute la matière sur le filtre. Deux pintes & demie ou trois pintes d'eau bouillante, suffisent pour dissoudre tout le foie de soufre & la partie d'alkali fixe surabondante qui n'est pas entrée dans sa composition ».

« Cette liqueur filtrée est claire, limpide, jaunâtre, répand une mauvaise

odeur ; elle est d'une saveur caustique & brûlante ; elle teint en rouge la peau , & la couleur qu'elle y laisse demeure longtemps sans s'effacer. Alors vous ajouterez la dissolution solaire ou aurifique dont on a déjà parlé plus haut , laquelle augmentera bientôt l'intensité de la liqueur jaune. Vous placerez la terrine dans un bain-marie , & verserez sur la liqueur dix onces d'huile d'amandes douces très-récentes ; elle se troublera & deviendra blanchâtre ; vous la remuerez souvent avec la spatule. Lorsque vous cesserez de l'agiter , il se formera , à la surface du mélange , une espèce de crème , dont les couleurs variées , en forme d'iris , disparaîtront toutes les fois que la matière cessera d'être agitée. A mesure que l'humidité se dissipera , la matière deviendra rouge , commencera à s'épaissir , & l'intensité du rouge augmentera. On continuera l'évaporation en remuant jusqu'à ce que cette combinaison ait acquis la consistance d'un savon épais ».

« Cette masse , quand à la couleur , sera semblable à du sang humain figé ; elle perdra ce goût caustique & brûlant qu'elle avoit d'abord , & deviendra douce au roucher , comme du beurre frais , dont elle aura la consistance , & conservera cependant encore un peu de l'odeur hépatique ;

la masse pèsera vingt-cinq à vingt-six onces. On étendra cette matière savonneuse sur des affiettes de fayance, & on l'exposera à un air sec pendant environ trois mois, ayant soin de la remuer de temps en temps, jusqu'à ce que toute l'humidité aqueuse soit dissipée, & qu'elle ait acquis assez de consistance pour former des pilules. Cette masse ne pèsera plus qu'environ dix-huit à dix-neuf onces. On la mettra alors dans un pot que l'on couvrira, & que l'on tiendra dans un lieu sec. La dose est depuis trois grains jusqu'à six, pour les enfants du premier âge; depuis six jusqu'à douze grains pour ceux du second; & par-delà cet âge, jusqu'à vingt-quatre grains ».

P R E M I E R E R E M A R Q U E.

« Si je recommande l'évaporation au bain-marie, c'est pour conserver l'odeur qui se dissiperoit facilement si on l'évaporoit à feu nud; d'ailleurs, pendant l'ébullition, l'huile se ranciroit; & lorsque la matière prendroit de la consistance, elle se brûleroit, noirciroit la masse savonneuse, lui donneroit un goût âcre & caustique, & par conséquent lui enleveroit la plus grande partie de ses propriétés essentielles ».

« Non-seulement on reconnoîtra facilement par le goût, que la combinaison est parfaite, mais encore parce que ce mélange qui, dans les premiers temps, teignoit les doigts en rouge, n'y fera plus d'impression comme auparavant; signe certain de la perfection du mélange qui est soluble

314 TRAITÉ DES SCROPHULES.

dans l'eau, les huiles, les graisses & l'esprit-de-vin, &, par conséquent, miscible à toutes les humeurs du corps animé. Cette évaporation est longue, à la vérité, puisqu'elle est quatre ou cinq jours à se faire : mais aussi ce remède, par ce moyen d'évaporation doux & lent, opere bien plus sûrement ses effets, que préparé par toute autre manière : c'est ce que j'ai observé avec beaucoup de soin, & pendant un assez grand nombre d'années, pour être certain que le succès de ce remède réside dans la précision la plus exacte, de sa composition ».

DEUXIEME REMARQUE.

« Après avoir décrit la manière de composer notre savon antimonial solaire, je crois devoir examiner séparément les résultats de cette opération ; car si, d'un côté, j'ai trouvé des raisons suffisantes pour délaisser des remèdes dont les préparations manquent dans le point essentiel, je me crois obligé, de l'autre, d'examiner avec la plus grande exactitude tous ces différents produits ».

« La matière restée sur le filtre, & encore mouillée, est de couleur cendrée ; & lorsqu'elle a été bien séchée, elle devient blanchâtre & légère : elle pèse environ douze à treize onces ».

« Si l'on considère ce qui s'est passé dans cette opération, on verra aisément que l'alkali fixe a mis en fusion la chaux, & que le soufre de l'antimoine s'y étant uni, a formé un hépar sulphuris qui a dissous la partie réguline de l'antimoine. On sait que ce minéral contient à-peu-près le tiers de son poids de soufre, & que, pour faire la dissolution des deux autres parties, il étoit nécessaire de faire une assez grande quantité d'hépar sulphuris capable de les dissoudre ; c'est pourquoi j'ai joint à dix onces d'alkali fixe, cinq onces de chaux, qui, comme on sait, rend l'alkali beaucoup plus

caustique & plus brûlant. Ce mélange agit donc plus puissamment sur le soufre de l'antimoine, pour former le foie de soufre qui tient en dissolution la partie réguline. De plus, cette chaux empêche le coagulum que l'antimoine, dissous par l'alkali fixe seul, a coutume de former lorsqu'on les jette dans l'eau. Dix onces d'antimoine contiennent environ trois onces deux gros de soufre, lesquelles forment, avec l'alkali fixe & la chaux, un foie de soufre suffisant pour dissoudre environ six onces cinq gros de régule, & faire un hépar antimonial, dans lequel on n'apperçoit plus aucune partie de régule ».

« De vingt-cinq onces mises dans le creuset, il n'en reste plus, après l'opération, qu'environ vingt onces ».

« Il s'est donc dissipé cinq onces, tant de l'antimoine, que de l'alkali fixe & de la chaux, que le principe phlogistique a volatilisé & entraîné avec lui par la force & la violence du feu ».

« La matiere qui, du creuset, a été coulée dans le mortier après la fusion, est un composé de foie de soufre, de la chaux antimoniale, de la pierre calcaire, de l'alkali fixe, & d'un peu de tartre vitriolé, produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe. Lorsque l'on verse de l'eau sur cette masse réduite en poudre, la dissolution filtrée contient beaucoup de parties régulières, de l'alkali fixe, du foie de soufre qui tient la partie réguline en dissolution, & un peu de tartre vitriolé. Si l'on verse dessus cette dissolution l'acide du vinaigre, il se fait effervescence; & ensuite un précipité qui n'est autre chose que le soufre doré d'antimoine, dont la partie réguline est mise en liberté par l'union que l'acide du vinaigre a contractée avec l'alkali fixe; laquelle s'est trouvée dégagée du foie de soufre & s'est précipitée avec lui. Ces deux êtres, dont les propriétés

316 TRAITÉ DES SCROPHULES.

sont différentes, n'étant plus conjoints, doivent agir, & effectivement agissent diversement sur nos corps. Ces précipités donnés à un grain ou à moindre dose, donnent des nausées, soulèvent l'estomac & même excitent le vomissement. Cet effet vient donc de la partie réguline devenue libre : car le soufre, par lui-même, n'est nullement vomitif.

« On a déjà remarqué que l'antimoine crud, sous quelque forme qu'on le donne, ne subissoit aucuns changements dans nos corps, & qu'il n'y opéroit aucun effet sensible. Il étoit donc nécessaire de développer les différentes parties constitutives de ce minéral par un intermède, & de lui associer ensuite une substance huileuse avec laquelle il se combinât, pour qu'à sa faveur il pût se mêler à toutes nos humeurs, & se confondre avec la masse de nos liquides, sans causer de désordres dans son passage ; il étoit nécessaire qu'il fût dissous par le foie de soufre, & que ce nouveau composé fût associé à un moyen qui, s'unissant à lui, fît une nouvelle combinaison qui renfermât toutes les propriétés attachées à la partie réguline tenue en dissolution par le soufre & l'alkali fixe réunis ; or, ce moyen est l'huile d'amandes douces, qui, comme toutes les huiles par expression, contient de l'acide, de l'eau, un peu de terre, & le principe de l'inflammabilité ».

« Le nouvel être qui résulte de ce mélange & de cette combinaison intime, après l'évaporation de l'eau qui a servi à dissoudre la masse hépatique, est un véritable savon soluble dans l'eau, les graisses, les huiles, & dans l'esprit-de-vin : propriétés que toutes ces différentes substances ont nouvellement acquises ».

« Ce nouveau composé ne fera plus alors ni caustique, ni gras : ce sera une nouvelle substance qui aura acquis d'autres propriétés que ni l'un ni l'autre des ingrédients qui la composent n'avoit

auparavant. Dans cette combinaison, le foie de soufre ne se décompose point, & la partie réguline dissoute se trouve tellement confondue, liée, & intimement unie au soufre & à l'alkali fixe, qu'elle ne peut d'elle-même aisément s'en séparer au moyen de l'huile qui la retient, & dont les principes se sont joints, par des rapports d'affinité, avec les autres substances qui, toutes ensemble, ne forment plus qu'un seul corps savonneux. Il est facile de voir que la principale propriété du foie de soufre qui s'est formé dans cette opération, est de diviser les humeurs tenaces, gluantes & visqueuses; de les résoudre & de leur restituer la fluidité qu'elles avoient perdue; aussi observe-t-on que les eaux thermales qui possèdent éminemment les qualités fondantes & résolutes, ne les tiennent que de l'hépar sulphuris contenu dans l'eau, qui, passant près de quelque feu souterrain, en a dissous & entraîné le foie de soufre, effet & produit de la combustion des différents corps propres à le former ».

« Or, si les eaux thermales, qui abondent en foie de soufre, ont la propriété, comme elles l'ont en effet, de fondre & de dissoudre la limphe épaisse, que ne doit-on pas attendre d'un être tout-à-fait semblable, justement combiné avec une substance huileuse, d'où résulte un composé par-tout soluble & miscible, sans tumulte, avec toutes les humeurs? Cette nouvelle combinaison s'introduira donc avec facilité dans les orifices, dont tout le canal intestinal est parsemé; de ces petits canaux passera dans les vaisseaux lactés qui rampent sur le mésentère, enfilera les glandes, & de-là sera distribué avec aisance dans toute la masse des liquides ».

« On ne peut douter que la partie réguline de l'antimoine ne soit, dans ce minéral, la seule active, qui, si elle est libre, suscite le vomissement;

318 TRAITÉ DES SCROPHULES.

mais lorsqu'elle tient encore au soufre, & que ces deux substances réunies sont de plus entrées en combinaison avec l'huile, qui, dans notre savon, leur sert de lien, son activité est si modérée, qu'elle ne peut plus l'exciter; il lui reste seulement assez d'action pour stimuler doucement le système vasculaire, & , par ce moyen, accélérer la progression des liquides ralentis. Ce corps savonneux aura donc, au moyen de cette partie réguline qui lui est unie, la propriété de résoudre plus puissamment les humeurs compactes & épaissies dans les organes sécrétoires des viscères & des glandes; par conséquent de diminuer la résistance qu'opposent ces humeurs épaissies dans leurs canaux, aux fluides que le cœur pousse du centre à la circonférence ».

« Puisque le savon seul opéreroit quelques-uns de ces effets, comme il est prouvé par des expériences sans nombre, que ne doit-on pas attendre d'une substance vraiment savonneuse, qui, non-seulement renferme en elle toutes les propriétés du savon, mais se trouve en même temps combinée avec le foie de soufre, auquel est liée la partie réguline, principal agent de l'antimoine, dont l'effet est de stimuler les fibres motrices & musculaires, de contracter les vaisseaux, & de briser les petites masses que les humeurs ont formées, en circulant trop lentement ».

« D'après ces effets on seroit peut-être disposé à croire que ce remède agit violemment sur la machine humaine; que s'il n'y produit pas des effets violents, au moins il en opère de tels, qu'il en doit résulter la fonte des graisses, des évacuations abondantes, le trouble dans les fonctions, la maigreur, enfin le marasme. Ce seroit à tort que l'on imputeroit à ce remède tous ces désordres qu'il n'opéra jamais ».

« De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que

TRAITÉ DES SCROPHULES. 319

notre savon antimonial solaire est un composé de foie de soufre, chargé de parties régulines, d'une partie d'alkali fixe libre, d'un peu de tartre vitriolé, produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe, d'une très-petite portion d'or dissous dans le foie de soufre, d'une petite quantité d'eau, & de beaucoup d'huile d'amandes douces ».

« On a remarqué que la masse hépatique, après la fusion, pesoit vingt onces ; ce qui étoit resté sur le filtre treize onces ; il a donc été dissous sept onces de la masse, qui, ajoutées à dix onces d'huile, donnent dix-sept onces ; & en ajoutant l'hépar sulphuris solaire, qui contient quatre onces d'alkali fixe calcaire, & un gros d'or, donnent en tout plus de vingt onces ».

« Or, cette masse savonneuse, avec le laps du temps, devenue propre à former des pilules, pèse environ dix-huit à dix-neuf onces ; il s'en est donc dissipé trois onces d'humidité, laquelle a servi de moyen d'union à toutes ces différentes substances ».

« Quelqu'attention que l'on mette dans cette opération, on trouvera toujours quelques petites différences du plus au moins dans le poids, ne pouvant jamais apprécier avec assez de justesse les degrés du feu dans la fusion, & le degré de consistance dans l'évaporation ».

« En considérant cette mixtion, on voit aisément qu'il n'y a, par conséquent, dans chaque unité, qu'environ un quart au total des différentes parties d'antimoine développé ».

« Ce corps savonneux, pris suivant les doses prescrites, ne fait jamais vomir, purge très-rarement, & excite quelquefois une sueur paisible, mais très-souvent de douces moiteurs. Ces effets, que j'ai constamment observés pendant un grand nombre d'années, m'ont prouvé invinciblement

que ce remède a des propriétés tout-à-fait différentes de celles qu'on connoissoit à l'antimoine ».

Sayon martial.

« On convient assez que le fer ne s'insinue dans nos corps que très-difficilement sous sa forme naturelle, pour obtenir l'effet que l'on doit attendre de son action. Cette difficulté a déterminé, sans doute, à le dissoudre avec des acides; ce qui, dans bien des circonstances, peut être de la plus grande utilité; mais ces effets salutaires, bien loin d'être un avantage dans les maladies scrophuleuses, deviennent au contraire très-souvent funestes. Comme l'acide, dans ces espèces de maladies, semble être prédominant, il paroît vraisemblable que le fer, déjà surchargé d'acides qui le tiennent en dissolution, ne peut s'en associer d'autres & satisfaire aux vues qu'on se propose: c'est ce qu'apprend l'expérience journalière. C'est donc ce qui m'a déterminé à le dissoudre avec d'autres intermedes, de manière que la terre martiale conservât toujours son phlogistique, & que ce métal passât en son entier dans la masse du sang; car le fer, tel qu'on a coutume de le donner, soit en substance, soit en crocus, soit en teinture, n'agit jamais que comme astringent. S'il est pénétré par un acide minéral, comme dan-

le vitriol de mars, il est non-seulement un puissant astringent, mais encore styptique, même corrosif. Si, au contraire, il est combiné avec les acides végétaux, l'être qui en résulte est moins astringent, mais il l'est toujours trop pour être employé dans les maladies scrophuleuses, auxquelles il devient même funeste, comme l'expérience le prouve. Ce sel acide, dissous & entraîné dans le torrent de la circulation, exercera sur les vaisseaux capillaires son action astringente. Le mars, par conséquent, tel qu'on le donne dans ces sortes de maladies, ne doit pas être regardé comme un apéritif, puisque loin d'ouvrir & de frayer des routes aux liquides qui circulent, il gêne leur progression, en rétrécissant & fermant leur passage. C'est pour obvier à ces inconvénients, que j'ai préparé le mars de la manière suivante ».

« Prenez six onces de limaille de fer bien pur, que vous jetterez par petites parties dans suffisante quantité d'esprit de nitre un peu affoibli, que vous aurez mis dans une cucurbite de verre placée sur un bain de sable très-modérément chaud. Toutes les fois que vous jetterez de cette limaille sur l'esprit de nitre, il paroîtra une vapeur rouge qu'il faut bien se garder de respirer; c'est pourquoi il faut faire

cette dissolution sous la cheminée. Cette vapeur se dissipe lorsque la portion de la limaille, que l'on a jettée, est dissoute. Vous continuerez ainsi à faire cette projection, jusqu'à ce que vous apperceviez qu'il se fasse une précipitation, laquelle sera de nouveau dissoute, en ajoutant de nouvel esprit de nitre: la liqueur alors sera verdâtre ».

« Mettez cette dissolution dans une terrine de grès; versez dessus de l'alkali fixe dissous dans de l'eau pure; il ne se fera point d'effervescence; la liqueur se troublera & prendra une teinte noirâtre ».

« C'est alors que l'alkali fixe peut dissoudre la terre martiale, lorsqu'elle est déjà tellement divisée par l'acide, qu'il peut s'en emparer & se précipiter avec elle au fond du vase. Or, comme le précipité retient encore une partie du précipitant, il s'ensuit que ce précipité est un composé d'alkali fixe & d'acide nitreux; ou, pour mieux dire, du nitre régénéré, uni à la terre martiale ».

« Lavez alors ce précipité à plusieurs reprises; &, après l'avoir bien fait sécher, vous en mêlerez exactement six onces avec huit onces d'alkali fixe, & quatre onces de fleurs de soufre ».

« Vous projetterez par parties ce mélange dans un creuset rouge; il se fera

chaque fois une détonnation avec beaucoup d'étincelles & de flammes ; vous couvrirez promptement le creuset. Vous observerez de ne mettre du mélange ci-dessus , que quand la premiere matiere sera mise en fusion , & continuerez ainsi , jusqu'à ce que tout le mélange ci-dessus soit en belle fusion. Vous coulerez ensuite la matiere dans un mortier de fer chauffé & graissé. Lorsqu'elle sera refroidie , cassez la masse : elle aura la couleur de gorge de pigeon ; mettez-la en poudre , & dissolvez-la dans suffisante quantité d'eau de chaux très-récemment éteinte ; mettez le tout dans une terrine de terre bien vernissée ; versez dessus dix onces d'huile d'amandes douces très-récente ; mettez la terrine dans un bain-marie ; remuez la matiere avec une spatule de bois , & continuez jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistance d'un savon ».

« Vous vous garderez bien de faire cette évaporation à feu nud , pour les raisons détaillées en parlant du savon antimonial folaire ».

R E M A R Q U E.

« Si l'on considere ce qui s'est passé dans cette opération , on verra ,

I°. Que le fer , dissous par l'acide nitreux , a un peu repris du principe phlogistique de l'alkali fixe qui l'a précipité , & a formé dans cette combinaison , un vrai nitre martial ».

« 2°. Que ce nitre , uni à la terre martiale , la tient dans la plus grande division , par la détonnation qui s'est faite dans le mélange du soufre & de l'alkali fixe , lesquels forment un foie de soufre qui divise , atténue tellement la terre martiale , qu'elle est , par ce moyen , presque réduite en ses premiers principes ».

« On pourroit croire que la limaille de fer , dissoute seulement par le foie de soufre , devoit avoir les mêmes propriétés ; mais on seroit dans l'erreur. Car , quoique le principe phlogistique du soufre s'unisse à la terre martiale dans la fusion , & qu'il lui donne une couleur noirâtre , il n'en est pas moins vrai que dans ces compositions & recompositions alternatives , il arrive des changements qui ne se passent certainement pas dans la simple fusion du fer dans le foie de soufre ».

« Ces différentes préparations offrent dans l'usage médicinal , des effets bien différents ».

« Lorsque le fer est dans cet état , & qu'il est une fois parvenu dans la masse du sang , s'il rencontre quelqu'acide , il s'y unit ; & , en stimulant doucement les canaux qu'il parcourt , il en diminue légèrement le diamètre , & par conséquent fortifie les parties organiques. Ce qui se passe sur les parties molles est encore moins sensible que ce qui arrive aux parties solides ou osseuses ; d'où on voit clairement que les chairs fongueuses , nées sur les os malades & spongieux , peu à peu s'affaissent & prennent de la consistance en même rapport que les os acquièrent plus de solidité : phénomène frappant à quiconque observe la nature dans les maladies des os ».

« D'ailleurs la nature fait , quoiqu'avec plus de lenteur , de plus justes combinaisons que l'art ne les peut faire ; l'art fournit les matériaux , l'action de la vie les distribue , les arrange , les modifie avec tant de précision , que l'équilibre se rétablit

entre les solides & les fluides, d'où résulte cette juste harmonie qui constitue la santé ».

« De dix-huit onces que pesoit le mélange qui a été mis par parties dans le creuset, après la fusion, la masse restante pèse treize onces; il s'est donc dissipé cinq onces, pendant l'opération, tant de l'alkali fixe, que du soufre, qui, par leur union, ont formé un foie de soufre capable de dissoudre le mars en son entier; lequel, sans avoir perdu aucunes de ses propriétés, tient encore au foie de soufre qui s'est combiné avec lui, & à la faveur de l'huile, a formé un vrai savon. Or, comme toute la masse savonneuse pèse vingt-cinq onces, & que l'on n'a ajouté que dix onces d'huile à treize de la masse hépatique, il s'ensuit qu'il n'est entré dans la composition de ce corps savonneux, que deux onces d'eau, laquelle s'évapore à mesure qu'il prend une consistance plus solide ».

« La dose de ce savon est depuis quatre grains jusqu'à douze ».

« Dans cette opération, le fer n'est pas privé de son phlogistique qui est toujours resté uni à la terre martiale; & si ce principe s'est dissipé pendant la fusion, le phlogistique du soufre lui en a rendu autant qu'il en a pu perdre. La nature du fer n'a donc pas été changée, elle a seulement été atténuée, & presque réduite en ses principes, par l'action de l'acide nitreux, par la réaction de l'alkali fixe qui l'a précipité, & enfin, par sa récomposition au moyen du foie de soufre ».

« Ce nouveau composé n'a point le goût métallique que les autres préparations de fer ont coutume d'avoir. Il est soluble dans l'eau, les huiles, les graisses & l'esprit-de-vin. Il reste suspendu dans l'eau qu'il teint en noir & ne s'en précipite que très-lentement. Par conséquent ce savon, reçu dans l'estomac & les intestins, s'unira facilement aux différentes humeurs, & sera transféré sans

326 TRAITÉ DES SCROPHULES.

peine avec elles dans la masse du sang. Comme corps savonneux, il agira sur la lymphe, qu'il dissoudra ; & , comme substance martiale, il rendra l'élasticité aux parties qui l'ont perdue, accélérera la progression des liquides dans les capillaires, sans les froncer, & agira tant sur les solides que sur les fluides, avec d'autant plus d'énergie, que ces petites masses métalliques n'étant point dissoutes par aucun acide, ne porteront nulle part ni la constriction, ni le resserrement. Dans ce nouvel arrangement, le fer n'a pas perdu sa couleur, ni les propriétés qu'il avoit, d'être attirable par l'aimant. Le principe phlogistique, uni à la terre martiale, devient donc le moyen propre à le dissoudre, puisque le fer une fois privé de ce principe, n'est plus soluble dans aucuns menstrues. C'est à la faveur de ce principe, que l'acide, presque développé & flottant dans la masse sanguine, peut en faire la dissolution, & former avec lui, un être salin incapable de produire d'attribution dans les vaisseaux qu'il parcourt ; ce qui ne pourroit s'exécuter si le mers étoit déjà pénétré d'acide. Cette préparation métallique conservera donc toutes les propriétés qu'elle a, de rallier les parties des liquides qui étoient désunies ».

« Je me suis rarement servi, dans la cure des scrophules, du savon martial seul. Je l'ai toujours associé au savon antimonial solaire, dont les vertus déjà exposées, remplissent parfaitement les vues que l'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, &c. ».

Le savon antimonial solaire étant soumis à la décomposition comme le savon martial par les acides même les plus foibles, m. *Lalouette* fait prendre par-dessus les pilules anti-scrophuleuses du sel am-

moniac, dans l'intention de conserver à ses remèdes anti-scrophuleux la qualité favonneuse; & c'est par la même raison qu'il défend rigoureusement l'usage des fruits, de tous les acides & acéscents, & avant que de commencer l'usage de ces savons, il a grand soin de purger deux ou trois fois, afin de débarrasser les premières voies, & enlever les humeurs aigres surabondantes chez les scrophuleux; c'est aussi dans la vue de s'opposer aux mauvais effets des humeurs aigres, qu'il ajoute quelquefois un demi-grain ou un grain d'alkali volatil concret à chaque pilule résolutive.

FORMULES générales pour la guérison des scrophules.

PILULES RÉSOLUTIVES.

« Prenez telle quantité qu'il vous plaira de savon antimonial solaire, battez - le dans un mortier de marbre avec un pilon de buis, de manière que toute la masse soit également amollie; formez-en alors des pilules du poids de six grains ».

PILULES LAXATIVES.

« Vous réduirez en poudre fine six gros d'aloës succotrin, vous y ajouterez une once & demie de savon antimonial solaire; mêlez-les exactement & assez longtemps dans un mortier de marbre, pour

que l'aloës soit intimement uni & incorporé avec le savon. On divisera cette masse en pilules du poids de six grains ».

PILULES TONIQUES.

« Prenez savon antimonial solaire, une once; savon martial, une once; mêlez-les exactement, & vous en formerez des pilules du poids de six grains ».

Telles sont les proportions usitées des ingrédients des pilules anti-scrophuleuses; mais m. *Lalouette* ne prétend pas qu'il ne puisse se rencontrer des circonstances dans lesquelles il seroit nécessaire d'y faire des modifications.

Si ces savons solaires & martiaux détruisent non-seulement le germe de l'é-crouelle, & s'ils conviennent encore dans d'autres maladies, m. *Lalouette* n'en a pas moins cru devoir avertir que ce remède qui est de la plus grande efficacité dans les premiers âges de la vie, n'agit pas aussi heureusement chez les adultes, & encore moins favorablement chez les personnes d'un âge plus avancé.

Selon notre auteur, cette diversité d'effets dépend en même temps de la qualité des humeurs, & de la proportion des canaux. Dans l'enfance il existe une multitude immense de canaux que le temps oblitère après en avoir successivement di-

minué la souplesse & l'élasticité. L'acide surabonde chez les enfants, & dans l'âge avancé les humeurs tendent à l'alkalescence ; aussi m. *Lalouette* conseille-t-il d'ajouter quelquefois à l'usage de son remède de légers acides végétaux, afin d'obtenir des effets analogues à ceux que la nature opère dans les enfants, chez lesquels les humeurs acéscétes donnent aux parties constitutives du remède toute l'action dont il a besoin pour résoudre la lympe épaisse.

Le compte que nous venons de rendre engagera, sans doute, les praticiens à faire usage des moyens proposés ; & , dans ce cas, nous les invitons à lire en entier les trois parties qui forment le traité des scrophules. Ils y trouveront des remarques très-utiles sur les remèdes auxiliaires tant internes qu'externes, & si la théorie de l'action des spécifiques de m. *Lalouette* ne peut point également satisfaire tous les esprits, les observations sur des maladies très-difficiles à guérir, ne constatent pas moins que ces remèdes ont produit les effets les plus heureux.

Dans un des premiers journaux nous ferons connoître les deux dissertations médico-chymiques, que m. *Lalouette* a fait paroître à la suite de la troisième & dernière partie de son traité sur l'écrouelle.

OBSERVATION

SUR une fièvre catarrhale imitant la pleurésie ; par m. POTHONIER, docteur en médecine à Cotignac.

APRÈS une automne fort belle & un hiver fort tempéré, il a régné dans ces cantons quelques vents qui ont soufflé vers le milieu du mois de janvier. Le temps froid, la pluie succédant à des jours serains & doux, ont causé beaucoup de rhumes : la fièvre les a quelquefois accompagnés. Les malades ont senti une douleur violente au côté ; quelquefois les deux côtés en étoient affectés : à ces symptômes se sont joints le mal de tête, la toux, les crachements visqueux purulents, mêlés de filaments sanguins. Ces symptômes peu graves ont cédé, sans saignée, à une diète sévère, à une boisson abondante, à des tisanes adoucissantes, aux loochs, à une douce chaleur du lit non interrompue, à des lavements émollients, adoucissants. La douleur de côté a cédé à l'application d'une brique chaude entre deux linges. Les minoratifs ont terminé heureusement cette maladie : ils étoient d'autant plus nécessaires pour emporter la saburbe des premières voies, que dans le début le mal

SUR UNE FIEV. CATARRHALE. 331
s'annonçoit par des nausées. J'ai cru quelquefois devoir aider ce premier mouvement de la nature dès le commencement, par l'émétique en lavage. En ordonnant l'émétique sans avoir préalablement fait saigner, je ne cras pas en redouter aucun effet funeste chez une malade, quoiqu'elle sentît un point de côté très-vif, & quoiqu'il survînt par intervalle de fortes douleurs au bas-ventre, quoique le mal de tête fût extrême, & quoique la malade eût un saignement de nez, parce qu'en même temps elle avoit des nausées, & qu'elle venoit de vomir quelques gorgées d'une bile très-amère. L'effet de l'émétique fut suivi d'un soulagement marqué, la sueur devint abondante, il survint des évacuations bilieuses par les selles, & la maladie se termina heureusement par l'usage des minoratifs.

OBSERVATION

SUR les suites d'un abcès, & sur les ressources de la nature; par M. IMBERT, chirurgien interne de l'hôtel-dieu de Paris;

Et semper quàm natura possit.

J'AI déjà envoyé en 1775, au mois d'octobre, une observation d'après laquelle

on ne peut se refuser à admirer combien la nature présente de ressources dans certaines circonstances. Celle-ci ne me paroît pas moins propre à montrer son pouvoir, & à nous rendre circonspects dans la pratique de nos opérations.

Il y a environ trois mois qu'on amena à l'hôtel-dieu une petite fille âgée de neuf ans. A la suite d'une petite-vérole dont il restoit encore quelques pustules, il lui survint un abcès sur l'épaule droite; cet abcès ouvert laissa voir la clavicule séparée de l'acromion, & son extrémité humérale sortant de la longueur d'environ deux pouces par cette ouverture: elle étoit dénudée de son périoste dans toute sa longueur. Tel est l'état dans lequel cette petite fille fut apportée à l'hôtel-dieu où elle est encore couchée salle S. Nicolas. M. *Ferrand*, premier chirurgien en survivance & en exercice de cet hôpital, & m. *Monier*, premier gagnant-maîtrise, penserent d'abord qu'on seroit obligé de faire la résection de cette portion d'os sortie; mais cependant ils furent d'avis qu'il seroit prudent d'attendre sa chute. La malade fut confiée à mes soins; la clavicule pouvoit aisément être reportée à sa place, je l'y fis rentrer & la maintins par un bandage convenable; je pansai la plaie très-simplement, n'ayant en vue que de

la tenir propre , & de la garantir du contact de l'air , comptant toujours sur les ressources de la nature. Je n'ai remarqué aucune exfoliation sensible , la clavicule est dans sa place , & y est bien retenue ; la plaie est parfaitement cicatrisée , & la malade exécute aussi librement tous les mouvements du bras , que si elle n'avoit jamais subi la moindre lésion.

O B S E R V A T I O N

SUR la réunion du tendon d'Achille coupé transversalement ; par le frere THÉODOSE BRISSON , vicaire-supérieur & religieux chirurgien du couvent & hôpital de la Charité de Senlis , & m. CASTRET , lieutenant des chirurgiens de ladite ville.

M. le chevalier de Bragelongue , officier au régiment de Conti-Prince , dragons , en se lavant les pieds dans un *bidet* , s'appuya trop fortement sur la cuvette qui étoit de fayence , la cassa & se fit deux plaies à la jambe (1) , dont une , disent les auteurs , étoit très-considérable , contuse , tuméfiée & béante , elle finissoit au-dessus des malléoles , & sur le péronné on apercevoit

(1) Voilà la septieme fois , de notre connoissance , que cet accident est arrivé.

une forte empreinte avec déchirement du périoste. On dilata la gaine pour découvrir le bout supérieur du tendon coupé, on réunit les deux bouts par le moyen d'une ligature platte que l'on recouvrit avec le lambeau; on pansa avec la charpie & le baume d'*Arceus*, & l'on retint l'appareil avec un bandage contentif. Deux saignées de deux palettes chacune, & l'usage d'une décoction émolliente pour arroser le bandage, composèrent le traitement pendant les trois premiers jours: au bout de ce temps on leva l'appareil, la plaie étoit suppurante & en bon état. Le baume d'*Arceus* & la décoction émolliente furent continués jusqu'au douzième jour où les ligatures tomberent; le vingtième le malade se leva, &, à l'aide de deux personnes, il fit quelques tours dans son appartement; le trentième, un coup porté par accident sur la jambe occasionna une hémorrhagie assez considérable, avec un gonflement qui dura plusieurs jours. Depuis le quarantième jusqu'au cinquantième jour, le malade marcha tous les jours le pied levé; alors, la plaie étant solidement cicatrisée, on relâcha la courroie par gradation, & on permit au blessé d'appuyer le bout du pied. Le soixantième il ne se servoit plus que d'une canne, & il fut parfaitement guéri.

Je demande aux maîtres de l'art, dit l'un des auteurs, si lorsqu'on est assuré d'une vraie rupture du tendon d'Achille, il ne seroit pas possible & même nécessaire, pour une plus sûre & plus solide réunion, de faire une légère incision aux téguments pour se procurer le même point fixe qui nous a si bien servi dans ce qui fait le sujet de cette observation, &c.

C'est un maître de l'art qui va répondre pour nous : *M. de la Moitte* dit (1), au sujet d'un tendon d'Achille qu'il avoit jugé être à demi rompu, *que si ce tendon eût été totalement rompu, il en auroit tenté la réunion par la suture, après avoir fait une incision aux téguments pour découvrir les deux extrémités du tendon divisé. Cette observation, ajoute l'auteur du discours, (m. Louis), dans laquelle on indique l'incision des téguments, & la suture du tendon d'Achille, comme les moyens d'en guérir la rupture complete, montre combien la vérité a de peine à se placer dans les esprits livrés à la routine. C'est un habile chirurgien, instruit de tout ce qui a mené à la perfection de l'art sur cet objet, qui donne un précepte dont l'exécution seroit une des plus grandes impérities qu'on*

(1) Discours sur le traité des maladies des os de m. Petit, pag. 19 & suivantes.

336 OBS. SUR LA RÉUNION, &c.
*pût commettre. Et plus loin : Le but de
l'art , dans la rupture des tendons , est de
rapprocher , d'affronter les bouts divisés ,
& de les maintenir dans cet état jusqu'à
ce que la nature les ait réunis & consolidés.*

D'après cela, pourquoi proposer des incisions, pourquoi faire des sutures & tourmenter le malade pour réunir le tendon d'Achille ? puisque la pantoufle imaginée par m. *Petit* procure tous les avantages que l'on peut desirer pour cette réunion, puisque le célèbre *Monro* s'est guéri lui-même d'une rupture du tendon d'Achille par la seule application d'un bandage fait à l'imitation de la pantoufle de m. *Petit*, puisqu'enfin la suture est rejetée & regardée par les plus habiles chirurgiens comme étant toujours inutile & souvent dangereuse (1).

(1) Voyez à ce sujet les mémoires de l'académie de chirurgie, tom. 3 , pag. 424 & 425 , où sont cités mm. *Petit*, *Andouillé* & *Sereis*.



RÉFLEXIONS de m. SEGRETAIN, maître en chirurgie, gradué lithotomiste, & accoucheur à Laval au bas Maine, sur une observation insérée dans le journal de médecine du mois d'avril 1781, pag. 323, annoncée : Suppression d'urine causée par le renversement de la matrice ; par m. WANTERS, médecin à Wetteren en Flandre.

MES premières réflexions m'ont été fournies par le titre de l'observation, l'observation elle-même a fait naître celles qui suivront.

Un renversement de matrice a causé une suppression d'urine, j'ai cherché inutilement à me rendre raison du phénomène ; j'ai lu l'observation, & elle m'a paru ne présenter qu'un cas assez ordinaire.

Peut-être dira-t-on que je veux arguer sur des mots ; un médecin à qui il échappe d'en faire un faux emploi, peut donner de fausses idées, & conduire à une fausse pratique. L'histoire de l'art en fournit plus d'un exemple : je m'en autorise, & je m'explique.

M. *Winters* annonce une suppression d'urine, & ce n'étoit qu'une rétention. Je n'ignore pas que beaucoup d'auteurs se sont indifféremment servis des termes de

suppression & de rétention ; on est cependant convenu depuis long-temps que le mot *suppression* signifie le manque de sécrétion de l'urine dans les reins, & celui de *rétention*, l'arrêt de cette liqueur dans la vessie. On a fixé la valeur réelle de ces deux expressions avec d'autant plus de raison, que les moyens de curation des maladies qu'elles désignent, employés indifféremment pour l'une ou l'autre, pourroient être de la plus dangereuse conséquence : on le sent de reste.

Cette *suppression*, dit m. *Winters*, étoit causée par un *renversement* de matrice, qui, dans le fait, paroît n'avoir été qu'un *femi-prolapsus*, ou, si l'on veut absolument, une obliquité de la matrice en arriere. Je dis que ce n'étoit pas un renversement ; car qu'entendent les auteurs par renversement de matrice ? ils nomment ainsi le passage du fond de ce viscère à travers son corps, son col & son orifice, renversement qu'ils appellent complet lorsque ce sac musculueux est entièrement retourné comme le feroit un doigt de gant. Je ne connois aucun auteur qui ait nommé renversement la déviation, la déclinaison ou l'obliquité de la matrice en arriere.

Je passe à l'observation :

« Je fus appelé, dit m. *Winters*, le 5 mai 1780, chez une femme âgée de trente-

cinq ans, d'un tempérament sanguin, incommodée depuis la veille d'une *suppression* parfaite d'urine, & de fréquentes envies d'uriner accompagnées d'une douleur très-vive qui augmentoit par accès; elle ne pouvoit non plus aller à la selle, quoique les excréments se présentassent, disoit-elle, au fondement. Les regles manquoient depuis trois mois (les symptômes de deux grossesses terminées par avortement, existoient alors). Je trouvai, continue m. *Winters*, cette femme extraordinairement pléthorique, & crus que l'accident provenoit d'une déroute du sang de la matrice au col de la vessie ».

D'après cet exposé de l'état de la malade, ne doit-on pas naturellement penser que m. *Winters* auroit dû se rappeler, 1°. que les femmes qui ont eu des descentes incomplètes de matrice, comme celle qui fait le sujet de son observation, sont exposées jusques vers le troisieme mois de leur grossesse à une rétention d'urine causée par la compression que fait contre le col de la vessie la matrice augmentée de volume, & encore contenue dans le petit bassin; 2°. que cet accident se renouvelle à la fin de la grossesse (1).

(1) Voyez LEVRET, art des accouchements, quatrième partie, article 2, pag. 229 & suiv. dernière édition.

M. *Wanters* n'eût pas alors, comme il le dit lui-même, porté d'abord un faux jugement, il n'eût pas supposé le sang de la matrice en déroute vers le col de la vessie, & perdu un temps précieux pour la cure. Si la cause de la maladie eût été connue d'abord, par une attitude donnée & un procédé simple, on eût mis la vessie à même de se débarrasser, & on n'eût pas été obligé de la fonder pendant vingt jours entiers, dont elle eut besoin pour revenir de la stupeur où l'avoit jettée la distension outrée de ses parois (1). M. *Wanters* ne devoit-il pas, dès qu'il fut appelé, toucher la malade, la faire mettre sur les genoux & les coudes, la poitrine & la tête abaissées, pour éloigner du bassin le poids des viscères abdominaux, & au moyen d'un ou deux doigts introduits dans le vagin, élever la matrice au-dessus du petit bassin ; position que prend ordinairement ce viscère vers ce terme de la grossesse, puisque c'est alors qu'il commence à faire élever la région hypogastrique.

Ce procédé simple, qui m'a plusieurs fois réussi, eût sans doute été également

(1) Pourquoi pendant dix-sept jours n'avoir fondé qu'une fois en vingt-quatre heures ? la vessie devoit être dans un état de distension pendant douze au moins.

utile à m. *Winters*, puisque, le second jour, lorsqu'il eut reconnu la maladie, sans avoir donné à sa malade la situation dont je viens de parler, & dont on sent l'utilité, la vessie fut débarrassée de plus d'une chopine d'urine par les tentatives que fit ce médecin pour réduire la matrice, & avant même qu'elle fût réduite. Il trouva, dit-il, la réduction impossible par le vagin seul, & il paroît qu'il fut obligé de faire agir de concert les doigts passés dans le rectum & dans le vagin. La vessie, distendue par quatre pintes d'urine, mit un obstacle considérable à cette réduction; n'eût-il pas mieux fait de ne pas la tenter avant d'avoir vuider la vessie? (Il est de précepte de vuider la vessie & le rectum avant de réduire les descentes de matrice, & les raisons sur lesquelles ce précepte est fondé sont évidentes). Je pense qu'il étoit possible d'éloigner suffisamment la matrice des voies urinaires, pour faciliter le passage de la sonde.

La rétention d'urine dont il est question à-t-elle été, comme l'assure m. *Winters*, occasionnée par un renversement de matrice, ou, pour mieux dire, par sa déviation, ou bien tout simplement par le *semi-prolapsus* de ce viscere alors dilaté par une grossesse de trois mois? Si ce dernier état de l'uterus suffit pour se rendre

raison de la rétention d'urine, & si l'observation l'a fait voir un grand nombre de fois, suffisant pour l'occasionner, je ne vois pas le besoin de recourir à la déviation de ce viscere, à son obliquité, ou, comme dit m. *Winters*, à son renversement en arriere, à sa courbure; en un mot à une espece de maladie nouvelle. L'obstacle insurmontable à l'introduction du catheter (1), & l'état de compression où étoit le rectum entre la matrice & l'os sacrum, ne prouvent point ce renversement: le rectum plein d'excréments (la malade ne pouvoit aller à la selle, quoique les excréments se présentassent au fondement) & l'os sacrum ne s'y opposoient-ils pas?

Si le renversement de la matrice a réellement existé, ne pourroit-on pas le considérer comme l'effet de la rétention d'urine, plutôt que comme sa cause? En effet, la vessie contenoit quatre pintes & demie d'urine; dans un tel état de dilatation, la vessie devoit fortement pousser la matrice dans le petit bassin, & peut-être la forcer à l'obliquité où l'observateur croit l'avoir trouvée.

(1) On nomme communément ainsi une sonde courbe & crenelée, qui sert à conduire le lithotome dans l'opération de la taille.

Je me crois fondé à penser que la descente incomplète de la matrice a, seule, occasionné la rétention d'urine, par ce que dit lui-même m. *Wanters*, « qu'au commencement (du traitement sans doute) il étoit obligé de remettre en place la matrice qui descendoit encore plus ou moins lorsque la femme faisoit trop de mouvement ou d'effort; que cependant elle ne se renversoit ou courboit plus (la vessie étoit moins remplie), mais qu'elle descendoit seulement ».

Sans ce *renversement* ou cette courbure de la matrice, la simple descente causeroit donc encore la rétention d'urine, puisqu'on étoit obligé de la remonter, rétention qui n'a cessée qu'au bout de vingt jours, soit parce qu'alors seulement (1) la vessie a repris son ressort, ou que la matrice, devenue trop volumineuse pour pouvoir être contenue dans le petit bassin, s'étoit élevée au-dessus, & cessoit de comprimer les voies urinaires.

M. *Wanters* dit qu'il est bon de remarquer que pendant le traitement il fit garder le lit à la malade, & dans la situation

(1) En pe fondant, comme on le faisoit, que toutes les vingt-quatre heures, il étoit difficile que la vessie, journellement distendue outre mesure, pût se rétablir: elle n'a pas tardé à le faire dès qu'on a fondé deux fois le jour.

sur le dos. Cette situation, sans contredit très-utile pour s'opposer à la descente de la matrice, sur-tout si le bassin étoit élevé & la poitrine abaissée, ne me paroît pas aussi favorable au redressement de la matrice, redressement qu'on devoit avoir en vue si le renversement & la courbure avoient réellement existé & causé la maladie.

Sans avoir assujetti la malade au lit, & dans la situation sur le dos, un pessaire placé dans le vagin, auroit, je pense, avantageusement soutenu la matrice, & hâté la cure, beaucoup plus que quelques *topiques roborans* appliqués on ne dit pas même sur quelle partie.

Ce pessaire n'auroit pas tardé de devenir inutile, on en auroit alors débarrassé le vagin.

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 16 août & 1^{er} septembre 1782. **

DANS l'assemblée du 16 août on s'est entretenu des suites plus ou moins fâcheuses de l'affection catarrhale qui, à cette époque, n'étoit plus la maladie régnante; ces suites sont des crachements

* Par m. LEROUX DES TILLET.

de sang assez opiniâtres, des tubercules au poumon, quand il existoit dans ce viscere une disposition vicieuse antérieure, enfin des signes d'une vraie phthisie pulmonaire commençante.

Dès-lors les maladies bilieuses avoient succédé au catarrhe épidémique, les entrailles étoient principalement affectées, il y avoit des diarrhées, des dysenteries, des vomissemens bilieux spontanés; on remarquoit encore des fievres intermittentes & des fievres bilieuses malignes très-graves; dans le même temps quelques personnes étoient attaquées d'éruptions générales à la peau, ces éruptions n'avoient aucun caractère dangereux, & cédoient facilement aux remèdes indiqués.

La dégénérescence marquée de l'humeur catarrhale n'étoit que le prélude des maladies qui ont été le sujet des observations rapportées dans l'assemblée du premier septembre, maladies dans lesquelles l'affection bilieuse est plus ou moins compliquée de fièvre & d'autres symptômes en général plus allarmants que très-graves en effet. La chaleur & la rudesse de la peau est considérables, on remarque beaucoup de sécheresse à la langue, les urines sont rares ou fort rouges, il y a de la stupeur, de l'affaïssement & du délire. Plus

fievres malades ont des dévoiements opiniâtres de matieres porracées, d'autres ont des évacuations de matieres glaireuses & teintes de sang; quelques-uns vomissent une bile d'abord verte, ensuite jaune; chez un petit nombre de personnes la maladie s'est annoncée comme un véritable *cholera morbus*.

Ces symptômes, quel que soit leur intensité apparente, cèdent aux délayants, aux fondants & aux anti-phlogistiques. M. Morisot, qui avoit observé que le caractere bilieux s'étoit manifesté dès le commencement du catarrhe épidémique, a fait avec succès usage des vomitifs.

On remarque encore des fievers intermittentes de tous genres, dans lesquelles le vomissement, sollicité plusieurs fois, & les déjections bilieuses entretenues, accélèrent la guérison. On voit aussi des fievers continues bilieuses, dont le principal symptôme est un mal de tête violent & opiniâtre qui tantôt se fait sentir dans toute la tête, tantôt n'en occupe qu'un côté seulement.

Dans cet état, qui en général n'est pas inflammatoire, il a paru à m. Desessartz que la saignée augmentoit la prostration des forces, & qu'il falloit insister longtemps sur l'usage des délayants savonneux,

animés par un sel neutre doux, tel que celui de seignette, avant d'employer les purgatifs.

M. *Chevalier* a observé que dans certaines fluxions de poitrine l'humeur bilieuse étoit si abondante qu'elle paroissoit former le caractère prédominant de la maladie. M. *Morisset* a vu un enfant rendre beaucoup de bile à l'invasion de la rougeole; m. *Desbois* a vu la même chose arriver au commencement de la coqueluche; & m. *Desessartz* a fait la même observation chez des enfants attaqués d'oreillons.

M. *Sallin* a fait remarquer que les convalescences de ces maladies bilieuses étoient longues, & qu'alors les digestions avoient besoin d'être aidées par l'usage prudent de quelques stomachiques. M. *Desessartz*, après avoir confirmé cette remarque, a ajouté qu'il avoit vu arriver spontanément des rechûtes en apparence aussi graves que les maladies, mais qu'il attribue à un reste de levain bilieux dont il a sollicité l'expulsion, ou à l'atonie des premières voies, contre laquelle la liqueur minérale d'*Hoffmann*, entr'autres toniques calmants, lui a principalement réussi.

M. *Sallin* a eu à traiter des jaunisses très-rebelles. L'application des sangsues à l'anus a soulagé sensiblement les malades

en procurant le dégorgement des ramifications de la veine-porte.

Quelques maladies se sont terminées par une éruption pédiculaire. *M. Desbois* a raconté qu'un négociant s'est trouvé couvert de poux au moment où il venoit de recevoir une fâcheuse nouvelle. On a vu des éruptions à la peau, quelques petites-véroles, mais bénignes ; cependant *m. Gervaise* a rapporté que dans une petite-vérole, qui étoit fort inquiétante, une potion, dont le syrop de quinquina faisoit la base, a aidé la nature à compléter l'éruption qui se faisoit imparfaitement.

M. Thierry, médecin consultant du roi, a eu occasion d'*examiner* la vraie leucophlegmatie telle qu'elle a été décrite par les anciens.

M. Sollier a rapporté un fait qui ajoute aux preuves que l'on a déjà de l'empire de l'imagination. Un homme se croyoit frappé d'une maladie qu'on lui avoit donnée par sortilege ; il éprouvoit un mal de tête très-violent, & la douleur étoit telle que le malade se persuadoit qu'un insecte se promenoit dans sa tête, & alloit d'une tempe à l'autre. A peine fut-il entré à l'hôtel-dieu qu'il se trouva guéri ; il crut que ce miracle étoit dû à la *Maison de Dieu* où il étoit. Sa guérison paroît assurée : l'imagination a été la cause de la ma-

ladié, l'imagination en a été le médecin.

M. *Dumangin* a rendu compte de ce qu'avoit présenté l'ouverture du cadavre d'un hydropique mort à l'hôpital de la Charité. Cet homme, très-grand bûveur, avoit été attaqué d'anasarque & d'ascite; il mourut le corps desséché après avoir, pendant plusieurs jours, été tourmenté d'un hoquet suivi de vomissement d'eaux pures & claires : rien n'avoit pu arrêter ce vomissement. On trouva tous les viscères sains, excepté que le foie étoit diminué de volume, grenu, jaune, dans un état d'induration, mais sans concrétions ni abcès; la vésicule du fiel avoit acquis une capacité quadruple, la bile qu'elle contenoit étoit noire, l'estomac & le tube intestinal étoient rétrécis au point que les gros intestins n'auroient pas pu admettre le petit doigt, mais ils étoient sans inflammation, & seulement un peu épaissis.

M. *Desbois* a parlé de deux autres ouvertures de cadavres faites dans le même hôpital. Un homme, à la suite d'un saisissement violent, fut pris subitement de la jaunisse; on lui avoit donné de l'émétique, des apozèmes amers, & on l'avoit purgé avant qu'il vint à la Charité. Au moment où ce malade entra à l'hôpital, il avoit la région du foie gonflée, sa peau étoit jaune, on remarquoit quelques mou-

vements de fièvre, le hoquet étoit fréquent, il y avoit du dévoiement, & quand il avaloit quelque chose, soit aliment, soit médicament, il survenoit du vomissement, la fièvre s'augmentoît & le dévoiement étoit plus fort. Après sa mort on trouva le foie enkysté, & sa substance presque toute convertie en pus. *M. Desbois* a vu plusieurs fois cette prompte supuration du foie, il croit que la tension douloureuse de la région du foie & le hoquet constant, en sont les signes pathognomoniques.

L'homme qui fait le sujet de la seconde observation, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, étoit malade depuis 17 mois, à la suite d'une chute qu'il avoit faite sur le dos en portant de l'argent. Peu de temps avant sa mort il se plaignit d'une forte douleur vers la dixième vertèbre dorsale; il devint paralytique des extrémités inférieures; la paralysie gagna les extrémités supérieures. Les fonctions de l'estomac, des intestins & de la poitrine furent successivement dérangées. Le malade vint au point de ne pouvoir plus ni parler, ni avaler; enfin il mourut. A l'ouverture du cadavre le poumon fut trouvé sain; le long des vertèbres du dos jusqu'à la première des lombes, il régnoit une traînée de pus contenu dans un sac cellulaire. La onzième

vertèbre étoit cariée , & il y avoit auffi infiltration de pus dans les interstices vertébraux.

M. *Leroux des Tillets* a raconté qu'un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une constitution vigoureuse , ayant éprouvé une révolution subite & très-vive , eut une indigestion qui fut suivie d'une diarrhée dans laquelle les déjections étoient souvent glaireuses , & quelquefois teintées de sang. Après un traitement méthodique les forces du malade renaissoient , l'appétit étoit revenu , les digestions se faisoient très-bien , & les évacuations , diminuées par degrés , étoient enfin arrêtées. Une seconde révolution ramena des évacuations glaireuses & sanglantes , bientôt la fièvre double-tierce s'y joignit , les accès en étoient violents : cependant m. *des Tillets* parvint à calmer ces accidents , & le malade touchoit à la convalescence lorsqu'il fit usage d'un remède que l'on vend sous le nom d'*eau médicinale*. Il prit cinq doses de ce remède dont l'effet fut de procurer à chaque fois une superpurgation prolongée quatorze ou quinze jours , & pendant ce temps le malade alloit à la selle trente , trente-cinq & jusqu'à plus de quarante fois en vingt-quatre heures.

Quand on rappella le médecin la foiblesse étoit extrême , il y avoit une toux sèche ,

fatigante, & qui, quoiqu'elle ne fût que symptomatique, gênoit très-fort la respiration, le ventre étoit météorisé, les vents tourmentoient le malade, des coliques assez violentes se faisoient sentir, les urines étoient crues, les déjections, glaireuses & mêlées d'un sang décomposé, étoient d'une puanteur insupportable; le foie étoit engorgé, augmenté de volume & douloureux, le pouls petit, vif & serré. M. *Miffa* fut appelé en consultation : on employa d'abord les délayants, les adoucissans, les anti-spasmodiques, les lavemens & les fomentations émollientes pour calmer l'irritation ; ensuite les anti-septiques, les doux analeptiques : mais ils furent sans succès, rien ne put arrêter l'abondance des évacuations, & le malade périt victime de sa confiance imprudente. On ne voulut pas permettre l'ouverture du cadavre.

Quand on réfléchit sur l'état où devoit se trouver un estomac & des intestins fatigués par une diarrhée longue & compliquée de signes dysentériques, on n'est pas étonné qu'un drastique violent ait occasionné des accidents aussi funestes, & enfin la mort.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'août 1782, par
m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été tout le mois à la pluie. Les pluies ont été tellement abondantes & suivies, que la moisson n'étoit pas achevée à la fin du mois. En conséquence il y a eu beaucoup de bleds germés sur la campagne. Aussi le mercure, dans le baromètre, a-t-il été toujours observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on excepte le 31 du mois, & le vent presque toujours sud & sud-ouest. Le 8 le mercure, dans le baromètre, est descendu au terme de 27 pouces 4 lignes.

Il n'y a pas eu, ce mois, de grandes chaleurs. La liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 16 degrés, excepté le 16, jour où elle s'est portée au terme de 19 degrés.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du sud.	5 fois de l'ouest.
21 fois du sud	3 fois du nord
vers l'ouest.	vers l'ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couvert ou nuageux.

24 jours de pluie.	3 jours de tonnerre.
--------------------	----------------------

2 jours de grêle.	2 jours d'éclairs.
-------------------	--------------------

Les hygromètres ont marqué de l'humidité les trois quarts du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
d'août 1782.*

LA maladie aiguë la plus commune a été la fièvre continue du caractère de la double-tierce, les accès ou redoublemens étant plus violents de deux jours l'un. Cette maladie étoit assez grave & dangereuse, d'autant que souvent elle portoit à la tête ou à la poitrine avec des symptômes d'engorgement. Dans ce cas il étoit essentiel de pousser les saignées plus loin que ne l'exige pour l'ordinaire ce genre de fièvre. D'un autre côté, la violence des accès a quelquefois obligé de recourir de bonne heure au quinquina pour les modérer.

La fièvre putride-maligne régnoit encore dans quelques familles du peuple : mais peu de ceux qui ont été secourus à temps & traités convenablement, ont succombé.

La fièvre tierce étoit toujours très-répandue & opiniâtre : quelques personnes étoient attaquées de la fièvre quarte.

Nombre de personnes ont été travaillées d'un enrouement opiniâtre, & qui résistoit à tous remèdes. Cependant cette incommodité ne tiroit pas à conséquence dès qu'elle n'intéressoit point la poitrine.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Specimen inaugurale chemicum , sistens experimenta circa mutationem colorum quorundam vegetabilium à corporibus salinis cum corollariis ; ou *Essai de chymie , contenant des expériences sur le changement de quelques couleurs végétales , opéré par les corps salins , avec des corollaires.* Par m. JEAN-FRÉDÉRIC BECKER. A Göttingue , chez Dieterich ; à Strasbourg , chez König , 1779 , in-4°. de 58 pages.

Cet opuscule est dédié au père de l'auteur , chirurgien expérimenté à Lippe. Les végétaux qu'il a soumis à ses expériences sont le grand pied d'alouette , la rose , l'aconit , le bluet & la chicorée. M. Becker a extrait la teinture de leurs pétales de deux différentes façons , par digestion & par trituration : ses principes respirent la saine chymie , & plairont aux amateurs de cette science , de même qu'aux physiciens qui s'occupent de la théorie des couleurs.

Differtatio inauguralis medica de lichene Islandico ; ou *Dissertation inaugurale de médecine , sur le lichen d'Islande.* Par m. GUILLAUME-CHRISTIAN-PHILIPPE CRAMER. A Erlang , chez Kunstmann ; à Strasbourg , chez König , libraire , 1780 , in-4°. de 63 pag.

Le lichen d'Islande est ici décrit avec soin ; tous

les synonymes sont bien indiqués. Le docteur *Cramer* offre également ses produits & ses préparations chymiques ; il y joint quelques expériences sur la pulmonaire de chêne ; & sur le lichen des rennes. Quant aux vertus médicales de la mousse d'Islande, elles sont fortement célébrées par m. *Cramer* : il donne quatorze nouvelles observations de maladies guéries par son usage ; savoir , 3 de toux , 2 d'hémoptysie , 2 de phthisie simple , 5 de phthisie avec ulcère au poulmon , & 2 de virilité éteinte.

THOMAS HOFFMANN med. doct. de præfagiis tempestatis naturalibus, dissertatio medico - physica ; ou *Dissertation medico-physique, sur les présages naturels de la pluie.* Par m. **THOMAS HOFFMANN**, docteur en médecine. Seconde édition. A Basle, chez Schweighauser ; à Strasbourg, chez König, 1781, petit in-8°. de 48 pages.

M. *Hoffmann* assure dans cet écrit que la nature nous offre beaucoup d'êtres organisés qu'il estime infiniment plus certains pour présager la pluie , la tempête , l'orage & le calme , que les barometres, les hygrometres & tous les instruments des physiciens, tant anciens que modernes. Il fait l'énumération des animaux & des végétaux qui indiquent les changements de l'atmosphère. En général, à l'approche de l'orage, les oiseaux aquatiques se baignent davantage, & jouent plus qu'à l'ordinaire sur la surface de l'onde ; les poissons sont plus agités ; les papillons volent plus bas ; les vers de terre paroissent hors de leur demeure ; les sensitives, plusieurs papillonacées, le trefle acide, la fleur de la carline & quelques autres plantes rapprochent leurs feuilles.

CAROLI STRACK viri prænobilis & experientissimi med. doct. & in univers. Mogunt. institut. med. prof. pub. & ordinar. eminent. ac celsiss. princ. elect. Mog. jud. aul. consil. elect. util. scien. academ. Erford. & princ. Hassiæ scient. societ. Gießën. socii. Sermo academicus, de ratione novandi & purum reddendi aerem intrâ nosocomia, carceresque, ab ipso habitus in auditorio publico, dum promotoris ad gradum doctoratus munere fungebatur. Die hujus anni 18 junii. Paulo post à quodam ejus cultore ob singularem argumenti pro bono publico utilitatem editus, 1770. Moguntia, stanno Waillandti, elect. privileg. typogr. 14 pages in-8°.

M. Strack établit, dans la première partie de son discours, la nécessité de purifier l'air des hôpitaux; il parle du danger de laisser les malades plongés dans un air infect, & il fait voir combien étoit meurtrière la pratique de ceux qui prenoient un soin extrême à les garantir de l'air extérieur, qui les faisoient trop couvrir, & leur donnoient des remèdes incendiaires. Il loue Sydenham de s'être le premier élevé contre ce préjugé. Après des généralités sur la manière dont l'air peut être corrompu, après quelques réflexions sur l'habitation des montagnes, & sur celle des villes placées auprès des marais & des lacs dont les eaux sont stagnantes, il applique les causes de l'insalubrité de l'air aux hôpitaux & aux prisons, & il fait mention de la fièvre qui leur est particulière. La né-

cessité de désinfecter l'air de ces lieux une fois établie, il indique, dans la seconde partie, les moyens d'y parvenir. Reconnoissant l'impossibilité de réunir dans une ville tout ce qu'il faudroit pour entretenir la pureté de l'air, *m. Strack* desireroit que l'hôpital fût situé hors de l'enceinte de la ville dans un lieu salubre, & où il y eût un air pur; il cite l'exemple de nos ancêtres qui avoient placé hors de Paris l'hôpital consacré aux maladies vénériennes, & les maladreries. Mais puisque les hôpitaux existent au sein des villes, il s'occupe du soin d'en corriger l'air, ou de l'empêcher de se corrompre. Les moyens généraux qu'il propose sont connus de tous les médecins, & nous nous contenterons d'en rapporter un qui lui est propre, & qui nous a paru très-ingénieux.

« Dans chaque chambre, dit-il, je fais bâtir une ou deux cheminées, suivant sa grandeur; j'y fais faire un bon feu qui attire beaucoup d'air & le transmet au-dehors. Entre le foyer & le sol du plancher, j'établis deux tuyaux qui absorbent l'air de la chambre, & le conduisent au haut de la cheminée; je garnis l'intérieur de la cheminée d'une plaque de fer qui rougit au feu ».

« Ensuite, du côté que vient le vent le plus salubre, je place un large entonnoir qui finit par deux tuyaux. Ces deux tuyaux se séparent à leur commissure même, & je conduis chacun d'eux jusqu'au bas de la cheminée, l'un à droite, l'autre à gauche; je les élève entre la plaque de fer & le mur même de la cheminée; je les conduis vers le haut; arrivé là, je perce la cheminée, j'y fais passer les tuyaux que je conduis sous le plafond à travers de la chambre. De ces tuyaux l'un s'ouvre sous le plafond & dégorge dans la chambre un air pur, & qui s'est échauffé dans le trajet du tuyau par la cheminée. J'appelle ce tuyau inspirateur; l'autre, sans s'ouvrir dans la chambre, la

traverse toute entiere, & va percer le mur du côté opposé à la cheminée pour s'ouvrir au-dehors, & je nomme ce dernier tuyau expirateur; l'un & l'autre échauffent la chambre. Tous deux doivent être de tôle, & du diametre de quatre pouces; le caual expirateur est garni, de distance en distance, de plusieurs canaux plus petits, & qui sont comme capillaires; ils sont tous à angle aigu sur le grand tuyau, & s'ouvrent dans la chambre par un large pavillon: je les appelle aussi expirateurs parce qu'ils transmettent l'air de la salle au-dehors ».

« Par ce moyen on a un air pur & toujours nouveau. Nous nous servons de cette mécanique en hiver, & plus rarement en été. Si le temps est beau, il suffit d'ouvrir les portes & les fenêtres; le plafond de la salle est garni, de distance en distance, de trappes prolongées en forme de trémies jusqu'au-dessus des toits ».

M. *Strack* conseille encore de mener de temps en temps promener les convalescens pour les faire respirer en plein air. Il recommande l'usage du vinaigre versé sur des briques rouges; cette vapeur est agréable, & résiste très-bien à la putridité. L'application de tous ces moyens doit être faite aux prisons autant qu'il est possible de les y mettre en usage.

CAROLI STRACK *med. doct. &c. observationes medicinales de colicâ pictonum maximèque ob arthritidem.*

Judicandum est, quæ maximè ex utrâque parte dicantur, quo facilius nostra quoque opinio interponi possit. *A. C. CÆSUS in præf.*

Francofurti & Lipsiæ, 1772, 82 pages in-8°.

M. *Strack* ne reconnoît pas pour cause de la

colique de Poitou le plomb & ses préparations, le cuivre, l'antimoine crud, & les diverses couleurs, non plus que les fruits verts ou le vin qui en a été fait (1). Mais la cause de cette maladie existe, selon lui, dans la matière de la goutte vague qui va se déposer sur le bas-ventre..

Pour combattre l'opinion de ceux qui reconnoissent les causes dont nous avons parlé, il rapporte plusieurs accidents causés par le verd-de-gris, parmi lesquels il y avoit de la colique, mais non pas la colique de Poitou.

Il oppose à *Huxam* qui a traité sous le nom de *colica damnoniorum*, une maladie qui a été épidémique en 1724, & a ses partisans qui ont cru en trouver la cause dans les fruits verts & les vins qui en avoient été tirés, il oppose, dis-je, *Musgrave* qui avoit donné vingt ans auparavant un exemple que cette colique étoit due à une matière arthritique. Il cite ensuite ce qui arrive dans la *Wétéravie* où les pommes & les poires sont très-abondantes, & où le peuple en mange beaucoup, & boit beaucoup de cidre, sans que personne soit jamais attaqué de la colique de Poitou, &c. &c.

Pour réfuter le sentiment de ceux qui attribuent cette colique à l'antimoine crud, il observe que c'est au contraire le remède qui a le mieux réussi pour la combattre, non-seulement à lui, mais à ses confreres, qui en 1757, lorsque la goutte vague devint tout-à-fait épidémique à Mayence, en avoient fait user à plusieurs centaines de malades, dont quelques-uns en prirent même plus d'une livre sans avoir eu de colique.

M. *Strack* avoue que c'est avec plus de raison

(1) Causes dont cette maladie a tiré différents noms, comme colique des peintres, des doreurs, de potiers, ou enfin colique végétale.

qu'on cherche cette cause dans le plomb ; mais il ajoute qu'il connoît un grand atelier où depuis vingt ans on fait chaque jour jusqu'à 700 livres de balles & de boulets de plomb , ou des nappes de 4000 livres pesant , & que jamais aucun ouvrier n'a été attaqué de colique. Il assure que dans tout Mayence il ne connoît pas un seul peintre , ou potier , ou métallurgiste , qui ait été pris de cette colique , & qu'une pareille maladie y étoit parfaitement inconnue jusqu'à ce que la goutte vague devînt épidémique. Il n'est pas certain , dit-il , si les malades qu'il cite de *Haen* ont eu la colique de plomb ou la colique arthritique ; car parmi ces malades , des peintres , un enfant & un autre malade avoient des exostoses arthritiques.

Après cet examen , l'auteur conclut , comme nous l'avons annoncé , que la colique de Poitou reconnoît pour cause la matiere arthritique ; cependant il convient qu'il y a deux especes de colique de Poitou , l'une due au plomb , l'autre due à la matiere arthritique : il laisse à ceux qui connoissent la premiere , le soin de la décrire , pour lui , avouant qu'il ne l'a pas vue , il expose ce qu'il a remarqué dans la goutte vague offrant les symptômes de la colique de Poitou.

La goutte , dit m. *Strack* , est difficile à distinguer quand elle prend le masque d'une autre maladie ; par exemple , quand elle produit des exostoses , des ankyloses , des caries dans les os , des abcès dans les chairs , des squirrhés dans les glandes , ou même le cancer ; par exemple encore , lorsque fixée dans l'intérieur de la tête elle amène la perte de la mémoire , la léthargie , les convulsions , &c. lorsqu'elle offre l'apparence de la péripneumonie , de l'asthme , de la paralysie , de la néphrétique , &c. quand elle cause des coliques horribles : ce qui constitue particulièrement la maladie dont il

est ici question, & dont les symptômes sont, d'après m. *Strack*, une grande douleur qui après avoir pris d'abord au ventre y reste fixée, mais sans fièvre & sans inflammation; le pouls est très-petit & lent, ou bien fréquent & petit, la couleur de la peau est jaune & olivâtre, les yeux sont creusés, il y a autour un cercle plombé; la lassitude se fait sentir sans cause, ou pour une cause très-légère, & le sommeil ne la dissipe pas; il y a difficulté de respirer, la sueur, quand elle existe, imprime un sentiment de chaleur brûlante, la peau est parsemée de boutons miliaires sans cause manifeste; on éprouve au visage, & sur-tout au front, un chatouillement vague comme celui que produiroit un flocon de laine ou un poil; il y a strangurie, les urines sont blanchâtres comme du petit-lait mal fait, & forment un sédiment blanc, gras, semblable à du suif rapé qui tomberoit par flocons. Tous les malades ne sont pas également affectés par tous ces symptômes.

Les crises ordinaires qui servent à débarrasser le malade de la matière arthritique, sont les sueurs, les urines, quelquefois des abcès, & rarement le cours-de-ventre: aucune de ces routes n'est suivie constamment par la nature qui prend tantôt l'une, tantôt l'autre alternativement. Ainsi la sueur fait place à des urines qui déposent, pour revenir elle-même ensuite, quoique pendant ce temps il survienne des abcès.

Laisant de côté les différents traitements conseillés ou pratiqués jusqu'à présent, rejetant également les vomitifs, les purgatifs, les huileux, les mucilagineux, &c., il dirige toute son attention vers le vice arthritique qu'il attaque avec les bains poussés jusqu'à un très-grand nombre, la décoction des bois sudorifiques, & l'antimoine crud, à la dose d'environ dix grains par jour, en variant

ce traitement selon les circonstances , l'âge du malade , l'intensité du mal , sa durée , &c. &c. Dix-huit observations fort bien faites viennent à l'appui de sa théorie : nous en rapporterons une seule avec quelques détails.

Un jeune homme tourmenté depuis sept ans de douleurs de colique qui le tenoient tantôt cinq , tantôt six semaines , avoit employé inutilement plusieurs remèdes. Pendant l'hiver de 1764 la colique fut si violente , que des fomentations émollientes appliquées deux mois de suite , des décoctions apéritives bues abondamment , beaucoup de lavements , des remèdes narcotiques & des laxatifs placés dans l'intervalle , & qui attirerent beaucoup de mucus , purent à peine adoucir la douleur.

Au mois de juin suivant , la douleur ayant repris de nouveau , il survint de violentes convulsions ; quand m. *Strack* fut appelé les os du malade n'étoient plus couverts de chairs , mais revêtus d'une peau aride , plissée & rude ; la face étoit de couleur cendrée , les yeux creux , l'aspect lugubre , les chairs du ventre dures & retirées , les hypochondres rentrés en-dedans , le ventre étoit constipé ; la bouche ouverte par un grand bâillement , le pouls foible & lent , il n'y avoit plus de sommeil , le malade ne voyoit plus quoiqu'il eût les yeux ouverts , & il ressembloit à un homme qui a perdu la raison ; mais on devinoit qu'il souffroit cruellement dans le ventre par l'inspection de son visage , & les affreuses contorsions de son corps qui étoit froid : il falloit le faire boire & manger comme un enfant.

M. *Strack* ordonna de mettre le malade deux fois par jour dans un bain tiède , & de l'y tenir une demi-heure chaque fois ; de lui frotter , hors du bain , le ventre avec de l'huile rosat trois fois le jour ; de lui injecter , le matin & le soir , six

onces d'huile de lin en forme de lavement ; de lui faire prendre souvent une cuillerée d'huile d'amandes douces, mêlée avec du syrop diacode. Après une vingtaine de bains, la connoissance revint au malade ; après soixante bains il descendit lui-même dans la baignoire ; il recouvra le desir de manger, & le sommeil ; le pouls reprit aussi de la force, & le ventre devint libre.

Pendant ce temps, une douleur vague saisit diverses parties externes du corps, tantôt les unes, tantôt les autres, & lorsqu'elle les occupa, elle laissa libres les parties internes.

Alors m. *Strack*, certain de la présence de la matiere arthritique, laissa de côté les premiers médicaments, & fit faire usage de la décoction sudorifique coupée avec le lait, de l'antimoine crud, & des bains d'eau thermales de *Wisbade*.

Après cent vingt bains le malade sortit de chez lui ; après cent soixante ; étant quitte de douleurs, il conserva le ventre libre ; il desira ardemment des aliments, & digéra parfaitement ceux qu'il prenoit. L'embonpoint revint ainsi que le sommeil. Cependant il restoit encore deux indices de la matiere arthritique, la couleur jaune de la face & la foiblesse des bras & des pieds, comme s'ils étoient paralyfés ; ce qui passe chez les auteurs pour des signes certains de la colique de Poitou. Le malade fut envoyé aux mêmes eaux de *Wisbade*, pour s'y baigner & se faire des douches sur les bras avec l'eau chaude ; ce qui étant fait exactement, il se trouva parfaitement guéri après cent quatre-vingt-dix-huit bains. M. *Strack* lui recommanda d'avoir par la suite tous les ans, dans l'été, le même soin de se baigner, & il a joui depuis d'une bonne santé. C'est le conseil qu'il donne à tous ses malades de colique de Poitou, crainte de récidives ; & il avertit qu'on ne doit point être assuré

de la guérison tant que le visage conserve la couleur jaune ou cendrée.

Dissertatio inauguralis medica de tussi convulsivâ infantum, &c. D. CAROLO STRACK, &c. Moguntiaë ex typogr. elect. aulic. acad. apud Joan. Joseph. Alef. hæred. Hafner. In-8°. de 28 pages.

M. *Strack* regarde, avec tous les praticiens, la toux convulsive comme plus particulière aux enfans, & comme contagieuse : il en fixe la durée à quatre semaines environ, & il croit que la même personne n'en est pas attaquée deux fois. Il attribue la cause à un mucus crud & tenace adhérent fortement aux glandes placées dans l'arrière-bouche entre la base de la langue & le larynx, principalement aux arythénoïdes, & il combat l'opinion de ceux qui placent cette cause dans le poulmon ou dans l'estomac.

Il distingue deux états, l'un de crudité, l'autre de coction, & il décrit les symptômes de l'un & l'autre.

Pour le traitement du premier état, m. *Strack* emploie les adoucissans, l'huile d'amandes douces, dissoute dans un jaune d'œuf, & unie à une petite quantité de soufre doré d'antimoine, & au sirop de manne ; il fait sucer de cette potion à l'enfant dans les intervalles de la toux.

Il conseille, dans certains cas, l'application d'un vésicatoire à la nuque, & il indique tous les soins accessoirés, soit pour la manière de nourrir le malade, soit pour retirer de sa bouche le mucus que la toux a détaché, soit pour rétablir la respiration dans le cas de suffocation, &c. &c.

Si le malade a passé l'âge de l'enfance, il sera utile de le saigner pour adoucir la toux & faciliter la coction, & pour prévenir ou l'anévrisme, ou une rupture interne des veines.

Quand la matière commence à être cuite, le malade doit vomir avec l'hipécacuanha; ce qui adoucit la toux qui vient moins souvent, & laisse la nuit plus tranquille: alors on revient aux adoucissans pendant plusieurs jours, comme dans l'état de crudité, après quoi l'on a de nouveau recours à un vomitif pour laisser ensuite la nature achever la cure de la maladie.

CAROLI STRACK *med. doct. &c. Sermones academici*: I. De custodia ægrorum: II. De fraudibus conductarum nutricum. *Habiti in auditorio universitatis Moguntiaë. Francofurti ad Mœnum, typis Andreæis, 1779. Le 1^{er} discours de 24 pages, le second de 30, in-12*

Quibus tantò magis omnis observatio necessaria est, quantò magis obnoxia offensis infirmitas est.

A. C. CELSUS *in præf. lib. 7.*

DES GARDES DES MALADES.

M. *Strack* fait quelques réflexions préliminaires sur l'importance qu'un médecin doit attacher à se procurer auprès de ses malades de bons gardes qui sachent exécuter ses ordonnances, supporter la veille & le travail, &c. Il examine ensuite les qualités physiques & morales que l'on doit rechercher en eux: ces qualités sont celles qu'on a reconnu & exigé de tous les temps, & dans tous les pays. Mais M. *Strack* ne se contente pas d'en faire le détail, & de faire voir combien il est rare de les rencontrer, il veut rendre un service plus ef-

sentiel en proposant les moyens de se procurer des gardes qui possèdent, le plus qu'il est possible, les qualités qui leur sont nécessaires.

Un grand hôpital est, selon lui, l'endroit le plus propre à former des gardes ; on placeroit un certain nombre de malades dans une chambre ; dans chaque chambre il y auroit deux hommes pour servir les hommes, & deux femmes pour prendre soin des femmes ; on donneroit à ces gardes une nourriture salubre, mais qui ne pourroit point entretenir chez eux l'intempérance, des gages proportionnés à leurs peines, &c. Le médecin & le chirurgien de l'hôpital apprendroient aux novices le service qu'ils ont à faire : former de pareils sujets n'est point un ministère étranger aux médecins ni aux chirurgiens. Lorsqu'un des deux domestiques, ~~qui~~ aura passé deux ans à acquérir le talent nécessaire, on le fera sortir en y substituant un nouvel apprentif qui sera instruit par l'ancien. Ces vétérans seront occupés aux travaux intérieurs de la maison où chaque personne de la ville, qui en aura besoin, ira les chercher. Les gardes seront payés suivant la recommandation de l'administrateur, une partie du bénéfice sera leur récompense ; l'autre ira grossir les fonds de l'hôpital auquel ces gardes resteront attachés. L'administrateur conservera sur eux l'inspection, & s'ils manquent à leurs devoirs, il les punira, les suspendra de leurs fonctions, ou les chassera, selon que les plaintes des médecins seront plus ou moins graves.

Par cette discipline les malades de la ville seront sûrs d'avoir auprès d'eux des gens bien instruits à leur donner des soins, & les médecins auront des ministres sur lesquels ils peuvent compter.

De fraudibus conductarum nutricum habitus in auditorio universitatis Mogunticæ. Die 22 augusti anno 1776.

Levibus in rebus, falsis interdum assentiari aut connivere nihil fraudi est; at verò in seriis & gravibus, quæ tanti sunt ad hominum salutem momenti, imprimis dolosum; omninòque veritas in lucem fidenter proferenda.

FERNEBIUS, Patholog. lib. iv, cap. ix.

DES NOURRICES.

Cet ouvrage est un tableau très-exact & très-détaillé de toutes les fraudes des nourrices mercenaires, & des maux affreux qui en sont la suite; on y reproche avec force la dureté coupable des parents qui exposent leurs enfans à une foule de dangers dont ils sont promptement les victimes, ou qui au moins sont pour eux comme l'aurore d'une vie malheureuse. Ces deux petits discours annoncent l'excellence du cœur de m. *Strack* autant que ses autres ouvrages prouvent l'étendue de ses connoissances en médecine.

*CAROLI STRACK med. doct. &c. ad quæstionem quam de enervando vario-
larum miasmate saluberrima facultas
medica Parisiensis proposuerat respon-
sum quod ejusdem facultatis judicio
proximè ad præmium accessit, die 5 no-
vembris anno 1778. Francofurti ad
Mœnum, typis Andreæis, 1780. in-12
de 29 pages.*

Neque posse curari id, quod ægrum facit, ab eo, qui, quid sit, ignorat.

A. C. CÆSAR de med. lib. I, in præfat.

EPISTOLA

EPISTOLA AD SALUBERRIMAM FACULTATEM
MEDICAM PARISIENSEM.

En recherchant si, la petite-vérole étant déclarée, il existe un moyen d'énervier l'activité de son virus. M. Strack commence par annoncer qu'il est persuadé qu'un tel remède n'existe pas; car si un seul médecin l'eût employé, la connoissance s'en seroit répandue très-prompement: & il prend de-là occasion de louer la bienfaisance du roi de France qui se seroit, dit-il, empressé d'en acheter le secret, si on en eût fait un, & de le rendre public comme celui de madame Nouffer.

Il soutient qu'un tel remède, s'il existoit, seroit ou inutile, ou nuisible: *Hic quod idem etiam si esset, tamen sive vanum, sive noxium foret, nunc ponam.*

Il s'occupe de prouver son assertion relativement à la petite-vérole discrète & confluyente. Dans la discrète ce remède seroit inutile à cause du peu de danger que la maladie fait courir, & il seroit nuisible, parce qu'il ne faut alors ni ajouter aux forces de la nature, crainte qu'elle n'en ait trop, ni les diminuer de peur qu'elle ne soit trop foible. D'ailleurs quel moment choisiroit-on pour donner ce remède? ce ne doit pas être l'invasion de la maladie, puisque les signes avant-coureurs de la petite-vérole sont incertains, & quelquefois trompeurs; encore moins doit-on prendre un temps plus avancé parce qu'il empêcheroit ou détruiroit la suppuration louable qui fait seule la crise des petites-véroles.

Dans la confluyente, les raisons sont les mêmes pour regarder ce remède comme inutile, parce que les deux especes de petites-véroles sont dues au même virus, & qu'il y a d'autres vices qui rendent la petite-vérole confluyente: *Verum ut in illis, sic in his idem specificum remedium va-*

num atque nullius frugi foret, cum quoniam discretae similiter ac confluentes variolae unum idemque miasma commune habent, tum quoniam diversa alia vitia adsunt, quorum culpa variolae confluent.

L'auteur, persuadé que le même virus variolique produit dans un corps sain une discrète, & dans un corps déjà vicié une confluyente, croit que la dernière espèce ne recevroit aucun adoucissement du spécifique que l'on cherche, mais que cette maladie exige une curation différente, & même toute opposée selon les cas : *Ita malignae fiunt variolae, si cum petechiis, si cum saburra putrida in imo ventre, si cum vermibus, si cum scorbutis, si cum marasmo, si cum tempestatum aut alio quopiam epidemico morbo, qui humores corrumpit, conveniunt.*

Ob quas causas variolae confluentes nullam à specifico tali remedio curationem admittunt, sed contra aliam atque aliam omnindque diversam medicinam requirunt.

M. Strack soutient ensuite que ce spécifique, quand même il seroit utile dans la discrète, ne serviroit de rien dans la confluyente déclarée; & il s'appuie principalement sur les intermissions de la fièvre, observées dans la discrète : de sorte, dit-il, que la première & la plus considérable est une fièvre d'ébullition & d'effervescence, dont la crise est l'éruption des boutons; la deuxième, une fièvre de suppuration, dont la crise est un pus parfait qui détache le miasme inhérent; & la troisième, une fièvre hectique dont la crise est la sortie du pus résorbé, sortie qui se fait ou par l'urine, ou par de nouveaux ulcères, &c. tandis que dans la petite-vérole confluyente ces fièvres se confondent au point qu'on n'en peut distinguer ni le temps, ni les intervalles, &c. L'auteur en examine les différences & les complications, & il con-

clut qu'il seroit inutile de vouloir énerver ce miasme par un spécifique, mais qu'il faut chercher à corriger les humeurs qui, quand elles sont corrompues, produisent une fièvre putride, & à diriger la cure de manière qu'il s'ensuive un pus louable comme dans la disette.

Ensuite m. *Strack* fait un résumé de ses propositions en ces termes : *Remedium specificum, de quo quaritis, etiam quod variolarum miasma enervare ejusdemque agendi vim frangere possit, ob quam causam nihilominus in variolarum discretarum curatione supervacaneum, in confluentium, sive malignarum vero nullius frugi foret, quoties idem intra id morbi tempus adhibeatur, intra quod certò constat, febris, quæ est, quod excitata à variolarum miasmate sit : id est, quò tempore eruptæ primæ papulæ distinguuntur.*

Notre auteur pense que dans le cas où l'on auroit trouvé le remède proposé, il conviendrait de l'appliquer dans le commencement de la maladie, si l'on pouvoit la connoître, avant l'éruption & quand il y a crudité.

L'ouvrage est terminé par l'exposé d'un moyen que m. *Strack* propose pour garantir les yeux des injures de la petite-vérole : ce moyen consiste à couvrir les yeux affectés d'une compresse imbibée d'eau rose, dans laquelle on a fait dissoudre du suc de Saturne, quelquefois à en injecter dans l'œil, & à le baigner souvent dans cette liqueur. Il convient, selon les circonstances, de joindre d'autres remèdes à celui-ci ; tels sont la saignée, les lavements, les purgatifs, les vésicatoires : tantôt ce moyen a été employé comme curatif, tantôt comme préservatif, & m. *Strack* en rapporte plusieurs observations intéressantes.

SÉANCE PUBLIQUE.

LA séance publique de la société royale de médecine a été tenue au Louvre le 27 août dans l'ordre suivant :

Après la distribution & l'annonce des prix, qui ont été faites par le secrétaire, *m. Hallé* a lu un mémoire sur la nature & le traitement de la maladie épidémique qui a régné cette année dans le haut Languedoc & dans une partie du Roussillon.

M. de Fourcroy en a lu un sur la combinaison du kermès minéral avec l'alkali fixe caustique, sur les phénomènes qui l'accompagnent, & sur les avantages que la médecine peut en retirer.

M. Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel, a lu ensuite l'éloge de feu *m. Feathergill*, médecin célèbre de Londres, associé étranger, mort l'année dernière.

Après la lecture de cet éloge, on a entendu celle d'un mémoire de *mm. de Laffone* père, & *Cornette*, sur la dissolubilité des précipités mercuriels dans l'eau, & sur la combinaison du mercure avec l'alkali volatil.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de *m. Caille*, sur les fièvres rémittentes & intermittentes qui ont régné pendant les années 1780 & 1781.

P R I X

*Distribués & annoncés par la société royale
de médecine, dans sa séance publique,
tenue au Louvre le mardi 27 août 1782.*

I. La société avoit proposé, dans sa séance publique du 29 août 1780, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, dû à m. *Menuret*, associé régnicole à Montelimart, le programme suivant : *Exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'hydropisie; & surtout faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différents genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses especes d'épanchemens ?*

Ce prix a été partagé entre m. *Camper*, associé étranger, à Klein-Lankum, près de Franeker en Frise, auteur du mémoire envoyé avec l'épigramme suivante : *Ne medicina quidem morbos insana- biles vincit : tamen adhibetur aliis in remedium, aliis in levamen.* SENECA. & m. *Barailon*, associé régnicole, dans le pays de Combrailles, auteur du mémoire remis avec cette épigramme : *Quæ in scindæ imaginationis, non verò in ipsâ rerum naturâ fundamentum habent diæ delebit ac proteret.* SYDENHAM, tract. de hydrop. La société n'a point adjugé d'accessit.

Il étoit difficile qu'une question aussi étendue fût traitée complètement dans tous ses points. Le mémoire de m. *Camper* contient un grand nombre d'observations intéressantes sur l'hydrocéphale, le *spina-bifida*, l'hydrocèle & l'hydropisie des articulations. L'auteur y a joint des détails de chi-

rurgie & d'anatomie qui sont très-curieux. Le travail de m. *Barailon* comprend toutes les espèces d'hydropisie, & il présente des vues hardies, dont quelques-unes sont appuyées sur l'observation. Mais le traitement méthodique de l'hydropisie étant l'objet sur lequel ces deux mémoires laissent le plus à désirer, la société a pensé qu'il seroit utile de ne pas abandonner ces recherches, & de proposer une seconde question qui pût servir de supplément à la première; en conséquence, elle annonce, pour sujet du prix de 600 livres, fondé par le Roi, le programme suivant :

Déterminer quels sont les espèces & les différents cas d'hydropisie dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant ou au régime sec ?

Ces deux méthodes ont eu leur succès. On demande une réponse fondée sur des observations & des faits de pratique relatifs aux différents genres d'hydropisie, & à leurs complications. Les mémoires qui concourront seront envoyés avant le premier janvier 1784; & le prix sera distribué dans la séance publique du carême de la même année.

II. La société propose, pour sujet d'un prix dont la valeur sera une médaille d'or de 200 livres, la question suivante :

Déterminer, par des observations exactes, si le scorbut est contagieux ?

Déjà deux programmes ont été publiés par la société relativement au scorbut. L'un concernoit la nature & le traitement de ce mal, & il a été distribué dans la séance tenue le 28 août 1781. L'autre est relatif à l'analyse chymique des remèdes anti-scorbutiques, tirés de la famille des plantes crucifères; & il sera distribué dans la première séance publique de l'année 1783. Pour com-

pletter le travail annoncé sur cette maladie ; il reste à déterminer si elle est contagieuse ? Cette question est très-importante pour l'administration des hôpitaux. La société royale, consultée en 1777 par m. l'intendant de Bordeaux, & depuis par plusieurs de ses correspondants sur cet objet, a cru ne pouvoir mieux faire que de le proposer pour sujet d'un de ses prix.

Presque tous les auteurs assurent que le scorbut ne se communique point par contagion. *Kramer*, qui l'a vu faire de grands ravages dans l'armée de Hongrie ; *Richard Walter*, qui a décrit l'expédition de l'amiral *Anson*, & qui a donné lieu aux docteurs *Mead* & *Watson* de faire des observations intéressantes sur le scorbut ; *Henri Ellis* & m. *Lind* n'admettent point la communication de ce mal d'un sujet à un autre, même dans les cas qui semblent les plus propres à la favoriser. A la vérité *Poupart* a observé qu'il survenoit quelquefois à ceux qui touchoient des scorbutiques dans le dernier degré, des érysipeles aux mains ou au visage. *Platerus*, *D. Sinopeus*, & *A. Nitzsch* ont fait la même remarque. Lorsqu'il est compliqué avec d'autres levains contagieux, il est encore plus facile d'être trompé sur sa communication. Enfin, il est quelquefois épidémique, comme dans les constitutions décrites par *Walter* & par *Vandermye* : mais alors les causes, ou sources d'infection, sont communes à tous les habitants d'une contrée.

D'après cet exposé, la société demande que l'on fixe, par des observations exactes, l'opinion des médecins à ce sujet. Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1783, & le prix sera distribué dans la séance de la fête de S. Louis de la même année.

III. La société avoit annoncé, dans sa séance

publique du 19 février de cette année, que la description & le traitement des maladies épidémiques étant un des travaux les plus importants de la compagnie, elle croyoit devoir le joindre aux autres sujets pour lesquels elle proposoit des prix d'encouragement. Parmi les mémoires qu'elle a reçus depuis cette époque, elle en a distingué trois, aux auteurs desquels elle a adjugé des prix.

Le premier, consistant dans une médaille de la valeur d'un double-jeton d'or, a été remporté par m. *Lépecq-de-la-Cloture*, associé régnicole à Rouen, auteur d'un mémoire sur les maladies ou constitutions épidémiques qui ont régné à Rouen & dans la généralité depuis le printemps de 1778, jusqu'à l'automne de 1780 inclusivement. Ce recueil est le septième du même genre, remis par m. *Lépecq-de-la-Cloture* à la société : elle ne sauroit trop applaudir à son zèle.

Le second prix, aussi de la valeur d'un double-jeton d'or, a été décerné à m. *Poma*, correspondant à Bruyères en Lorraine. Il a présenté un mémoire, ou plutôt un ouvrage latin intitulé : *Observationes meteorologicæ & medico-practicæ circa topographiam soli Bruyeriensis ; seu de aere, locis, aquis, productis, & morbis endemicis, circa constitutiones aeris & morbos grassantes in urbe Bruyeriensi apud Vosgas, in Lotharingâ, ab anno 1770 ad annum 1782*. La précision & l'exactitude de ce travail doivent mériter des éloges à m. *Poma*.

Le troisième prix, de la valeur d'un jeton d'or, a été adjugé à m. *Jadot*, associé régnicole à Nancy, auteur d'un mémoire sur la constitution de l'atmosphère en Lorraine, depuis le mois de janvier 1781 jusqu'au mois de mai 1782, avec l'histoire des maladies qui ont régné à Nancy pendant ce temps. Les observations de m. *Jadot* sont

rédigées avec beaucoup de méthode & de sagesse.

La société croit devoir citer avec éloges un mémoire de m. le Canut, associé régnicole à Caen, intitulé : *Compte rendu des maladies qui ont régné pendant l'année 1781, sur les côtes de la Normandie, depuis la rivière de Dive jusqu'au Vey*. M. le Canut y remplit dignement les fonctions d'inspecteur royal pour la santé. La société l'invite à continuer des travaux aussi utiles, & à lui en communiquer les détails.

IV. Parmi les mémoires envoyés sur la *topographie médicale*, deux ont mérité d'être couronnés.

Le premier prix d'encouragement, consistant en une médaille de la valeur d'un double jeton d'or, a été remporté par m. *Thion de la Chaume*, correspondant de la société & premier médecin de l'armée françoise devant Gibraltar. Il a remis un mémoire intéressant sur la situation, le terrain, l'air & les eaux de la ville d'Ajaccio en Corse, sur les maladies qui y régnaient, les cazernes & les hôpitaux.

Le second prix, de la valeur d'un jeton d'or, a été adjugé à m. *Léon Beltz*, docteur en médecine à Sultz, en haute Alsace, auteur d'un mémoire bien fait sur la topographie médicale de Saint Grégoire en haute Alsace, avec cette épigraphe: *Quare si quis ad urbem sibi incognitam perveniat, circumspicere oportet ejus situm, &c.* HIPPOCR. de aere, &c.

V. La société desireroit toujours qu'on lui envoie, pour concourir aux prix d'encouragement, des mémoires 1°. sur la constitution médicale des saisons & sur les épidémies régnantes; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales; 4°. sur les maladies des artisans; 5°. sur celles qui sont le plus répandues parmi les bestiaux.

VI. Elle adjugera aussi des prix d'encouragement aux auteurs des mémoires qui , sans traiter de ces différents objets , lui paraîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

VII. Nous rappellerons ici les programmes de prix déjà proposés par la société.

Premier programme. Prix de 1200 liv. *Déterminer quel est le meilleur traitement de la rage ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Second programme. Prix de 600 liv. *Déterminer quels sont les signes qui annoncent une disposition à la phthisie pulmonaire , & quels sont les moyens d'en prévenir l'invasion , ou d'en arrêter les progrès ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1783.

Troisième programme. Prix de 300 liv. *Déterminer , par l'analyse chymique , quelle est la nature des remèdes anti-scorbutiques tirés de la famille des plantes crucifères ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1783.

Quatrième programme. Prix de 400 liv. *Indiquer quelles sont les maladies qui regnent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été , & en général dans les temps des grandes chaleurs ? Quelle est la méthode la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter ; quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds , comme dans les Isles-du-vent & sous-le-vent ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1783.

Cinquième programme. Prix de 600 liv. *Déterminer quelles sont les espèces & les différents cas d'hydropisie dans le traitement desquels on doit donner la préférence au régime délayant , ou au régime sec ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1784.

Sixième programme. Prix de 200 liv. *Déterminer, par des observations exactes, si le scorbut est contagieux ?* Les mémoires seront envoyés avant le premier mai 1783,

Les mémoires qui concourront à ces prix, seront adressés, francs de port, à m. VICQ D'AZYR, secrétaire perpétuel, rue des Petits-Augustins, n°. 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le mémoire.

Ceux qui enverront des mémoires pour concourir aux prix d'émulation, pourront y mettre leur nom, & les adresser au secrétaire, par la voie de la correspondance.

ACADÉMIE ROYALE des sciences ; belles-lettres & arts de Rouen.

L'académie avoit proposé pour le prix des sciences, qu'elle desiroit décerner cette année : *Jusqu'à quel point & à quelles conditions peut-on compter dans le traitement des maladies sur le magnétisme & sur l'électricité tant positive que négative ? La théorie doit être appuyée par des faits. — L'appareil des expériences doit être assez détaillé pour qu'on puisse les répéter au besoin. — On n'ignore point le nombre d'écrits publiés à ce sujet ; les auteurs y trouveront des matériaux pour former le tableau de nos connoissances acquises sur cet objet, & il sera facile d'apprécier ce que l'art devra à leurs recherches personnelles. Le prix est une médaille d'or de 300 liv.*

Depuis cette proposition publiée en septembre & octobre 1781, l'académie a reçu plusieurs lettres anonymes, par lesquelles elle est priée d'accorder un délai pour perfectionner les travaux & mul-

tiplier les expériences ; & elle s'est déterminée à laisser le concours ouvert jusqu'au premier de juin 1783.

Les mémoires seront adressés franc de port , en françois ou en latin :

A M. L. A. D'AMBOURNEY, négociant à Rouen , secrétaire perpétuel pour la partie des sciences.

On enverra à la même adresse , & également avant le premier juin , les mémoires destinés à concourir pour le prix extraordinaire.

Un amateur des sciences, qui desire rester inconnu , a vu avec intérêt combien la question sur les *terres calcaires* , proposée en 1780 , avoit donné lieu à l'auteur couronné de s'étendre en applications à l'agriculture & aux arts. Dans l'espoir qu'il pourroit résulter autant d'avantage d'un travail semblable sur les terres vitrifiables , il a fait offrir une somme de 300 liv. pour un prix extraordinaire à décerner au mois d'août 1783. — L'académie de Rouen accepta ses offres généreuses avec reconnoissance , & elle propose d'établir des caractères distinctifs entre les diverses terres ARGILLEUSES , ALUMINEUSES , QUARTZEUSES & autres , que les chymistes ont jusqu'à présent confondues sous le nom de TERRE VITRIFIABLE ; en sorte que de ces distinctions physiques & chymiques bien établies , résultent des connoissances utiles à l'agriculture , & à différents arts , tels que la FOULERIE , la POTERIE , la FAYANCE-RIE , celui de la PORCELAINE , la VERRERIE & autres , dont plusieurs sont cultivés à Rouen avec succès , & font une partie du commerce de cette ville,

*SOCIÉTÉ HOLLANDOISE
des sciences de Harlem.*

« En réponse à la question concernant les espèces vraiment différentes de fluides qui paroissent être de l'air, & auxquelles on a donné les noms d'*air fixe*, *air déphlogistiqué*, *air inflammable*, *air nitreux*, *air acide*, *air alkalin*, &c. dont on avoit demandé, 1°. les différences réciproques, & en quoi ils diffèrent de l'air atmosphérique; 2°. si chacune de ces espèces de fluides élastiques a assez de rapport avec l'air de l'atmosphère pour qu'on puisse la croire une espèce d'air; 3°. jusqu'à quel point on peut déterminer la nature de l'air atmosphérique par les expériences & les observations faites avec ces fluides, la compagnie a reçu un mémoire qui a pour épigraphe: *Cherchez les causes, & vous aurez les effets*. Elle a jugé qu'il étoit écrit avec beaucoup de sagacité, mais que l'auteur n'avoit point assez réfléchi sur plusieurs découvertes déjà faites; ni constaté ses assertions par un assez grand nombre d'expériences; cette question est conséquemment proposée pour la seconde fois ».

« Malgré les grands progrès que l'on a faits dans la connoissance de l'air, on n'a tenté jusqu'ici que peu d'expériences sur l'air condensé; ce qui pourroit être attribué à l'imperfection des machines, ou de l'appareil nécessaire à cet égard: cette raison engage la compagnie de demander 1°. une description de l'appareil le plus propre à faire des expériences sur l'air condensé de la manière la plus commode & la plus sûre; 2°. de rechercher avec cet appareil l'action de l'air condensé dans les cas différents, de s'occuper, entr'autres, de la

vie animale, de la croissance des plantes, & de l'inflammabilité des différentes espèces d'air ; 3°. d'exposer quelles suites ou quelles nouvelles connoissances on pourroit en déduire ».

Les mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier 1784.

Tous les ouvrages écrits en hollandois, en françois, ou en latin, seront adressés francs de port, à m. C. C. H. VANDER AA, secrétaire de la société.

L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE, propose encore le sujet donné en 1778, dans l'espoir que les auteurs traiteront avec une égale profondeur la partie chymique, & la partie médicale. Ce sujet consiste à assigner les effets de l'air & des fluides aériformes, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale.

Les ouvrages, écrits lisiblement en françois ou en latin, seront adressés francs de port, à m. l'abbé REY, conseiller au parlement, secrétaire perpétuel de l'académie. Ils ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de janvier 1784. L'académie proclamera, dans son assemblée publique du 25 d'août, la pièce qu'elle aura couronnée.

L'académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend pas adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

ÉCOLE DE CHIRURGIE - PRATIQUE.

Extrait d'une Lettre de Montpellier.

« M. HOUSTET, ancien directeur de l'académie royale de chirurgie de Paris, agrégé au college de notre ville, sa patrie, a fondé ici une école de chirurgie - pratique, pour laquelle il a donné 30100 liv. Cette école sera composée d'un professeur, d'un prévôt-élève, & de douze élèves choisis par les professeurs royaux du college. On y fera faire aux élèves un cours de pratique qui durera cinq mois, & qui commencera au mois de novembre 1783, & quatre médailles, deux d'or & deux d'argent, seront distribuées aux élèves qui auront le mieux profité. Les douze élèves seront renouvelés tous les ans; ceux qui auront été une fois admis ne pourront l'être une seconde. Le professeur, qui sera nommé par le college, n'exercera ses fonctions que pendant quatre ans. Le college procédera à la nomination d'un autre professeur pour quatre autres années: ceux déjà nommés ne pourront plus l'être de nouveau. Les professeurs royaux seront exclus de cette place. Le concours commencera le 15 janvier 1783, &c. Il est glorieux pour m. HOUSTET de marcher sur les traces du célèbre m. de la Peyronie, & d'avoir, comme lui, consacré une partie de sa fortune pour former des établissements si utiles aux progrès & à la perfection de l'art ».

T A B L E

DU MOIS D'OCTOBRE 1782.

EXTRAIT. <i>Traité des scrophules, vulgairement</i> <i>appelées écrouelles, ou humeurs froides; par</i> <i>m. PIERRE LALOUETTE, médecin. pag.</i>	289
<i>Observation sur une fièvre catarrhale; par m. PO-</i> <i>THONIER, méd.</i>	330
<i>Observation sur les suites d'un abcès; par m. IM-</i> <i>BERT, chir.</i>	331
<i>Observation sur la réunion du tendon d'Achille;</i> <i>&c.; par m. THÉODOSE BRISSON.</i>	333
<i>Réflexions de m. SEGRETAIN, chir.</i>	337
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd.</i> <i>de Paris, tenus les 16 août & premier septem-</i> <i>bre 1782.</i>	344
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	353
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	354

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	355
<i>Séance publique de la société royale de méd.</i>	372
<i>Prix distribués & annoncés par la société royale</i> <i>de médecine, &c.</i>	373
<i>Académie royale des sciences, belles-lettres &</i> <i>arts de Rouen.</i>	379
<i>Société hollandoise des sciences de Harlem.</i>	381
<i>Prix de l'académie royale des sciences, inscrip-</i> <i>tions & belles-lettres de Toulouse.</i>	382
<i>Ecole de chirurgie-pratique.</i>	383

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde
des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois
d'octobre 1782. A Paris, ce 24 septembre 1782.
POISSONNIER DESPÉRIÈRE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1782.

EXTRAIT.

HISTOIRE de la société royale de médecine, années 1777 & 1778, avec les MÉMOIRES de médecine & de physique médicale, pour les mêmes années—tirés des registres de cette société. A Paris, de l'imprimerie de Philippe-Denys Pierres, imprimeur ordinaire du Roi & de la société royale de médecine; & se trouve chez Didot le jeune, libraire de la société, quai des Augustins, 1780. In-4°. de 324 pages pour la première partie, & de 648 pour la seconde.

NOUS rappellerons ici que chaque volume de la société est divisé en deux
Tome LVIII. Bb

parties, que la première contient l'histoire de la société & les observations qui ne sont point assez considérables pour trouver place dans les mémoires, & que la seconde partie renferme les mémoires sur différents sujets de médecine-pratique ou de physique médicale. La première partie du second volume que nous annonçons, fera seule la matière de cet extrait. Chaque article, faisant, pour ainsi dire, un petit ouvrage séparé, a un titre qui lui est propre, & que nous conserverons, ainsi que nous avons fait dans les extraits précédents, afin que nos lecteurs, après s'être formé l'idée de l'ensemble de l'ouvrage, puissent en suivre les détails sans confondre les différents articles qui le composent.

Dans cette première partie du second volume, la société commence par rendre compte des séances qu'elle a tenues, des prix qu'elle a distribués, de ceux qu'elle propose, &c. On lit ensuite les éloges de *mm. Linnæus*, célèbre naturaliste, & premier médecin du roi de Suede; *Arnaud de Nobleville*, doyen du college de médecine d'Orléans; *Macbride*, docteur en médecine & chirurgie à Dublin; & *Barbeau du Bourg*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris. Ces éloges sont suivis de l'extrait des ouvrages publiés depuis

1777 par les associés ordinaires, libres, régnicoles & étrangers.

Les observations météorologiques faites dans un très-grand nombre de villes de France, & dans plusieurs pays étrangers, pendant les années 1777 & 1778, ont été rédigées par le R. P. Cotte, associé régnicole.

TOPOGRAPHIE MÉDICALE.

La description topographique & médicale des montagnes des Voges est extraite de la correspondance de m. Didelot, chirurgien à Remiremont en Lorraine. Ce travail est bien fait; il seroit à desirer qu'on en eût de pareils sur toutes les provinces du royaume.

ÉPIDÉMIES.

Description d'une épidémie qui a régné en 1774 parmi les soldats de la garnison de Perpignan; par m. BONAFOS.

Description d'une épidémie très-meurtrière, qui a régné à Elste Jourdain, près d'Auch, en 1777; par m. LAPEYRE, médecin à Auch.

Nous entrerons dans quelques détails sur la dernière de ces observations.

M. Lapeyre établit quatre classes des maladies qui ont constitué cette épidémie, dans laquelle l'intermittence étoit le ca-

caractere dominant , & dont les variétés ont été fort nombreuses. Il place dans la premiere classe les fievres intermittentes avec des accès bien déterminés qui duroient quinze à vingt heures, le pouls étoit irrégulier & flasque, même dans les redoublements. Les crises se font souvent opérées par les urines & par les sueurs; les rechûtes ont été fréquentes. La deuxieme classe est composée de fievres continues avec des symptômes très-graves, quoiqu'elles se soient annoncées par de simples accès. « Elles redoubloient ordinairement en tierces ou doubles-tierces, avec mal de tête, vertige, assoupissement, foiblesse, tension & douleur dans les lombes, vomissement, soif, sécheresse & noirceur de la langue. Après huit ou dix jours, le météorisme du bas-ventre, des selles fétides, des sueurs partielles, des pétéchie, de gros boutons, des éruptions galeuses, des parotides & quelquefois des syncopes affligoient les malades. La foiblesse de la nature rendoit les crises imparfaites ». Dans les maladies de la troisieme classe les accidents étoient à-peu-près les mêmes, & ne différoient que par une moindre intensité. Souvent, sur-tout dans les continues, les malades rendoient des vers. Des maladies intercurrentes composoient la quatrieme classe.

L'épidémie attaquoit, sans distinction d'âge ni de condition, tous les habitants de la ville, mais sur-tout ceux des faux-bourgs voisins de la Save, rivière qui partage cette ville, & dont les eaux, après une inondation, avoient été stagnantes pendant long-temps. A cette cause s'étoit jointe la succession d'un été très-chaud à un hiver & à un printemps froids & humides.

De quatre mille habitants de l'Isle Jourdain, trois mille ont été attaqués de cette épidémie à laquelle les malades ont succombé d'autant plus facilement, qu'ils étoient découragés par les pertes que venoit d'occasionner une épizootie.

« L'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts le troisieme, quatrieme ou cinquieme jour, n'a rien offert de particulier. Dans ceux qui en sont morts plus long-temps après, on a trouvé la rate comme pourrie, & laissant échapper un sang dissous. Le foie étoit, en quelques points de son étendue, dans le même état, la bile étoit de couleur noire; les intestins, sur-tout le duodénum, contenoient des sucres glaireux & putrides, avec des vers. La poitrine & la tête n'ont rien offert de particulier ».

Les évacuans des premières voies, les apéritifs & les toniques ont fait la base

390 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
du traitement; les émétiques soutenus ont
sur-tout paru nécessaires, ainsi que les vé-
ficatoires. La saignée étant presque tou-
jours contre-indiquée par l'état du pouls,
on a eu recours aux sangsues lorsqu'il a
été nécessaire de procurer le dégorgement
des vaisseaux. Le quinquina n'a été con-
venable que dans les fièvres d'accès très-
légitimes, ou dans celles qui étoient assez
graves pour mettre la vie en danger.

« Les apéritifs ont été pris dans la classe
des végétaux, parmi lesquels les anti-scor-
butiques légers ont été utiles. Les savon-
neux & les martiaux ont réussi sur la fin
du traitement. »

É P I Z O O T I E S.

On trouve sous ce titre plusieurs bonnes
observations.

M É D E C I N E - P R A T I Q U E.

Observations relatives à l'inoculation de la petite-vérole.

Ces observations ont été faites en Fran-
che-Comté pendant les années 1776 &
1777. Le total des inoculations monte à
dix-sept cents soixante-onze.

Cet article est terminé par des réflexions
que nous allons copier, parce qu'elles don-
nent le résumé général de toutes les ob-
servations.

« Pour tirer des résultats aussi justes qu'il seroit possible, il auroit fallu que chaque cahier eût été accompagné d'observations critiques : ce que les auteurs n'ont pas fait. Les conséquences suivantes sont les seules que nous puissions nous permettre. Le nombre des petites-véroles vraiment confluentes, a été de quinze. Six petites - véroles ont été suivies d'abcès ; treize sujets, quoiqu'inoculés, n'ont point éprouvé d'éruption ; cinq ont péri, mais leur mort peut raisonnablement être attribuée à des complications & à des causes étrangères ».

Quand on pense aux effets meurtriers de la petite - vérole naturelle, quand on compte le nombre de victimes qu'elle immole journellement, peut-on s'empêcher d'applaudir à une pratique aussi salutaire que l'inoculation de cette maladie ? Nous sommes persuadés que plus cette méthode sera connue, plus son usage deviendra général. Mais nous croyons que la prudence la plus rare doit guider les inoculateurs : ils ne sauroient apporter trop d'attention dans le choix des sujets qu'ils vont inoculer, dans l'examen de leur tempérament, & de leur organisation ; ils doivent s'informer avec soin des maladies qu'ils ont essuyées, des différents vices dont ils peuvent être affectés, & qui ne manquent

roient pas de produire une complication dangereuse avec le virus de la petite-vérole ; enfin de tout ce qui constitue la bonne ou la mauvaise santé de ceux à qui ils donnent une maladie dont peut-être la nature les auroit exemptés. Mais s'il est pardonnable à chaque individu de ne pas oser, soit pour lui, soit pour une personne qui lui est chère, courir les risques d'un mal léger pour en éviter un qui est très-redoutable, on n'en doit pas moins convenir qu'en général l'inoculation, perfectionnée & pratiquée prudemment, est un don précieux fait à l'humanité, & qu'un gouvernement sage a l'intérêt le plus réel à la protéger comme un moyen sûr de conserver à l'état un grand nombre de sujets.

Nous avons retrouvé avec plaisir la suite des travaux de m. Barailon sur la fièvre miliaire (1) ; la société ne donne qu'un extrait du second mémoire de ce médecin, sous le titre de *Recherches sur la nature de la miliaire, & sur son traitement*,

Des indications à remplir dans le traitement, la première est de chasser par les vaisseaux exhalants le principe de la mi-

(1) Voyez le journal de médecine, septembre 1782, pag. 204.

liaire introduit dans le corps ; ce que l'on fait en favorisant l'insensible transpiration. La seconde est d'attirer à l'extérieur l'humour morbifique, & d'y établir des égoûts quand l'évétisme des vaisseaux est considérable, que la peau est aride & peu propre à donner issue à la matière perspirable, & que l'on craint les engorgements, les dépôts, &c.

On remplit ces indications avec les diaphorétiques, les vésicatoires & le régime. Les diaphorétiques sont indiqués dans tous les temps de la maladie ; on peut se servir indistinctement du gayac, de la falsépaille, de la squine & du bois de genévrier. « On secondera avantageusement l'effet de ces remèdes par des frictions sur toutes les parties du corps qui ont de l'appui, comme les bras, les jambes, les cuisses, les reins, la poitrine, en les frottant d'abord avec une flanelle sèche jusqu'à rougeur & cuisson, & ensuite avec une autre flanelle imbibée d'une forte infusion de plantes aromatiques ».

« Les vésicatoires conviennent, sur-tout dans les fièvres miliaires malignes, toutes les fois que quelque symptôme grave annonce des désordres, soit par l'abondance, soit par la rentrée de la matière morbifique. La meilleure façon de les employer est de faire succéder un second vésica-

394 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
toire quand le premier commence à se
dessécher. On doit beaucoup attendre de
leur secours dans la seconde & la troisième
période : il faut les appliquer à la région
inférieure ou supérieure du corps, suivant
la tendance des humeurs ».

Le régime se borne aux bouillons don-
nés de trois heures en trois heures, aux
crèmes d'orge ou de riz. Le régime suffit
lorsque la maladie est bénigne, mais les
frictions & les diaphorétiques la rendent
& moins longue & moins violente. Les
malades auxquels on n'administre que peu
de remèdes, soutiennent beaucoup mieux
la maladie, la convalescence est plus courte
& les forces sont plutôt rétablies.

Il faut avoir attention que le malade
ne soit pas trop chaudement dans son lit;
la chaleur de la chambre doit aussi être
tempérée, & l'air doit être renouvelé plu-
sieurs fois par jour avec précaution. Il
faut changer de linge ceux qui suent ex-
traordinairement : ce soin exige quelque
attention.

Les efforts de la nature sont contrariés
par toutes les causes qui diminuent les
excrétions. La suppression de l'insensible
transpiration & des sueurs seroit encore
plus dangereuse, ainsi que la répercussion
de la matière miliaire. C'est pour ces rai-
sons que parmi les remèdes qu'on a cou-

tume d'employer dans le traitement de la miliaire, les purgatifs sont à redouter sur-tout lorsqu'ils sont répétés à la manière de *Fizes*. Les vomitifs sont aussi rarement indiqués, selon m. *Barailon*; on doit bien prendre garde de les administrer pour ces envies de vomir, qui souvent, dans la première & la seconde période de la maladie, dépendent du spasme de l'estomac. Les mauvais effets des diurétiques ne sont pas bien sensibles, mais ces remèdes nuisent quelquefois en surchargeant mal-à-propos le ventricule & les intestins. Les saignées sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus multipliées. On n'a pas moins à redouter des médicaments vraiment incendiaires, & des narcotiques. Enfin m. *Barailon* observe que les remèdes, d'ailleurs les plus utiles dans le traitement de la miliaire, deviennent pernicious s'ils sont employés à contre-temps.

Après ces vues générales, on expose le traitement approprié aux cas particuliers, dont le résultat est toujours de remplir les indications que nous avons établies; c'est-à-dire, 1°. de chasser le principe de la miliaire, en excitant la transpiration, les sueurs, & même quelquefois l'éruption; 2°. de suppléer à ces évacuations naturelles par des égoûts, soit pour prévenir la rentrée de la miliaire, soit pour s'opposer

396 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
aux ravages occasionnés par cette rentrée.

Les conseils donnés pour conduire la convalescence se bornent à favoriser la transpiration, & à fortifier les organes de la digestion ; on préfère , pour remplir cette dernière indication, le quinquina en substance & sous forme solide ; lorsqu'il excite la toux, on a recours à la diette blanche : on ne doit purger, avant de faire usage du quinquina, que lorsque l'état de la langue, le dégoût, &c. en manifestent la nécessité.

« La fièvre miliaire laisse quelquefois après elle des maladies dont on trouve la source dans la dépuracion qui n'a pas été complete, soit par la façon de l'exciter, soit parce que les humeurs viciées étoient en trop grande abondance, soit enfin par l'imprudencce des malades qui se sont exposés trop tôt à l'air froid, ou qui se sont donné des indigestions. Ces maladies sont les *dépôts*, la *phthisie*, une sorte de *chaleur hectique*, la *toux*, le *cours-de-ventre*, & plus rarement les *furoncles*, la *surdité*, la *fièvre*, & une sorte d'*affection* qui ressemble beaucoup aux paroxysmes hystériques ».

« En général, autant de fois qu'il faudra évacuer la matiere morbifique, ou l'attirer a l'extérieur, les vésicatoires seront indiqués. Toutes les fois aussi qu'il s'agira

de fortifier le malade, de prévenir la gangrene, de rétablir les digestions, de favoriser l'insensible transpiration, le quinquina trouvera sa place. La diette blanche & le régime unis à ces secours, & variés suivant les circonstances, rempliront presque toutes les indications dans le traitement des différentes maladies qui seront la suite de la fièvre miliaire ».

M. Barailon examine ensuite quelques questions dans lesquelles il développe son sentiment sur la nature de la fièvre miliaire, & sur le caractère qui le produit.

Première question : *Le levain morbifique de la fièvre miliaire est-il inflammatoire ou putride ?* M. Barailon n'a reconnu dans cette maladie aucuns symptômes propres à l'inflammation ; &, selon lui, le caractère putride ne paroît pas lui convenir davantage, il pense qu'on ne trouve des signes de putridité réelle que dans l'estomac & les premières voies ; la fétidité des sueurs, la puanteur de l'haleine & des excréments, & la corruption très-prompte des cadavres ne lui paroissent point être l'effet d'une putridité interne, & il n'approuve point m. de Haen d'avoir défini la fièvre miliaire une fièvre continue-putride, & d'avoir avancé que les exanthèmes qui la caractérisent sont produits par un sang dissous & corrompu.

Il rejette également l'opinion de *Hamilton* qui fait dépendre cette maladie de la sérosité du sang, qui est trop abondante, de la trop grande commotion du fluide nerveux, & d'une certaine acrimonie acide. *M. Barailon* ne substitue aucune opinion à celles qu'il croit devoir rejeter. Il avoue qu'on ne connoît point encore la nature des miasmes qui occasionnent la fièvre miliaire, ni la manière dont ils affectent nos humeurs, ni les changements qu'ils y produisent.

Seconde question : *L'éruption est-elle une crise, une dépuration de la masse du sang, ou bien un symptôme fâcheux ?*

L'éruption miliaire, suivant notre auteur, n'est point un symptôme fâcheux, mais un symptôme accidentel qui n'est dû qu'à l'obstruction des pores ou petits vaisseaux qui donnent passage à l'insensible transpiration; aussi est-elle plus abondante chez les personnes malpropres & chez les vieillards : l'éruption est une dépuration de la masse du sang, une véritable crise. Les raisons sur lesquelles *m. Barailon* appuie son sentiment sont assez détaillées.

Troisième question : *L'éruption miliaire, quoique critique, est-elle sûre ? Doit-on attendre, préparer, favoriser l'éruption ou la prévenir, & par quels moyens ?*

M. *Barailon* ne pense pas que l'éruption miliaire, quoique critique, soit sûre; la crise, selon lui, peut avoir lieu sans que l'éruption existe; ce sera alors une crise *par solution*, comme disoient les anciens, elle se fera peu à peu, & d'une manière insensible. Ce n'est donc point l'éruption qu'il faut favoriser, mais l'excrétion de l'insensible transpiration qui entraîne avec elle la matière morbifique. Il faut prévenir l'éruption; l'on éloigne en même temps tous les dangers qui l'accompagnent. M. *Barailon* est si certain de son principe qu'il peut à volonté la faire paroître, l'exciter ou la diminuer.

Une vingtaine d'observations terminent l'article de la MÉDECINE. Toutes ces observations méritent d'être lues & méditées; mais il seroit très-difficile d'en faire l'extrait, la plupart de ces morceaux n'étant eux-mêmes que le précis de l'observation que l'on rapporte.

CHIRURGIE.

Résultat des expériences faites sur les propriétés de l'air fixe, appliqué au traitement de plusieurs maladies externes & chirurgicales; par m. DE LA-LOUETTE, fils.

« Nous desirerions bien, dit m. *de La-louette* à la fin du compte qu'il rend de

400 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
ces expériences, que le résultat de notre travail à ce sujet, fût plus avantageux : nous ne négligerons rien ; en le continuant, pour qu'il le devienne, & nous en rendrons également compte au public ».

Opération césarienne pratiquée avec succès sur une dame de vingt-huit ans, le 31 août 1778 ; par m. HENNEQUIN, chirurgien à Charleville.

Cette observation offre un concours heureux d'adresse pendant l'opération, & de connoissances médicales dans le traitement des suites de la couche dont on présente un journal très-exact.

Observation sur un épanchement de sang dans la vessie ; par m. DE LA PERCHE, fils, médecin à Tonneins en Guienne.

Un homme âgé d'environ soixante-dix-sept ans, ne pouvoit depuis long-temps uriner que par le secours de l'algalie. Quand m. de la Perche fut appelé, il y avoit trois jours que le même n'avoit rendu une seule goutte d'urine ; les accidents qui sont la suite des rétentions d'urine étoient à leur comble. On fonda le malade ; mais au lieu d'évacuer l'urine, la sonde ne ramena que du sang grumelé attaché à ses parois ; ce qui fit présumer à m. de la Perche : « Que le col de la vessie étoit

étoit dans un état de gonflement & de distension ; & rempli de veines variqueuses , semblables aux vaisseaux du fondement ; l'algalié avoit ouvert quelqu'une de ces varices , d'où l'hémorrhagie intérieure étoit survenue ».

La voie des injections n'étant point praticable , & le dégorgement que l'on fit des vaisseaux hémorrhoidaux n'ayant procuré qu'un calme momentané , d'ailleurs le danger étant imminent , & l'inflammation de la vessie & de ses dépendances ne permettant point de pratiquer la section comme dans l'opération de la taille , *m. de la Perche* employa , pour soulager le malade , un moyen fort ingénieux.

« J'introduisis , dit-il , dans la vessie une algalié , au manche de laquelle j'adaptai la canule d'une petite seringue à injection , enduite de cire grasse pour rompre toute communication avec l'air extérieur ; je pompai , & au premier coup de piston , je vis l'algalié remplie d'une colonne de sang grumelé. L'opération fut répétée plusieurs fois , toujours avec le même succès , lorsqu'enfin je vis couler un sang liquide très-noir : il en sortit d'abord , sans interruption , quatre à cinq onces ; de nouveaux caillots en interrompant le cours , la pompe factice les entraînoit au-dehors ,

& le flux recommençoit de nouveau; peu à peu la vessie se dégorgea; l'urine parut sur la fin très-sanglante, & les douleurs se calmèrent ».

M. de la Perche, encouragé par ce succès, a voulu perfectionner la pompe factice à laquelle il en étoit redevable.

« J'ai fait couper, ajoute-t-il, un pouce & demi du manche d'une algalie, & cette portion retranchée a été adaptée pour canule à une seringue à injection. Au lieu & place de cette portion retranchée, j'ai fait souder au manche de l'algalie un tuyau cylindrique, de même métal & de la même longueur que la portion retranchée, mais d'un calibre assez grand pour recevoir dans son entier la nouvelle canule de la seringue. Par ce mécanisme la nouvelle canule, enduite de cire grasse introduite dans le tuyau soudé au manche de l'algalie, peut former un tuyau cylindrique, égal & sans interruption, depuis la vessie jusques dans le corps de la seringue. Ainsi rien n'empêche qu'à chaque coup de piston le corps de la seringue ne se remplisse de sang grumelé qui ne trouvera point d'obstacle. Ainsi il ne sera plus nécessaire de retirer l'algalie, il suffira d'enlever la seringue pour la vider; ce qui abrégera beaucoup l'opération que je propose ».

M. de la Perche eut occasion de pratiquer une seconde fois cette opération qui lui réussit également.

M. de Saint-Julien, membre du college royal de chirurgie, en employant le même moyen, dans un cas semblable, eut le même succès que m. de la Perche.

Plusieurs autres observations terminent cet article.

A N A T O M I E.

Observation sur un ulcere carcinomateux au cœur, avec l'histoire de la maladie & de l'ouverture du cadavre; par m. CARRASSONE, correspondant à Perpignan.

L'ulcere s'étoit formé dans un temps où la malade qui fait le sujet de cette observation, aussi rare que curieuse, étoit attaquée du virus vénérien.

Observations anatomiques sur les glandes de la vésicule du fiel, sur la membrane pupillaire du fœtus, sur les mouvements de pronation & de supination; par m. VICQ D'AZYR.

On remarque, dans le détail de ces observations, beaucoup d'érudition, des réflexions critiques très-judicieuses, & une maniere de voir qui nous paroît être celle qui convient à tout bon observateur.

Description de deux masses de cheveux trouvées par m. BAUDAMANT, chirurgien de Verdun, dans l'estomac & les intestins d'un jeune garçon âgé de seize ans.

L'observation communiquée par m. *Baudamant* se trouve en entier dans le journal de médecine, volume LII, pag. 507.

CHYMIE MÉDICALE.

Essai sur la préparation de la pierre à cauterer; par m. BUCQUET.

Après avoir démontré combien étoient fausses les idées que l'on avoit eues jusqu'à présent sur la formation de la pierre à cauterer, après avoir combattu la théorie de *Lémery*, & le sentiment de m. *Baron* sur les phénomènes de cette opération; enfin après avoir fait connoître combien est défectueuse la pierre à cauterer préparée d'après les procédés ordinaires, & en quoi consiste cette défectuosité, m. *Bucquet* indique les moyens qu'il faut employer pour avoir une pierre à cauterer plus parfaite, & toujours uniforme.

« On obtient, dit cet illustre chymiste, une pierre à cauterer beaucoup meilleure par le procédé suivant: on prend deux livres de chaux bien vive & sortant du four; on la met dans un vaisseau convenable, &

on l'arrose avec un peu d'eau froide. Cette eau est promptement absorbée : la chaux se gonfle ; se dilate & se brise lorsqu'elle est bien chaude. On ajoute une livre de sel fixe de tartre ou tout autre de la même nature , & on verse assez d'eau pour former une pâte qui entre d'elle-même en ébullition. A mesure que cette pâte se sèche , on ajoute de nouvelle eau ; enfin , lorsque le mélange se refroidit , on le délaie avec le reste de l'eau dont la quantité doit être de seize pintes. On jette le tout sur un filtre de papier soutenu sur une toile : on a environ douze pintes d'une lessive beaucoup plus claire & moins colorée que celle qu'on retire dans l'opération de *Lémery*. Comme cette lessive n'a point entraîné tout l'alkali , il faut laver la matière restée sur le filtre avec quatre pintes d'eau bouillante , & filtrer comme la première fois. Les deux lessives sont très-caustiques : elle ne sont pas la moindre effervescence avec les acides , & ne laissent point précipiter de flocons terreux sensibles. Si on les fait évaporer à l'air libre , & qu'on fonde le résidu dans un creuset , on obtient une pierre à cauter plus déliquescente & plus caustique que la pierre à cauter ordinaire ; mais elle n'est pas encore parfaite , parce qu'elle a repris un peu d'acide pendant l'évapo-

ration qui s'est faite à l'air; cependant elle peut servir dans beaucoup d'occasions «.

« Lorsque je desiré avoir une pierre à cauteré parfaitement caustique, ou un alkali fixe très-pur pour les expériences délicates de la chymie, j'ajoute à la lessive filtrée, dont j'ai parlé plus haut, deux livres de nouvelle chaux bien vive : lorsqu'elle est éteinte & que la chaleur est tombée, je filtre de nouveau la liqueur qui passe parfaitement blanche & sans couleur. Cette seconde qualité de chaux ne sert point à rendre la liqueur plus caustique; mais elle la dépouille de toute sa couleur, & fait qu'elle ne laisse absolument rien précipiter lorsqu'on la mêle avec les acides. Je verse la lessive caustique dans une cornue de verre que je place dans un fourneau de réverbère. Après avoir ajusté un récipient au col de la cornue, je distille jusqu'à siccité. Il reste dans le fond de la cornue un sel blanc très-caustique; ce sel attire l'humidité de l'air bien plus puissamment, que ne fait la pierre à cauteré. Si on le dissout dans l'eau, il produit beaucoup de chaleur, & cette dissolution ne fait pas la plus légère effervescence avec les acides; en un mot, ce sel est une véritable pierre à cauteré. J'en ai appliqué sur ma peau, elle est devenue rouge & s'est enflammée en moitié moins

de temps qu'il n'en a fallu à la pierre à cantre pour produire le même effet ».

« Je ne fais pas fondre le résidu salin de la lessive caustique, parce que cette fusion n'augmente en rien la causticité, & que d'ailleurs une grande partie du sel passant à travers les pores du creuset, on éprouve un déchet considérable ».

« On m'objectera peut-être que la méthode que je propose est plus longue & plus dispendieuse que celle de *Lémery*, puisque j'emploie plus de chaux & une cornue de verre, & qu'il faut soigner une distillation longue & ennuyeuse. Je conviens de ces inconvénients, mais ils me paroissent balancés par l'avantage d'obtenir un produit plus pur & plus considérable ».

« Une autre objection non moins importante que la première, c'est qu'il est des cas dans lesquels on peut craindre d'employer un caustique trop actif. A cela je réponds qu'on peut en diminuer l'action, en le mêlant avec des poudres absorbantes, & en le réduisant sous la forme de trochisques, comme on fait les trochisques escarrotiques, ou ceux de minium. On a, dans tous les cas, un médicament dont la force est connue & déterminée; avantage précieux dans la pratique de la médecine ».

Ce mémoire est suivi des *recherches sur la nature du sel essentiel des tamarins*, par m. DE LASSONE, fils; des *observations sur les eaux potables*, par m. THOUVENEL; enfin d'une *observation sur le mercure dissous par l'air fixe*.

M. Nicolas, correspondant à Grenoble, a appris à la société qu'il a employé avec succès, contre les maladies vénériennes, une dissolution de mercure par l'acide crayeux ou air fixe. Ce remède est légèrement purgatif, il excite la salivation lorsqu'on en fait un usage long-temps continué. M. Nicolas le regarde comme avantageux dans le traitement des engorgements lymphatiques, & spécialement dans celui des plaçeres écrouelleux.

BOTANIQUE & HISTOIRE NATURELLE DES MÉDICAMENTS.

On trouve dans cet article des observations diverses sur la vertu, l'usage & les propriétés de plusieurs végétaux, & entr'autres sur la racine de *Colombo*. Cette racine qui tire son nom de *Colombo*, ville de l'isle de Ceylan, est vantée comme tonique, fortifiante & stomachique; on l'emploie dans le traitement des mouvements irréguliers de l'estomac & des entrailles, dans les maladies bilieuses, particulièrement les dysenteries, les diarrhées & les

vomissements de nature bilieuse. Donnée depuis un gros jusqu'à deux, à-peu-près toutes les trois heures, elle a eu du succès chez plusieurs personnes attaquées du *cholera morbus*. Elle a réussi dans la cure des fièvres putrides bilieuses des femmes en couche, on s'en est servi utilement pour combattre le vomissement & la diarrhée des enfants pendant la dentition, & m. *Bertrand de la Grefie*, auteur de ces réflexions, a guéri, avec ce médicament, un vomissement chronique qui duroit depuis un an, & qui avoit résisté à toutes sortes de remèdes.

« L'analyse chymique de cette racine a produit un extrait gomme-résineux, également soluble dans l'eau & dans l'esprit-de-vin, & fort amer, à-peu-près comme la coloquinte ».

PHYSIQUE MÉDICALE.

Voyage dans les Echelles du Levant, avec des détails sur les maladies qui y régnent, sur la nature du sol & sur le tempérament des habitants.

Ces détails sont dus à m. *Hollande*, médecin François, qui accompagna m. le baron de *Tott* dans un voyage qu'il fit aux Echelles du Levant & en Egypte, & à m. *Mallet de la Brosfiere*, correspondant

410 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
de la société à l'isle Juba, & qui a séjourné
deux ans aux Echelles du Levant.

On lit avec intérêt les recherches que ces
médecins ont faites sur la cause & la na-
ture de la peste, sur la maniere dont cette
maladie se communique ; ce qu'ils attri-
buent l'un & l'autre au contact des pesti-
férés, ou des choses qu'ils ont touchées,
avec les personnes saines, & non point aux
miasmes pestilentiels disséminés dans l'air
& portés par cet élément. Le peu de re-
lation que ces deux observateurs ont eu
avec les especes de charlatans à qui le
traitement de la peste est abandonné dans
ces pays, les a empêché de s'étendre au-
tant qu'on le souhaiteroit sur la méthode
curative.

*Observations sur le natrum, sur la cul-
ture du riz, & sur une maladie parti-
culiere aux habitants d'Alep ; par
m. HOLLANDE, docteur en médecine.*

Le natrum se retire en Egypte, prin-
cipalement de trois lacs qui se remplissent
d'eau pendant la crue du Nil. Quand ce
fleuve vient à se retirer, le natrum se
cristallise sur les fonds restés à sec ; on le
casse par morceaux, & on l'expose à l'ar-
deur du soleil pour achever sa dessication.
Cette substance sert principalement dans
la lessive du linge ; il entre aussi dans

l'assaisonnement des viandes qu'il attendrit, & dans celui des légumes dont il facilite la cuisson.

» La culture la plus abondante en Egypte est celle du riz ; elle est générale : il croît sous l'eau ; celle qui sert à cet usage est stagnante ; il n'en résulte cependant aucun des inconvénients que la culture de ce grain a produit en Europe toutes les fois qu'elle y a été tentée. *M. Hollande* pense que cette différence vient de celle du climat ; que l'ardeur & l'activité du soleil dissipent en Egypte les vapeurs, avant qu'elles aient le temps de se ramasser ; au lieu que dans les pays septentrionaux, les vapeurs stagnent, pour ainsi dire, dans l'atmosphère, flottent dans la portion que les hommes respirent, y répandent le froid & l'humidité, & produisent par ces raisons les accidents qui sont la suite de la culture du riz en Europe. Ce sentiment est conforme à celui de l'auteur des établissements des Européens dans les deux Indes ».

« Le bouton d'Alep est une maladie particulière aux habitants de cette ville ; ils y sont presque tous sujets ; il y en a peu qui en vivent exempts ; elle les attaque ordinairement dans leur enfance. Le visage est le siège du mal ; il commence par un bouton qui s'élève peu, qui s'étend, qui prend l'apparence d'une dartre vive,

qui occupe souvent beaucoup de place , ne cause aucune douleur , & se termine très-lentement sans aucun remede : sa durée varie dans les différents individus depuis six jusqu'à quinze mois ; il reste sur le visage , à l'endroit où le bouton a commencé à s'élever , une cicatrice ou dépression plus ou moins étendue & plus ou moins profonde. Le siége le plus ordinaire de la cicatrice est le milieu de la joue ; on n'emploie contre le bouton d'Alep aucuns remedes , parce que l'expérience a appris qu'ils irritent le mal & le prolongent. Il est rare que les naturels du pays éprouvent des récidives ; mais les étrangers qui vivent à Alep y sont sujets ; & la maladie , au lieu de se fixer au visage , s'y porte rarement & se jette indifféremment sur toutes les autres parties du corps ».

« Les causes du bouton d'Alep paroissent à m. *Hollande* absolument inconnues ; il n'admet pas l'insalubrité de l'air & des eaux à laquelle on a coutume d'attribuer cette maladie singuliere , parce qu'il n'est pas vrai , selon lui , que l'air ni l'eau aient rien d'insalubre à Alep ; il ajoute que la même incommodité est connue à Bassora , & sur toute la côte occidentale du golfe persique ».

Observations sur la morsure du scorpion ;
par m. MALLET DE LA BROSSIERE.

Des deux malades dont parle m. *Mallet*, le premier, piqué depuis une heure, fut guéri en deux jours par l'usage de l'alkali volatil administré sagement & à petites doses ; le second avoit été piqué depuis dix-huit heures, on lui avoit fait déjà deux saignées du bras, & une du pied, & l'on avoit scarifié la plaie ; ce malade éprouvoit des accidents qui mettoient sa vie dans le plus grand danger : mais il dû son salut à l'alkali volatil d'abord uni à l'eau de mélisse & à la liqueur d'*Hoffmann*, & ensuite mis dans du bouillon. La plaie faite au ponce étoit couverte d'une flanelle imprégnée d'alkali volatil, & le bras étoit enveloppé d'une autre flanelle trempée dans une décoction émolliente à laquelle on avoit ajouté de l'eau-de-vie camphrée.

On eut soin de solliciter & d'entretenir la liberté du ventre pendant le traitement ; on purgea vers la fin : en cinq jours les accidents étoient dissipés, & il ne restoit au malade qu'une foiblesse qui se dissipa bientôt.

La physique médicale est terminée par diverses observations : 1°. *Sur une espèce de fièvre qui regne dans les isles situées le*

414 HIST. DE LA SOCIÉTÉ ROYALE
long de la côte de Zanguibir & de Mozambique ; par m. DE LA PEYRE. Cette fièvre, appelée par les Portugais *febre maldita*, est attribuée aux vents qui soufflent de la grande terre.

2°. *Sur les effets qui résultent du voisinage d'une manufacture de préparations d'antimoine, relativement à la santé des citoyens.* MM. MACQUER, MAUDUYT & BUCQUET, nommés commissaires par la société, concluent ainsi à la fin de leur rapport.

« Nous pensons donc, d'après ces considérations, que les craintes des habitants de Saumur sont mal fondées ; que le voisinage d'une manufacture de préparations d'antimoine ne peut être en aucune manière nuisible à la santé ; qu'il n'est pas même plus incommode que la plupart des usines où on travaille les métaux, & qui sont situées dans le centre des villes les plus peuplées ; que s'il y a quelques précautions à prendre pour parer aux légers inconvénients qui peuvent résulter des travaux qu'on fait sur l'antimoine, ces précautions consistent à obliger les entrepreneurs de la manufacture à n'employer que des fourneaux de brique ou de bonne maçonnerie, & à opérer sous des cheminées en hotte, dont les tuyaux s'élèvent un peu au-dessus des toits des maisons voisines ».

3°. *Sur les effets singuliers du tonnerre ;*
par m. DANTIC, médecin.

Et enfin par le *Résultat des épreuves faites sur les dilatations & condensations respectives du mercure & de l'esprit-de-vin dans le thermometre ;* par le R. P. COTTE.

L'extrait de la seconde partie paroîtra dans un des cahiers prochains.

OBSERVATION (1)

Sur une fièvre maligne pétéchiale, qui a régné à l'hospice de S. Sulpice, communiquée à l'assemblée du prima mensis le 15 juin 1782 ; par m. DOUBLET, docteur-régent de la faeulté de médecine de Paris, & médecin des hospices de Saint Sulpice & de Vaugirard.

LA maladie que j'ai observée a commencé à se manifester à l'hospice dans les premiers jours d'avril. Plusieurs hommes, attaqués de fièvre maligne, avoient en même temps des pétéchies. Ce symptôme reparut vers le milieu du même mois, & bientôt la fièvre maligne pétéchiale, très-répendue dans l'hospice, prit le caractère de maladie épidémique &

(1) Nous avons annoncé cette observation dans le journal du mois de juillet dernier.

contagieuse (1). Dès le premier de juin elle étoit devenue moins grave & moins fréquente, & vers le 15 elle étoit presque entièrement disparue.

Cette fièvre s'annonçoit, chez presque tous les malades, par un mal-aise général & un embarras à la tête, qui duroient plusieurs jours; ensuite le frisson, & un violent mal de tête étoient le prélude de la fièvre qui paroissoit d'abord assez modérée. Bientôt les frissons renaissoient sans régularité, le mal de tête devenoit intolérable, les malades se plaignoient surtout d'une grande douleur dans le fond de l'orbite, ils étoient accablés, mais il n'y avoit encore ni délire, ni assoupissement. Les jours suivans il survenoit de l'altération, de la sécheresse à la peau; les urines étoient rouges, la bouche mauvaise & chaude sans être trop sèche; le ventre, le plus communément, étoit serré, & la poitrine oppressée. Du 3 au 4 l'anxiété

(2) Ce qui prouve que cette maladie étoit contagieuse, c'est que 1°. une sœur de charité & le chirurgien interne de l'hospice en furent frappés en donnant des soins aux malades; 2°. un infirmier, sorti de la maison à cette époque, a emporté à la Charité le germe de cette maladie qui s'est développée sous les yeux de m. Desbois, médecin de cet hôpital, & s'est ensuite communiquée à plusieurs autres malades.

redoubloit,

redoubloit , du 5 au 7 on appercevoit à la poitrine , aux bras & à la face , des taches d'un rouge livide. Cette éruption étoit accompagnée de sueur , & suivie d'un peu de calme , mais qui n'étoit pas de longue durée. Peu de temps après , c'est-à-dire , au bout de 24 ou de 36 heures , la maladie prenoit un caractère plus grave sans que l'éruption disparût ; l'ardeur , la sécheresse , les redoublements irréguliers , les déjections involontaires , le pouls ferré , petit , foible & très-fréquent , l'aliénation de l'esprit , devenoient alors des symptômes communs à tous les malades. D'autres accidents que l'on remarquoit chez les uns , & qu'on n'appercevoit point chez les autres , se font développés du 7 ou 8 au 14 ou 15 : tels étoient un dévoiement considérable , un engorgement à la poitrine , des mouvements convulsifs dans tout le genre musculaire , & particulièrement un spasme dans tous les muscles releveurs de la mâchoire inférieure , enfin des parotides & de la surdité.

Les saignées faites à quelques malades dans le premier période , & cela très-modérément , ont diminué un peu la chaleur , mais sans apporter le plus petit adoucissement aux autres symptômes. Le sang d'un jeune homme , saigné dans le temps de l'invasion de la maladie , n'offroit , au

bout de douze heures, qu'une masse homogène d'un noir sale, sans sérosité, mais aussi sans aucune consistance, & comme à moitié dissoute. Les évacuans en lavage étoient mieux indiqués, & ont paru avoir du succès. On tenoit ensuite les malades à l'usage des tempérans. Dès le commencement du second septenaire les vésicatoires étoient appliqués aux jambes ou aux bras, & quelquefois à l'une & l'autre de ces parties. A ce terme de la maladie on donnoit à presque tous les malades le quinquina uni aux acides, le camphre (1), le vin étendu dans l'eau. Pour ceux dont les spasmes étoient le principal accident, on préféroit les tamarins & quelquefois le petit-lait avec la crème de tartre; on prodiguoit le camphre, on multiplioit les vésicatoires; lorsqu'il y avoit du dévoïement on insistoit davantage sur le quinquina ou sur les cordiaux, suivant l'état des forces. C'étoit un signe heureux, dans ces circonstances, que la moiteur à la peau accompagnât la diarrhée. Dans l'engorgement de la poitrine, souvent on sub-

(1) Le camphre ne se donnoit pas en pilules, mais dissous & suspendu dans une mixture appropriée; ce qui se fait en versant goutte à goutte cette mixture dans un mortier de verre où l'on triture une partie de camphre sur deux parties de gomme arabique. — C'est la manière allemande.

fitnoit aux acidules une boisson incisive & diaphorétique ; on y joignoit ensuite des incisis plus actifs , tels que l'oxymel scyllitique & le kermès minéral avec des eaux cordiales , & on appliquoit de préférence les vésicatoires aux bras.

La surdité a eu lieu chez presque tous les malades , & n'a point été par elle-même un signe décisif , les parotides n'ont pas formé une seule terminaison heureuse ; mais il est vrai qu'elles n'ont eu lieu que chez des malades épuisés , & qui avoient en même temps un dévoiement colliquatif. Chez ceux qui n'ont point eu de diarrhée les vésicatoires ont rendu une prodigieuse quantité d'humeurs ; c'est ce qui est arrivé particulièrement à un jeune homme (le chirurgien de l'hospice) qui avoit eu des convulsions atroces. Enfin , quoique la maladie ait paru jugée du seizième au dix-huitième jour , la convalescence a été fort lente : les purgatifs & les apéritifs ont été très-nécessaires. Quelques malades , affectés primitivement de la poitrine , sont menacés de phthisie ; ce que l'on doit peut-être attribuer , en grande partie , à l'influence du temps qui est si peu favorable pour la saison.

N. B. M. Doublet a dit depuis que tous ses convalescents , à l'exception d'un seul , s'étoient bien rétablis.

OBSERVATION

Sur une strangurie guérie par le sublimé corrosif & l'extrait de ciguë ; par m. FOUQUET , docteur en médecine de Montpellier, & médecin de l'hôpital de la Charité, à Bagnols.

QUELQUE rebelle que soit une maladie on ne doit point se lasser dans la recherche des moyens de la guérir, quand on ne voit pas une cause évidente d'incurabilité. Encouragé par cette façon de penser, j'ai goûté plus d'une fois le plaisir de voir mes efforts couronnés par le succès.

Une personne âgée d'environ cinquante ans, qui avoit eu quelques affections vénériennes dans sa jeunesse, & qui avoit passé six fois par les grands remèdes, se plaignoit, il y a quelque temps, d'une grande difficulté d'uriner ; cette incommodité étoit accompagnée, par intervalle, d'un écoulement purulent avec un sentiment d'ardeur dans le canal, & les urines ne sortant qu'avec beaucoup de peine, goutte à goutte, l'avoient obligée de recourir depuis peu aux bougies dont l'emploi lui faisoit éprouver les souffrances les plus cruelles.

Ces fympômes & les aveux du malade ne laissoient assurément aucun doute sur la nature de la maladie ; ils indiquoient en même temps les remedes particuliers qui lui convenoient : mais s'il n'y avoit pas à hésiter sur le choix de ces derniers , c'est-à-dire , s'ils devoient être circonscrits nécessairement à ceux d'un ordre déterminé & connu, il n'en étoit pas tout-à-fait de même de la meilleure forme ou de la maniere la plus convenable de les administrer. Après avoir réfléchi mûrement sur l'opiniâtreté ordinaire de cette maladie , d'autant plus grande que la date de celle-ci étoit ancienne , je crus devoir procéder au traitement suivant.

Je lui prescrivis une petite saignée du bras ; le lendemain je le purgeai avec quatre gros de pulpe de tamarins, deux gros de follicules de féné, deux onces de manne, & deux gros de sel de glauber.

Je le préparai, la veille de la purgation, par un lavement pris le soir ; & le jour de la purgation il prit une émulsion camphrée à l'heure de son coucher.

Je le fis passer ensuite aux bains domestiques. Au sortir du bain, qui étoit pris le matin à jeun, le malade, placé dans un lit chaud, avaloit un bouillon fait

avec un jeune poulet, une demi-once de semences froides, une dragme de semences de persil, une poignée de chicorée sauvage, une poignée de feuilles de pimprenelle, & une bonne pincée de feuilles de scolopendre.

Les bains furent continués pendant cinquante jours, ils furent interrompus pour quelques jours seulement, parce que le malade se trouvoit fatigué après le vingtième bain. Je purgeai encore le malade qui avoit les humeurs en mouvement; il passa le lendemain à l'usage du sublimé corrosif, selon la formule ci-après :

℞ Merc. sublim. corrosiv. gr. viij.

Spiritus nitri dulcif. ʒ j.

Le malade prit les sept premiers jours 20 ou 25 gouttes de cette solution, réparties sur quatre verres de petit-lait donnés dans la journée à des distances convenables l'un de l'autre.

En commençant l'usage du sublimé je fis interrompre celui des bouillons que j'avois prescrits, mais je fis continuer les bains jusqu'au nombre de cinquante.

Le malade prit pendant deux mois de la solution mercurielle dont la dose de chaque jour fut portée graduellement jus-

qu'à celle de quarante gouttes. Je ménageois avec attention ces augmentations, & je les subordonnois toujours à l'effet de la dose actuelle.

A l'usage de ce remede je joignis utilement celui des pilules d'extrait de ciguë. Ces pilules, du poids d'un grain, se donnoient le matin avant ou après la premiere prise du petit-lait, chargée de la solution du sublimé, & le soir en se couchant. Le malade avaloit sur la dernière un peu d'eau où une petite tasse de décoction émolliente. La dose des pilules d'extrait de ciguë étoit augmentée de quatre en quatre jours d'un grain, de temps en temps aussi de deux grains selon la méthode usitée, & je procédois à ces augmentations avec toute la circonspection & la sagesse qu'exige la nature du remede. Lorsque le malade se trouvoit affoibli, ou autrement fatigué de l'usage du petit-lait, je substituois à ce dernier l'une des décoctions d'orge, de racines d'althæa, de réglisse, de chien-dent, des tiges fraîches du *solanum scandens*.

Pendant l'usage du sublimé & de la ciguë, j'observai de purger tous les quinze jours avec une médecine douce, interrompant ce jour-là les autres remedes. Après

deux mois, à compter du jour que le malade avoit commencé l'usage de la solution mercurielle & des pilules, je fis faire des frictions locales avec l'onguent mercuriel préparé au tiers selon la méthode de ce pays. Ces frictions furent appliquées sur la partie supérieure des cuisses, & sur la région lombaire ; j'en fis donner sept, les éloignant de deux jours l'une de l'autre. La dose de chacune de ces premières frictions étoit d'un gros & demi, & les dernières étoient de trois gros chacune, me réglant sur le tout d'après l'état des entrailles & de la bouche dont j'avois soin de m'assurer plusieurs fois par jour.

Ce traitement, secondé d'un bon régime, fut suivi du succès le plus heureux ; peu à peu & insensiblement les embarras du canal de l'urethre se dissipèrent, les urines coulerent sans interruption, & à plein jet. Il restoit pourtant encore un peu d'ardeur, un peu d'irritation, l'écoulement n'étoit pas tout-à-fait tari ; pour lors n'y ayant plus d'indice de véritable embarras dans ce conduit, ni de virus, & après plusieurs injections émollientes accompagnées de l'usage intérieur du baume de Copahu, ou de Canada, j'ordonnai les pilules suivantes :

℥ Croc. mart. adstring.

Bol. arm.

Corall. rubr.

Sang. dracon.

Mastich. . . ana ʒ j.

Olei lavend. gutt. x.

Cum f. q. terebenth. Venet. fiant pilulæ, singul. ad gr. vj.

Je n'oubliai pas aussi le lait coupé avec l'eau de chaux, & enfin j'eus la satisfaction de voir disparoître parfaitement une maladie qui depuis long-temps avoit résisté à plusieurs remèdes.



RÉFLEXIONS & OBSERVATIONS

de m. *DESGRANGES*, gradué, membre du college royal de chirurgie de Lyon, sur une hernie compliquée d'étranglement, réduite le sixieme jour, &c. (1).

JE vais faire un exposé succinct de l'observation de m. *Vandorpe*, avant d'entrer dans les détails d'un examen suivi.

Un octogénaire Flamand, attaqué depuis long-temps d'une hernie inguinale qui rentroit aisément, éprouve en novembre 1781, après une toux violente, une impossibilité à faire cette réduction; bientôt il se joint un peu de tension, quelques nausées & des douleurs abdominales passagères, on a recours à des cataplasmes émollients, à des lavements, & cependant la réduction ne peut s'opérer; les accidents augmentent d'intensité, à la vérité avec une gradation lente & bien ménagée; on applique un cataplasme dis-

(1) Voyez l'observation de m. *Vandorpe*, insérée dans le journal de médecine du mois de mai 1782, pag. 434. M. *Vandorpe* s'occupe avec zèle de son état, & il doit s'applaudir d'avoir publié son observation & les questions qui la suivent, puisqu'elles ont donné lieu à des réflexions très-judicieuses & intéressantes pour la pratique.

cussif, & l'on injecte de la fumée de tabac dans le canal intestinal. Le lendemain, c'étoit le troisieme jour, la fièvre s'allume, *la tumeur paroît un peu plus volumineuse, quoique moins dure, elle diminue par la pression, pour reprendre le même volume après le plus léger vomissement; & par le tact on y découvre un léger bruissement...* Le cinquieme, la tumeur est très-sensible & plus grosse, la crépitation flatueuse plus manifeste, la fièvre plus forte, & les autres accidents plus pressants. L'usage du taxis est toujours sans effet, la gangrene est soupçonnée, & le soir même on prescrit le quinquina *en décoction*. Le fixieme au matin la tumeur a déjà diminué. *La sensibilité & les autres symptômes sont les mêmes; on revient au taxis, & après des pressions, pour cette fois heureusement dirigées, la tumeur disparoît enfin.* Le malade avoit pris environ une demi-once de quinquina en seize heures avant la réduction. Le ventre s'ouvre & se vuide abondamment, tous les symptômes se dissipent aussi-tôt, & peu de jours après le malade est rétabli.

Le quinquina a-t-il contribué à la réduction? comment agit-il dans ces circonstances? Telles sont les demandes que fait l'auteur de l'observation.

Avant de répondre à ces questions il

convient d'examiner s'il y a lieu de les faire, & si l'on prouve que la première n'est pas admissible, il sera démontré que la solution de la seconde devient inutile.

Par l'examen du fait dont il s'agit, on apperçoit aisément que l'obstacle à la rentrée de la hernie habituelle du vieillard, ne provenoit que d'un *étranglement causé par l'engouement des matieres*, caractérisé commémorativement par l'ancienneté de la descente, sa réduction libre & aisée... , & , *essentielle* , par la marche lente & tardive des accidents sus-énoncés, &c. ; mais on ne voit rien qui prouve l'existence de la gangrene. Pour peu qu'on réfléchisse au contraire sur cette observation, on conçoit que les *émollients* en ramollissant les matieres accumulées, épaissies, *engouées* dans la tumeur herniaire, que le topique résolutif & discussif de m. *Defranc* (1), joint au maniement du chirurgien, en agissant sur ces matieres, les divisant & les éparpillant en quelque sorte, en même temps qu'il relevoit le ton, & donnoit de l'énergie à la portion d'intestin déplacée, ont dû produire les dispositions les plus favorables au remplacement des parties. . . . Il ne s'agissoit donc alors que de soutenir l'effet avantageux

(1) *Ibid.* pag. 439.

de ces premiers secours par l'emploi des purgatifs salins, la continuation de l'insufflation de la fumée de tabac (1), & une compression méthodique de la tumeur. Ces moyens, si usités en pareils cas, & presque toujours efficaces quand ils sont prescrits à propos, n'auroient pas trompé l'attente du praticien chez notre *oedogénaire*. Ils étoient indiqués dès le second jour, & sur-tout le troisième que la tumeur étoit *moins dure & plus volumineuse*, parce que les matieres étoient déjà humectées, ramollies & délayées; aussi *en la maniant elle donnoit la sensation d'une crépitation venteuse, & elle diminuoit un peu*, preuve manifeste que l'engouement étoit détrempé, & que les globules d'air commençoient à s'en dégager. Cet état annonçoit une détente locale salutaire, & bien desirable en ces cas. La constipation opiniâtre, le défaut de déjections alvines demandoient les laxatifs, & la souplesse du bas-ventre en permettoit l'usage. N'y a-t-il pas lieu de croire en effet, que le sel d'epsom, par exemple, donné en lavage, auroit vidué & débarrassé le canal alimentaire, réveillé son ressort en agaçant les tuniques internes, & produit une

(1) Œuvres chirurgicales de m. Percival Pott, tom. I, pag. 455 & suiv.

excrétion plus abondante de fucs séreux & muqueux, qui eussent aidé au ramollissement des matieres, à leur rentrée dans l'abdomen, en attirant en quelque maniere, *par irritation* (1), dans cette capacité, la portion d'intestin qui les receloit (2). On auroit secondé l'action du purgatif par une pression modérée, mais soutenue, & faite avec intelligence sur la tumeur, ayant attention de la tirer à foi, comme pour allonger l'intestin, le déployer, afin de faire filer, pour ainsi dire, les matieres retenues déjà détrempées par l'espece de détroit qui causoit l'étranglement. Car on fait que le taxis doit être pratiqué différemment, & d'une maniere appropriée à la nature de l'obstacle que l'on a à vaincre, & à l'espece d'étranglement qu'il faut surmonter. Ici l'étranglement n'est vraiment que *relatif*, il dépend de l'augmentation du volume de la descente par l'accumulation des matieres; le maniement peut être plus actif, plus long, & plus souvent réitéré : on doit, en quelque maniere, broyer les matieres conté-

(1) Recherches critiques sur l'état présent de la chirurgie, par m. *Sharp*, pag. 27.

(2) Toute cette théorie est connue, & savamment exposée dans le mémoire de m. *Gourfauld* : la conduite qu'on avoit à tenir y est explicitement tracée.

nues dans la tumeur , & s'appliquer en premier lieu à les faire cheminer dans le ventre , pour pouvoir ensuite y conduire les parties qui les contenoient. *M. Pott* (*ib. pag. 338*), approuve les purgatifs stimulants , & quelquefois dans la vue de solliciter l'action vermiculaire des intestins , sans fatiguer l'estomac , il conseille d'avoir recours à un suppositoire composé de sel , de miel & d'aloës.

L'omission de ces secours dont *m. Vanderpe* sentoît la nécessité (*ib. pag. 437*), a failli conduire ce vieillard au tombeau.— Le cinquième jour il en étoit temps encore , les laxatifs eussent pu être placés.

Cependant les symptômes vont en augmentant , la matière rendue par les vomissements prend de l'odeur , la tumeur est très-sensible , mais elle est plus grosse , plus ramollie , plus détrempée , la fièvre est plus forte. . . . Et dans ce moment , où tout paroît désespéré par la gangrene qu'on soupçonne , on place le quinquina.— Mais la nature dont les forces sembloient s'éteindre , & qui paroissoit aux abois , fait ses derniers efforts pour remédier à l'affection qui l'opprime. Presque vaincue par le défaut de forces oscillatoires , elle parvient aux fins qu'elle se propose , par le trouble même qu'elle occasionne ; elle excite des

hoquets, des borborygmes, & une irritation soutenue dans les intestins, &c. (*ib.* p. 441). Bientôt une ondulation interne régulière (le mouvement péristaltique) s'exécute puissamment; une portion de l'intestin déplacé, est rappelée dans l'intérieur, & la nature enfin, en opérant ce que l'art eût dû faire, ne laisse à l'artiste que le soin d'achever son ouvrage. Le taxis, tenté de nouveau, remet aussi-tôt toutes les parties dans leurs places naturelles.

Cette réduction spontanée, absolument due aux efforts de la nature, ne sauroit être attribuée en aucune manière au quinquina. La quatrième observation du mémoire de *m. Gourfaud*, vient à l'appui de cette assertion : elle présente un fait qui se lie parfaitement avec celui qui nous occupe.

« Un homme de soixante-six ans, ayant depuis dix ans une hernie inguinale réductible à son gré, éprouva un étranglement accompagné de tous les accidents ordinaires, qui persisterent pendant neuf jours.... Le ventre, qui avoit été gonflé jusqu'alors, s'affaissa, le poulx devint petit & concentré, il eut de fréquents hoquets, & vomit ce jour-là : le dixième il alla à la garderobe, le onzième les vomissements diminuerent beaucoup. Dans ce même temps

temps la tumeur, examinée par un chirurgien, fut trouvée *molle, très-diminuée de volume*, & ce qu'elle contenoit rentra en partie. Le treizieme au matin le reste rentra avec facilité, tous les accidents cessèrent, les fonctions naturelles se rétablirent, & le malade fut tiré de cet état fâcheux ».

Ce malade avoit refusé tout secours, & la nature le servit avantageusement. Cette guérison, comme la précédente, est le produit de son activité renaissante : dans ces deux cas elle avoit opéré le remplacement d'une partie de l'intestin déplacé, & les chirurgiens n'ont eu qu'à continuer ce qu'elle avoit si heureusement commencé. Dans l'observation suivante ses bienfaits sont encore plus sensibles, la nature a produit seule & spontanément une cure que l'on jugeoit être au-dessus des ressources de l'art.

« Un enfant d'Agen (1), âgé de cinq ans, sujet à une descente complete dans le scrotum, qu'on avoit retenu pendant long-temps avec un bandage, & dont on le croyoit entièrement guéri, fut atteint, au mois de mai 1758, d'une fièvre putride vermineuse. Dès les premiers mo-

(1) Journal de médecine, tom. XI, pag. 365.
Tome LVIII. E e

ments de l'invasion de la fièvre, la hernie reparut avec tous les signes de l'étranglement, & bientôt avec ceux de l'inflammation; le scrotum devint d'une grosseur prodigieuse, rouge, tendu, douloureux; le vomissement, la constipation & le météorisme avoient lieu. On mit en usage tous les secours usités en pareils cas, sans pouvoir réduire la hernie, les symptômes augmentèrent, les vomissements étoient plus fréquents, le hoquet s'éveilloit par intervalles, le pouls s'affoiblissoit, &c. : on crut à la gangrene, & l'enfant perdu sans ressource. . . . ; mais le onzième la fièvre disparut, la tumeur devint *souple, mollette, la hernie rentra d'elle-même, & l'enfant fut guéri* ».

Dans ces deux dernières observations, parfaitement identiques avec celle de m. *Vandorpe*, les intestins furent soumis long-temps au resserrement de l'anneau, à sa pression; cependant on ne peut pas dire qu'il y eût gangrene, l'événement a prouvé le contraire. On ne seroit pas mieux fondé à la soupçonner dans la tumeur du *vieillard Flamand*, elle n'en présentoit pas les signes, *elle conservoit toute sa sensibilité*.... Mais en supposant qu'il y eût disposition à la gangrene, une demi-once de quinquina *environ*, prise en dé-

coction dans l'espace de seize heures , auroit-elle suffi pour y remédier (1) ? Et cette écorce , quoique spécifique dans la plupart des gangrenes *de cause interne* , auroit-elle agi aussi efficacement sur une anse d'intestin engagée dans l'anneau abdominal , soumise à la constriction , & distendue par les matieres , &c. ? Car il ne faut pas perdre de vue qu'au commencement du fixieme jour , le lendemain de l'usage du quinquina , la hernie , quoique *diminuée* , existoit encore ; que *la fièvre & les autres symptômes étoient les mêmes* , & qu'ils ne disparurent que lorsque le chi-

(1) Pour détruire une gangrène , disons mieux ; pour remédier à ses effets , arrêter ses progrès contagieux , lorsque toutesfois elle dépend d'une cause interne , le quinquina , pour être efficace , doit être donné à des doses hautes très-rapprochées , & le plus souvent en substance. Voyez à ce sujet *les observations de médecine de la société d'Édimbourg , les journaux de médecine* , &c. Mais dans un cas de gangrène *par étranglement* ; l'anti-septique par excellence , c'est le débridement du détroit comprimant.... L'enthousiasme a souvent fait attribuer au quinquina beaucoup de guérisons auxquelles il a eu très-peu de part. M. Darluë , médecin à Caillan , a donné à ce sujet des observations très-sages & très-lumineuses , insérées au tome X du journal de médecine , qui méritent d'être lues. Les remarques de cet auteur , pag. 215 , sont très-conséquentes au fait qui nous occupe.

rurgien, attentif enfin aux indications sensibles que lui présentait la nature, fit de nouvelles tentatives de réduction qui lui réussirent. Ici le *quo natura vergit* étoit manifeste, & m. Vadorpe n'a fait que le suivre. On peut conclure, ce semble, d'après nos remarques sur le fait en question, que le *quinquina* n'a contribué en rien à la guérison du vieillard ; qu'elle a été en quelque manière spontanée, & produite comme nous l'avons expliqué plus haut. Donc il seroit inutile de rechercher comment le *quinquina* agit dans ces circonstances. Donc, &c.

On connoît en général qu'une tumeur herniaire est attaquée de gangrene par la couleur de la peau qui est changée ; cette peau devient livide, d'un rouge brun, ou plombée, & quelquefois d'un gris sale ; la tumeur est mollette, flasque, sans ressort, aplatie & pâteuse ; la sensibilité n'a plus lieu, & les autres accidents subsistent ; (& même, si la mortification est avancée, il y a un calme perfide qui peut en imposer à l'inexpérience ; le malade ne souffre plus, mais bientôt il est au cercueil). Le poulx déjà petit, se concentre, les membres se refroidissent, &c. Ces signes ont besoin d'être réunis pour nous donner un pronostic assuré ; car séparément ils sont trompeurs. L'insensibilité locale, par

exemple, la cessation de tout sentiment douloureux dans l'endroit affligé, n'est pas un signe toujours bien sûr de mortification.

« M. V. . . . habitant de Meyximieux en Bresse, à six lieues de Lyon, âgé de trente ans, avoit depuis long-temps une hernie complete du côté gauche, qu'il contenoit avec un bandage ; à la suite d'un exercice violent, elle sortit avec effort, & gagna le scrotum : les accidents d'un étranglement inflammatoire se manifestèrent bientôt, & devinrent pressants malgré tous les secours qu'employa le chirurgien du lieu. Le danger parut imminent le troisieme jour, les parents du malade le firent administrer, & regardant sa perte comme assurée dans *Meyximieux*, ils se déterminèrent le lendemain à le conduire à Lyon. On se servit d'une voiture de campagne très-rude, sur laquelle on mit un matelas, & après dix heures de cahotement, m. V. . . . arriva chez moi le 25 juin 1781, à six heures du soir, dans un état affreux, vomissant les matieres stercorales depuis plus de vingt-quatre heures, ayant un hoquet continuel, le pouls misérable & languissant, les extrémités froides, la langue rude & sèche, & une soif inextinguible. La tumeur étoit volumineuse, oblongue, d'un rouge obscur,

mais rénitente, *indolente* ; le malade disoit n'y plus ressentir de douleurs ; je craignis la gangrene : le ventre étoit tendu, élevé, douloureux, principalement à gauche.... Je fis faire à l'instant des fomentations émollientes sur le ventre & sur la tumeur, & je procédai, deux heures après, à l'opération en présence de deux confreres habiles (mm. *Morel & Mothe*). Je trouvai environ demi-aune d'intestins grêles livides, noirs, dans un état aussi voisin de la mortification qu'il est possible (1) : au premier coup-d'œil nous les jugeâmes gangrenés, ou du moins leur *vitalité* nous parut équivoque. Le sac étoit fort épais, d'un blanc cartilagineux ; il y avoit un peu d'eau sanguinolente. Après un débr-

(1) La marque distinctive d'un intestin gangrené soumis à la vue, est une couleur grise, cendrée, totale ou partielle de la portion étranglée ; cette couleur est celle de la gangrene des Negres : chaque point cendré est une escharre.... On ne doit pas être surpris que m. *V....*, habitant de campagne, sain, jeune & robuste, n'ayant jamais eu de maladies, ait résisté quatre jours à un étranglement inflammatoire sans qu'il y eût gangrene : ne sait-on pas qu'alors les ravages sont toujours en raison de la qualité des humeurs ?... J'ai observé dans les hôpitaux, que des différents vices qui peuvent infecter les humeurs, le scorbutique étoit celui qui les disposoit en moins de temps à la putréfaction, & les solides à la mortification.

dement convenable du détroit qui faisoit l'étranglement, je réduisis l'intestin, & j'emportai les parois du sac : ce fut une vraie opération de l'hydrocèle *par excision*, que j'eus à faire ; il s'étendoit jusqu'au testicule. . . .

La premiere nuit fut très-orageuse, je la passai près de mon malade ; sa soif étoit extrême, c'étoit un embrâsement qu'il me fallut éteindre avec l'eau & le syrop de limon, donnés par demi-verrées à tout moment ; les anxiétés, les défaillances furent continuelles, le hoquet se fit entendre quelquefois ; & à chaque instant je croyois voir le malade succomber à tant de maux. Les fomentations chaudes furent continuées, ainsi que les embrocations avec l'huile camphrée ; je fis placer un lavement de vin & d'huile, alors le ventre se vuida, & les évacuations furent abondantes & très-fétides. L'état du malade fut encore douteux quelques jours ; mais enfin les accidents cessèrent.

Malgré mon attention à soutenir le scrotum, un testicule s'engorgea, & acquit beaucoup de volume, les cataplasmes anodins y remédièrent, mais cela n'empêcha pas que dans le fond du scrotum que j'avois ménagé pour y tenir renfermés les testicules à l'abri de l'air, &

du contact des piéces d'appareil, il se forma un dépôt qui m'obligea à une contre-ouverture par-dessous le scrotum, où je passois un séton. Ce malade fut radicalement guéri au mois d'août que je le renvoyai dans ses foyers muni d'un bon bandage ».

Quant à l'*indolence* se trouvent joints la flaccidité, la forme aplatie, & l'empâtement de la tumeur, l'insensibilité du bas-ventre. La gangrene doit être présumée, & si le malade n'est pas dans un état d'épuisement & d'affaiblissement considérable, on doit toujours tenter l'opération.

« On me pria, il y a quelques années, de voir une pauvre femme de soixante-huit ans, qui avoit un bubonocèle étranglé depuis quatre jours : les accidents avoient paru bientôt, & avec force. A peine cette malade avoit-elle la force de vomir, le hoquet étoit foible, mais continuel, le pouls étoit très-petit & concentré, le ventre bouffi, les extrémités refroidies. . . . La tumeur, de la grosseur du poing, étoit flasque, insensible & sans ressort, pâteuse & de couleur plombée. Je ne doutois point qu'il n'y eût gangrene, & l'opération, qui fut faite à l'instant, confirma mon pronostic : le confrere qui lui donnoit des soins en avoit jugé de même...

Cette femme vit encore avec un anus artificiel ».

« Il y a deux mois environ que je fus appelé vers les six heures du soir en consultation, avec mm. *Dufausoy & Morel*, auprès de m. *R...* pere, rue de l'Arbresec, homme fort âgé, & affligé depuis long-temps d'une hémiplégie : il avoit une descente inguinale du côté opposé, incarceration depuis trois jours, avec tous les accidents qui en sont l'effet & la suite ordinaire. Sa foiblesse & son état d'épuisement étoient très-inquiétants, à peine le hoquet pouvoit-il se faire entendre, & le poulx se faire sentir, toute chaleur sembloit éteinte... La tumeur étoit plate, molle, insensible, d'un blanc mat, elle retenoit l'impression du doigt ; le ventre étoit bouffi, & point douloureux. Nous jugeâmes & la tumeur & le ventre gangrenés, nous refusâmes d'opérer, & le malade mourut, dans la nuit, d'inanition, & sans angoisses ».

Les causes qui s'opposent à la rentrée des hernies étant très-variées, on comprend que les secours doivent l'être aussi, & toujours respectivement à l'espèce d'incarcération qu'il faut détruire. L'administration méthodique de ces moyens décèle le bon praticien, en même temps qu'elle nous conduit aux succès. Les répercussifs puissants, les astringents & la glace, con-

viennent dans le plus grand nombre de cas, lorsque toutefois on y a recours de bonne heure, que la tumeur se borne au pli de l'aîne, & ne contient que l'intestin. *Heister* y avoit de la confiance pour les hernies récentes, & tant qu'il présuinoit les intestins sans altération. *M. Theden* (progrès ultérieurs de la chirurgie, p. 125) assure avoir guéri une descente étranglée depuis trente-fix heures, par des linges imbibés d'eau très-froide, & appliqués constamment sur la tumeur pendant seize heures de suite. Cet excès de confiance pourroit être préjudiciable au malade par le retard qu'il apporteroit à l'emploi de moyens plus assurés. Cependant il est permis d'en continuer plus long-temps l'usage chez les vieillards, dans les anciennes hernies qui sortoient & rentroient avec facilité, même dans les oschéocèles. . . . & chez les adultes lorsque les accidents inflammatoires n'ont pas encore paru, ou que des saignées abondantes, faites de bonne heure, les ont abattus dès le commencement.

« Un soldat du régiment d'Orléans, jeune & vigoureux, fut apporté à l'hôpital militaire de la Rochelle, ayant tous les symptômes d'une hernie étranglée depuis quelques heures : les accidents s'annonçoient avec vivacité, J'étois de garde ce

jour-là, tous mes efforts pour la réduire furent inutiles : je lui fis à l'instant une très-forte saignée, & j'eus recours à la glace & au sel marin, pilés & mêlés ensemble, que j'appliquois sur la tumeur inguinale de la grosseur d'une pomme d'api. Après quatre heures d'assiduité, j'eus la satisfaction de faire rentrer les parties déplacées, un moment avant le pansement du soir ».

« M. *Roussel*, bourgeois, mon voisin rue Grenette, est âgé de près de quatre-vingt ans, & sujet à une hernie complete du côté droit, depuis plus de vingt ans il la contient avec un brayer. Le 7 décembre 1780, son bandage s'étant relâché, les intestins s'échappèrent, & remplirent bientôt tout le côté du scrotum; c'étoit vers le midi, on ne m'appella que deux heures après: on avoit déjà appliqué de la glace. Le malade avoit des nausées & des coliques considérables; je ne pus rien obtenir d'abord par le taxis; je fis continuer le même moyen; & donner des lavements; je revins plusieurs fois aux tentatives, & je ne réussis qu'à la troisième vers les huit heures du soir. Je reconnus que c'étoit un entéro-épiplocèle, j'eus beaucoup de peine à conduire dans le ventre la portion d'épiploon tombée, elle ne rentra même pas toute, aussi-tôt; ce qui

m'obligea à des précautions, & m'empêcha de placer tout de suite le brayer. M. *Rouffel* ne l'a pas quitté depuis, & il le porte bien encore aujourd'hui ».

« M. *Chambriat*, charpentier, rue de la Pêcherie, avoit depuis fix ans un oschéocèle intestinal qu'il maintenoit par un brayer. Le 2 septembre 1780, sur les onze heures du soir, la tumeur reparut subitement à la suite d'un effort, l'étranglement fut prompt, & les accidents se succédèrent rapidement ; je ne fus appelé que le lendemain à fix heures. La nuit avoit été cruelle, la tumeur étoit grosse, d'une forme alongée, dure, rouge, brûlante & douloureuse, le ventre tendu, le pouls fiévreux, il y avoit de l'altération : je tentai en vain la réduction. Je fis faire sur-le-champ des fomentations émollientes sur le ventre & sur la tumeur, & donner plusieurs lavements ; je saignai *largement* ce malade, trois fois dans la matinée, & le taxis ne réussit qu'à une heure après midi. ».

Quant aux hernies étranglées par engouement de matieres, ce que nous en avons dit instruit assez de la maniere dont on doit procéder, & de ce qu'il faut faire dans ces circonstances. J'ai connu un praticien qui, dans ces cas, appliquoit empiriquement une ou deux onces

de pommade mercurielle sur la descente, principalement vers l'anneau, par-dessus un cataplasme émollient ; & cela lui réussissoit joint au maniement méthodique de la tumeur. Ce moyen, qu'il croyoit *spécifique*, n'agissoit sans doute que comme un corps gras, relâchant, (l'onguent d'al-thæa l'auroit efficacement remplacé) ; & le chirurgien ne faisoit pas attention qu'il n'avoit d'effet qu'autant qu'il étoit secondé des autres secours qu'il ne négligeoit pas d'ailleurs.

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 16 septembre & 1^{er} octobre 1782.**

APRÈS que mm. les médecins de l'hôtel-dieu eurent fait la lecture du mémoire sur la maladie des femmes en couche, m. *Doublet*, médecin de l'hospice de santé à Vaugirard, a, le même jour, fait hommage à la faculté de ses observations (1) sur une maladie laiteuse qui avoit été funeste à plusieurs femmes accouchées dans cet hôpital de Vaugirard. Ces observa-

* Par m. LEROUX DES TILLET.

(1) Ces observations ont été lues le 16 septembre, mais m. *Doublet* les avoit annoncées à la faculté dans une des assemblées du mois de juin dernier,

tions , très-importantes par elles-mêmes , & devenues encore plus intéressantes par la circonstance dans laquelle elles ont été communiquées , ont pour titre : *Mémoire sur la fièvre à laquelle on donne le nom de fièvre purpurale , ou Observations faites à l'hospice de Vaugirard sur les maladies produites par les métastases & les dépôts lacteux dans la cavité abdominale.*

Nous espérons que ce mémoire sera bientôt publié pour concourir , avec les travaux des médecins François & Anglois sur cette matiere , à fixer d'une manière précise la marche qu'il convient de tenir dans ces maladies.

Les maladies régnantes ont eu , presque toutes , un caractère bilieux très-manifeste. On a vu beaucoup de fièvres intermittentes de toutes les espèces , mais principalement des tierces & des doubles-tierces : chez plusieurs malades les accès ont été très-violents. M. Sollier , médecin de l'hôtel-dieu , a remarqué dans cet hôpital , que le plus grand nombre de malades attaqués de fièvres intermittentes venoit de la province ou des campagnes voisines de Paris ; il a observé qu'en général les habitants de la ville étoient plus sujets aux maladies printanieres , & que ceux de la campagne étoient plus exposés aux maladies de l'automne.

Le caractère bilieux s'est retrouvé dans des fièvres continues, dans des diarrhées, des dysenteries, des rhumatismes aigus, des courbatures, des érysipèles; on a observé des petites-véroles en général peu orageuses, des fièvres scarlatines, des éruptions simples à la peau, des espèces de gales & de gratelles qui se dissipoient en faisant couler la bile, des toux guéries par le vomissement, des coqueluches qui ont attaqué les enfants & quelques adultes, & dont quelques-unes ont été accompagnées de délire, de fièvre, de convulsions, de syncopes. On a vu beaucoup d'indigestions, elles étoient très-fortes; mais dans ces cas les évacuations bilieuses ont promptement rétabli les malades.

Dans toutes les maladies dont la bile a été la principale cause, les vomitifs, employés dans le commencement, ont été favorables, ensuite on a fait usage des délayants, des minoratifs doux, dans la classe desquels on a quelquefois préféré, avec raison, les légers acidules, tels que les tamarins. La saignée a paru ne pas convenir, & les drastiques ont été tout-à-fait contraires.

Les observations particulières paroîtront dans le journal suivant.

M É M O I R E

SUR la maladie qui a attaqué, en différents temps, les femmes en couche à l'hôtel-dieu de Paris, lu à l'une des assemblées de la faculté de médecine, dites prima mensis.

LA maladie terrible qui fait le sujet de ce mémoire, & dont nous allons tracer les symptômes avec toute l'exacritude nécessaire, pour que l'on puisse la reconnoître facilement, s'est montrée à l'hôtel-dieu de Paris à différentes époques, & a toujours paru y régner épidémiquement. On remarque seulement que depuis un certain nombre d'années les retours en sont plus fréquents.

Les mémoires de l'académie royale des sciences, pour l'année 1746, contiennent des observations faites dans la ville par *Antoine de Jussieu*, & à l'hôtel-dieu par *Col-de-Villars*, & par *Fontaine*, médecins de cet hôpital, sur une maladie qui, quoique différente eu égard à quelques-uns de ses symptômes, étoit très-semblable dans ses effets, ainsi que le confirme l'ouverture des cadavres.

Depuis ce temps, une des époques où elle a été le plus fâcheuse, est la fin de l'année

SUR LES FEMMES EN COUCHE. 449
l'année 1774. On l'a plus ou moins observée tous les ans depuis. Il étoit temps que la médecine vînt à bout de la guérir. Les ravages qu'elle occasionnoit si fréquemment, présentoient le tableau le plus affligeant pour l'humanité. Est-il en effet un spectacle plus déchirant ? est-il une position plus triste pour le médecin, que de voir tous les jours périr, malgré les soins les plus ardens & les plus empressés, un certain nombre de femmes en couche, sans jamais avoir la consolation d'en sauver une seule ? Nous avons vu m. *Doilcet*, entr'autres, qui est enfin parvenu à guérir cette affreuse maladie, renoncer à soigner ces malheureuses femmes, n'y pouvoir plus tenir, quitter ce département avant l'expiration de son temps, prier un de ses confreres de le faire à sa place ; & , rebuté de n'y pouvoir faire le bien, l'échanger pour le plus pénible de l'hôtel-dieu.

Quoique cette maladie ait été souvent observée à l'hôtel-dieu, sur-tout depuis quelques années, il ne faut pas croire qu'elle n'ait lieu que dans cette maison. Outre ce que nous venons de dire d'*Antoine de Jussieu* qui l'avoit vue dans Paris en 1746 (1), des observations bien faites

(1) Voyez les mémoires de l'académie royale
Tomé LVIII. Ff

& multipliées prouvent incontestablement que la ville n'en est pas exempte, & qu'elle y a toujours été également meurtrière. Sans parler de celles faites tout récemment par les médecins de l'hôtel-dieu sur trois femmes *accouchées en ville*, frappées de cette maladie au moment de la révolution du lait, transportées audit hôpital pour y être soignées, & placées toutes les trois dans des salles différentes (observations que nous avons déjà faites sous les yeux de l'administration), nous pourrions en citer beaucoup d'autres recueillies en différents temps, & par les médecins de l'hôtel-dieu, en état de la bien distinguer, & par les auteurs (1) qui ont écrit sur les maladies des femmes en couche, & enfin par les médecins Anglois qui ont donné le nom de *fièvre puerpérale* à une maladie également produite par un épanchement laiteux dans le bas-ventre.

Ajoutons qu'il est très-possible qu'en France cette maladie ait été pour l'ordinaire méconnue, parce que d'une part les ouvertures de cadavres y sont en général rares, & que d'autre part les médecins,

des sciences, année 1746. Histoire des maladies épidémiques, par *Malouin*, pag. 160.

(1) Nous rapporterons plus bas une observation, entr'autres de *Puzos*, qui offre des faits très-analogues à ceux dont il est question.

SUR LES FEMMES EN COUCHE. 451
seuls en état de bien caractériser une maladie, ne sont point communément appelés auprès des femmes en couche, surtout pendant les premiers jours, & que la mort arrive toujours au plus tard le septième. Il y a donc lieu de croire que les sages-femmes & le commun des accoucheurs ont regardé cette maladie comme une inflammation de bas-ventre ordinaire, avec laquelle elle a effectivement quelques rapports grossiers, & que le traitement des inflammations de bas-ventre, qui consiste en saignées, en boissons rafraîchissantes, en fomentations émollientes, &c. employé dans ces cas particuliers, a fait perdre un temps précieux. La confiance que l'on a eue en ces secours est cause que l'on a différé d'en rechercher de plus efficaces de la part de ceux qui auroient pu mieux connoître le genre de la maladie, & les malades qui succombent très-promp-tement, sont mortes avant qu'on ait seulement songé à y recourir.

Description de la maladie.

L'état des femmes que nous avons vu attaquées de cette maladie ne présente rien, pendant le cours de leur grossesse, après même leur accouchement, ordinairement heureux, qui puisse faire soupçonner qu'il aura des suites aussi cruelles. Tout

se passe à merveille jusqu'au troisieme jour, époque fatale à laquelle se déclarent les symprômes les plus alarmants. Pour les décrire avec ordre, & pour apprendre à bien distinguer cette espece particuliere, nous les diviserons en symptômes toujours existants; c'est-à-dire, communs à toutes les femmes attaquées, & en symptômes que l'on remarque souvent, ou seulement particuliers à un certain nombre. L'on sent aisément que ce sont les premiers qu'il est le plus important de bien saisir.

Nous avons dit que les premieres indices du mal se manifestoient le troisieme jour, c'est le plus ordinaire; ils ont cependant eu lieu plutôt, & même quelques heures après l'accouchement.

Symptômes toujours existants.

Quel que soit l'instant de leur apparition, tout-à-coup il se déclare une fièvre sensible, mais non pas très-forte; le pouls est petit, concentré & un peu accéléré; les seins se flétrissent à l'instant, au lieu d'augmenter le volume, ainsi qu'il devoit arriver à cette époque; le ventre se météorise, & devient excessivement douloureux, sans qu'il y ait aucune diminution des lochies qui continuent à bien couler. Tels sont les symptômes qui con-

SUR LES FEMMES EN COUCHE. 453
stituent essentiellement la maladie, & qui
sont communs à toutes les femmes, aux-
quels on peut ajouter l'abattement des
forces.

Symptômes particuliers.

A ceux-là se joignent quelquefois ; &
avec beaucoup de variété, suivant les dif-
férentes maladies, les suivans : 1°. un
frisson plus ou moins violent, qui se dé-
clare dans le principe ; 2°. des vomisse-
ments de matières vertes, ou légèrement
teintes de jaune, & plus fréquemment en-
core de simples nausées sans vomissement ;
3°. un dévoiement laiteux & très-fétide ;
4°. les yeux s'éteignent ; 5°. le visage se
décolore ; 6°. enfin la langue est ordinai-
rement humide & chargée d'un limon
blanc, assez épais, & quelquefois d'un jaune
verdâtre à sa base.

Progrès de la maladie.

Avant d'achever le tableau de cette
maladie, il est bon de dire que c'est à ce
premier instant que le traitement, que
nous détaillerons plus bas, doit être ad-
ministré. Quelques heures plus tard, pour
l'ordinaire, il n'est plus temps.

Aux symptômes que nous venons de
décrire, aucun autre ne vient se joindre,
du moins pendant les premières heures.

On observe seulement qu'ils augmentent d'intensité ; le poulx devient de plus en plus petit & concentré , les seins restent flasques , la révolution du lait n'a aucunement lieu , & les douleurs de bas-ventre , dont la tension augmente , deviennent intolérables : mais bientôt , c'est-à-dire , vers la fin du second jour de la maladie , ou dans le courant du troisième , elles diminuent , pour même cesser quelquefois tout-à-fait. Calme perfide ! Souvent succede une petite sueur froide & gluante ; les évacuations par les selles & les vuidanges sont d'une fétidité insupportable ; le poulx est tremblottant & misérable ; la tête se perd , & les malades succombent à la fin du troisième , ou au commencement du quatrième jour de la maladie , rarement avant , quelquefois un peu plus tard.

Ouverture des cadavres.

Le nombre des victimes de cette maladie , avant que l'on eût employé le traitement qui , actuellement , guérit toutes celles qui en sont attaquées , n'a que trop multiplié les occasions de bien connoître ses fâcheux effets dans l'économie animale.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire l'état des parties solides du bas-ventre , que l'épanchement qui s'y forme altère plus ou moins. Il nous suffira de dire ,

1°. que cet épanchement est bien visiblement de nature laiteuse ; 2°. que nous ne pouvons en donner une plus juste idée , qu'en le comparant à du petit-lait non clarifié ; 3°. qu'il est toujours très-fétide , & plus ou moins abondant , que nous en avons souvent vu deux & trois pintes ; 4°. qu'il est dans la cavité propre de l'*abdomen* ; 5°. qu'on y voit constamment flotter de gros morceaux de lait caillé pour l'ordinaire fort blancs ; 6°. qu'on en trouve en grand nombre de collés à la surface externe des intestins ; 7°. enfin que la matrice est absolument dans l'état naturel.

*Traitement indiqué par m. DOULCET,
& suivi du plus heureux succès.*

Avant d'avoir mis en usage la méthode très-simple que nous allons donner, la médecine n'offre point de moyens qui n'aient été employés. Le défaut de succès en rend le détail inutile. Cette cruelle maladie fut souvent l'objet de consultations faites, d'abord entre les médecins de l'hôtel-dieu, & ensuite aux assemblées de la faculté dites *prima mensis*. Il n'en résulta toujours que des tentatives infructueuses. L'ipécacanha lui-même qui fait la base de la méthode actuelle, avoit souvent été

donné sans succès dès l'année 1774, & l'on va voir à quoi cela tenoit.

Les remèdes rationnels intérieurs administrés avec la plus grande exactitude. Les remèdes extérieurs, tels que les bains, les saignées du bras & du pied, les vésicatoires, les ventouses, l'application des sangsues, les cataplasmes anodins, toniques, vulnéraires, anti-septiques, l'allaitement, la succion des mamellons par de jeunes chiens, dans la vue de faire remonter le lait, les douches d'eau froide sur le bas-ventre, que dans ces cas désespérés on crut pouvoir tenter, enfin l'absence totale des remèdes ; tout étoit & devoit être également mortel, puisque quand bien-même il ne seroit pas au-dessus de tous les efforts humains d'opérer la résorption d'un fluide de cette nature, épanché dans la cavité du bas-ventre, il seroit toujours impossible d'opérer celle des morceaux de fromage qui s'y trouvent en abondance : réflexion déjà faite par *Puzos*, célèbre accoucheur, qui ayant ouvert une jeune dame de condition, morte d'une maladie très-semblable à celle dont nous parlons, & attribuée à une frayeur qu'elle avoit eue ; après avoir parlé d'une consultation qui fut faite par plusieurs médecins & chirurgiens, du nombre desquels étoit le fameux *Molin* qui opina, ainsi,

que les autres , pour la saignée du pied , méconnoissant sans doute la maladie , dit en propres termes , à la vue de cet épanchement de lait caillé , qu'il n'y a point de moyens humains capables de prévenir un épanchement aussi subit , & peut-être encore moins de dissoudre une masse laiteuse aussi coagulée , & hors des routes de la circulation (1). Sans doute il n'en est point de dissoudre une matiere laiteuse ainsi coagulée ; mais les observations répétées à l'hôtel-dieu sur un grand nombre de femmes depuis la fin de l'année dernière , toutes arrachées à une mort jusqu'alors inévitable , prouvent qu'il en est de capables de prévenir l'épanchement , & que tout l'art consistoit à le faire.

C'est dans cette vue , la seule qu'il soit possible de remplir , que m. *Doulcet* , présent un jour au moment même où une femme nouvellement accouchée , ressentit les premières atteintes de cette maladie qui débuta chez elle par des vomissements , saisit promptement l'indication qui se présentoit , la fit vomir à l'instant avec quinze grains d'ipécacuanha qui lui furent donnés en deux doses , répéta le vomitif le lendemain ; ayant alors observé une ré-

(1) Pages 372 & 373 , édition de 1759 , par m. *Morisset Deslandes* , médecin.

mission notable dans les symptômes, soutint les déjections que cette seconde dose procura, par une potion huileuse avec addition de deux grains de kermès minéral, prévint ainsi le dépôt qui menaçoit de se former, & sauva la malade.

Instruit & encouragé par ce succès, il ne tarda pas à reconnoître l'indispensable nécessité de mettre ce remede entre les mains de la maîtresse sage - femme de l'hôtel-dieu, très-habile en son art, fort intelligente, zélée sur-tout à un point qui mérite les plus grands éloges, & qui d'ailleurs n'a malheureusement que trop appris à connoître l'invasion de cette espece de maladie. M. *Doulcet* lui recommanda spécialement de donner, sans attendre son arrivée, l'ipécacuanha à toutes les femmes qui éprouveroient les premiers symptômes de la maladie, le jour, la nuit, à quelqu'heure que ce fût. L'épidémie sévit avec fureur, & pendant plus de quatre mois à peine put-elle prendre un instant de repos; il fallut son courage pour résister à la fatigue que lui donna une vigilance aussi long-temps en action. Le succès de ses soins la soutint sans doute. Près de deux cents femmes, ainsi qu'il est prouvé par le tableau de celles qui ont été attaquées de la maladie, & qu'il est facile de mettre sous les yeux du gouvernement,

ont été rendues à la vie. On n'a perdu précisément que celles (au nombre de cinq ou six), qui n'ont pas absolument voulu prendre le remède, & dont on n'a pas pu vaincre l'opiniâtreté. Elles ont été ouvertes, & l'on a reconnu l'épanchement laiteux, le lait caillé, & absolument les mêmes désordres que chez celles que cette même épidémie avoit fait périr les années précédentes. Il semble qu'elles n'ont refusé le secours certain qu'on leur offroit que pour faire triompher la méthode de *m. Doulcet*, en mettre la certitude dans tout son jour, & ôter aux gens défiants & aux envieux tout moyen de former des doutes mêmes légers.

Dès la première apparition des symptômes, il faut donc ne pas perdre un instant, & administrer l'*Pipécacuanha* à la dose de quinze grains donnés en deux prises à une heure & demie d'intervalle : après l'effet de ce remède, passer tout de suite à l'usage d'une potion huileuse, composée de deux onces d'huile d'amandes douces, d'une once de syrop de guimauve, & de deux grains de kermes minéral, que l'on fait prendre par cuillerées. Le lendemain, malgré la diminution des symptômes, il faut recommencer à donner l'*Pipécacuanha*, & ensuite la potion de la même manière : à plus forte raison s'ils

persistent encore avec la même intensité ; ce qui est fort rare quand il a été donné à temps. On a quelquefois été obligé d'y recourir jusqu'à trois & quatre fois, lorsque le ventre restoit toujours météorisé & douloureux, & que le pouls ne se relevoit pas.

La boisson doit être simple, telle, par exemple, qu'une eau de graine de lin ou de scorfonnerie, édulcorée avec le sirop de guimauve, & le sept ou le huit de la maladie, on purge avec deux onces de manne & un gros de sel de duobus : médecine très-douce, qu'on réitere trois ou quatre fois, & que l'on rend plus active, s'il en est besoin.

Parmi les émétiques, l'ipécacuanha paroît convenir de préférence. On peut dire que par sa qualité secondaire, tonique & subastringente, il empêche les vaisseaux lymphatiques de verser dans la cavité de l'*abdomen* l'humeur laiteuse qu'ils contiennent alors, en les resserrant convenablement ; ce qu'on attendroit en vain de tout autre vomitif. Ses effets sont tels qu'il mérite à juste titre le nom de spécifique en ce cas, lorsqu'il est donné à temps, c'est-à-dire, avant la formation du dépôt qu'il prévient.

Quelques observations, rares à la vérité, & faites depuis l'emploi de la mé-

SUR LES FEMMES EN COUCHE. 461
thode indiquée, ont démontré qu'il falloit
y recourir encore, lors même qu'on avoit
perdu quelques heures, & que le vrai
temps de donner l'ipécacuanha avec sû-
reté étoit passé. Un petit nombre d'évé-
nements heureux en a justifié l'usage en
ces malheureuses circonstances.

La guérison de la maladie s'opère sans
que la révolution du lait ait lieu, c'est-à-
dire, que les seins ne se gonflent pas sen-
siblement, comme il arrive ordinairement
le troisième jour de la couche. Toute la
matière laiteuse est évacuée par les selles,
coule avec les vuidanges, ou s'échappe
par les voies de la transpiration & des
urines.

Cette méthode n'a pas seulement réussi
entre les mains de m. *Doulcet* ; elle a eu
un égal succès administrée par mm. les
médecins de l'hôtel-dieu qui lui ont suc-
cédé dans le département des femmes en
couche. Déjà ces observations, infiniment
précieuses, ont été confirmées successive-
ment par trois de ses confrères qui se
font fait un devoir de suivre le plan qu'il
avoit tracé. Ils n'y ont fait que quelques
additions que les circonstances particu-
lières ont exigé : addition qu'il est im-
possible de décrire, & dont les médecins
seuls peuvent reconnoître l'utilité.

Le traitement heureux d'une maladie

qui fit si souvent le désespoir de mm. les administrateurs de l'hôtel-dieu, & dont toute la sollicitude n'avoit pu arrêter les progrès, a mérité à m. *Doulcet* une délibération de leur part, dont les expressions flatteuses, garants de leur sensibilité, le sont aussi de l'importance de pareils succès.

Mais sans vouloir charger le tableau des malheurs occasionnés par cette cruelle maladie, concluons que le service rendu à l'humanité, par m. *Doulcet*, est inappréciable, qu'il est d'autant plus avantageux de publier la description de cette maladie & son traitement, qu'elle n'est pas particulière à l'hôtel-dieu, ainsi que nous l'avons démontré; qu'au moyen du détail exact de ses symptômes, que nous venons de donner, elle ne sera plus méconnue, & qu'enfin le traitement qui lui est propre étant rendu public, on aura la satisfaction de sauver la vie à des femmes vouées auparavant à une mort certaine.

<i>Signés,</i> DEJEAN,	SOLIER,	} Médecins- pension- naires de l'hôtel- di u.
MAJAUULT,	MALLET,	
MONTABOURG,	DUHAUME,	
DANIÉ,	PHILIP.	

LE lundi 16 septembre 1782, la-faculté de médecine de Paris assemblée pour traiter, suivant son usage, des maladies régnantes, mm. les médecins de l'hôtel-dieu de Paris ont demandé à faire lecture d'un

SUR LES FEMMES EN COUCHE. 463
mémoire concernant une maladie depuis
trop long-temps funeste aux femmes en
couche qui en étoient attaquées dans ledit
hôtel-dieu. La faculté les a accueillis avec
empressement ; & , après avoir entendu
ladite lecture , elle a arrêté unanimement
qu'attendu l'importance de ce mémoire ,
& pour accélérer l'utilité dont il doit être
dans la ville & dans les provinces , elle
l'approuvoit , & ordonnoit qu'il fût im-
primé le plutôt possible , présenté aux pre-
miers magistrats , aux ministres , aux ad-
ministrateurs de l'hôtel-dieu , & distribué
à chaque docteur , & que mm. les méde-
cins de l'hôtel-dieu , & les autres membres
de la compagnie feroient priés de rassem-
bler leurs observations particulières , &
celles éparfées dans les auteurs , pour ren-
dre cette méthode aussi satisfaisante pour
les savants , que précieuse pour les sujets
du Roi ; & c'est ainsi que j'ai conclu ,

PHILIP , doyen.

ET ont signé le présent décret les deux
plus anciens de chaque ordre ,

MAJULT ,	DESESSARTZ ,
L. DE LAUREMBERG ,	COUTAVOZ.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de septembre 1782, par
m. BOUCHER, médecin.*

IL n'y a pas eu de pluie depuis le premier jusqu'au 16 du mois, le vent ayant été dans cet espace de temps *nord & nord-est*; pendant le reste du mois, les vents étant *sud & sud-ouest*, il y a eu peu de jours sans pluie.

La liqueur du thermometre, après le 13 du mois, ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 13 à 14 degrés.

Le mercure, dans le barometre, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces les dix premiers jours du mois, & le reste du mois, il est resté constamment au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé 5 fois du nord.	10 fois du sud
7 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	3 fois de l'ouest.
2 fois de l'est.	1 fois du nord
8 fois du sud.	vers l'ouest.

Il y a eu 17 jours de temps couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.] 2 jours de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois, mais plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
de septembre 1782.*

NOS hôpitaux étoient remplis de malades travaillés de fievres intermittentes de toutes especes ; mais la plus commune étoit la fièvre tierce & la double-tierce : j'en ai vu même qui avoient deux frissons dans les vingt-quatre heures. Toutes ces fievres étoient plus ou moins opiniâtres ; on étoit obligé d'insister quelque temps sur les apozèmes fondants & sur les purgatifs, avant d'en venir au spécifique.

Les rhumes ont été aussi répandus que les fievres intermittentes : ils portoient principalement à la gorge & à la tête. On a vu un certain nombre de personnes attaquées de fluxion de poitrine.

La fièvre putride maligne étoit encore assez commune dans le peuple. Nombre de ceux qui en étoient attaqués ont été en danger, mais peu ont succombé. La maladie, dans plusieurs, a eu un caractère phlogistique dans son début, & a exigé quelques saignées, avant d'en venir aux évacuans : les émétiques étoient d'abord indiqués de préférence. Comme la maladie portoit à la tête, on a été souvent obligé de recourir à la saignée du pied après une ou deux du bras : les vésicatoires aux jambes ont été en conséquence très-souvent indiqués dans le progrès de la maladie.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

P R I X.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LET-
TRES ET ARTS DE LYON, dans sa séance du
27 août dernier, a proclamé le prix de *physique*,
fondé par m. CHRISTIN. Après avoir considéré,
dans les sujets précédents, l'électricité de l'atmosphère,
relativement au corps humain, en 1780,
elle en proposa un nouveau, relatif à ses rapports
avec les végétaux, conçu en ces termes : *L'élec-
tricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence
sur les végétaux ? Quels sont les effets de cette
influence ? Et s'il en est de nuisibles, quels sont
les moyens d'y remédier ?*

Quatre mémoires ont été admis au concours.
Ils ont tous fixé l'attention de l'académie ; mais
elle en a particulièrement distingué deux : un mé-
moire françois, qui, au mérite de l'élocution,
réunit celui de rapporter les plus importantes ob-
servations des physiciens sur cette matiere ; & un
mémoire latin, qui, après avoir résumé les mêmes
faits, présente plusieurs expériences nouvelles &
intéressantes, au moyen desquelles il établit, sous
un nouveau jour, l'influence de l'électricité sur la
végétation.

L'académie a accordé le prix, consistant en une
médaille d'or, de la valeur de 300 livres, au mé-
moire latin, coté n°. I, ayant pour devise : . . .
*Ignis enim omnia per omnia movere potest, aqua
verò omnia per omnia nutrire.* Hippocr. libr. I,
de dicta.

L'auteur est m. *Fr. Jos. Gardini*, doct. méd.
en l'université de Turin, à Saint-Damiens, près

d'Asti, en Piémont; le même qui, en 1779, partagea avec m. *Bertholon*, un des prix concernant l'électricité des animaux. L'académie invite ce savant, s'il est dans l'intention de publier son mémoire, de le terminer par des tables analytiques, qui, en rapprochant particulièrement les faits nouveaux, indiquent d'une manière précise, les conséquences qui en résultent.

L'*accessit* a été décerné au mémoire ci-dessus mentionné, lequel a pour devise ces mots d'*Horace*,

*Ast ubi plura nitent... non ego paucis
Offendar maculis.*

L'auteur ne s'est pas fait connoître.

L'académie s'est vue, à regret, dans le cas de ne pouvoir distribuer, en même temps les deux autres prix qu'elle avoit proposés pour la présente année; elle n'a reçu aucun mémoire sur le sujet *des aliments & des boissons des différents peuples*, relatif au prix de l'histoire naturelle fondé par m. *ADAMOLI*, & s'est décidée à le proposer double, pour 1784, avec un sujet nouveau, ci-après énoncé.

P R I X E X T R A O R D I N A I R E.

L'ACADÉMIE avoit réservé, en 1778, une médaille de 300 liv. de la fondation de m. *CHRISTIN*, pour un prix extraordinaire. Un de mm. les académiciens a proposé pour sujet de ce prix, *La mixtion de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin & à la conservation de la santé*; & dans le cas où ce sujet agréeroit à l'académie, il lui a demandé de permettre qu'il s'engageât à doubler la valeur de la médaille.

L'académie a pensé que cet objet intéressoit particulièrement les provinces où cette mixtion devient d'un usage fréquent ; en conséquence , elle propose le prix double , & demande l'*Examen physique & raisonné de la dissolution de l'alun dans le vin , considérée relativement à la conservation du vin & à la conservation de la santé.*

Elle exige des expériences précises , constantes , faciles à répéter , & dont le but soit la solution des questions suivantes :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un sûr moyen de le conserver , ou de rétablir sa qualité lorsqu'elle est altérée ? De quelle espece d'altération dans le vin , l'alun est-il le préservatif ou le correctif ?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans le vin , au cas que ce mélange soit reconnu avantageux ?*

3°. *Le vin , tenant en dissolution la quantité d'alun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration , est-il nuisible à la santé ? Quels en sont les effets sur l'économie animale ?*

4°. *Si l'alun , dissous dans le vin , est reconnu préjudiciable à la santé , est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles ?*

5°. *Enfin quelle est la maniere la plus simple & la plus exacte , de reconnaître la présence de l'alun , & sa quantité , lorsqu'il est en dissolution dans le vin ?*

Le prix , consistant en deux médailles d'or , de la valeur chacune de 300 livres , se distribuera dans la même séance ; & les mémoires ne seront admis que jusqu'au premier avril 1783.

Les mémoires seront écrits en françois ou en latin , & adressés , *francs de port* , à m. DE LA TOURETTE , ancien conseiller en la cour des monnoies , secrétaire perpétuel , rue Boissac.

A la même époque, l'académie décernera le prix de 1200 livres, dont m. l'ABBÉ RAYNAL a fait les fonds, & dont le sujet a été annoncé ainsi qu'il suit :

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain ?

S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître ?

Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?

Vu l'importance du sujet, l'académie n'a point fixé l'étendue des mémoires, & s'est contentée d'inviter les auteurs à les écrire en françois ou en latin. Aucun ouvrage ne sera admis au concours, passé le premier avril 1783.

Parmi les prix que l'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE BORDEAUX avoit à distribuer cette année, il y en avoit un extraordinaire destiné à l'auteur du meilleur mémoire où l'on indiqueroit les ouvrages qui traitent du *lecti-minutio* ; quelle est la cause ou manifeste ou cachée de cette infirmité ; quels en sont les principes, qu'elle soit habituelle, ou par périodes régulières, ou à des intervalles inégaux ; quels sont les remèdes qui ont été proposés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques.

L'académie a cru ne pouvoir l'adjuger qu'autant qu'elle eût trouvé dans les pièces qui lui ont été envoyées sur ce sujet, un spécifique assuré.

Une somme de trois cents livres étoit promise à l'auteur qui auroit résolu, d'une manière satisfaisante, les différents points de la question ; & une, de cent cinquante, à celui qui, sans prétendre à la couronne académique, auroit donné la

recette d'un remède dont l'efficacité eût été constatée par des commissaires de l'académie.

De quatre mémoires que cette compagnie a reçus, relatifs à l'ensemble de la proposition, le seul qui ait pu fixer son attention, est un mémoire portant pour épigraphe ces deux vers d'Ovide :

Principiis obsta ; serò medicina paratur,

Cùm mala per longas involuere moras.

Elle l'a jugé digne des plus grands éloges, par les immenses recherches dont il est rempli, & par le pénible travail dont il est le fruit. Mais le flambeau de l'expérience ne s'étant point malheureusement présenté sous la main de l'auteur, pour l'éclairer principalement sur les causes qui peuvent donner lieu, chez de jeunes personnes bien portantes d'ailleurs, aux retours périodiques, & souvent très-distants les uns des autres, de l'infirmité dont il s'agit, & pour lui donner, dans ces cas, l'indication d'une méthode curative particulière, l'académie n'a pu se croire permis que de lui accorder le juste tribut de louanges dont elle l'honore ici.

Dans vingt-deux lettres qu'elle a aussi reçues sur cette question, on s'est seulement contenté de lui indiquer différents prétendus spécifiques ; & elle a dû chercher à s'assurer, ou de leur inefficacité ou de leurs succès. Mais le temps & les circonstances ne lui ont pas encore permis de prononcer définitivement sur aucun.

D'après ces considérations, & du consentement de la métropole de famille qui fournit aux frais du prix, elle a déterminé d'en renvoyer la distribution à deux ans ; & elle propose de nouveau le même sujet, & sous les mêmes conditions, pour 1784.

Pour le prix courant de la même année, qu'elle doublera d'un de ses prix réservés, elle demande

maintenant : Quel seroit le meilleur procédé pour conserver, le plus long - temps possible, ou en grain ou en farine, le maïs ou le bled de Turquie (*Frumentum Indicum*, maïs dictum *C. B. P.*) plus connu dans la Guyenne sous le nom de bled d'Espagne ; & quels différents moyens il y auroit pour en tirer parti, dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette province ?

S U J E T P R O P O S É P O U R 1783.

Quel est le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfants-trouvés, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfants, soit pour leurs nourrices ; & , par une suite nécessaire, pour la population en général ? Ou bien, quelle est la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme, pour la nourriture de ces enfants ? (Pour un prix extraordinaire de deux mille livres, réuni avec une médaille. Programmes du 19 mars 1778, & 25 août 1781).

Les prix simples & ordinaires, fondés par m. le duc de la Force, sont une médaille d'or de la valeur de trois cents livres. Les doubles sont composés d'une pareille médaille, & de trois cents livres en argent.

L'académie ne reçoit les pieces au concours, que jusqu'au premier avril de chaque année, lorsqu'elle n'a pas fixé d'autre terme aux auteurs. Elle rejette celles qui sont écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin.

Les paquets doivent être adressés, *francs de port*, à m. DE LAMONTAIGNE, conseiller au parlement, & secrétaire perpétuel de l'académie.

SÉANCES PUBLIQUES

DU COLLEGE DE PHARMACIE.

LE college de pharmacie a tenu ses deux premières séances en 1781 & 1782, & a distribué des prix d'émulation dus à la bienfaisance de m. le Lieutenant-général de Police.

Dans la premiere, m. *Cadoret de la Rochelle*, élève de m. *Morelot*, a mérité le prix de chymie. On a accordé à m. *Gaudefroy*, du diocèse d'Amiens, élève de m. *Buiffon*, un prix extraordinaire de chymie.

M. *Alexandre de la Planche*, élève de monsieur son frere, a remporté le prix d'histoire naturelle. M. *Cadoret* a obtenu l'accessit.

On a donné le prix de botanique à m. *Gosse*, Genevois, élève de m. *Colladon* de Geneve; & l'accessit à m. *Cadoret*.

Dans la séance de la même année 1781, m. de *Machy* a rendu compte des travaux du college & de ses membres, tels sont: 1°. les succès de m. *Pia*, chevalier de l'ordre du roi, qui, par ses recherches & ses conseils, a rendu facile la maniere de rappeler à la vie les personnes submergées.

2°. Les moyens indiqués par mm. *Laborie*, *Parmentier* & *Cadet Devaux*, pour désinfecter les latrines & les autres réservoirs qui contiennent du méphitisme.

3°. Le travail de m. *Cadet Devaux* sur les voieries, les écariffages & les cimetières.

4°. L'*Avis aux bonnes ménageres*, par m. *Parmentier*, ouvrage dont m. de *Machy* a présenté l'extrait, & qui lui a donné occasion de parler de l'établissement qu'on venoit de faire d'une école de boulangerie, dans laquelle on fait le pain des

prisonniers. Ce pain, autrefois mal cuit & composé de son & d'autres substances peu nourrissantes, est devenu aujourdhui un aliment sain, consistant & savoureux.

5°. Les travaux de m. *Baumé* sur la réforme des fourneaux & des alembics pour brûler l'eau-de-vie.

6°. Les *Recherches chymiques sur l'étain*, par mm. *Bayen* & *Charlard*.

7°. M. de *Machy* a rendu compte des expériences qu'il a faites avec mm. *Parmentier* & *Cadet*, sur la production du nitre, en employant un procédé que le ministre de la guerre avoit soumis à leur examen. Enfin d'une dispute chymique sur la quantité d'or qui reste nécessairement dans l'argent départi : cette question alloit être jugée par l'académie des sciences, quand la solution en a été donnée par la découverte très-simple qu'a faite m. *Deyeux* de l'influence du gas nitreux présent ou absent dans l'eau forte qu'on emploie au départ. Il résulte de cette découverte que l'acide nitreux, privé de son gas, n'attaque absolument pas l'or.

M. *Cadet Devaux* a lu un mémoire sur le cimetiere des Innocents.

M. *Baumé* a communiqué une observation sur une mine d'arsenic voisine d'une mine d'argent actuellement en exploitation, & sur le régule d'arsenic qu'on en obtient, régule qui differe de celui qu'on connoît en ce qu'il reste toujours brillant même en éprouvant le contact de l'air. On doit encore à m. *Baumé* l'art de blanchir les soies du pays à l'égal de celles de Nankin.

M. *Costel*, dans un mémoire dont il a fait la lecture, a discuté les différentes opinions sur la présence de l'alkali fixe dans la crème de tartre, & il a examiné en quoi ce sel purifié differe du tartre dont on l'a retiré.

Dans un autre mémoire *m. Parmentier* a essayé de prouver, par le récit des pêcheurs Groenlandois & par les observations des naturalistes, que le charbon de terre pourroit bien être d'origine animale, & le produit bituminisé des cétacés & de leur graisse ou huile.

M. de la Planché a annoncé des projets d'expériences sur les gas & sur leur influence dans quelques opérations chymiques. La séance a été terminée par l'éloge des deux freres *Rouelle*, considérés, l'un comme un profond théoricien, l'autre comme un excellent artiste, & tous deux comme ayant concouru à la connoissance & à la perfection de la chymie en France.

Dans la séance de 1782, le prix de chymie a été décerné à *m. Vincent Reboul* de Montpellier, élève de *m. Mitouart*; l'accessit a été accordé à *m. Gabriel-Parfait Dupont d'Argenson*, élève de *m. Cheradame*. Personne ne s'étoit présenté au concours pour les prix d'histoire naturelle & de botanique.

Un travail sur une levure prétendue incorruptible a donné occasion à *mm. Delacourt & de Machy*, de remarquer combien on se trompoit en dépouillant la levure de cette viscosité élastique qu'elle a dans sa fraîcheur, & qui lui est si nécessaire pour faire naître la fermentation panair.

M. de Machy a parlé de la suite des observations de *m. Pia* sur les noyers. Il a donné une courte analyse de l'ouvrage de *m. Parmentier* sur les alimens tirés des végétaux. Il a fait un extrait de *l'art du vinaigrier*, ouvrage qu'il avoit publié à Neuschâtel; enfin il a rendu compte d'un nouvel étamage, & le rapport du collège de pharmacie est en tous points semblable à celui qu'en avoit fait la faculté de médecine.

Ensuite on a lu, 1°. un mémoire de *m. de Lunel* sur un moyen d'avoir un émétique qui soit

toujours le même. Ce moyen consiste à déphlogistiquer le verre d'antimoine par l'acide vitriolique avant de le combiner avec la crème de tartre.

2°. Un mémoire dans lequel m. *Buiffon* prouve que les pommes de terre ont des variétés botaniques qui doivent diriger dans le choix qu'on en fait ; & que les champignons ont des signes certains propres à faire reconnoître leur vertu délétère.

3°. Un mémoire de m. *de la Planche* sur la différence qui existe entre ces extraits que l'on trouve en grande masse dans le commerce , & ceux qui sont préparés avec soin par des artistes instruits , il a pris pour objets de comparaison le jus de réglisse qui nous vient d'Espagne , & celui qu'il a fait lui-même.

4°. Des observations sur le méphitisme , par m. *Cadet Devaux*.

M. *de Machy* a prononcé l'éloge de m. *Gillet* , mort doyen du college , & le temps n'a pas permis la lecture de celui de m. *Demoret*.

NOUVELLES EN CHYMIE.

ON a appris , par des lettres d'Angleterre , que m. *Priestley* est parvenu à démontrer l'identité du phlogistique & de l'air inflammable , en opérant des réductions de chaux métalliques par le moyen de l'air inflammable. Il ne paroît point encore avoir divulgué ses procédés : mais m. *Milner* a fait la réduction du *minium* par l'air inflammable , en suivant le procédé que nous allons rapporter , & qui se trouve dans un ouvrage nouveau fort intéressant , qui a pour titre : *R. Watson chemical essays* , vol. 3°. Cambridge , in - 8°. 1782. On trouve des exemplaires de ce livre chez *Barois* le jeune , libraire , quai des Augustins.

« J'ai fait la réduction du *minium* par le moyen de l'air inflammable, en suivant le procédé ci-après: J'ai lié une vessie vuide à l'extrémité d'un tube de verre, au milieu duquel il y avoit un peu de *minium*. A l'autre extrémité du tube, j'avois attaché une vessie remplie d'air inflammable retiré d'une dissolution de fer par l'acide vitriolique ».

« La partie du tube dans laquelle se trouvoit principalement ce *minium* étant échauffée presque au rouge, en la tenant sur un petit creuset rempli de charbon ardent, l'air inflammable étoit obligé de sortir de la vessie. Dès qu'il commença à passer dans le tube, le *minium* devint brun comme s'il avoit été mêlé avec quelques particules huileuses; & en pressant ces vessies alternativement pendant un peu de temps, le *minium* fut réduit en petits globules de plomb. La quantité de l'air inflammable étoit sensiblement diminuée, une partie ayant été absorbée par le *minium* pendant sa réduction ».

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M. Bonnet de la Brageresse a lu à la société royale des sciences de Montpellier un mémoire sur l'usage de quelques remèdes nouveaux peu connus en France, entr'autres sur les effets de l'extrait de la *pulsatille* ou *coquelourde*, (*pulsatilla flore minore nigricante*, G. B. *anemone pulsatilla*. Linn.) Les succès qu'il a obtenus de ce remède, le lui font regarder comme le plus efficace que la médecine puisse opposer au vice dartreux, quelle que soit la partie du corps qu'il affecte. Ce mémoire contient des cures bien faites pour justifier la vertu de cette plante. Des dartres qui avoient cédé à son usage, & qui n'avoient pas tardé à se remontrer, ont disparu sans retour après l'usage du même remède continué pendant quelques mois. On prend

cet extrait deux fois par jour, à la dose d'un grain & demi par fois, mêlé avec le sucre; on joint à l'usage interne de ce remède, des lotions sur la partie dartreuse, avec la décoction de *jusquiame* & de *ciguë*.

C'EST procurer une vraie satisfaction à nos lecteurs en consignait dans ce journal les notices faites pour payer un tribut de reconnoissance & d'hommage à la mémoire des hommes qui se sont illustré par la médecine & par les services rendus à l'humanité.

Feu m. *Aubert*, médecin du roi à Marseille, n'a vécu que pour le bonheur du genre-humain, & il a voulu continuer à le servir après sa mort. Né à Oullioules en Provence le 21 juillet 1692, élevé à Marseille par un oncle alors curé de la paroisse de S. Martin, il fit ses humanités chez les peres de l'Oratoire, & se livra ensuite à l'étude de la médecine. Il acquit de bonne heure une réputation qui n'est ordinairement, dans cette carrière, que le fruit des années & de l'expérience. Ses talents le firent appeller au service de la marine royale à Brest, d'où il revint à Marseille remplir les mêmes fonctions. Il en conserva le titre & la pension, lorsque les galeres en furent retirées.

Il se fixa dès-lors dans cette ville où il avoit reçu sa première éducation, & qu'il regardoit comme sa patrie. Les pauvres furent toujours les objets les plus chers de son zele & de ses soins; il quittoit tout lorsqu'ils avoient besoin de lui, & en leur prescrivant d'une main des remèdes, de l'autre il leur donnoit les moyens de se les procurer, ainsi que toute autre espèce de secours. Ses charités journalières, quoique très-abondantes, ne mirent point obstacle aux grands établissemens, qu'on doit à sa générosité. Le premier est une place de médecin à l'hôpital du S. Esprit, pour

en soigner jour & nuit les malades ; un don de 20,000 francs de ses épargnes, forma le fonds sur lequel sont assignés les émoluments attachés à cette place.

Le nouvel *hôpital des pauvres malades abandonnés* est un autre monument éternel de sa bienfaisance ; cent mille francs qu'il plaça sur la communauté de la ville d'Antibes, en furent le premier fonds ; le principal produit de son travail, ses épargnes annuelles, toute sa fortune enfin ont été consacrés à le grossir. On peut se faire une idée de son importance actuelle, en observant que les dépenses des bâtimens ont été considérables, & que le nombre des malades qui doivent y être reçus n'est pas limité.

Ce médecin est mort subitement occupé de ses travaux, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, emportant avec lui la considération publique, le respect général, les bénédictions & les regrets des pauvres. Sa vie étoit simple, sa nourriture frugale. Quoique d'un tempérament foible & délicat, il est cependant parvenu, par sa tempérance & sa sobriété, à une longue vieillesse. A des mœurs douces & sociables, il joignoit un grand amour pour la religion dont il remplissoit avec exactitude tous les devoirs au milieu de ses grandes occupations..

Marseille, qui avoit été témoin de la bienfaisance & des talens de ce digne citoyen, regrettoit de n'avoir pas au moins un portrait qui lui représentât les traits d'un homme dont tant de monuments lui rappelloient l'existence & les vertus. Mais sa modestie l'ayant toujours empêché de se laisser peindre, un de ses admirateurs, plus vivement touché de cette privation, imagina de faire découvrir son cercueil, & de faire mouler son masque dans la fosse même. Ce masque fut envoyé à m. *Foucou*, sculpteur du roi. Cet artiste, avantageusement connu, a modelé un buste de m. *Au-*

bert. Il en a fait passer un en plâtre à Marseille où l'on devoit juger de la ressemblance ; elle a été trouvée si frappante que les administrateurs de l'hôpital qu'il a fondé, ont engagé m. *Foucou* à l'exécuter en marbre. Cet ouvrage est fini & va bientôt être envoyé dans cette ville. On peut le voir avant son départ dans l'atelier de m. *Foucou*, rue Pot-de-fer, à l'ancien noviciat des Jésuites. Ce morceau précieux mérite l'attention & la curiosité des artistes & des amateurs ; & les amis de la vertu ne verront point sans intérêt l'image fidelle d'un bienfaiteur de l'humanité.

Anmerkungen über die viehseuchen in Oesterreich. *C'est-à-dire, Remarques sur les épizooties en Autriche, avec un Traité relatif à l'assommement des bestiaux pendant la contagion ;* par JEAN WOLSTEIN, docteur en médecine & en chirurgie, directeur & professeur de la médecine vétérinaire à Vienne. De l'imprimerie de Joseph Edlen de Kurzberg, 1781 ; dédié à l'Empereur JOSEPH II.

Cet ouvrage est bien fait. Il est à desirer qu'il soit incessamment traduit.

T A B L E

DU MOIS DE NOVEMBRE 1782.

EXTRAIT. Histoire de la société royale de médecine, années 1777 & 1778.	page 385
Observation sur une fièvre pétéchiale, &c.; par m. DOUBLET, méd.	415
Observation sur une strangurie, &c.; par m. FOUQUET, méd.	420
Réflexions & observations de m. DESGRANGES, chir. sur une hernie compliquée, &c.	426
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 16 septembre & premier octobre 1782.	445
Mémoire sur la maladie qui a attaqué, en différents temps, les femmes en couche à l'hôtel-dieu de Paris.	448
Observations météor. faites à Lille.	464
Maladies qui ont régné à Lille.	465
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Prix de l'académie de Lyon.	466
de l'académie de Bordeaux.	469
Séances publiques du college de pharmacie.	472
Nouvelles en chymie.	475
Annonce du mémoire sur la pulsatile.	476
Notice historique.	477
Livre nouveau.	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Journal de Médecine du mois de novembre 1782. A Paris, ce 24 octobre 1782.
POISSONNIER DESPERIERRE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1782.

EXTRAIT

TRAITÉ sur divers accouchemens laborieux, & sur les polypes de la matrice ; ouvrage dans lequel on trouve la description d'un nouveau levier, imité

* Par m. ALPHONSE LEROY.

Tome LVIII.

Hh

de celui de Roonhuysen, & mis en parallèle avec le forceps : ainsi que d'un nouvel instrument, propre à la ligature des polypes, approuvé par l'académie royale de chirurgie de Paris. Par M. G. HERBINIAUX, chirurgien accoucheur & lithotomiste, à Bruxelles. A Bruxelles, chez J. L. de Boubers, imprimeur-libraire, rue d'Assaut, 1782, 2 vol. in-8° ; le premier de 439 pages ; le second, de 291 pages.

LE premier volume est divisé en quatre chapitres ; dans le premier, m. *Herbiniaux* s'élève contre les accoucheurs qui ont cherché à déprimer le levier de *Roonhuysen*. Dans le deuxième, il expose les changements qu'il a faits à ce levier. Dans le troisième, il traite des accidents qui ont fait imaginer le forceps, & auxquels on peut remédier par le levier. Enfin, dans le quatrième chapitre, il indique la manière d'appliquer cet instrument dans les différentes positions de la tête sur le bassin.

M. *Herbiniaux* a suivi les cours & la pratique de m. *Leyrer* ; & d'après l'éloge

du forceps qu'il avoit entendu faire à son maître, il crut que, pour terminer heureusement tous les accouchemens, il ne falloit que se munir de cet instrument; mais l'expérience réduisit ses opinions à leur juste valeur, & il essaya du levier au moyen duquel il a obtenu quelques succès brillants. M. *Levret* s'étoit toujours persuadé que cet instrument s'appliquoit sur l'occiput; ce célèbre accoucheur ne connoissoit donc point la méthode de *Roosnuyssen*, qui l'appliquoit sur l'apophyse mastoïde. Le secret intéressant de cette manœuvre est parvenu à m. *Herbiniaux*, & c'est ce qui l'a déterminé à publier l'ouvrage qui nous occupe. Mais notre auteur ne pouvoit-il faire connoître la méthode de *Roosnuyssen*, sans donner à m. *Levret* des qualifications que je ne me permettrai pas de répéter? J'ai discuté avec sévérité la doctrine & les raisonnemens de m. *Levret*, je l'ai combattu avec les armes que m'a donné la bonne logique, mais je n'ai jamais obscurci la pureté de ses intentions. On peut même regarder les fautes de m. *Levret* comme utiles à l'art, parce que cet auteur, qui en desiroit le développement, est entré dans des détails qui ont donné occasion d'apprécier ses principes & sa pratique? Quoi! parce que m. *Levret*

n'a point connu la manière d'appliquer le levier ; falloit-il l'injurier ? Pour perfectionner l'art , il fuffisoit de faire connoître les erreurs de m. *Leyret* ; en prouvant que l'application du levier sur l'occiput est insuffisante & dangereuse , & qu'elle a infiniment d'avantage lorsqu'elle est faite sur l'apophyse mastoïde.

M. *Herbiniaux* a inséré dans son livre 35 pages du traité d'accouchement de m. *Leyret* ; on y trouve aussi des extraits fort longs de l'ouvrage de m. *Bandelocque*, & le mémoire de m. *Camper* sur les accouchemens , avec les additions du rédacteur ; ces articles sont suivis d'une discussion qui auroit pu être moins prolixé. Néanmoins le mémoire de m. *Camper* fournit le sujet d'une critique intéressante , & il semble être fait pour prouver jusqu'à quel point on peut déraisonner en accouchement , quand on néglige les principes pour manier des instrumens. Persuadé que rien n'est plus propre à faire sentir l'importance des bons principes , que la réfutation d'une fausse manœuvre , lorsqu'elle a été proposée par un homme de mérite , je fais dans chacun de mes cours une lecture raisonnée du mémoire de m. *Camper* , dans lequel il prescrit d'appliquer le levier sur le menton , sans s'ap-

percevoir qu'en manœuvrant ainsi il fait présenter à la tête la plus grande étendue, & qu'il en rend le passage à travers le bassin pour le plus souvent impossible. M. *Camper*, pour prouver la valeur de son opinion, s'autorisoit du suffrage de m. *Titzingh*; mais m. *Titzingh* avoit écrit à l'académie de chirurgie de Paris, comme je l'ai annoncé (1) dans le temps qu'il désapprouvoit la méthode de m. *Camper*. M. *Herbiniaux* ignorant sans doute ces discussions, écrivit à m. *Titzingh* pour lui demander s'il ne désapprouvoit pas la méthode de m. *Camper*, & il en obtint une réponse qui doit faire époque, & par laquelle je terminerai cet extrait.

M. *Herbiniaux*, après avoir fait mention des accoucheurs qui ont rejeté le levier, cite m. *Theden* qui proscriit aussi le forceps, & qui assure que cet instrument a produit bien des malheurs même entre les mains les plus exercées, qu'il est pour le moins inutile, & qu'on emploie néanmoins ce massif de fer avec si peu de ménagement, qu'on le déforme, qu'on le brise, ce qui est très-

(1) Voyez un petit opuscule intitulé : *Alphonse Leroy à son critique*, chez Leclerc, quai des Augustins.

vrai , car je connois à Paris un coutelier très-souvent occupé à redresser les forceps qu'il a vendus & qu'il vend à la nombreuse classe des instrumentants.

M. *Baudelocque* , qui aime le forceps au point de l'avoir encore alongé de deux pouces, est peu épargné dans l'ouvrage qui nous occupe. Le goût trop vif de cet accoucheur pour les instruments, l'a rendu bien foible en raisonnemens & en principes. On le voit faire marcher sur la même ligne des auteurs dont les sentimens sont opposés. C'est ainsi que, quand il parle du levier, il renvoie à *Levret*, *Camper*, *Roqnhuysen* & *Titzingh*, comme s'ils étoient d'accord entr'eux. Malheureusement la plupart des opérateurs veulent mettre du leur dans l'instrument dont ils se servent, parce qu'ils sentent que quelque chose lui manque; mais celui qui possède les vrais principes de l'art, est plus enclin à réformer les instruments qu'à y faire des changements.

M. *Baudelocque* a cru que le levier s'appliquoit sur l'occiput, & il propose un levier plus courbe, sans s'apercevoir que si le levier, tel qu'il est, s'introduit difficilement sur l'occiput, étant plus courbe il sera plus difficile encore à introduire, & ne pourra pas se placer sur l'apophyse mastoïde. Quand on veut blâ-

mer, & qu'on n'a pas des raisons solides, souvent on exagere ; c'est ce que fait *m. Baudelocque*, en donnant quatre lignes & demi d'épaisseur au levier, quand il n'en a pas deux. Cependant, pour faire servir cet instrument, *m. Baudelocque* le conseille pour redresser la tête. Ensorte que lorsque la tête est au-dessus du détroit supérieur, *m. Baudelocque* propose très-sérieusement, *tom. 2*, §. 122, &c. les trois manœuvres suivantes : Première manœuvre ; un forceps alongé de deux pouces pour amener la tête dans le petit bassin. Seconde manœuvre, un levier plus courbe que celui de *Roonthuyfen*, pour la redresser. Troisième manœuvre, le forceps de *m. Levret* pour l'extraire. *M. Baudelocque* propose d'employer ce forceps qui a seize pouces de long & deux pouces huit lignes de ventre, pour faire passer une tête sur un bassin qui n'a d'ouverture que deux pouces six lignes. Quoique ce conseil soit des plus extraordinaires, *m. Herbiniaux* auroit pu cependant moins prodiguer les épithètes pour le qualifier.

Dans la seconde partie, *m. Herbiniaux* décrit son levier : c'est celui de *Roonthuyfen*. *Roonthuyfen* avoit placé une petite corde à-peu-près au tiers supérieur de l'instrument ; elle servoit de puissance au levier. *M. Herbiniaux* place au levier un

488 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS:
petit écrou pour passer cette corde; le
reste du levier étoit un manche ou de fer,
ou de bois, ou d'ivoire: M. *Herbiniaux*
en a fait une seringue; mais ces change-
ments qui ne signifient rien, qui ne chan-
gent rien ni à l'action, ni à la forme du
levier de *Roonhuysen*, suffisent-ils à
m. *Herbiniaux* pour se l'approprier per-
sonnellement.

Dans le troisieme chapitre, ou la troi-
sieme partie, notre auteur veut prouver
que dans tous les cas où l'on a employé
les instrumens, & sur-tout le forceps, on
pouvoit & même on auroit dû n'em-
ployer que le levier. Il s'agit encore
ici d'une discussion de mots, m. *Herbi-
niaux* se persuade qu'on doit entendre par
enclavement, l'engagement de la tête dans
le bassin pour le franchir; enforte que, se-
lon m. *Herbiniaux*, il n'est point d'ac-
conchement sans enclavement. Ce mot
sert généralement à indiquer un obstacle;
mais quelle sorte d'obstacle? c'est sur quoi
regne la confusion. La matrice, par son
fond, n'avoit-elle pas assez de force pour
vaincre la résistance du col? la tête étoit
enclavée; les douleurs cessoient-elles? la
tête étoit enclavée; les diametres de la
tête ne correspondoient-ils pas avec ceux
du bassin? la tête étoit enclavée; enforte
que chez aucun accoucheur le mot en-

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS. 489
clavement ne présente rien de positif, mais seulement l'idée d'une tête qui ne sort pas. Ce mot est le cri de guerre des accoucheurs instrumentants, & peut-être seroit-il bon de le bannir de la nomenclature de l'art.

M. *Herbiniaux*, en indiquant les circonstances dans lesquelles il croit son levier nécessaire, rapporte l'observation d'un accouchement avec convulsions ; il appliqua le levier sur l'apophyse mastoïde, & la femme fut délivrée : mais est-ce un instrument qu'il faut le plus généralement employer dans les convulsions ? Les saignées répétées du bras, du pied, ne sont-elles pas indiquées, & ces moyens ne doivent-ils pas au moins précéder l'usage du levier qui, par ce moyen, deviendra souvent inutile ? De ce que le levier a terminé un accouchement avec convulsion, le levier est-il le vrai remède des convulsions ?

Dans la deuxième observation l'auteur nous apprend que l'occiput de l'enfant étoit tourné du côté droit ; que la tête s'avançoit par ce même occiput dans le détroit. La nature eût terminé cet accouchement, mais avec un peu plus de peine que dans la position de l'occiput à gauche : j'en ai donné ailleurs les raisons. M. *Herbiniaux* applique le levier sur l'a-

490 TRAITE DES ACCOUCHEMENS.

pophyse mastoïde, & termine en peu de temps l'accouchement.

Mais dans la troisieme observation la tête s'avançoit par l'extrémité opposée à l'occiput, l'oreille droite étoit au pubis. Dans cette position la tête ne peut jamais sortir seule, si l'on n'en change la position. Il falloit relever la face, abaisser l'occiput; mais m. *Herbiniaux*, sans rien changer à la position, applique le levier sur l'apophyse mastoïde. Aussi lui fallut-il un grand effort pour faire plonger l'extrémité opposée à celle qui se présentoit; l'enfant eut sur l'apophyse mastoïde une contusion qui fit craindre le sphacele; mais après quelques jours tout fut rétabli. Dans une position à-peu-près semblable à celle dont il est question, m. *Herbiniaux*, après avoir attendu l'accouchement de la nature seule, sans changer la position, applique le levier, l'enfant fut contus sur l'apophyse mastoïde, comme le précédent. M. *Herbiniaux*, trop peu occupé de dimensions, ne s'apperçoit pas qu'il n'a pu terminer ces deux accouchemens qu'à la faveur d'un large bassin; car si l'un & l'autre n'eussent eu que les dimensions propres à laisser passer la tête bien placée, il l'eût écrasée plutôt que de faire plonger l'apophyse mastoïde & l'occiput, qui sont les extrémités opposées à celles

qui se présentoient; il ne s'apperçoit pas qu'en abaissant ainsi une extrémité sans relever l'autre; il fait plonger par toute l'étendue de son diamètre un ovale qui doit ne s'avancer que par une extrémité.

Notre auteur donne une dissertation sur la tuméfaction du cuir chevelu; &, selon lui, elle indique la nécessité du levier. Il est cependant certain que si m. *Herbiniaux* applique l'instrument toutes les fois qu'il trouve cette tuméfaction, il ne laisse pas à la nature un seul accouchement à terminer.

M. *Herbiniaux* traite ensuite des vices du bassin; mais ce qu'il en dit n'apprend rien & embrouille l'art: il soutient que le coxis ne recule jamais; que jamais il ne fait obstacle; qu'il faut, au lieu de le porter en arrière, le soutenir & le porter en-devant: ce sont autant d'erreurs. En suivant la marche de l'accouchement on apperçoit que le coxis oppose d'autant plus d'obstacle; que le diamètre du coxis à la symphyse est moindre. Dans ce cas le front de l'enfant ne franchit le coxis qu'après l'avoir un peu reculé. Pour cet effet la nature emploie un grand nombre de douleurs en apparence inutiles, douleurs pendant lesquelles la tête se moule en même temps que le coxis devient plus mobile. M. *Herbiniaux* ne manque pas de

proposer le levier dans tous ces cas, & même pour ceux où le bassin n'a que deux pouces & demi; en sorte qu'au moyen du levier, plus d'opération césarienne, plus d'opération de symphyse: aussi, dans son traité d'accouchemens laborieux, ne dit-il pas un mot ni de l'une, ni de l'autre.

Dans les cas où le bassin est trop étroit, *Pineau* conseilloit les moyens propres à relâcher les symphyfes. Dans le même cas où les symphyfes se sont naturellement relâchées, m. *Herbiniaux* emploie une ceinture pour empêcher, dit-il, la luxation des symphyfes: craindrait-il alors que l'ouverture du bassin ne s'agrandit?

Dans la quatrième partie enfin, l'auteur propose son levier pour diverses positions de la tête, & entr'autres pour quelques-unes qu'il a regardées, dans le cours de son ouvrage, comme imaginaires; telle est celle où l'on suppose le front à la symphyse, & l'occiput à la tubérosité du sacrum. M. *Herbiniaux* conseille de ramener avec le levier l'occiput en devant; mais il ne fait pas attention qu'il faut également que le dos de l'enfant, qui correspond alors à celui de la mère, se porte, comme l'occiput, d'arrière en avant, autrement la manœuvre conseillée tordroit le col de l'enfant.

Les accoucheurs en général se sont

excessivement tourmentés avec leurs positions innombrables de la tête sur le bassin ; toutes néanmoins se réduisent à un bien petit nombre. L'ouverture du bassin représente deux ovales, & la tête ovale solide occupe l'un ou l'autre, & s'avance par l'une de ses extrémités ; ainsi l'occiput, qui est une extrémité de l'ovale de la tête, répond au côté gauche ou au côté droit, antérieur ou postérieur du bassin, & cet occiput ou plonge le premier, ou il se relève ; & , dans ce dernier cas, alors c'est le front qui s'avance le premier. Il ne peut y avoir d'autres positions, néanmoins on les a multipliées à l'infini, & l'on n'a pas encore apperçu que souvent ce sont les mêmes positions considérées sous divers aspects. Ainsi, quand l'occiput se leve & que l'autre extrémité de la tête s'avance, les uns ont considéré la fontanelle, les autres le front, les autres la face, les autres l'oreille, les autres la joue, & ils en ont fait autant de positions diverses, tandis que celui qui simplifie l'art ne voit en ces positions diverses que l'extrémité opposée à l'occiput, lequel, vu sa forme, ne peut présenter qu'un point, tandis que l'autre extrémité en offre plusieurs. De toutes ces positions multipliées & mal entendues, il en est résulté que tout est devenu obscur & laborieux.

Lorsque la tête se présente par l'occiput, m. *Herbinaux*, dans cette position, la plus favorable de toutes, conseille d'abaisser le front avec un grand levier courbe; en sorte que sans égard à ce qu'il a dit du levier courbe, sans égard au conseil qu'il a donné d'appliquer le levier sur l'apophyse mastoïde, il va directement contre le vœu de la nature & ses propres principes, & il rend laborieux un accouchement naturel & facile. La tête est une olive, pour me servir de l'expression d'*Hippocrate*, renfermée dans un flacon à col étroit; elle ne peut sortir qu'autant qu'elle s'avance par une de ses extrémités: mais m. *Herbinaux*, d'après sa manœuvre, la place en travers. On diroit que cet accoucheur n'ait jamais fait attention à un accouchement naturel, pour avoir dit, pag. 507, que quand l'occiput se présente, cette position lui paroît une cause suffisante pour que la tête reste arrêtée. Cependant, par une de ces in conséquences qui arrivent à ceux qui n'écrivent pas toujours d'après une bonne logique, il dit que ce cas est rare, qu'il ne l'a pas rencontré, mais que s'il se présente, il faut porter le levier sur le front, afin de le ramener au centre du bassin.

Les autres manuels ne sont pas mieux entendus. Lorsque le menton est au sa-

crum, le front au pubis, il ne s'agit que de relever avec le doigt le menton pour faire plonger l'occiput, & tout est dans l'ordre, comme l'a prouvé cent fois *Smellie*, mais m. *Herbiniaux* porte le levier sur le front, fait descendre la face, puis reporte le levier sur l'apophyse mastoïde, & ne s'apperçoit pas que ces deux manœuvres sont entièrement opposées, absolument contradictoires. Enfin lorsque l'occiput est très-avancé dans le détroit supérieur, position la plus naturelle, il conseille de faire descendre le front avec le levier; en sorte que si l'on suit les préceptes de cet auteur, on ne laissera pas la nature terminer un seul accouchement, & l'on établira des obstacles où il n'y en avoit aucun.

M. Herbiniaux n'apperçoit pas qu'il se met dans la contradiction la plus parfaite avec la méthode de *Roonhuysen* qu'il annonce comme la sienne; en sorte que son ouvrage, fait pour indiquer l'application du levier sur l'apophyse mastoïde, est en contradiction & avec *Roonhuysen*, & avec les observations même de m. *Herbiniaux*.

J'épargne à notre auteur l'analyse de sa dernière observation, & du manuel de son levier forceps à crochet, j'aime mieux convenir qu'il mérite notre reconnaissance en ce qu'il publie dans son livre l'excellente lettre de m. *Titzingh*, lettre qui

496 TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS.
fait connoître la vraie application du levier.
Cette maniere heureuse d'appliquer le
levier sur l'apophyse mastoïde, n'a pas
encore fait germer les vrais principes chez
m. *Herbiniaux*, tandis que chez m. *Tit-*
zingh on voit une manœuvre savante, fon-
dée sur des principes & sur le mécha-
nisme du passage de la tête à travers le
bassin.

Si m. *Herbiniaux* se fût contenté d'in-
diquer en un petit mémoire l'application
du levier sur l'apophyse mastoïde, & qu'il
eût seulement rapporté ses premières ob-
servations, il eût vraiment enrichi l'art
sans l'obscurcir (1).



*Réponse de m. TIT SINGH, traduite
du hollandois.*

MONSIEUR,

« Pour répondre en peu de mots à la vô-
tre, en date du 13 novembre, je vous

Note du rédacteur du journal.

(1) M. *Herbiniaux*, par ses excellentes qualités
& par des succès multipliés, s'est universellement
acquis l'estime & la confiance de ses concitoyens.
Nous sommes persuadés, que s'il avoit l'habitude
d'écrire comme celle d'accoucher, ses productions
littéraires seroient aussi bien accueillies que sa per-
sonne.

dirai

dirai qu'en 1775, j'ai lu effectivement, dans le cinquième volume des recueils de l'académie royale de chirurgie, pag. 742, un mémoire du docteur *Camper* sur les têtes enclavées, & sur l'usage du manuel du levier de *Roonhuysen*. Je fus fort étonné d'y voir que ce célèbre médecin est d'avis qu'on place l'instrument à côté de la tête, sous l'oreille, & le long de la mâchoire inférieure, jusqu'au bout du menton; ainsi que cela est représenté dans sa planche. Ma surprise fut plus grande encore d'y lire, qu'il m'accuse de lui avoir avoué que c'est là qu'on doit en effet appliquer cet instrument. Pour le tirer d'erreur, je lui adressai une lettre à laquelle il me répondit qu'il croyoit fermement que ce qu'il avoit avancé étoit l'exakte vérité, & que nos explications à ce sujet s'étoient passées il y a seize à dix-sept ans. Mais je lui prouvai par des lettres postérieures, & ensuite de vive voix, qu'il s'étoit trompé. Il me promit alors de communiquer mes observations à mm. de l'académie, & de se rétracter dans le premier ouvrage qui paroîtroit à ce sujet. Néanmoins je jugeai à propos de faire part à m. *Tronchin*, qui a exercé ici la médecine avec beaucoup de réputation, du différend que j'avois avec m. *Camper*, & de lui déclarer mon opinion sur la

place & l'usage de la spatule, en le priant de remettre mon mémoire à mm. de l'académie. Il s'est acquitté, dans le temps, de sa commission.

Premièrement, je dois vous dire, monsieur, que je ne crois pas que la tête d'un enfant vienne dans le bassin, comme prétend le démontrer m. *Camper*. Je tiens pour certain qu'elle descend toujours naturellement un peu de travers dans le bassin, c'est-à-dire, une des tempes le long & contre l'os sacrum, & l'autre sous le corps de l'os pubis; que cette tête descendant ainsi plus avant & plus bas dans la cavité formée par l'os coccyx, se redresse doucement, la face se tournant alors en arriere vers le rectum, & l'occiput en avant par-dessous la symphyse des os pubis; qu'enfin la tête présente en avant cette partie que nous appellons couronne: mais il est indubitable que lorsque la tête reste enclavée, la face se trouve obliquement en arriere.

Si vous considérez, monsieur, la disposition de la cavité du bassin & la conformation de la tête de l'enfant, cette idée ne vous paroîtra pas absurde; &, comme vous avez vraisemblablement fait l'ouverture de plusieurs femmes mortes dans leur travail, vous aurez remarqué sans doute, que la face de l'enfant étoit

tournée de l'un ou l'autre côté dans la matrice. Je n'imagine pas du moins, que vous ayez vu aucun enfant avoir la face tournée précisément du côté de l'os sacrum, & l'occiput du côté de la symphyse des os pubis, quand il commençoit à entrer dans la cavité du petit bassin.

Supposons maintenant une femme dans cette espece d'acconchement où la tête est enclavée. Je la fais coucher en travers sur son lit, ou sur un lit de repos, de maniere que ses deux jambes sont hors du lit. Je m'assieds devant elle; ses genoux sont élevés, & deux femmes assises à mes côtés lui tiennent les pieds. Je place son corps assez avant sur le bord du lit, pour que ses fesses l'outrepassent un peu. Alors je tire adroitement mon levier, & je l'enduis de pommade ou d'huile sans que les assistants puissent s'en appercevoir, parce que je couvre la partie sur laquelle j'opere. Je porte ensuite les deux premiers doigts de la main gauche avec leur dos contre la tête de l'enfant, le plus loin qu'il est possible, sous l'os pubis entre les levres de la matrice, tenant la spatule de la main droite. Après en avoir posé l'extrémité sous les deux doigts de la main gauche, je la glisse au-dessus de la tête de l'enfant, en donnant quelques secousses d'un côté & d'autre.

Mais il peut arriver que la tête soit si pressée contre l'os pubis, que le levier n'avance pas aisément. Alors je la dégage un peu avec les deux doigts; & pour cela, je suis aussi obligé de lui faire éprouver une foible pression avec la partie antérieure de mon levier, afin de m'y procurer un peu d'espace pour le placer convenablement. *Tout ceci étant fait, mon levier est, d'ordinaire, obliquement placé sur la tête, ayant son extrémité à côté de l'os occipital, aux environs de l'apophyse mastoïde; & cette place ne diffère de quelque chose qu'à mesure que la face est plus ou moins tournée de côté.*

J'ai fait savoir mon sentiment à m. le professeur *Camper*, ainsi qu'à mm. de l'académie, leur mandant que si les têtes descendoient dans la cavité du bassin, comme m. *Camper* veut le démontrer, il devroit s'ensuivre, par ma maniere d'introduire le levier, que j'en porterois toujours l'extrémité contre la nuque de l'enfant, & qu'il seroit même impossible de le porter sous la symphyse du pubis où le point d'appui doit être, & que pour arriver ensuite avec la feuille, le long de la mâchoire inférieure, jusqu'au bout du menton, il faudroit que les bassins eussent une capacité propre à contenir deux têtes l'une contre l'autre. Combien n'en ver-

TRAITÉ DES ACCOUCHEMENS. 501
roit-on pas de blessées dangereusement si
le levier se plaçoit sur la mâchoire infé-
rieure, & si toute la force nécessaire pour
dégager une tête enclavée portoit sur un
petit os si mince, si tendre, si mobile,
& qui de plus encore, consiste en deux
pièces !

Si vous jugez à propos de faire usage
de quelque partie de ma lettre, vous en
avez la liberté.

Dans l'espérance que vous concevrez
bien ma façon de penser sur l'usage de la
spatule, je reste avec respect. »

Monfieur,

*Amsterdam, ce 30
novembre 1780.*

Votre très - humble
serviteur,
ALBERTUS TITSINGH.



M É M O I R E

SUR la fièvre à laquelle on donne le nom de fièvre puerpérale ; ou Observations faites à l'hospice de santé de Vaugirard (1), sur les maladies produites par les métastases & les dépôts laiteux dans la cavité abdominale. Par m. DOUBLET, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

DEPUIS l'établissement de l'hospice de santé à Vaugirard, j'avois quelquefois observé, chez les femmes nouvellement accouchées, des accidents alarmants ; mais en général j'avois rencontré peu de maladies graves & dangereuses : l'influence de l'automne, & peut-être aussi le concours d'autres causes difficiles à assigner avec précision (2), ont fait naître dans les mois de novembre & de décembre 1781, &

(1) Hôpital établi depuis deux ans pour guérir les enfants-trouvés nouveaux-nés infectés du virus vénérien, en faisant subir un traitement anti-vénérien aux nourrices de ces enfants. Nous avons parlé de cet établissement & de ses succès dans le journal du mois de février de cette année.

(2) Une de ces causes, autant que j'ai pu le conjecturer, étoit l'air d'un dortoir où l'on avoit accouché ces femmes, air peu salubre alors à cause du grand nombre de malades.

SUR LA FIEVRE PUERPÉRALE. 503
dans le mois de janvier 1782, une maladie
qui a donné beaucoup d'inquiétude. La
maladie dont je parle est cette fièvre vive
& meurtrière, qui est si promptement sui-
vie d'un épanchement lacteux dans la ca-
pacité du ventre, maladie connue en An-
gleterre, maladie analogue à celle qui a
produit tant de ravages à l'hôtel-dieu de
Paris, où elle se renouvelle de temps en
temps, & à laquelle on ne connoît point
encore de remède (1). Voici le récit sim-
ple & fidèle de ce que nous y avons ob-
servé.

Peu d'heures après l'accouchement, les
malades sont saisies de fièvre accompa-
gnée de frisson & de coliques vives. Les
lochies ne sont pas ordinairement sup-
primées; chez quelques malades il y a de
la tension & du météorisme; chez quel-
ques autres il n'y a que des douleurs que
le toucher n'augmente pas, & ces dou-
leurs se font sentir quelquefois au côté
& sous l'omoplate. Le pouls est fréquent,
serré, la peau est sèche, la soif est ex-
trême, la langue est presque toujours blan-

(1) Toute cette partie est extraite d'un mé-
moire donné au gouvernement & à l'adminis-
tration, sur l'hospice de Vaugirard, au mois de fé-
vrier 1782, & je n'ai pas cru devoir y faire le
moindre changement.

che & humide; la saignée apporte quelquefois du soulagement, le plus souvent elle paroît nuire; dès le second jour il s'établit un dévoiement aqueux, & très-légèrement blanchâtre, quelquefois fétide. Alors la physionomie s'altère, le poulx devient flasque, le ventre, qui semble peu contenu par ses parois musculuses, est large, mol & sans consistance; le dévoiement augmente considérablement, mais sans soulagement pour les malades dont les forces baissent, & qui meurent vers le septieme ou neuvieme jour. A l'ouverture des cadavres on trouve un épanchement laiteux dans la capacité abdominale (1), les intestins sont dans l'état naturel, & les réservoirs du sein sont absolument à sec: j'ai perdu ainsi deux femmes en novembre, & une troisieme en janvier. Une femme robuste a été attaquée de même en décembre par une fièvre accompagnée de frisson, de coliques, d'anxiétés, de tension du ventre; & cela quelques heures après être accouchée: elle avoit en outre le visage rouge & un mal de tête violent. Au bout de dix

(1) Il ne faut pas croire que le lait y soit de la même nature que dans les réservoirs du sein. Il y est décomposé, le liquide est un vrai petit-lait au milieu duquel nagent des flocons caséux qui s'appliquent sur la surface des intestins.

ou douze heures elle a été saignée avec peu de soulagement. Le deuxième jour, les mêmes symptômes persistants, deux nouvelles saignées ont été pratiquées, malgré un dévoiement aqueux & glaireux assez considérable, mais qui n'avoit pas le caractère laiteux. La respiration étoit gênée, le ventre très-gros, douloureux, mais ferme sans dureté. La nuit du trois au quatre une exacerbation fort vive a fait encore pratiquer une nouvelle saignée. Ce jour même le pouls, qui avoit pris un développement sensible à chaque saignée, offrit une détente considérable, le ventre tomba un peu, le dévoiement diminua, il s'établit des sueurs laiteuses, & des crachats critiques : la guérison s'est opérée en favorisant la nature par l'emploi de l'infusion de sureau, d'une potion adoucissante animée avec l'oxymel scillitique, & de quelques prises de thériaque. Les purgatifs l'ont terminée. . . A peine a-t-il paru quelques gouttes de lait aux seins, & cela encore vers le dixième ou douzième jour.

Ainsi, de quatre femmes certainement atteintes de la maladie pernicienne des femmes en couche, nous n'en avons guéri qu'une. Nous finissons leur histoire en remarquant que trois de ces femmes sont accouchées avec une promptitude étonnante ; savoir, celles de novembre & de

décembre ; que celle de janvier étoit malade depuis long - temps , & qu'une des femmes mortes avoit fait usage d'une boisson émétisée après avoir été saignée une fois.

Il est essentiel de répéter ici que nous avons vu plusieurs fois des femmes nouvellement accouchées ; c'est-à-dire , entre douze & dix-huit ou vingt-quatre heures après l'accouchement , saisies de fièvre vive avec douleur & tension du ventre : mais ces accidents ne nous ont paru qu'éphémères quoiqu'alarmants d'abord. J'en ai parlé dans le mémoire imprimé en février 1782 , mémoire dans lequel je dis que les remèdes étoient variés suivant les circonstances (1). Ainsi nous avons suivi les indications tantôt en pratiquant une ou deux saignées , tantôt en faisant administrer des lavements émollients , des fomentations , de doux laxatifs , des boissons adoucissantes ou diapnoïques. Dans tous les cas la succion naturelle ou artificielle étoit employée sans relâche. Au bout de vingt-quatre ou quarante-huit heures , plus ou moins , le lait montoit aux mamelles , & la maladie étoit dissipée. Nous n'avons

(1) Page 42 du mémoire sur les symptômes & le traitement de la maladie vénérienne dans les enfants nouveaux-nés.

pas cru devoir ranger ces maladies dans la classe de celles que nous venons de décrire, quoiqu'elles en soient peut-être le premier degré, & quoique plusieurs de nos malades aient été pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures dans un état peu différent de celui qui a été observé à l'invasion de la maladie des femmes qui sont mortes.

Or Telles étoient les principales observations que j'avois faites à l'hospice de Vaugirard, avant le mois de février 1781, sur une maladie alarmante pour tous les médecins, maladie presque toute nouvelle pour moi (1), & sur laquelle j'avois été trop curieux de m'instruire pour ne pas m'être adressé à des confreres plus anciens & plus éclairés que moi, tels que mm. les médecins de l'hôtel-dieu, que je savois, ainsi que tout le monde, être les plus instruits sur cet article important. M. Mallet, à qui j'ai l'avantage d'être attaché par des liens plus étroits encore, que ceux de la confraternité, m'avoit autrefois entretenu de cette maladie; mais m. Sollier, qu'un heureux hazard me fit rencontrer à la fa-

(1) Quelques malades accouchées à l'hôtel-dieu, transportées peu de jours après à l'hospice de charité de Saint-Sulpice dont je suis aussi le médecin, & mortes en peu de temps, étoient les seules observations que j'eusse recueillies sur cette maladie.

culté, à l'époque où je la voyois naître à Vaugirard, m'épargna toutes les recherches que je me propoisois de faire. Il me fit, fort au long, l'histoire de cette maladie, il me parla de son caractère épidémique qui la faisoit successivement paroître & disparoître, des tentatives plus ou moins heureuses que ses confreres & lui avoient faites en différents temps pour la combattre, de l'indécision où ces tentatives les laissoient encore, & finit par me conseiller d'insister sur la succion naturelle ou artificielle.

Vers le mois de février de cette année, l'heureuse découverte de la méthode de *m. Doulcet* nous fut communiquée par la gazette de santé, je me promis bien de profiter, à la première occasion, des lumières qu'elle présentoit, & cette occasion s'offrit bientôt.

Au mois de mars une femme accoucha heureusement; mais comme elle avoit été mal portante & bouffie vers la fin de sa grossesse, nous craignions pour elle cette maladie que nous avions déjà éprouvée, si pernicieuse aux femmes nouvellement accouchées.

Effectivement, au bout de dix-huit ou vingt heures, elle fut saisie d'un frisson considérable avec des coliques & des anxiétés; les lochies couloient, il y avoit

un dévoiement de matieres aqueuses & bilieuses. Immédiatement après le frisson, c'est-à-dire, au commencement du second jour de l'accouchement, je la fis vomir avec quinze grains d'ipécacuanha. L'effet de ce médicament se porta presque tout par bas. Le troisieme jour les coliques étoient diminuées, mais duroient toujours, les selles étoient très-fréquentes, non lamenteuses, mais noires & putrides avec tenesme, la langue étoit peu humectée, les mamelles étoient vuides, le pouls fréquent, irrégulier, foible. La malade fit usage d'une tisane adoucissante, & d'une potion huileuse avec le syrop de guimauve, & quelques grains de kermès. Le quatrieme jour la sécheresse étoit considérablement augmentée, les évacuations toujours très-putrides, le ventre très-gros, large, sans tension manifeste : la malade fut mise à l'eau de tamarins simple, les urines couloient peu, on fit boire une infusion pectorale légèrement animée avec l'oxymel scillitique. Du quatre au neuf le dévoiement & les anxiétés persévérerent; il y eut des alternatives de foiblesse & de redoublements très-irréguliers. Vers le milieu du neuvieme jour le pouls parut se développer, l'œil étoit plus animé, le visage n'étoit plus décomposé, la langue s'humectoit par les bords. Dès le soir le

ventre étoit moins douloureux , moins gros , les évacuations moins fréquentes , moins pénibles & plus homogènes , la peau se dispoſoit à la moiteur. Alors j'ordonnai un looch compoſé avec la ſolution de gomme arabique , le ſyrop de guimauve , & quelques grains de kermès , l'infuſion de bourrache miellée , un ſcrupule de thériaque pour la nuit. Le douzième jour le danger étoit abſolument paſſé , les évacuations modiques & un peu laiteuſes , les ſueurs n'avoient pas donné comme on l'eſpéroit. Les jours ſuivants la malade fit uſage des apoſèmes amers. Le quatorzième jour la fièvre tomba tout-à-fait , le lait commença à ſe montrer aux mamelles , mais il ſe porta beaucoup plus dans le tiſſu cellulaire qui en fut bientôt infiltré , au point que la malade eut une anſarque laiteuſe qui a promptement cédé aux apéritifs , & ſur-tout aux purgatifs.

Dans cette obſervation on reconnoît facilement les premiers ſymptômes de la maladie dont étoient mortes les trois femmes qui ſont le ſujet des obſervations précédentes.

Mais j'ai vu chez pluſieurs autres malades de l'hôpital de Vaugirard , cette métaſtaſe laiteuſe ſe faire pluſieurs jours , & quelquefois pluſieurs ſemaines après l'accouchement , lorsque le lait qui avoit déjà

SUR LA FIEVRE PUERPÉRALE. 511
commencé à être porté aux mamelles, & même à être tiré par la succion naturelle ou artificielle, se dévoyoit par l'effet d'une maladie humorale, ou seulement par un vice du sein, tel qu'un ulcère à l'aréole, une déchirure au mamelon, ou telle autre cause occasionnelle, capable de produire un abcès au sein. Quelquefois cette métastase se fait subitement, j'en ai cité deux exemples frappants dans mon mémoire sur l'hospice de Vaugirard (1). Le plus souvent elle se fait lentement par degrés, & de manière à induire en erreur. Cependant, dans l'un & l'autre cas, l'invasion de la maladie est toujours annoncée par un frisson, par des anxiétés, par des douleurs au ventre, par une diarrhée fatigante & non laiteuse, qui lui donnent, au degré près, le même caractère qu'à la fièvre dangereuse des premiers jours de l'accouchement. J'en ai vu plusieurs exemples depuis un an, & quelques-uns depuis le mois de février de cette année. Autrefois j'avois donné, dans presque tous les cas de cette espèce, l'eau de tamarins émétisée que les circonstances indiquoient; mais depuis le mois de février de cette année, j'ai employé l'ipécacuanha dès le moment où la métastase paroïssoit me-

(1) Page 46.

naçante. Ce vomitif, ainsi que les autres émétiques dont j'avois précédemment fait usage, ne m'a pas paru beaucoup plus décisif qu'il ne l'est communément dans les fièvres aiguës, c'est-à-dire, qu'en améliorant très-notablement l'état des malades, il n'a pu faire disparoître la cause de la maladie, ni les accidents qui étoient toujours moins vifs, mais constamment de même nature que dans la fièvre puerpérale primitive, jusqu'à la mort ou la guérison. Les malades qui ont guéri ont été sauvées par une anasarque laiteuse, par un dépôt laiteux, par des urines, des sueurs ou une éruption laiteuses, & quelquefois par une crise mixte, c'est-à-dire, composée de quelques-unes des excrétions précédentes, & d'une diarrhée laiteuse médiocre. Celles qui sont mortes, ont succombé après le trentième jour, soit d'un épanchement laiteux de sept ou huit pintes, soit d'un dépôt caséux dont la substance même du foie étoit imprégnée. Je n'insiste pas sur la variété des symptômes dans les différens cas, parce qu'il n'est ici question que de prouver qu'il existe une métastase laiteuse plusieurs semaines après l'accouchement; que cette métastase laiteuse produit les mêmes symptômes pendant la maladie, offre les mêmes phénomènes dans la curation, & que la mort

fait

SUR LA FIEVRE PUREPÉRALE. § 13
fait appercevoir des désordres semblables
à ceux que produit le dépôt lacteux qui se
fait immédiatement après l'accouchement.

Il suit de ces différentes observations ,
faites toutes à l'hospice de santé de Vau-
girard , que les femmes nouvellement ac-
couchées ont été attaquées de trois es-
peces de maladies différentes par leur gra-
vité , par leurs symptômes & par leur
suite , & que toutes ces maladies ont été
produites par le lait ; que dans certains
cas il se porte avec lenteur aux mamelles ;
que dans d'autres cas il n'y monte point
du tout , ou qu'enfin après y être monté ,
& y avoir séjourné , il est reporté dans
une autre cavité.

La première espee , produite par la
lenteur du lait à se porter aux mamelles ,
est une fièvre éphémère qui survient dans
les premières vingt-quatre heures après
l'accouchement : on observe quelques va-
riétés dans ses symptômes , ils deviennent
même alarmants pendant vingt-quatre ou
quarante-huit heures. Cette fièvre se ter-
mine par l'ascension du lait dans les ma-
melles ; les médecins la connoissent. Néan-
moins , quand elle est grave , elle peut être
confondue , pendant quelque temps , avec
la fièvre pernicieuse qui naît immédiate-
ment après l'accouchement , & dont nous
avons tracé le tableau.

La seconde espece arrive lorsque le lait ne monte point du tout aux mamelles, & qu'il s'épanche dans la capacité abdominale, du deuxieme au quatrieme jour de l'accouchement : c'est une maladie fort analogue à celle de l'hôtel-dieu (1) ; c'est la fièvre puerpérale des Anglois. On en trouve la description dans *Hippocrate* & dans plusieurs auteurs modernes. Je cite cinq exemples de cette maladie : trois femmes en sont mortes, & deux sont guéries. L'une des femmes guéries a dû évidemment son salut aux saignées & à d'autres remedes auxiliaires. L'autre malade paroît avoir fait usage de l'ipécaeuana avec succès ; mais ce remede n'a pas empêché que la maladie ne se terminât par une anasarque laiteuse. Peut-être la répétition du vomitif auroit-elle encore plus simplifié la maladie (2).

La troisieme espece de cette fièvre lai-

(1) Je dis seulement analogue, parce que je ne connois pas assez la maladie qui a régné à l'hôtel-dieu, pour assurer qu'elle soit parfaitement la même, & que je me suis contenté de rapporter ce que j'avois vu. *White* remarque fort bien que cette maladie prend différentes formes ; j'en ai observé moi-même un assez grand nombre, mais je n'ai voulu parler que des especes qui sont le plus caractérisées.

(2) Cependant en lisant l'histoire de cette maladie, on verra bien les motifs qui m'ont empêché de le répéter.

teuse est celle qui accompagne la métastase du lait qui , après être monté & avoir séjourné même assez long-tems dans les mamelles , se porte quelquefois subitement & le plus souvent avec une certaine lenteur dans la cavité abdominale. J'ai vu quatre de ces métastases qui sont devenues mortelles. Six autres malades, pareillement affectées, ont guéri, mais lentement, & avec une crise laiteuse ou un dépôt laiteux. La plupart de ces dix malades avoient pris un vomitif dans le commencement de leur maladie, & quelques-unes ont usé de l'ipécacuanha. Je n'ai pas fait un assez grand nombre d'observations pour comparer les effets du tartre stibié en lavage avec ceux de l'ipécacuanha. Tout ce que je puis assurer, c'est que le vomitif m'a paru produire une secousse salutaire chez toutes ces malades, & que j'ai cru pouvoir y attribuer, en partie, le peu de rapidité de la maladie chez celles qui sont mortes, & la disposition, à une crise heureuse chez celles qui ont guéri.

Je crois que d'après ces especes de fièvres puerpérales que je viens d'établir, on pourroit appeller la premiere, *fièvre puerpérale éphémère*; la seconde, *fièvre puerpérale proprement dite*, ou *fièvre puerpérale des auteurs*; & la troisième, *fièvre puerpérale tardive*.

OBSERVATION

Sur l'usage de la dentelaire dans les affections galeuses ; par m. JEZÉ, docteur en médecine de l'université de Montpellier, & médecin à Villeneuve de Lecussan en Gascogne.

AU commencement du printemps de cette année, les nommés *André Chelle*, & *Jacquette Birebent* son épouse, tous deux natifs de ce lieu, ayant soupçonné que d'après la fréquente nécessité de grater, un charpentier qui depuis quelques jours travailloit chez eux, étoit atteint de la gale, crurent aussi, d'après leur soupçon, devoir prendre des précautions pour ne point gagner & ne point communiquer cette maladie à leur fille âgée alors de quatre ou cinq mois seulement. Ils exécuterent en effet, mais trop tard, leur dessein ; car déjà l'éruption galeuse paroissoit, & aussi-tôt m. *Nérélan*, chirurgien, leur a conseillé l'usage interne du soufre.

Mais il y avoit déjà environ trois mois que les deux galeux faisoient infructueusement usage de ce remède, lorsque dans le mois de juin dernier je choisis Villeneuve pour mon lieu d'établissement. Je n'y fus pas plutôt arrivé qu'ils vinrent me consulter, & je ne les eus pas plutôt exa-

minés, que je leur conseillai d'employer la pommade de dentelaire, remede que l'art de guérir doit à m. *Sumeire* (1). Mon avis fut suivi, & après avoir pris quinze frictions chacun, ils furent entièrement guéris. Leur fille fut guérie de même après en avoir pris dix seulement.

OBSERVATION

SUR un enfant hydrocéphale, & dont les extrémités supérieures étoient monstrueuses; par m. DUPRAIGNE, maître en chirurgie & accoucheur à Autun.

JE fus appelé le 4 décembre 1781, à une heure après midi, pour accoucher la femme d'un maréchal demeurant dans un fauxbourg de cette ville.

Cette femme, âgée de trente-trois ans, d'un tempérament sanguin, avoit déjà eu

(1) On pile deux ou trois poignées de racine de dentelaire (*plumbago Europea*, LIN.) dans un mortier de marbre; on y jette dessus une livre d'huile bouillante qu'on agite pendant trois ou quatre minutes, ensuite on passe l'huile à travers un linge, & on exprime fortement: on fait un nouet avec la racine restée sur le linge. Pour faire usage de cette huile, il faut qu'elle soit chaude. On y trempe le nouet, & on s'en sert pour frotter un peu fortement la superficie du corps où la gale se manifeste. On réitère ces frictions de douze en douze heures, & on les continue jusqu'à parfaite guérison.

518 OBSERV. SUR UN ENFANT

trois enfants dont elle est accouchée heureusement : celui-ci étoit le quatrième.

Je trouvai la malade entre les mains d'une sage-femme qui la soignoit dès la veille depuis huit heures du matin. La sage-femme me dit que les eaux étoient écoulées depuis plus de huit heures, & que depuis ce temps les douleurs ne discontinuoient pas ; je touchai la malade , & je reconnus que l'enfant qui présentait bien la tête étoit hydrocéphale. Quoique les douleurs fussent continues, la tête ne s'engageoit pas ; je m'assurai, par l'écartement des sutures, qu'il y avoit de l'eau dans le crâne, & en grande quantité. Quoique la femme m'assura qu'il n'y avoit pas deux heures qu'elle avoit senti remuer son enfant, je compris bientôt qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de délivrer la mère, que de donner issue au fluide contenu dans la tête de l'enfant ; mais sachant que ce seroit donner la mort à ce malheureux, je fis appeler un de mes confreres qui pensa comme moi.

Après avoir ondoyé l'enfant nous nous servîmes d'un scalpel à dos dont j'avois entouré le tranchant avec une bande de toile à une ligne & demie près, mon confrere le conduisit avec son doigt jusqu'au crâne, l'enfonça & glissa aussitôt dans l'ouverture son doigt qu'il y laissa jusqu'à ce que le fluide fût tout-à-fait écoulé ; il

fit, avant que de le retirer, quelques attractions en faisant de son doigt un crocher, la tête s'engagea & l'accouchement se termina une heure & demie après : nous eûmes un garçon qui nous parut être à terme, gras & bien portant d'ailleurs.

Mais ce qui nous étonna c'est que cet enfant n'avoit pas de bras ; il y avoit seulement du côté gauche deux excroissances en forme de doigts, longues de six lignes, grosses à proportion, & se terminant par un petit ongle. Du côté droit il n'y avoit qu'un de ces petits doigts, un peu plus gros & plus long que ceux du côté gauche, & se terminant comme ceux-ci par un ongle, mais plus distinct que les deux autres.

Les omoplates n'avoient que le tiers de la grosseur qu'ils auroient dû avoir, les clavicules étoient proportionnées aux omoplates, mais bien conformées d'ailleurs, les *humerus* étoient développés & repliés sous la peau, longs d'un pouce & gros comme une grosse plume à écrire ; le gauche étoit moitié moins gros, ils étoient cartilagineux, excepté le droit dont la moitié inférieure étoit ossifiée.

Les avant-bras ne présentoient qu'un cartilage grêle & très-tendre, & se terminoient par les petits doigts dont nous avons parlé.

OBSERVATION

*SUR une opération de la taille ; par
m. ESPIAUD , maître en chirurgie à
Soissons.*

LE 20 avril 1782, après six à sept jours de préparation, je taillai par l'appareil latéral, & au n^o 9 du lithotome caché, *Pierre Lecoq*, âgé de vingt-quatre ans. La pierre que je lui tirai étoit murale, ronde, & du poids d'une once; mais ce qui rend intéressante cette opération simple en elle-même, c'est que *Pierre Lecoq* attaqué de la pierre, l'étoit aussi des vices rachitique & scrophuleux, & en outre d'un rhumatisme dont il étoit si cruellement tourmenté, & depuis si long-temps, qu'il en étoit devenu tout contrefait. En lui appliquant les liens ordinaires, je remarquai que chacune des extrémités étoit couverte d'ulceres larges comme un écu de six livres : ce malheureux m'avoua qu'il étoit ainsi ulcéré depuis l'âge de dix ans, & que ses ulceres ne suppuoient que de temps à autres. Cet aspect effrayant me fit porter les yeux du côté des glandes maxillaires & parotides, je les trouvai très-engorgées; ce qui me fit beaucoup hésiter sur le parti que je devois prendre.

Mais sollicité, comme *François* le fut autrefois; par les parents du malade, je me décidai enfin à l'opérer, malgré toute ma répugnance & le peu d'espoir que j'avois.

Le cinquième jour de l'opération, temps à-peu-près où la suppuration commence à s'établir, il survint un tremblement considérable qui dura trois grands quarts d'heure, & qui me fit craindre quelque abcès aux reins: heureusement ce frisson se termina par une chaleur assez longue. Ma crainte fut dissipée, mais le pouls étant devenu dur, fréquent, la peau sèche, je me déterminai à ordonner du petit-lait clarifié, de l'eau de lin nitré, & de la limonade: ces boissons produisirent l'effet désiré. Le lendemain matin je trouvai le malade beaucoup plus tranquille; cependant ayant encore un peu de fièvre; mais ce qui me surprit extrêmement, ce fut de trouver les ulcères des extrémités, dont j'ai parlé, totalement dissipés, & l'engorgement des glandes maxillaires & parotides diminuées des trois quarts au moins. La plaie a suppuré pendant vingt-sept jours, le pus étoit verd, & on ne peut pas plus fétide. Je vis enfin avec la plus grande satisfaction le teint du malade, qui étoit livide & plombé, s'éclaircir de jour en jour.

Si l'on réfléchit sur cette observation,

522 OBSERV. SUR L'OPÉRATION.

on verra sans peine que la nature ne demandoit qu'une voie pour se délivrer des humeurs qui la troubloient, & la plaie faite dans l'opération a été cette voie. Mais avant son entière cicatrisation, je crus qu'il étoit important d'ouvrir un cautere : ce que je fis, & le 25 du mois suivant, la cicatrice de la plaie fut parfaite (1).

Observation

Sur l'opération d'un bubonocèle & de ses suites; par m. ROBINEAU, maître en chirurgie à Dourdan.

UNE femme extrêmement pauvre, âgée de cinquante-quatre à cinquante-cinq ans, du village de Sainville en Beauce, fut prise de colique, vomissement, hoquet, &c. Dénuée de tout secours, elle resta

(1) La société d'agriculture de Soissons voulant récompenser le zèle & les talents de m. Espiaud, lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 240 livres, avec cet exergue: P. ESPIAUD. INSIG. LITHOTOMO. Au revers de la médaille on lit ces mots: PRÆMIUM SOCIET. AGRICUL. SUSS. ANN. 1782. Monument qui fait également l'éloge & de l'artiste qui en est l'objet, & de la compagnie qui apprécie le mérite & fait si bien l'encourager par une distinction publique & flatteuse.

dans cet état d'angoisse pendant quatre jours, pendant lesquels elle ne suivit d'autre traitement que celui qui lui étoit prescrit par ses voisines.

Le cinquième jour, 29 novembre 1775, les accidents furent si effrayants, que l'on avertit m. *Jouan*, curé de la paroisse, du danger où elle étoit. Le soir, en revenant, je rencontrai ce pasteur zélé & très-charitable, qui venoit de donner l'extrême-onction à cette femme, & qui la croyoit morte ou mourante. Je retournai avec lui chez la malade : quand j'arrivai, les extrémités étoient froides, le visage livide, le pouls presque effacé. Les réponses aux questions que je fis, l'inspection des matières stercorales rendues par le vomissement peu avant mon arrivée, les accidents qui avoient précédé & suivi leur sortie, tout cela me fit soupçonner une hernie; en conséquence j'examinai la malade à qui je trouvai un bubonocèle. J'avertis m. le curé & les assistants, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour sauver la vie de cette femme, que de lui faire l'opération. Personne ne s'y opposa, mais je manquois des choses qui sont de première nécessité pour cette opération : m. le curé se chargea de me les procurer. J'avois heureusement sur moi un bistouri droit, une sonde cannelée & une paire de pinces

à anneaux : étant fort éloigné de chez moi il fallut me contenter de ces instruments.

L'appareil préparé, j'opérai le bubonocèle ; ayant ouvert le sac herniaire, d'où il sortit beaucoup d'eau, je fis observer à m. le curé, qui me servoit d'aide, combien l'anse de l'intestin qui sortoit au-dehors étoit étroitement ferrée par l'anneau sans en être altéré. Je voulus introduire dans ce dernier l'extrémité de mon petit doigt, je ne pus y parvenir ; j'ai même trouvé une certaine résistance pour faire sortir au-dehors une portion d'intestin, afin d'en augmenter l'anse & d'en rendre la réduction plus facile : cette résistance me fit craindre que l'intestin ne fût adhérent ; assuré par mes recherches qu'il n'adhéroit point, je pris mes pinces, voulant essayer si elles pourroient suppléer au dilatatoire de feu m. *Le Blanc*. En effet, je parvins à les introduire dans l'anneau, & en les ouvrant doucement & par degré, j'eus la satisfaction de le dilater assez pour faire rentrer la portion d'intestin sortie de l'abdomen ; la réduction faite, j'ai pansé la malade à l'ordinaire. Comme la nuit étoit fort avancée, j'ai accepté un lit chez m. le curé, & le matin, avant que de partir, je fus voir la malade qui, depuis l'opération, avoit fait deux selles assez copieuses de matiere dure,

noire & par petits pelotons ; elle avoit eu trois heures de sommeil : je n'ai point touché à l'appareil. Le lendemain , premier décembre au matin , j'ai pansé ma malade sans y rien remarquer d'extraordinaire. Les accidents qui avoient précédé l'opération n'existoient plus , le poulx étoit développé , le ventre libre ; enfin la malade étoit fort tranquille.

Ce ne fut pas de même le 2 au matin , la malade me dit qu'elle avoit beaucoup souffert , pendant la nuit , à l'endroit de sa plaie. Après avoir ôté mon appareil , je le trouvai sanglant ; l'ayant essuyé légèrement j'apperçus quelque chose qui sortoit du ventre par l'anneau , je le saisis avec mes pinces , & en tirant doucement à moi je vis avec étonnement que c'étoit un ver encore vivant , & long de dix à onze pouces. M. le curé & m. d'Auvigny , actuellement prier des Prémontrés , présents à ce pansément , furent également surpris de cet événement. La malade , quoiqu'elle eut peu dormi dans la nuit , étoit presque sans fièvre , & demandoit à manger avec bien des instances , je défendis qu'on lui en donnât ce jour-là ; mais le lendemain 3 , je lui fis donner une soupe grasse. Cette femme a été parfaitement guérie , & assez promptement.

Je lui ai conseillé l'usage d'un brayer :

§26 O P É R A T I O N

m. le curé voulant mettre le comble à sa charité à l'égard de cette femme, lui en a fait acheter un qu'elle porte toujours ; & depuis elle n'a éprouvé aucun accident relatif à sa maladie.

Par où ce ver a-t-il pénétré dans le bas-ventre, l'intestin n'ayant eu aucune altération ?

S'il étoit possible qu'il fût sorti du canal intestinal par la partie étranglée & réduite, la femme auroit-elle pu avoir une guérison prompte & parfaite ?

L'état de la plaie, que j'ai trouvée sanglante le lendemain de l'opération, feroit-il présumer que ce ver soit sorti par l'anus, & se soit introduit dans le bas-ventre par-dessous l'appareil ?

O B S E R V A T I O N

SUR une gangrene aux jambes à la suite de l'ivresse & d'une forte ligature ; par m. LÉAULTAUD, maître en chirurgie à Arles, ancien prévôt de sa compagnie, ancien chirurgien-major de l'hôpital-général du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

UN homme âgé d'environ trente-six ans, d'un tempérament robuste & sanguin,

s'en retourna ivre chez lui ; il se mit sur la fenêtre qu'il ouvrit pour prendre le frais, y dormit appuyé sur ses coudes, & y passa toute la nuit dans un profond sommeil. Le lendemain matin s'étant éveillée, & voulant changer de place, il se laissa tomber, & crut qu'il n'avoit plus de jambes. Ses jarretières étoient si étroitement ferrées qu'elles avoient comprimé les veines, de manière que le sang ne pouvoit en aucune manière retourner par ses vaisseaux ; & d'un autre côté le sang ayant été poussé rapidement dans les artères par l'effet du vin qu'il avoit bu, il s'en est suivi une enflure qui elle-même a encore augmenté le resserrement des jarretières, & cette compression a été si forte, que le mouvement vital a été interrompu : la gangrene est survenue aux jambes, & gagnant promptement les deux cuisses, elle causa la mort.



*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 15 octobre & 2 novembre 1782.**

LES fievres intermittentes sont les maladies qui ont été le plus généralement répandues dans cette capitale. On en a remarqué de toutes les especes, des fievres tierces, des doubles tierces & des quartes. Les paroxysmes ont été souvent très-graves & très-longs, quelquefois des syncopes effrayantes & le délire s'y sont joints; on a vu le frisson durer plusieurs heures; la chaleur devenoit extrême, & dans les intervalles des accès, les malades étoient accablés par la foiblesse. Ces fievres étoient accompagnées ou suivies de vives douleurs dans le ventre, de constipation, d'embarras des viscères, le foie s'engorgeoit & la cure de l'ictère, qui en étoit la suite, a paru difficile. Ces maladies ont été longues & très-rebelles : les délayants, les borraginés, les amers, sur-tout les plantes chicoracées & les savonneux, ont terminé des cures qu'on n'avoit pu obtenir par l'usage du quinquina; il étoit nécessaire, avant d'employer ces remèdes, de débarrasser les premières voies.

* Par m. LEROUX DES TILLET.

On observoit en même temps des dysenteries dont la plupart étoient plutôt bilieuses qu'é sanguines ; mais en général elles étoient légères & cédoient facilement aux remèdes.

Les maladies éruptives ont été fréquentes ; on a vu des éruptions anormales, des rougeoles, des petites-véroles bénignes, des érysièles, des taches à la peau, telles qu'on les observe dans l'herpès. Il y a eu quelques fluxions de poitrine, des coqueluches, des fluxions catarrhales sur différentes parties du corps. Parmi les gens du peuple on a eu à traiter quelques fièvres malignes dans lesquelles il falloit s'abstenir de la saignée ; il étoit nécessaire d'avoir recours aux vomitifs dans le premier période de la maladie, & vers la fin on employoit les cordiaux, le quinquina, & sur-tout le camphre.

Dans l'assemblée du premier octobre de cette année, m. *Doublet* a fait un tableau abrégé des maladies qu'il avoit observées depuis six semaines à l'hospice de Saint-Sulpice.

Après avoir confirmé ce que nous avons dit des maladies qui régnoient alors, il a remarqué, 1°. que les fièvres aiguës avoient pris rarement le caractère de la fièvre ardente, & que même lorsqu'elles en ont le plus approché, leur marche

étoit plus lente dans la coction , les hémorrhagies critiques du nez étoient plus rares , & les dépôts consécutifs étoient plus fréquents qu'ils n'ont coutume d'être dans la fièvre ardente ; 2^o. que les dysenteries , quoiqu'elles aient été plus rares & en général plus bénignes que les années précédentes , cependant avoient causé des affections graves du foie qui étoient devenues mortelles chez beaucoup de malades. Ces maladies , masquées pendant fix ou sept jours sous l'apparence d'une fièvre aiguë plus ou moins inflammatoire , se déclaroient ensuite par une douleur sourde à l'épigastre & sous l'hypocondre , & par des anxiétés. La marche de la fièvre devenoit irrégulière , les traits du visage s'altéroient , & le ventre étoit beaucoup trop libre ; mais il n'y avoit ni vomissement , ni nausées. Vers le quinzième ou vingtième jour une tuméfaction sensible se faisoit remarquer à la région épigastrique & hypocondriaque droite ; c'étoit l'annonce d'une mort prochaine.

L'ouverture des cadavres a fait voir la substance du foie entièrement fondue par une suppuration blanche. Chez un malade les capsules membraneuses étoient conservées dans leur intégrité , chez un autre elles étoient rompues , mais sans être entièrement détruites. Quelques au-

tres malades, qui éprouvoient les mêmes symptômes, ont guéri du septieme au huitieme jour par l'usage du petit-lait, des tamarins, des jus d'herbes, &c.

M. *Doublet* a parlé encore de l'ouverture du cadavre d'une femme robuste morte au bout de cinq mois d'un vomissement habituel. M. *Doublet* avoit présumé que cette femme avoit un squirrhe au pylore. On n'a rien trouvé à l'intérieur de l'estomac, mais à la surface externe & un peu postérieure de sa grande courbure, environ un demi-pouce au-dessus du pylore, il y avoit une tumeur grosse comme une moyenne pomme, unie à l'estomac par le tissu cellulaire, & continue avec la substance du foie, vers le lobe qui est au-dessus de la vésicule du fiel. Cette tumeur contenoit à l'intérieur quelques cuillerées de pus. A l'endroit où s'étoit faite l'adhérence, la substance du foie étoit altérée à la profondeur de deux lignes.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U S T 1782.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	11, 7	16, 9	13, 2	27 9, 4	27 8, 5	27 8, 3
2	11, 0	11, 8	11, 6	27 8, 0	27 7, 4	27 6, 10
3	10, 1	15, 6	13, 6	27 7, 2	27 8, 0	27 9, 0
4	11, 4	17, 0	11, 4	27 9, 2	27 8, 4	27 10, 0
5	7, 8	15, 5	12, 6	27 11, 2	27 11, 11	27 11, 7
6	9, 8	16, 5	13, 2	27 10, 10	27 9, 10	27 8, 4
7	10, 9	12, 8	9, 4	27 5, 6	27 4, 11	27 7, 4
8	9, 8	11, 6	9, 4	27 8, 11	27 8, 6	27 7, 5
9	10, 2	12, 0	11, 0	27 8, 0	27 9, 0	27 9, 11
10	10, 2	12, 8	8, 8	27 10, 1	27 10, 6	27 10, 8
11	8, 4	13, 0	8, 7	27 10, 2	27 10, 6	27 10, 8
12	8, 3	12, 5	10, 6	27 10, 2	27 8, 0	27 5, 4
13	7, 6	15, 7	14, 9	27 6, 4	27 9, 0	27 9, 3
14	10, 0	16, 4	12, 3	27 7, 1	27 5, 3	27 6, 7
15	11, 3	14, 0	14, 0	27 8, 0	27 10, 1	27 10, 4
16	12, 5	16, 7	15, 1	27 8, 2	27 8, 4	27 10, 9
17	14, 8	18, 9	13, 3	27 11, 0	27 10, 2	27 9, 9
18	10, 1	14, 1	12, 8	27 7, 6	27 10, 11	27 11, 4
19	11, 3	16, 3	11, 2	27 10, 11	27 10, 8	27 10, 8
20	9, 4	16, 0	11, 7	27 11, 0	27 11, 10	28 0, 0
21	9, 8	18, 3	13, 9	27 11, 8	27 11, 6	27 11, 0
22	13, 7	19, 9	16, 6	27 10, 9	27 10, 11	27 10, 3
23	13, 4	12, 3	14, 8	27 10, 4	28 0, 1	28 0, 8
24	13, 2	17, 3	13, 0	28 0, 4	27 11, 3	27 10, 7
25	9, 2	19, 3	15, 9	27 10, 11	27 11, 6	28 1, 3
26	12, 4	17, 8	9, 2	28 2, 4	28 2, 3	28 1, 10
27	9, 0	15, 6	13, 2	28 0, 11	27 11, 10	27 11, 9
28	10, 6	14, 9	13, 3	27 5, 5	27 6, 8	27 10, 4
29	11, 7	14, 2	10, 7	27 9, 9	27 8, 11	27 9, 6
30	8, 2	13, 5	9, 0	27 10, 0	27 10, 9	28 0, 0
31	7, 0	14, 2	9, 8	28 1, 2	28 1, 9	28 2, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
2	S-O. couvert.	S. id. pl. tonnerre.	S. beau, éclairs.
3	S. nuag. v. frais.	S-O. couvert.	S-O. couvert.
4	S. nuages, pluie.	S-O. nuages.	O. beau.
5	S-O. nuag. vent.	S-O. idem. frais.	S-O. nua. frais.
6	S-O. nuages.	S-O. nuages.	S-O. idem.
7	S-O. c. pl. vent.	S-O. c. pl. v. froid.	S-O. c. pl. v. fr.
8	S-O. idem.	S-O. couv. pluie, tempête.	S-O. couv. pluie, tempête.
9	S-O. nu. v. froid.	S-O. n. pl. froid.	O. nu. pl. froid.
10	O. c. pl. v. froid.	N-O. nuages.	O. beau, froid.
11	O. couv. froid.	O. beau.	N-O. idem.
12	S-O. couv. doux.	S. c. pl. vent froid.	S. c. pl. vent fr.
13	S. c. pl. v. froid.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
14	S. couv. pluie.	S-O. idem. vent.	S-O. id. gr. vent.
15	S-O. couvert.	S-O. couv. vent.	S-O. couv. vent.
16	S-E. nuages.	S-O. idem.	S-O. beau, vent.
17	S-O. couv. vent.	S-O. couv. pluie, tempête.	S-O. couv. pluie, vent.
18	S-O. idem. pl.	N-O. c. pl. vent.	N-O. couv. vent.
19	O. nuag. brouill. vent frais.	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.
20	N-O. be. brouill.	S-O. couvert.	S-O. nuages.
21	S. couv. bruine.	S-O. id. pl. chaud.	S-O. couv. tonn.
22	N. idem.	N. couv. chaud.	S-O. idem. pluie.
23	O. couvert.	O. nuag. chaud.	O. couvert.
24	S-E. beau.	S. beau, chaud.	S. beau, chaud.
25	O. nuages.	O. couv. pluie.	N. beau, frais.
26	O. idem. frais.	O. nuages, frais.	O. nuages, frais.
27	O. couvert.	S-O. couv. vent.	S-O. couv. vent.
28	S-O. id. vent, pl.	O. couvert, pluie.	O. couvert.
29	S-O. couvert.	S-O. nuages, frais.	O. nuages, frais.
30	O. nuages, frais.	N-O. idem.	N-O. idem.
31	N. beau, frais.	N. nuages.	N. idem.

534 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 19, 9 deg. le 21

Moindre degré de chaleur 7, 0 le 31

Chaleur moyenne 12, 6 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure pou. lig. 28, 2, 4 le 26

Moindre élévat. du Mercure 27, 4, 11 le 8

Elévation moyenne 27 p. 9, 8

Nombre de jours de Beau 3

de Couvert 21

de Nuages 7

de Vent 8

de Tonnerre 3

de Brouillard 1

de Pluie 16

de Neige 0

Le vent a soufflé du N. 3 fois.

N.-E. 0

N.-O. 2

S. 4

S.-E. 1

S.-O. 16

E. 0

O. 7

TEMPÉRATURE : Froide, humide & fort contraire à toutes les productions de la terre, une partie des bleds a été mouillée, & a germé.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Oratoire, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, &c.

Laon, le 25 septembre 1782.

N. B. Les observations de septembre & octobre paroîtront ensemble.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois d'octobre 1782, par
m. BOUCHER, médecin.*

TOUT le mois d'octobre a été pluvieux & froid. Les champs destinés à être ensemencés, déjà trop abreuvés par les pluies qui avoient eu lieu dans les deux mois précédents, l'ont été encore surabondamment par celles qui ont tombé ce mois, de façon que la remise des terres n'a pu être achevée, comme de coutume, dans le cours du mois. D'un autre côté la liqueur du thermomètre a été observée tout le mois au-dessous du terme du tempéré : il s'est même approché, certains jours, de celui de la congélation.

Il y a eu des variations dans le baromètre. Le 11 du mois, le mercure est descendu au terme de 27 pouces 3 lignes ; & le 27, il s'étoit porté à celui de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 7 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ lig.

Le vent a soufflé 3 fois du nord.		9 fois du sud
6 fois du nord		vers l'ouest.
vers l'est.		5 fois de l'ouest.
5 fois du sud.		10 fois du nord
		vers l'ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux,
16 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois
d'octobre 1782.*

IL y a eu encore, dans le peuple sur-tout, des fièvres continues, les unes rémittentes, & les autres sans rémission marquée. Celles de la première espèce se guérissent assez aisément, dès que l'on avoit pourvu à temps à l'évacuation de la saburra des premières voies; après quoi elles cédoient aux apozèmes de quinquina, lorsqu'elles avoient résisté à l'emploi des autres remèdes indiqués.

L'autre genre de fièvre continue étoit beaucoup plus fâcheux; souvent elle approchoit de la synoque putride des anciens, & souvent aussi elle étoit compliquée de malignité: dans quelques-uns il est survenu des parotides à la fin de la maladie.

Nombre de personnes ont essuyé la fièvre catarrhale, portant tantôt à la gorge, & tantôt à la poitrine. Les rhumes de poitrine ont encore été très-communs: il en a été de même des rhumatismes, dont quelques-uns ont participé du rhumatisme inflammatoire gouteux.

Les fièvres intermittentes de toute espèce étoient encore en vigueur, sur-tout les fièvres tierces & quartes. Nombre de personnes qui avoient essuyé l'une ou l'autre dans le printemps ou l'été, ont eu des récidives dans cette saison.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*EXTRAIT de la séance publique de l'académie des sciences , arts & belles-lettres de Dijon , tenue le 18 août 1782. **

« M. *Maret* , docteur en médecine , secrétaire perpétuel , a ouvert la séance par la proclamation des prix que l'académie a adjugés.

Le sujet étoit la fièvre intermittente. A considérer la fréquence de cette maladie , on pourroit croire qu'elle étoit si parfaitement connue qu'on n'avoit plus rien à desirer sur sa théorie & sur la méthode à suivre dans son traitement. M. *Maret* , qui fait cette remarque , observe qu'en général les maladies qui s'offrent le plus fréquemment à la sagacité des observateurs , sont celles sur lesquelles on a le moins d'idées sûres , & dont le traitement est le moins facile & le moins efficace. La raison qu'il en donne est prise de l'impression que fait l'habitude de voir le même objet. On se persuade le bien connoître , parce qu'on l'a eu fréquemment sous les yeux ; & de - là se forme un préjugé qui s'oppose à ce qu'on en acquière une connoissance plus intime.

C'est ce qui est arrivé à l'égard de la fièvre intermittente , & comme la nature la guérit quel-

(1) La manière intéressante & instructive dont m. *Maret* annonce les deux mémoires couronnés , fait desirer que mm. *Strack* & *Voullonne* , qui en sont les auteurs , les publient incessamment,

quelquefois d'elle-même, indépendamment de la méthode qu'on a suivie dans son traitement, il en est résulté qu'il étoit intéressant d'interroger encore les observateurs sur une maladie dont les suites sont trop souvent funestes.

Déjà *Morton*, *Senac*, *Verlooff*, *Torti*, *Van Swieten* avoient ouvert les yeux du public sur l'essence des fièvres intermittentes, sur la propriété spécifique du fébrifuge par excellence, du quinquina, sur la méthode qui pouvoit en assurer l'efficacité.

Mais malgré le jour avantageux sous lequel ces savants & célèbres médecins avoient mis & ces maladies & l'action du remède qui doit en procurer la guérison, la lumière qu'ils avoient portée sur cet objet n'avoit pas encore frappé avec assez de succès tous ceux qu'elle auroit dû éclairer. Il falloit que dans un siècle où l'esprit philosophique a multiplié les découvertes & assuré la marche des observateurs & des praticiens, il falloit que des hommes instruits par la lecture de tous les ouvrages des auteurs qui les ont précédés, attentifs à suivre les progrès journaliers de la science qu'ils cultivoient, éclairés par une pratique étendue & lumineuse, voulussent bien ajouter à la masse des connoissances acquises, celles dont leurs réflexions & leur expérience les avoient enrichis.

C'est dans l'espérance de les y engager, que l'académie, toujours attentive à remplir les vues de son illustre fondateur, à justifier l'estime qu'on daigne lui accorder, avoit invité les médecins de toutes les nations à « déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, le caractère des fièvres intermittentes ; à indiquer par des signes non équivoques, les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage, & sans danger pour les malades ».

Cette question, comme on le voit, présentoit tout ce qu'il étoit nécessaire de savoir sur les fièvres intermittentes : sa réponse ne pouvoit mériter les suffrages de l'académie, qu'autant qu'elle auroit été donnée par des médecins consommés dans la pratique, & cette compagnie annonce, avec la plus vive satisfaction, que l'intérêt de l'humanité, bien plus que la palme offerte à ceux qui triompheroient, a fait descendre, dans la lice qu'elle avoit ouverte, des praticiens consommés; qu'elle est enfin dans le cas de s'applaudir d'avoir dirigé l'émulation sur cet objet.

Parmi les mémoires qui lui ont été envoyés elle en a distingué cinq, dont trois lui ont paru dignes d'être cités avec éloge. Nous les ferons connoître en rappelant leurs épigraphes dans un ordre relatif à l'impression favorable que leur lecture a faite. Les deux autres, en réunissant tous les suffrages, ont mis l'académie dans l'embarras de prononcer sur leur mérite respectif. Tous deux écrits avec sagesse, avec érudition, avec méthode, caractérisent les fièvres intermittentes d'une manière à ne pas permettre qu'on puisse jamais les méconnoître. Tous deux déterminent les circonstances où l'on doit employer les fébrifuges, avec une exactitude faite pour prévenir la plus légère erreur.

L'un de ces ouvrages est écrit en latin, & l'autre l'est en françois. L'auteur de celui-ci a fait, avec la liberté d'un artiste maître de son sujet, un portrait des fièvres intermittentes, dont la vérité est frappante. Toutes les parties de ce tableau précieux sont ordonnées avec une intelligence supérieure, & quoique le peintre les ait traitées d'une manière large, il n'a point sacrifié les détails intéressants au desir de produire de l'effet.

Si l'enchaînement de ses principes & de ses conséquences, si la précision de ses raisonnements

exigent, de la part des lecteurs, une attention soutenue ; la clarté des développemens ne rend point cette attention fatigante, & l'élégance du style de cet ouvrage, disons mieux, l'éloquence propre au genre de cette production en rend la lecture agréable & attachante.

L'auteur de l'autre mémoire a donné, des mêmes maladies, une histoire d'une fidélité, d'une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Un plan lumineux rempli par les détails les plus instructifs, rendent cette histoire un ouvrage vraiment classique. La multitude des observations dont l'auteur l'a enrichie, joint l'exemple au précepte, offre aux lecteurs la facilité de comparer l'état de leurs malades avec celui des malades dont on leur a mis l'histoire sous les yeux, & favorisant l'application des principes, donne à ce mémoire un degré d'utilité peu commun.

Cette idée générale des deux ouvrages qui ont réuni les suffrages de l'académie, & que nous justifierons par leurs extraits, ne peut manquer de faire appercevoir qu'il étoit difficile de prononcer sur leur mérite respectif. Que si l'un, par la beauté de son ensemble & de son exécution, étoit digne de la palme, l'autre, par la richesse de ses détails, méritoit également de l'obtenir. Enfin, que tous deux remplissant parfaitement les vues de l'académie, il y auroit eu de l'injustice à décerner le prix à l'un, tandis qu'on n'auroit donné que l'*accessit* à l'autre. Qu'ainsi le parti que la compagnie paroïssoit devoir prendre, étoit de le partager également entre les auteurs de ces deux ouvrages, puisque l'un & l'autre y avoient un droit égal. Ce partage ne leur eût probablement pas été désagréable ; l'honneur d'avoir fait un ouvrage reconnu bon & utile, est, sans doute, ce qui les flattera le plus. Mais tout annonçoit que ces auteurs étoient des médecins consommés dans la pra-

tique, & l'académie, qui sent tout le prix du sacrifice important qu'ils ont dû faire des seuls momens libres que leur ont laissés leurs occupations journalieres, a cru que sa reconnoissance devoit se marquer d'une maniere plus éclatante. Elle a pensé qu'en déclarant que les deux ouvrages dont nous allons faire connoître les auteurs, ont également mérité le prix proposé, elle devoit doubler ce prix, & adjuger deux médailles d'une égale valeur.

L'auteur du mémoire latin qui a pour épigraphe: *Quæ enim profuerunt ob rectum usum profuerunt*, est m. STRACK, professeur en médecine en l'université de Mayence.

Celui du mémoire écrit en françois, est m. VOULLONNE, professeur en médecine dans l'université d'Avignon. Ce savant médecin remporta déjà en 1776, le prix de notre académie, dont le sujet étoit la préférence à donner, dans l'occasion, à la médecine expectante sur la médecine agissante; & *vice versa*. Le public a confirmé, par ses suffrages, la bonté du jugement de l'académie, & cette compagnie espere que le nouvel ouvrage qu'elle couronne aujourd'hui ne sera pas moins favorablement accueilli.

Les mémoires dont l'académie a jugé à propos de faire une mention honorable, sont :

Premièrement, celui qui porte pour devise le même passage d'*Hippocrate*, qui sert d'épigraphe au mémoire de m. Strack, *quæ enim profuerunt ob rectum usum profuerunt*, &c.

Cet ouvrage, écrit en fort bon latin, est visiblement celui d'un médecin praticien très-instruit, & d'un homme de beaucoup d'esprit. On y trouve des détails du plus grand mérite, des idées neuves & très-saines.

Parmi celles qui doivent faire honneur à cet auteur, est l'invention d'un nozometre, à l'aide du-

quel il propose de classer toutes les maladies. Les différents degrés du développement de la chaleur animale sont les termes dont ce médecin forme son échelle. Il place dans le point le plus élevé les maladies qu'il nomme phlogistiques, eu égard à l'abondance de ce principe, décelée par les symptômes ; & dans le plus bas, celles où la chaleur, au-dessous de la naturelle, annonce que le feu vivifiant est sur le point de s'éteindre. Invention ingénieuse dont l'application peut être d'une grande utilité dans la pratique médicale, & qui doit donner une idée bien avantageuse de son auteur. Aussi ce savant eût-il disputé le prix, peut-être avec avantage, si le desir de tout dire ne l'eût pas jeté dans une diffusion fatigante, si emporté par son imagination, il n'eût pas employé la plus grande partie de son mémoire à l'explication de la cause prochaine de la fièvre, explication des plus ingénieuses, & très-savante, mais qui tient à une théorie trop peu avancée pour entraîner la conviction, enfin, s'il n'eût pas cru devoir traiter de tous les genres de fièvres, & se fût renfermé dans le sujet proposé.

Le deuxième mémoire que l'académie a jugé à propos de citer avec éloges, est celui qui porte pour épigraphe ce vers de Lucrece : *Prima caloris enim pars est postrema rigoris.*

Son auteur paroît être un médecin guidé par une excellente théorie, & éclairé par une pratique heureuse. Ses idées sur la cause prochaine de la fièvre intermittente, sont, à peu de choses près, très-justes. Il verra par la lecture des mémoires couronnés, qu'il ne lui restoit qu'un pas à faire pour déterminer cette cause d'une manière convaincante. Ses vues générales sur le traitement de la fièvre intermittente sont excellentes. Tous les détails dans lesquels il est entré sur les trois principales espèces de cette fièvre, justifient ce que nous

avons dit ; en l'annonçant comme un bon praticien. On est seulement étonné que l'expérience l'autorise à assurer que les purgatifs , à la suite de l'usage du quinquina , ne rappellent pas la fièvre , tandis qu'elle paroît avoir prouvé le contraire à tous les autres médecins.

Si cet auteur n'a pas eu , dans le concours , tout le succès qu'il pouvoit espérer , c'est que la crainte de la prolixité lui a fait négliger de faire une mention plus expresse des especes secondaires des fièvres intermittentes , & de s'occuper des maladies qui leur succèdent. C'est que la partie du style , quoique , par elle-même , peu importante dans un ouvrage de science , donne même , à mérite égal pour le fond , bien de l'avantage aux concurrents , lorsqu'elle est soignée. Nous espérons qu'après avoir vu les ouvrages qui l'ont emporté sur le sien , l'auteur n'accusera pas l'académie de trop de sévérité.

Le troisième des mémoires dont l'académie a voulu qu'il fût fait une mention avantageuse , a pour devise une assertion lumineuse de Sydenham : *Est febris ipsa natura instrumentum.*

Cette vérité à laquelle l'auteur donne un peu trop d'extension , est la base de sa théorie. C'est d'après elle qu'il définit la fièvre intermittente , & qu'il explique tous les phénomènes qui caractérisent cette fièvre.

Il n'admet point de levain fébrile particulier. Il ne croit pas que le quinquina agisse par une propriété spécifique. Il le regarde seulement comme tonique & anti-septique. Il est probable qu'il se trompe , mais sa pratique n'en est pas moins sage ; tant il est vrai que les théories sont souvent très-indifférentes. Ce sont des routes diverses qui conduisent au même but. Le mémoire dont il est question est très-bien écrit , & prouve que son auteur est un homme d'esprit. Les détails qui le remplissent annoncent qu'il est l'ouvrage d'un mé-

decin qui a lu avec fruit, mais qui n'a pas encore eu l'avantage d'être éclairé par une pratique étendue... & un laconisme qui pourroit faire soupçonner que l'auteur n'a pas saisi toute l'étendue de la question proposée, fait ressembler son ouvrage à la première esquisse d'un tableau qui reste encore à faire.

Nous terminerons cette notice des mémoires que l'académie a cru devoir distinguer, par une réflexion bien satisfaisante pour tous les véritables amis des hommes, & sur-tout pour les médecins que l'humanité excite à contribuer aux progrès de leur art. Tous les auteurs de ces différents ouvrages ont reconnu que le quinquina étoit le fébrifuge par excellence. Tous le conseillent, souvent à très-grande dose, toujours comme un remède à continuer long-temps. Les partisans du préjugé qui le fait si fréquemment regarder comme pernicieux, ont-ils dit que les climats en varient l'efficacité? nous avons à leur donner une réponse qui ne permet pas de réplique. Un des auteurs couronnés habite l'Allemagne, l'autre, une des provinces méridionales de ce royaume; celui dont nous avons cité l'ouvrage au premier rang parmi ceux dont l'académie a voulu qu'on fit une mention honorable, nous a paru résider en Italie. Il est probable que les auteurs des deux autres sont François. La diversité des climats n'influe donc pas, comme on le présume, sur les effets de ce précieux fébrifuge; & si nous osons apporter en preuve de cette vérité notre propre expérience, nous pourrions dire que depuis plusieurs années, éclairés notamment par *Verloff* & *Torti*, nous lui avons vu opérer des prodiges, & que dans celle-ci où les occasions d'y avoir recours se sont si prodigieusement multipliées, enhardis par l'unanimité des suffrages des auteurs qui ont concouru pour le prix, nous l'avons employé avec le succès le plus flatteur.

flateur. Tout consiste à saisir les circonstances où ce fébrifuge peut être utile. Les mémoires couronnés les ont déterminés avec une précision qui doit bannir toute inquiétude. Leur lecture portera sur cet objet le jour le plus lumineux.

EXTRAIT du mémoire de m. STRACK.

Ce mémoire, que nous avons dit être écrit en latin, est divisé en trois livres, & chacun de ceux-ci en plusieurs chapitres.

Dans le premier, l'auteur expose tout ce qui a rapport aux fièvres intermittentes, à leurs causes éloignées & prochaines, à la marche de leurs accès, à leurs récidives, & au traitement que, suivant les circonstances, il convient de faire aux malades qui en sont atteints.

Il a consacré le second à l'exposition des maladies qui, sous des apparences trompeuses, sont de véritables fièvres intermittentes, & qu'il nomme fièvres intermittentes masquées.

Il décrit dans le troisième, les maladies qui succèdent souvent à des fièvres intermittentes vraies.

Le premier, qui est sous-divisé en neuf chapitres, présente, avec le plus grand détail, tout ce qui peut faire reconnoître les différentes espèces de fièvres intermittentes, tout ce qui peut éclairer sur la méthode à suivre dans leur traitement, quelles que soient les circonstances dans lesquelles se trouvent les malades.

La cause prochaine de cette fièvre est, selon m. Strack, un miasme particulier dont l'explosion produit les accès, mais qui a besoin de trouver, soit dans les premières voies, soit dans la masse humorale, soit dans quelques parties du corps, des humeurs disposées à s'assimiler avec lui. Il compare ce miasme à celui de la variole, qui est sans effet sur ceux dont les humeurs ne sont pas dis-

posées à entrer en combinaison avec lui. La même comparaison sert à m. *Strack* pour rendre raison des variétés de la fièvre intermittente, & des événements divers qui la terminent.

A l'aide de cette théorie, l'auteur rend sensible pourquoi ces fièvres régnent épidémiquement en différentes saisons, & sont endémiques en certains pays; pourquoi il est des personnes qui ne l'essuient point; pourquoi elle est bénigne & cède promptement chez les uns; tandis que chez les autres elle est opiniâtre, & prend souvent un caractère de malignité; enfin, pourquoi la nature la guérit, quelquefois, seule; pourquoi l'art parvient souvent au même but par le seul secours des relâchans, des délayans, & des évacuans, & pourquoi il est presque toujours obligé de recourir au quinquina que l'auteur regarde comme le seul fébrifuge proprement dit, à raison d'une propriété spécifique; tous ceux qu'on décore de ce nom n'étant que des correctifs des humeurs, & n'opérant la guérison de la fièvre que par la destruction du foyer nécessaire à l'explosion du miasme fébrile.

Cette théorie guide m. *Strack* dans le développement de la méthode à employer contre les fièvres intermittentes.

Comme il admet qu'il est des circonstances où ces fièvres sont un remède, en tant qu'elles peuvent opérer la résolution de plusieurs engorgemens, & dépurer la masse humorale, il s'attache à désigner celles qu'il faut abandonner aux seuls soins de la nature.

Quant aux autres, il veut qu'on les attaque par le spécifique, dès qu'il est possible de le faire sans danger; & pour faire connoître cette possibilité, il fait observer que chaque accès de fièvre intermittente est terminé par une crise; qu'il s'en opère une autre après un certain nombre d'accès, & enfin une troisième, après la cessation de cette maladie.

La première, toujours partielle & incomplète, n'autorise pas l'usage du quinquina ; ce n'est qu'après la seconde qu'on peut l'employer avec succès. Ce remède n'est plus nécessaire après la troisième, qui est presque toujours l'effet de l'action du fébrifuge.

Une exposition claire des signes qui caractérisent la seconde espèce de crise, met tous les praticiens en état de saisir le moment favorable pour attaquer la fièvre par son spécifique ; mais souvent il seroit dangereux d'attendre ce moment. Les accès ont une intensité maligne qui ne tarderoit pas à les rendre funestes. M. *Strack* en fait la remarque, indique les signes auxquels on reconnoitra, qu'attendre plus long-temps pour administrer ce remède, ce seroit exposer la vie des malades, & veut qu'alors on brusque l'usage du quinquina : on en porte la dose fort haut.

La diminution des accès, leur cessation même, ne paroissent pas à ce savant médecin être suffisants pour engager à cesser l'usage du quinquina lorsqu'on a commencé de le donner. Le miasme fébrile peut n'être qu'assoupi & déposé dans quelques vaisseaux, dans quelques points du tissu cellulaire éloignés du torrent de la circulation. Ce n'est qu'à l'apparition d'une urine abondante & claire, qu'il conseille de cesser l'usage de ce remède : il en a donné quelquefois jusqu'à six onces & plus.

Tous les conseils de ce célèbre praticien sont justifiés par une infinité d'observations concluantes ; & ce qui doit augmenter la confiance qu'ils méritent, c'est que parmi ces observations il en est dont la date remonte jusqu'en 1749. On ne peut pas dès-lors soupçonner dans l'auteur de cet excellent mémoire, l'enthousiasme de la jeunesse, qui fait voir, bien souvent, ce que l'on désire. Tout ce qu'il avance sur l'usage du quinquina est

autorisé par une pratique de plus de trente-deux ans, & l'on voit que ce remède a été pris, avec le plus grand succès, par des nourrices, par des femmes en couche, & même par des femmes enceintes.

Des observations non moins concluantes viennent appuyer les préceptes dont les deux autres livres de ce mémoire sont remplis.

Toutes les maladies qui ne sont que des fièvres intermittentes masquées, sont décrites dans le second avec une fidélité digne des plus grands éloges; leur caractère y est désigné par des signes faciles à saisir, & décisifs; leur traitement exposé avec une clarté, avec une simplicité qui portent la conviction: on y voit que le quinquina, employé avec les mêmes attentions, les mêmes réserves, la même prodigalité que dans les vraies fièvres intermittentes, a procuré la guérison de ces maladies déguisées.

C'est encore par un grand nombre d'observations, que m. *Strak*, dans son troisième livre, prouve les avantages que l'on doit attendre du quinquina dans les maladies qui sont fréquemment la suite des fièvres intermittentes. Il y fait mention d'obstructions considérables, de jaunisses, d'hydropisies guéries par ce remède, parce que le miasme fébrile déposé sur des viscères en étoit la cause. Mais ce qui fait un honneur infini à ce savant professeur, c'est la méthode qu'il conseille de suivre en pareilles circonstances.

Si la fièvre a cessé, il veut qu'on la rappelle par des purgatifs & des apéritifs, qui feront, en quelque sorte, sortir de sa tanière le miasme fébrile, pour l'exposer à l'action du spécifique. Ce trait de génie auroit suffi pour mériter à l'auteur la palme que l'académie lui a adjugée. On verra par l'extrait du mémoire de m. *Voullonne*, que la compagnie, en ne partageant entre les auteurs

que l'honneur de la victoire, en donnant à chacun d'eux une médaille de la valeur de trois cens livres, comme une marque distinguée de son estime, n'a fait qu'un acte de justice.

EXTRAIT du mémoire de m. VOULLONNE.

L'auteur n'annonce point de divisions dans son ouvrage. Mais un enchaînement de principes & de conséquences, une distribution méthodique des différentes questions renfermées dans le programme de l'académie, donne, avec la plus grande clarté, ce que l'auteur n'a pas cru devoir promettre en commençant.

A des réflexions sages sur l'existence réelle des fébrifuges, sur les causes de l'erreur qui a fait décorer de ce nom un nombre prodigieux de médicamens, sur l'importance de la question proposée par l'académie, m. Voullonne fait succéder une exposition du point de vue, sous lequel il a envisagé cette question. « On nous demande, dit-il, d'assigner d'abord à la fièvre intermittente, son véritable caractère, & de marquer ensuite quels sont, dans cette maladie, les signes qui exigent qu'on l'attaque par des spécifiques ».

On peut, d'après cet énoncé, juger du plan que va suivre l'auteur; & ce plan, il l'a rempli d'une manière si heureuse, qu'il seroit peut-être impossible de faire mieux.

Il définit la fièvre intermittente, « une maladie qui résulte de l'ensemble de plusieurs maladies fébriles, dont chacune est assez courte dans sa durée, & paroît essentiellement distinguée de celle qui la précède, & de celle qui la suit, auxquelles cependant elle ressemble pour l'ordinaire ».

Il établit une distinction entre les fièvres pé-

riodiques & les fièvres intermittentes ; ne compte parmi ces dernières, que celles dont les intervalles des accès ne s'étendent pas au-delà de quatorze jours ; relègue parmi les périodiques toutes celles dont les intervalles sont plus prolongés ; fait observer que dans les intervalles des véritables intermittentes, la maladie subsiste toujours d'une manière sensible, tandis qu'il n'en existe rien dans ceux des périodiques ; que chaque accès d'intermittente, a, de même que les maladies aiguës, trois tems distincts ; mais que ces tems marqués ordinairement, dans les premières, par un froid plus ou moins vif ; par une chaleur forte, par une sueur qui termine l'accès, ne sont pas absolument essentiels, tous trois, pour caractériser une fièvre intermittente.

Que le premier, que le froid, qui souvent est à peine sensible, commence toujours par les pieds, & souvent est remplacé par une légère toux ; que le second leur est commun avec toutes les fièvres aiguës ; & que le troisième est, dans quelques espèces de fièvres intermittentes, interrompu par l'arrivée d'un nouvel accès. Il en conclut que ce n'est dans aucun de ces trois états, pris séparément, qu'il faut chercher le caractère distinctif de la fièvre intermittente, ni dans leur rapport entre eux, en égard à la totalité des accès ou à leur durée, parce que ces tems se confondent dans quelques circonstances ; enfin, qu'on trouvera ce caractère dans l'observation de la rapidité de la marche des accès.... « Quelle que soit une fièvre intermittente, c'est toujours avec une espèce de mouvement accéléré que la maladie s'avance vers son plus haut degré, & s'en éloigne ensuite. De sorte qu'un accès de fièvre intermittente sera toujours reconnoissable, en combinant le changement de l'état du malade de

bien en mal, & de mal en bien, avec la brièveté du tems dans lequel ce changement s'est opéré ».

A l'aide de ce développement des signes caractéristiques de la fièvre intermittente, m. *Voullonne* fait sentir qu'il ne sera plus possible de se méprendre sur la réalité de l'existence de ces sortes de fièvres, qu'on ne les croira plus où elles ne sont pas, & qu'on les reconnoîtra toujours où elles seront.

Ses remarques judicieuses, sur la confusion des premiers & derniers tems, le conduisent à diviser les fièvres intermittentes en manifestes & obscures, & cette division devient de la plus grande utilité dans la pratique.

Les premières ont leurs trois tems bien marqués, les autres ne sont souvent caractérisées que par le ralentissement notable des fonctions vitales, & par une rémission momentanée des accidens du troisième, que le retour du premier absorbe en quelque sorte.

Une grande attention à ces différentes phases, empêchera qu'on ne puisse confondre les fièvres subintrantes, les subcontinues & les rémittentes avec les continues; mais celles-ci succèdent quelquefois aux intermittentes, & les remplacent. Il est de la plus grande importance de saisir le moment de ce changement. m. *Voullonne* donne les signes qui le feront prévoir & reconnoître. Ce seront la durée totale de l'accès, plus grande qu'elle n'avoit coutume de l'être; celle du second tems beaucoup plus considérable que celle des autres; la brièveté du premier & du troisième, & la diminution de leur intensité.

Nous omettons à regret tout ce que l'auteur dit sur la combinaison de différentes fièvres intermittentes entre elles, & de celles-ci avec la continue; sur la sous-division des fièvres inter-

mittentes obscures, en benignes & en malignes. Par-tout, les signes qui caractérisent ces différentes complications, sont présentés avec sagacité; mais nous devons nous hâter d'arriver aux préceptes que notre auteur donne sur l'usage du fébrifuge.

Il pose d'abord en principes qu'il y a des fébrifuges; que ce genre de remèdes a une propriété spécifique contre la cause des sievres intermittentes, cause qu'il assimile, avec *Mead*, à une espece de poison, idée qui rentre, comme on le voit, dans celle qui fait la base de la théorie & de la pratique de *m. Strak*; que le fébrifuge est le quinquina, mais qu'il n'a aucune efficacité contre la cause matérielle des sievres continues.

Que ce remède n'agit que prophylactiquement, en tant que fébrifuge, contre l'accès futur, & non pas contre l'accès présent.

Qu'il ne guerit que les sievres intermittentes essentielles, & non pas les symptomatiques, parce que son action se bornant à détruire le miasme, cause des premières, ne peut pas attaquer, avec succès, ni anéantir les causes des secondes.

Après avoir ainsi circonscrit les propriétés du quinquina, l'auteur examine quand & comment on doit y avoir recours.

On présume, par ce que nous avons dit, qu'il en bannit l'usage de toutes les sievres intermittentes entretenues par une suppuration interne, par une altération vénérienne ou scorbutique des humeurs, qu'il ne le permet pas dans les continues; que s'il a réussi dans celles qui sont putrides malignes, c'est en qualité d'antiseptique.

Mais toutes les intermittentes vraies ne lui paroissent pas devoir être combattues par ce médicament, il en reconnoît de nécessaires au rétablissement des fonctions, & la destruction de

quelques maladies chroniques. Il donne les signes auxquels on peut connoître ces fievres salutaires, & qui avertissent les médecins de se borner au rôle de spectateurs.

Lorsqu'il traite de celles qu'on peut & qu'on doit combattre par le fébrifuge, il fait remarquer que ce remède ne doit point être employé avant que les humeurs n'aient été dépurées par des évacuations & par une crise manifeste. Qu'il ne faut pas le donner pendant l'accès, parce que n'agissant que prophylactiquement & contre l'accès futur, il ne peut rien dans cette circonstance. Que l'effet du quinquina exigeant un certain espace de tems, on doit commencer à le donner dans les fievres intermittentes manifestes, immédiatement à la fin des accès, le continuer jusqu'à leur retour, & en prolonger l'usage longtems après leur cessation absolue, pour prévenir les récidives, en détruisant complètement le miasme fébrile. Enfin, que malgré la bénignité d'une fièvre intermittente, il faut toujours recourir au quinquina, dès que la coction le permet.

Le moment où il faut placer ce remède dans les intermittentes obscures, est celui où l'accès diminue sensiblement. Alors la force des doses doit suppléer au tems qui manque, & en général, dans toutes les intermittentes, dont les accès ont peu d'intervalle entre eux, ou n'en ont point du tout, il faut commencer par une forte dose, puis en donner de moindres & on peut la porter jusqu'à demi-once.

Une réflexion de l'auteur sur la vertu prophylactique du quinquina, l'engage à demander si ce n'est pas à raison de cette propriété qu'il réussit sur la fin des fievres malignes. Si l'analogie ne pourroit pas enhardir à le prescrire, par le même motif, dans les fievres continues déjà avancées. Mais trop circonspect pour ré-

foudre cette question, il en appelle à l'expérience.

Nous ne pourrions, sans donner à cet extrait une étendue peut-être indiscrete, entrer dans tous les détails qui montrent, dans *m. Voullonne*, un médecin éclairé par une pratique réfléchie, un homme fait pour instruire, & qui, à la logique la plus sûre, à la pénétration la plus vive, joint le talent de donner à ses expressions la clarté & l'énergie qui assurent à la vérité l'empire qui lui est dû.

Quoique nous ayons souvent, dans cet extrait, emprunté les propres termes de l'auteur, nous n'aurions donné qu'une foible idée de son style; de la manière dont il rend ses idées, si nous ne détachions de son mémoire quelques morceaux, & nous ne croyons pas pouvoir mieux y réussir, qu'en copiant le résumé qui termine son ouvrage, & qui, rapprochant toutes les parties du système-pratique de l'auteur, rendra plus sensible l'équité du jugement de l'académie.

« En rapprochant, dit-il, tout ce que l'observation a appris jusqu'ici, d'un côté sur les caracteres des fievres essentielles, tant intermittentes, que rémittentes ou continues, & de l'autre, sur l'efficacité du quinquina, seroit-il impossible de réduire à une loi unique tous les rapports d'utilité que peut avoir ce spécifique avec l'objet direct de sa vertu fébrifuge, qui est la fièvre en général? Essayons de l'entreprendre ».

« Qu'on étudie la marche d'une fièvre quelconque durant l'espace de quarante-huit heures; qu'on remarque avec attention combien, dans cet intervalle de tems, la fièvre différera d'elle-même, en comparant l'état de la plus grande force, avec l'état de la diminution la plus sensible, cette différence donne, à notre avis, la loi que nous cherchons, c'est-à-dire, qu'elle

forme le signe le plus universel & le moins équivoque du quinquina , comme spécifiquement fébrifuge. En effet ».

« Dans les fièvres intermittentes simples, cette différence est infinie ; & dans ces fièvres, le fébrifuge est souverainement utile ».

« Dans les fièvres continues simples, cette différence est infinie , & dans ces fièvres, le fébrifuge est parfaitement inutile ».

« Dans les fièvres rémittentes, cette différence peut varier depuis néant jusqu'à l'infini , & l'utilité du fébrifuge croît & décroît avec elle , dans une proportion rigoureuse ».

« Il nous semble que tout ce que l'expérience peut nous avoir appris , & tout ce que les plus grands maîtres ont écrit de mieux sur cette matière , n'est que le développement plus ou moins étendu , la confirmation plus ou moins sensible de cette loi , aussi simple qu'elle nous paroît générale & sûre dans son application ».

Après la proclamation & la distribution des prix , m. de *Morveaux* a lu le résultat d'une expérience qu'il a faite pour congeler l'acide vitriolique.

M. *Macquer* a annoncé , dans la seconde édition de son dictionnaire de chimie , d'après l'observation de m. le duc d'*Ayen* , que l'acide vitriolique se congeloit à un froid de 13 à 15 degrés.

Cette assertion engagea m. de *Morveaux* à faire l'expérience dont il rend compte ; ce fut le 15 février, sur les quatre heures du soir, dans une séance du cours de chimie, qu'il la tenta, avec la précaution d'exposer au même degré de froid, de l'acide vitriolique concentré par trois heures d'ébullition, & du même acide affoibli par deux parties d'eau.

Il mit de ces acides dans deux vases de figure conique, plaça ces vases dans de la glace pilée ,

dans laquelle il avoit plongé un thermomètre à étui de verre, conséquemment moins sensible que les autres, il versa sur la glace de l'esprit de nître fumant, & fit, par ce moyen, un froid de 16 degrés.

L'acide affoibli ne se congela point, mais le concentré fit appercevoir très-promptement un bourrelet de glace, qui s'éleva & s'accrut, quoique la température diminuât pendant la nuit, celle de l'air auquel les vases étoient exposés n'étant que de 6—0^d pendant la nuit.

Une portion de la liqueur ne se gela point, mais on reconnut, par des expériences décisives, que son degré de concentration l'avoit privée de la faculté d'attaquer les métaux, & de noircir les substances végétales & minérales.

La glace de l'acide résista long-tems à son dégel, & quoiqu'exposée dans une chambre, dont la température n'étoit pas au-dessous de 2—0^d. Elle ne commença à fondre que le 18. La liqueur degelée, & versée dans un autre vase, se gela à la température de 2—0^d, & la dissolution des glaçons ne fut complète que le 4 mars, le thermomètre marquant 7+0^d.

D'où il résulte que l'acide vitriolique peut se congeler à une température moins froide que 13—0^d, & même à 2—0^d, & résister très-long-tems à sa fusion.

M. de Morveau observa que la glace de cet acide ne prit point de forme régulière, & ressembloit à de la neige tassée. Il attribue le succès de son expérience, à l'extrême concentration de son acide.

Le même académicien a mis sous les yeux de l'assemblée, un appareil distillatoire, au moyen duquel on peut faire, sur un bureau, une infinité de distillations intéressantes.

M. *Bergman*, qui est l'inventeur de cette manière d'opérer, l'avoit fait connoître à m. de *Vireli*, président à la chambre des comptes de bourgogne, que le desir de s'instruire avoit conduit à Upsal, & c'est d'après l'idée, que celui-ci en avoit donnée dans une lettre à m. de *Morveaux*, que notre académicien avoit construit l'appareil qu'il a fait voir.

Il consiste dans une très-petite cornue de verre mince, du diamètre de 8 à 9 lignes, avec son vaisseau de rencontre & une lampe à esprit de vin.

Le bec de la cornue passe dans un lacet de fil-de-fer, attaché à un bras de levier, auquel on donne l'inclinaison que l'on desire.

La lampe est portée sur une tablette qu'une vis élève à volonté, & par ce moyen, on peut graduer la chaleur & échauffer peu-à peu la cornue, en l'exposant successivement à la pointe de la flamme, ou l'en environnant.

Pour faire apprécier cet appareil, m. de *Morveaux* l'a employé à déterminer si l'acide formicin a plus d'affinité que l'acide tartareux avec l'alkali végétal.

Il a mis du tartre de soude dans la petite cornue, a versé dessus de l'acide formicin; & a allumé la lampe à l'esprit de vin. La cornue n'a pas tardé à rougir, le sel s'est liquifié, mais les vapeurs blanches n'ont point annoncé le dégagement de l'acide tartareux, & le formicin est passé seul dans le recipient.

La séance a été terminée par m. *Maret*, qui a lu le résultat de l'analyse des eaux de Ste-Reine, faite par les commissaires de l'académie, sur la demande de mm. les administrateurs de l'hôpital de ce bourg, renommé par ses eaux minérales.

Il en est trois sources distinguées par les noms, de fontaine des cordeliers, fontaine des bains ou de l'hôpital, & de fontaine de la porte d'Alize,

MM. les commissaires de l'académie, ont analysé les eaux de ces trois fontaines, suivant la méthode de mm. *Bergman*, *Gioanetti* & *Fourcroy*. Ils ont reconnu qu'elles sont sans saveur, très-limpides, presque aussi légères que l'eau distillée, qu'elles contiennent toutes de l'air atmosphérique en assez grande quantité, mais très-peu d'acide méphitique ou air fixe.

Dans toutes il y a du muriate calcaire, du muriate de soude, du fer, de l'alumine, du quartz, du vitriol calcaire, & de la matiere extractive, mais en quantité extrêmement peu considérable. Que le fer, le vitriol calcaire & la matiere extractive y sont presque inappréciables, & que l'eau des cordeliers tient encore en dissolution un infiniment petit de muriate magnésien.

D'où il suit que ces eaux peuvent être assimilées aux plus pures que l'on connoisse, & qu'à l'avantage de pouvoir être toutes trois employées, utilement pour boisson ordinaire, elles réunissent celui d'être apéritives, roborantes, d'une énergie très-moderée, absorbantes du phlogistique, & conséquemment rafraichissantes, & d'offrir un délayant, un dissolvant très-efficace.

Que l'eau des cordeliers, à raison de ses principes & de leur dose, mérite la préférence, pour la boisson ordinaire sur celle des bains & de la porte d'Alize, mais que celles-ci doivent être préférées en tant qu'apéritives.

L'efficacité reconnue de l'eau des bains contre les maladies dartreuses & psoriques, ne leur a pas paru justifiée par le produit de leur analyse, mais l'expérience journaliere qui la constate, leur paroît suffire pour en autoriser l'usage dans ces maladies. Ils croient d'ailleurs que l'extrême pureté de cette eau peut en rendre l'usage extérieur très-avantageux ».

P R O S P E C T U S.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; nouveau système au moyen duquel on peut de soi-même, sans le secours d'aucun livre, nommer toutes les plantes qui croissent sur la surface de notre globe. A la publication de ce système, on joint les figures, les descriptions les plus méthodiques, l'analyse, les propriétés, les vertus, l'usage, l'étymologie & la synonymie de toutes les plantes de la France : ouvrage proposé par souscription. Par m. BERGERET, chirurgien, démonstrateur de botanique.

LIVRÉ par goût & par état à l'étude de la botanique, enseignant publiquement cette science, j'ai souvent été témoin des erreurs auxquelles mes disciples se trouvoient entraînés par la lecture de certaines descriptions souvent en contradiction avec la nature, & qu'on trouve dans des ouvrages imprimés de nos jours.

Les désagréments qu'ils éprouvoient dans ces circonstances, me firent sentir la nécessité d'un ouvrage qui, en les instruisant, les empêchât de tomber dans aucune méprise.

Je m'y livrai tout entier ; & j'entrepris, en

1776, la description de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris. Ce travail me conduisit à la formation d'un système : je le communiquai à mes disciples, ils parurent m'en savoir gré.

Dans différentes herborisations, leur ayant mis entre les mains les principes de mon système, j'ai eu la douce satisfaction de les voir le bien saisir ; & j'ai vu avec plaisir que par le moyen de ces mêmes principes, ils parvenoient sans peine à me nommer phytonomatotechniquement toutes les plantes qui se trouvoient sous leurs pas. Les démonstrations de joie de leur part n'étoient point équivoques ; ils se voyoient pour ainsi dire, créateurs de noms, & cette joie devenoit d'autant plus sensible, qu'ils reconnoissoient la justesse de l'application des lettres aux différents caractères, par la conformité de ces noms avec ceux que j'avois déjà imposés.

Ces premiers succès ont fait desirer la publication de mes descriptions, & de ma méthode ou de mon système. Je n'ai différé de satisfaire à ces desirs, que parce que je n'avois pas donné à ce travail toute la perfection dont je le voyois susceptible. Je desirer ardemment qu'il soit utile. Par son moyen j'ouvre une nouvelle route à l'étude de la botanique. Le temps, les circonstances & les gens plus savants que moi, la rendront sans doute un jour plus aisée, plus facile à parcourir.

Jusqu'à présent on a fait imprimer différentes méthodes qui conduisent plus ou moins facilement à la connoissance des plantes : mais, telles que soient ces méthodes, & quelque bien qu'on les possède, elles ne dispensent point les étudiants d'apporter avec eux l'ouvrage dans lequel les plantes sont rangées selon les principes de l'auteur qu'ils étudient. Ces ouvrages sont la plupart très-volumineux, & par conséquent très-embarrassants.

raillants. Quiconque possédéra les principes de ma méthode, pourra aisément, sans le secours d'aucun livre, pas même de celui qui contient cette méthode, nommer toutes les plantes qu'il n'auroit jamais vues. Mais, bien plus : cent personnes parlant cent langues différentes, éloignées de cent lieues les unes des autres, nommeront & écriront les noms des mêmes plantes, de la même manière que je les aurois écrits. Les principes de mon système sont faciles à saisir & à retenir ; ceux qui concernent & qui font connoître les noms des différents genres de plantes, peuvent être écrits sur moins de douze cartes à jouer. Il en est de même des principes qui concernent & font connoître les espèces de plantes : les uns & les autres seront détaillés dans l'introduction de l'ouvrage que j'annonce (1). J'y exposerai de la manière la plus satisfaisante tous les termes dont je me servirai dans les descriptions qui font le principal objet de l'ouvrage que j'annonce. Toutes les descriptions seront faites selon le modèle que je joins à ce prospectus.

La grande quantité de planches dont cet ouvrage doit être enrichi, ne me permet pas de me livrer aux frais de l'impression sans le secours des souscripteurs. Voici les conditions que je propose :

1°. L'auteur ne fera imprimer de son ouvrage que deux cents exemplaires : en conséquence, la souscription ne sera ouverte que jusqu'à la concurrence de deux cents souscripteurs, dont moitié pour des figures enluminées, & moitié pour des figures non enluminées.

2°. Il sera envoyé aux souscripteurs tous les deux mois, à commencer du mois de janvier 1783,

(1) L'introduction paroîtra incessamment, & se vendra séparément.

un cahier contenant douze planches, & vingt-quatre pages d'impression ; de format *in-folio*.

3°. Chaque souscripteur, pour les exemplaires enlumines, paiera cinquante-quatre livres par année, savoir, dix-huit livres en recevant le premier cahier, neuf livres en recevant le second, neuf livres en recevant le troisieme, neuf livres en recevant le quatrieme, neuf livres en recevant le cinquieme, & le sixieme sera remis gratis. Les personnes qui souscriront pour des cahiers non enlumines ne paieront que la moitié des prix ci-dessus.

4°. On donnera aux souscripteurs une reconnaissance signée de l'auteur ou du libraire, dans laquelle on fera mention des différents prix pour les cahiers avec planches enlumines ou non enlumines.

5°. On ne fera passer aucun autre cahier aux personnes dont la souscription se trouvera remplie, qu'elles n'aient auparavant renouvelé l'abonnement, & consigné les sommes pour l'année suivante.

6°. L'ouvrage sera imprimé des mêmes caracteres que le présent prospectus. Il n'en sera tiré que douze exemplaires sur papier de Hollande.

7°. On souscrira { *chez l'Auteur, rue d'Antin.*
chez DIDOT le jeune, libraire
& imprimeur de MONSIEUR,
quai des Augustins.
chez PORSSON, graveur en
taille-douce, cour du cloître
Saint-Honoré.

ASPERULA ODORATA.

ASPÉRULE ODORANTE.

ORDRES SYSTÉMATIQUES

DE TOURNEFORT.

Classe I. Section IX. Genre 2. *Aparine*.

DE LINNÉ.

Classe IV. Ordre I.

DE JUSSIEU.

Classe X. Ordre II. Rubiacée.

DESCRIPTION.

INVOLUCRUM, aucun.

CALICE, aucun.

COROLLE, *un pétale* (G) infundibuliforme, blanc, caduc, glabre, fendu en quatre lobes égaux, arrondis, évasés; tube (H. T.) cylindrique de la longueur des découpures du limbe, & inséré sur le germe (D).

ÉTAMINES, *quatre filets* égaux, droits, cylindriques, attachés au haut du tube de la corolle; *quatre anthères* (Y) oblongues, attachées & posées transversalement à l'extrémité des filets; ces anthères s'ouvrent par les côtés: poussière fécondante blanche très-fine.

PISTIL, *deux germes*, inférieurs, arrondis, velus, un fertile, l'autre avorté; *un style* fourchu (O), presque aussi long que le tube de la corolle; *deux stygmates* arrondis en tête.

NÉCTAIRE, aucun.

PÉRICARPE, enveloppe (R) membraneuse, sèche, sphérique, velue, contenant une semence.

RÉCEPTACLE, aucun.

SÉMENTES, une seule dans chaque fruit, laquelle est oblongue & marquée d'un sillon dans sa longueur, comme le sillon des grains de café. (L).

RACINE fibreuse traçante, nouée; nœuds garnis de fibrilles.

TRONC, tige quadrangulaire, quadrilatère, lisse, nouée, droite, rarement branchue.

FEUILLES très-simples, sessiles; entières, élançées; surfaces garnies d'une nervure, & absolument glabres; bords entiers ciliés; extrémité terminée par une petite pointe.

SUPPORTS. { *Armes*, aucune.
Stipules, un anneau de poils à chaque nœud de la tige, sous l'insertion des feuilles.
Bractées, petites feuilles subulées, placées à chaque division des pédoncules.
Petioles, aucun.
Peduncules, communs ramifiés; fleurs garnies de petits pédoncules particuliers.
Vrilles, aucune.

PORT. De la racine s'élèvent des tiges droites, simples, noueuses, genouillées; genoux un peu renflés. Feuilles verticillées, six à neuf à chaque verticille. Fleurs en corymbe formé de trois pédoncules principaux qui se subdivisent; fleurs soutenus par d'autres petits pédoncules.

VÉGÉTATION, sort de terre en avril, fleurit en mai, fruit mûr en juin & juillet; les tiges périssent pendant les gelées; la racine persiste & vit plusieurs années.

LIEU, les forêts, & autres lieux couverts.

PROPRIÉTÉS. { *Odeur*, racine, tige & feuilles, inodores; fleurs odorantes.
Saveur, racine, tige, feuilles & fleurs presque insipides.

ANALYSE. $\left\{ \begin{array}{l} \text{Pyrotechnique, l'asphère fournit} \\ \text{un phlegme, une huile âcre, \&} \\ \text{un sel essentiel qu'on dit ressembler} \\ \text{beaucoup au tartre vitriolé,} \\ \text{Hygrotechnique, inconnue.} \end{array} \right.$

VERTUS. On la dit incisive, atténuante, résolutive, vulnéraire, anti-épileptique & anti-paralytique: sa racine est apéritive.

USAGE. Les racines & tiges s'emploient comme la garance, pour exciter l'écoulement des urines; elle convient dans les hydropisies, les bouffissures, & généralement dans tous les cas où il faut réveiller le ton du tissu cellulaire. On la prescrit dans les maladies exanthémateuses avec succès. Les fleurs s'ordonnent en infusion aqueuse, vineuse ou spiritueuse, dans l'épilepsie, la paralysie.

DOSE, les racines pour boisson ordinaire, demi-once par pinte d'eau, les tiges par demi-poignée; les fleurs par pincées dans l'eau bouillante, & prises comme du thé; l'infusion vineuse par petits verres, & enfin la teinture spiritueuse par petites cuillerées.

ÉTYMOLOGIE. *Asperula* diminutif d'*aspera*, comme qui diroit plante un peu rude, à cause des fruits de cette plante qui sont rudes; on y ajoute *odorata*, à cause de l'agréable odeur de ses fleurs.

NOM GÉNÉRIQUE
PHYTONOMATOTECHNIQUE.

GITHYADOÁRDAL.

SYNONYMIE.

ASPERULA (*odorata*) *foliis octonis lanceolatis, florum fasciculis pedunculatis. L.*
Spe. 150. id.

Systema plantar. 1. pag. 290. Mur.
syst. veget. 125. Gouan. hort. 65. id.
flora monsp. 12.

Sauvages. meth. fol. 163, Dalib. par.

46.

— *Sive rubeola montana odora. C. B. pin. 334.*

— *Odorata. Dod. pempt. 355. Dalech. Lat. 870, Gal. 1. 758.*

— *Quibusdam, sive Hepatica stellaris, J. B. 3, 718.*

APARINE, *latifolia, humillior, montana, T. instit. 114. id. herbor. Tom. 2, p. 255, Vail. Bot. par. 14.*

ASPÉRULE, *odorante, Dub. Bot. fran. 2, 204. Lam. 3, pag. 374, n° 3, marche excellente.*

MUGUET DES BOIS.

PETIT MUGUET.

HÉPATIQUE DES BOIS, ou Hépatique étoilée.

L I V R E S N O U V E A U X.

Notions élémentaires de botanique, avec l'explication d'une carte composée pour servir aux cours publics de l'académie de Dijon, A Dijon, chez Frantin, imprimeur du roi, 1781, in-8°. de 368 pages sans les tables.

Ce livre élémentaire est vraiment une *philosophie botanique* françoise ; car on y trouve des explications lumineuses, des termes consacrés à la connoissance des plantes ; une partie physiologique & anatomique ; l'énumération des principaux phénomènes de la végétation ; des observations savantes sur la floraison & la durée des végétaux ; des instructions précieuses sur leur culture, la manière de les acclimater, de l'influence des climats, du sol, &c. Après avoir traité de tous ces

objets très-intéressants, l'auteur (m. *Durande*, médecin distingué à Dijon) passe aux méthodes naturelles & artificielles de botanique, il en fait voir les différences, l'utilité & les divisions : c'est à celles du naturaliste Suédois & de m. *de Jussieu*, qu'il s'est arrêté de prédilection, parce qu'elles remplissent parfaitement son but. Suit la carte botanique, qui est d'une heureuse invention ; elle complète les vues de m. *Durande*, tendantes à faciliter l'étude des plantes. Pour y parvenir, il a cru devoir préférer la méthode du grand *Tournefort*, sans néanmoins s'arrêter à ses genres & espèces, parce que les caractères n'en sont pas assez tranchants. Tout au contraire, le chevalier de *Linné* a établi solidement les genres & espèces, ces dernières sur-tout sont bien caractérisées par des phrases laconiques. De ce travail assez épineux, il en est résulté, entre les mains de m. *Durande*, un tableau qui réunit les divisions du système de notre botaniste françois, avec les genres du célèbre *Plin* du Nord. Son but est de suppléer par la méthode sexuelle à celle des corolles. Ces notions élémentaires sont terminées par un article satisfaisant sur les propriétés des plantes, & par des tables alphabétiques indicatives des genres, familles, classes, sections, divisions, dénominations, termes botaniques françois & latins. Cet ouvrage mérite infiniment d'éloges.

Dissertatio botanico-medica de CATECHU, quam gratiosi medicorum ordinis consensu in academia Georgia, augusta pro consequendis medicinæ doctoris honoribus & privilegiis in anniversariis inaugurationis sacris XXXII, die XI septembris 1779, defendis CAROLUS-

HENRICUS WERTMÜLLER, *Stockolmensis. A Gottingue, 1779, chez Dieterich, in-4°. de 52 pages.*

Cette savante dissertation est dédiée au collège royal de médecine de Suède. Son auteur, m. *Wertmüller*, est un digne élève du chevalier de *Linné*. Il traite, en vingt-six paragraphes, de l'histoire naturelle, médicale & économique du cachou; il donne la description exacte de l'arbre qui le fournit, la manière de préparer cet extrait, l'analyse chimique avec des corollaires, & l'indication des principales préparations & compositions dans lesquelles il entre, avec son sentiment sur leurs propriétés. Le tout est terminé par l'exposition générale des vertus du cachou. Arrêtons-nous un instant à l'histoire de cette drogue qui, depuis près de trois cents ans, est en usage en médecine; & dont la véritable origine n'est connue que depuis peu d'années. Les anciens ont regardé pendant très-long-temps le cachou comme une espèce de terre, tandis que les modernes pensoient que c'étoit un suc végétal. Les expériences chimiques ont démontré que le sentiment des derniers étoit incontestable; mais jusques-là on ignoroit le nom du végétal duquel on le retiroit, lorsqu'enfin le chevalier de *Linné* l'attribua sans contredit, d'après des renseignements peu certains, à une sorte de palmier qu'il nomma *Areca Catechu*. Les écrivains de matière médicale, qui vinrent après, copièrent exactement cette fausse attribution. C'est à *Kerr*, chirurgien anglois, qui a vécu pendant long-temps dans le Bengale, que nous sommes redevables des connoissances botaniques de l'arbre indien auquel on doit le cachou. Il a consigné à cet effet, dans un recueil anglois d'observations & de recherches de médecine, non-seulement la des-

cription exacte de cet arbre, mais bien encore une gravure qui en représente la figure d'après nature. Avec ces indications excellentes, l'illustre & célèbre professeur m. *Murray*, pro-recteur de l'université royale de Gottingue, l'a reconnu pour appartenir au genre des *mimosa*, & la spécifie sous le nom de *mimosa catechu*, dans son *Apparat des médicaments*, tom. 2, pag. 515. La nouvelle pharmacopée suédoise a adopté cette découverte phytologique sous cette dénomination individuelle de *mimosa catechu*.

ERRATA du cahier de novembre 1782.

Page 397, ligne 13, *au lieu de* sur le caractère qui le produit, *lisez* sur le caractère du virus qui la produit.

Page 400, ligne 22, *au lieu de* le même, *lisez* le malade.

Page 410, ligne première, *au lieu de* l'isle Juba, *lisez* l'isle Juda.

Page 446, ligne 6, *au lieu de* fièvre purpurale, *lisez* fièvre puerpérale.

T A B L E

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1782.

EXTRAIT. <i>Traité sur divers accouchements, &c.</i> ; par M. G. HERBINIAUX, chir.	page 481
<i>Mémoire sur la fièvre à laquelle on donne le nom de fièvre puerpérale</i> ; par m. DOUBLET, méd.	502
<i>Observation sur l'usage de la dentelaire, dans les affections galeuses</i> ; par m. JEZE, méd.	516
<i>Observation sur un enfant hydrocéphale, &c.</i> ; par m. DUFRAIGNE, chir.	517
<i>Observation sur une opération de la taille</i> ; par m. ESPIAUD, chir.	520
<i>Observation sur l'opération d'un bubonocèle, &c.</i> par m. ROBINEAU, chir.	522
<i>Observation sur une gangrene aux jambes</i> ; par m. LÉAUTAUD, chir.	526
Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 15 octobre & 2 novembre 1782.	528
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	532
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	535
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	536
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
Extrait de la séance publique de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon.	537
Prospectus. Phytomatotechnie universelle.	559
Livres nouveaux.	566

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-
des-Sceaux, *le Journal de Médecine* du mois
de décembre 1782. A Paris, ce 24 novemb. 1782.
POISSONNIER DESPERRIERE.

De l'Imprimerie de la Veuve THIBOUST.



T A B L E

G É N É R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers mois du
journal de médecine de l'année 1782,
formant le tome 58^e.

E X T R A I T S

O U A N A L Y S E S D E L I V R E S.

*HISTOIRE & MÉMOIRES de la société royale
de médecine. Premier volume.*

Second extrait, page 3.

Troisième extrait, 97.

Quatrième extrait, 193.

*Traité des scrophules, &c.; par m. PIERRE
LALOUETTE, médecin.*

pag. 289

*Histoire & mémoires de la société royale de mé-
decine, années 1777 & 1778. Second volume.*

Premier extrait, page 385.

*Traité sur les accouchemens laborieux & sur les
polypes de la matrice; par M. G. HERBI-
NIAUX, chirurgien,*

482

572 TABLE GÉNÉRALE
LIVRES ANNONCÉS.

1°. Hygiène.

- CAROLI STRACK med. sermo academicus, de
ratione novandi & purum reddendi aërem intra
nosocomia carceresque, 357
CAROLI STRACK med. sermones academici I.
de custodiâ ægrorum II. de fraudibus conduc-
tarum nutricum. 366

2°. Médecine.

- Dissertation sur le charbon malin de la Bourgo-
gne, &c.; par m. THOMASSIN, chir.* 65
De usu cantharidum interno, &c.; par m. J. C.
STOCKAR DE NEUHORN, méd. 189
CAROLI STRACK med. observationes medici-
nales de colicâ pictonum maximèque ob ar-
thritidem. 359
Dissertatio medica de tussi convulsivâ infantum,
D. CAROLO STRACK. 365
CAROLI STRACK med. ad quæstionem quam de
enervando variolarum miasmate salub. fac. med.
Parisi. proposuerat responsum. 369
Tractatus, &c. ou *Traité de la pulmonie & de ses
especes; par m. SCHROEDER.* 180
Annotations académ.; par m. PROCHASKA. 283
Ordines, &c. ou *Observations sur l'inoculation de
la variole; par m. MURRAY, méd.* 284
*Remarques sur les épi-zooties en Autriche, &c.;
par M. J. WOLSTEIN, méd. & chir.* 479

3°. Anatomie, physiologie & chirurgie.

- Fasciculus, &c. ou *Fascicule de remarques phy-
siologiques & minéralo-chymiques; par
m. KOESLIN.* 279
*Éléments de l'art des accouchements; par
m. PLENCK, chir.* 284

4°. Hist. nat. physique, botaniqu. matiere
médicale, pharmacie & chymie.*Traité chymique de l'air & du feu ; par*
m. SCHÉELE. 76*Pharmacopœa, &c. ou Pharmacopée des pauvres ;*
par une société de médecins. 281*Genera, &c. ou Choix des genres de plantes, &c.*
par m. SCHRÆDER. 285*Notions élémentaires de botanique, &c. ; par*
m. DURANDE, méd. 566*Dissertatio botanico-medica de CATECHU ; par*
m. C. H. VERTMULLER. 568MÉMOIRES, DISSERTATIONS
ET OBSERVATIONS.

1°. Histoire littéraire de médecine.

Notices historiques sur la ville de Calais ; par
m. LALLEMENT, méd. 81*Extrait d'une lettre de Montpellier, ou Fonda-*
tion d'une école-prat. ; par m. HOUSTÉT. 383*Eloge de m. AUBERT, médecin du roi à Mar-*
seille. 477*Requête au roi ; par m. MITTIÉ, méd.* 185*Essai sur le fléau de Cythere ; par m. LAUGIER,*
188*Lettre de m. DESLON, méd. à m. PHILIP, doyen*
en charge de la faculté de méd. de Paris. 188*Lettre sur le secret de m. MESMER, méd.* 189 *

2°. Médecine.

Deux observations sur une fluxion catarrhale de
la vessie ; par m. BAILHERON, méd. 42* Nous plaçons les écrits de mm. Mittié, Laugier,
Deslon, &c. celui qui concerne m. Mesmer, dans l'ar-
ticle de l'histoire, parce qu'il nous paroit qu'ils ne
peuvent tenir à la médecine que sous ce rapport.

574 TABLE GÉNÉRALE

- Obs. sur une jaunisse; par m. SUMEIRE, méd.* 48
 — *Mémoires & observations sur la goutte médul-*
laire; par m. SAILLANT, méd. 148
Suite & fin de ces mémoires. 255
Maladie miliaire du haut Languedoc. 156
Extrait des registres de la société royale de mé-
decine. 234
Observation sur une fièvre catarrhale; par m. PO-
THONIER, méd. 330
 — *Observation sur une fièvre pétéchiale, &c.; par*
m. DOUBLET, méd. 415
Observation sur une strangurie, &c.; par m. FOU-
QUET, méd. 420
 — *Mémoire sur la maladie qui a attaqué, en diffé-*
rents temps, les femmes en couche à l'hôtel-
dieu de Paris. 448
 — *Mémoire sur la fièvre puerpérale; par m. DOU-*
BLET, méd. 502
Observations sur l'usage de la dentelaire dans
les affections galeuses; par m. JEZE, méd. 516

Extraits des prima mensis de la faculté
de médecine de Paris, où sont rap-
portées les maladies qui régnerent dans
cette ville durant les mois de

Mai 1782 . . . page 51	Août 1782 . . . pag. 344
Juin 1782 . . . 170	Septemb. 1782 . . . 445
Juillet 1782 . . . 267	Octobre 1782 . . . 528

Maladies observées à Lille, par m. BOU-
CHER, médecin, durant les mois de

Mai 1782 . . . page 64	Août 1782 . . . page 354
Juin 1782 184	Septemb. 1782 . . . 465
Juillet 1782 278	Octobre 1782 . . . 536

3°. Anatomie, phyfiologie & chirurgie.

- Observation fur une luxation du bras en-dedans ;*
par m. ELOY , chirurg. 49
- Observation fur les suites d'un abcès ; par m. IM-*
BERT , chir. 331
- Observation fur la réunion du tendon d'Achille ;*
&c. ; par m. THÉODOSE BRISSON. 333
- Réflexions de m. SEGRETAIN , chir. fur une*
hernie compliquée, &c. 337
- Réflexions & observations de m. DESGRANGES ,*
chir. fur une hernie compliquée, &c. 426
- Observation fur un enfant hydrocéphale , &c. ;*
par m. DUFRAIGNE , chir. 517
- Observation fur une opération de la taille ; par*
m. ESPIAUD , chir. 521
- Observation fur l'opération d'un bubonocèle & de*
ses suites ; par m. ROBINEAU , chir. 522
- Observation fur une gangrene aux jambes , &c. ;*
par m. LÉXUTAUD , chir. 526

5°. Hift. nat. phyfiq. botan. matiere médic.
pharmacie & chymie.

- Mémoire fur l'électricité ; par m. DUBOUEIX ,*
méd. 22
- Suite & fin du mémoire fur l'électricité ; par*
m. DUBOUEIX , méd. 126
- Propriétés de la pulsatille ou coquelourde ; par*
m. BONNEL DE LA BRAGERESSE. 476

Observations météorologiques faites à
Montmorenci , près Paris , par le Pere
COTTE , durant les mois de

Mai 1782 . . . page 60 Juillet 1782 . . . 274
 Juin 1782 . . . 180 Août 1782 . . . pag. 532

576 TABLE GÉN. DES MATIERES.

*Observations météorologiques faites à
Lille, par M. BOUCHER, pendant les
mois de*

Mai 1782 . . . pag. 63	Août 1782 . . . pag. 353
Juin 1781 183	Septemb. 1782 . . . 464
Juillet 1782 277	Octobre 1782 . . . 535

AVIS & ANNONCES.

<i>Prix de l'académie de Dijon.</i>	84
— <i>de l'académie de Montauban.</i>	190
— <i>de l'académie de Rouen.</i>	375
— <i>de la société de Harlem.</i>	381
— <i>de l'académie de Toulouse.</i>	382
— <i>de l'académie de Lyon.</i>	466
— <i>de l'académie de Bordeaux.</i>	469
<i>Séance & prix de la société royale de médecine, le 27 août 1782.</i>	372
<i>Séances publiques du college de pharmacie.</i>	472
<i>Extrait de la séance publique de l'académie de Dijon.</i>	537
<i>Nouvelles en chymie.</i>	475
<i>Quæstionum medicarum series chronologica, &c. supplementa & emendationes ab anno 1508 usque ad annum 1763.</i>	85
<i>Cours de myologie; par m. GAUTIER D'A- GOTI.</i>	191
<i>Prospectus. Phytonomatotechnie universelle; par m. BERGERET, chir.</i>	559
<i>Avis des éditeurs de la suite des œuvres de m. CHARLES BONNET, &c.</i>	286
<i>Sondes de gomme élastique; par le sieur BER- NARD, orfèvre.</i>	85
<i>Bains médicaux.</i>	94

Fin de la Table des matieres.